



ERNESTO GUEVARA

Journal du Congo



MILLE ET UNE NUITS



Digitized by the Internet Archive
in 2021 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Journal du Congo

Souvenirs
de la guerre révolutionnaire

Du même auteur
(aux éditions Mille et une nuits)

Voyage à motocyclette. Latinoamericana,
traduit de l'espagnol par Martine Thomas,
1997-2001-2007.

Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956),
traduit de l'espagnol par Martine Thomas, 2002.

Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine,
traduit de l'espagnol par Laurence Villaume, 2007.

Guerre de guérilla,
traduit de l'espagnol par Laurence Villaume, 2009.

Justice globale. Libération et socialisme,
traduit de l'espagnol par Eduardo Carrasco, 2007.

Journal de Bolivie,
traduit de l'espagnol par Laurence Villaume, 2008.

Ernesto Che Guevara

Journal du Congo

Souvenirs
de la guerre révolutionnaire

Traduction de l'espagnol (Argentine) par

René Solis

Prologue par

Aleida Guevara March

MILLE ET UNE NUITS

Conception de la couverture : Off, Paris.

D'après la photographie : Che Guevara portant un enfant dans les bras, au côté d'un combattant. Photo de 1965, prise au Congo.
© AFP

Logo Che d'après le fameux portait d'Alberto Korda : « Che au béret. » © Adagp, Paris, 2009.

Toutes les photographies appartiennent aux archives
personnelles du Che, La Havane.

Titre original : *Pasajes de la guerra revolucionaria : Congo.*

© Aleida March and The Che Guevara Studies Center
(La Habana).

© Publié par accord avec Ocean Press (Melbourne, Australie).

Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire des luttes.



© Mille et une nuits,
département de la Librairie Arthème Fayard,
juin 2009 pour la présente édition.
ISBN 978-2-75550-014-1

Sommaire

Note préliminaire à la deuxième édition cubaine 9

Prologue, par *Aleida Guevara March* 15

Journal du Congo. Souvenirs de la guerre révolutionnaire

Avertissement préliminaire 33

Explication de quelques termes 37

Premier acte 49

Deuxième acte 54

Premières impressions 59

Premiers mois 71

Mort d'une espérance 78

Une défaite 91

L'étoile filante 108

Vents d'ouest et brises d'est 117

Larguer les amarres 132

Semer au vol 141

Tentative de « travail suivi » 153

L'état du malade empire 162

Prendre le pouls 174

Le commencement de la fin 189

Contre la montre	202
Fuites en tous genres	221
Désastre	232
Le tourbillon	249
Coups de poignard dans le dos	278
Le front oriental dans le coma	298
L'effondrement	312
Épilogue	331
Annexes	369
Index complémentaire	371
Liste des combattants cubains au Congo	375
Au sujet du Congo belge dans les années soixante	378
Notice biographique	380

Note préliminaire à la deuxième édition cubaine

Dans une lettre à sa mère, envoyée de Mexico en octobre 1956, le jeune Ernesto Guevara expliquait comment il avait décidé de «se consacrer d'abord à l'essentiel : s'attaquer à l'ordre des choses, bouclier brandi, tout à mes rêves, et ensuite, si les moulins à vent ne m'ont pas brisé le cou, écrire». Des mots qui annoncent un changement définitif par rapport au passé et indiquent un projet de vie où s'équilibrent action et réflexion, compréhension et transformation du monde.

Le Che, le révolutionnaire, n'est pas seulement acteur mais aussi témoin. La valeur de son témoignage réside autant dans l'importance des événements vécus que dans l'analyse qui en est faite, qui vise à théoriser systématiquement la pratique, de façon à créer un exemple et un précédent – ni recette stricte, ni modèle dogmatique – pour les futures luttes de libération.

Le premier texte qui s'inspire directement de ces principes est le fameux *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, qui reprend une série d'articles qui racon-

tent sur ses deux années de guérilla à Cuba, publiés à l'origine dans la revue *Verde Olivo*¹.

La différence entre les souvenirs de la guérilla à Cuba, et ceux-ci, relatant l'expérience congolaise, réside dans les conditions de leur écriture : les premiers sont écrits du point de vue des vainqueurs, les seconds de celui des vaincus. Il y a dans cette différence une cohérence : le respect indéfectible de la stricte vérité que le Che, dans son prologue à ses chroniques de la guerre à Cuba, considérait comme primordial pour quiconque écrit l'histoire. Et l'obligation, pour un révolutionnaire, de tirer des enseignements pédagogiques non seulement de ses succès, mais de tous ses actes.

Par rapport aux pages consacrées à Cuba, celles-ci témoignent d'une capacité d'analyse approfondie, qui correspond à la maturité acquise par l'auteur. Le récit est plus critique – et autocritique, ce qui est un trait constant chez le Che –, sans que cela induise jamais un quelconque pessimisme quant au dénouement final de la lutte pour la liberté et la justice.

Cette seconde édition intégrale du *Journal du Congo* survient presque dix ans après la première publication, en 1998, bien longtemps après sa rédaction, ainsi que le Che l'avait prévu. Pour l'occasion, nous avons revu soigneusement, en nous fondant sur le dernier manuscrit original corrigé par le Che, aussi bien les noms des combattants que des lieux où se déroule le récit.

Dans les deux cas, nous avons fait appel à toutes les sources disponibles – y compris, quand cela s'est

1. Voir *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, Mille et une nuits, 2009.

avéré possible, à un dictionnaire de swahili. Le résultat final doit beaucoup à la collaboration de deux des participants de l'épopée : le commandant et médecin Oscar Fernández Mell et le camarade Marcos A. Herrera Garrido. Nous souhaitons leur témoigner notre gratitude pour le temps qu'ils y ont consacré.

Nous avons aussi ajouté, toujours dans l'objectif d'une meilleure compréhension du texte, un ensemble de notes qui éclairent certains faits, circonstances, points de vue ou personnages mentionnés. À la différence de celles rédigées par le Che dans l'original, qui apparaissent en pied de chaque page et sont indiquées par des astérisques, les notes de l'éditeur ont été numérotées et placées à la fin du livre.

Nous avons aussi donné une carte de la région, indispensable pour que le lecteur s'y retrouve mieux, ainsi que des fac-similés qui complètent plusieurs des notes. On trouvera en annexe la liste des combattants cubains et congolais qui ont participé à cette mission, leurs noms véritables et les surnoms en swahili.

La participation du Che à la guérilla congolaise marque, selon ses propres termes, la relance d'un cycle révolutionnaire et d'une pratique internationaliste conséquente avec ses thèses tiers-mondistes ; selon ses propres mots, elle « participait d'une idée de la lutte parfaitement claire dans [son] esprit ». Nouvelle preuve de l'articulation toujours plus réfléchie entre pensée et action, qui culminera dans l'épopée bolivienne où prendra tout son sens la force de son exemple.

Ces pages entrecroisent récit d'une expérience locale et analyse depuis une perspective mondiale. Les réflexions sur la domination impérialiste et la libéra-

tion des peuples s'inscrivent dans la continuité d'une pensée qui va des discours de Genève, des Nations Unies et d'Alger au « Message à la Tricontinentale »¹; une idéologie agissante qui a pour drapeau « la cause sacrée de la rédemption de l'humanité ».

*Centro de Estudios Che Guevara,
La Havane, Cuba.
Septembre 2006.*

1. Voir *Justice globale*, Mille et une nuits, 2007.

*Nous remercions notre commandant en chef Fidel
Castro pour l'attention et le temps qu'il a consacré
à la révision minutieuse de ce document.*

Archives personnelles du Che

Prologue

par Aleida Guevara March

On m'a toujours dit qu'il fallait bien commencer un jour, mais on ne m'avait pas prévenue que cela pouvait être aussi difficile. Ce livre a été écrit par un homme que j'admire beaucoup et que je respecte depuis mon plus jeune âge ; il est mort hélas ! et ne pourra donc pas me donner son avis sur ce que j'écris ; ce qui est encore pire pour nous tous, c'est qu'il ne pourra pas nous expliquer ce qu'il a voulu dire à ce moment-là, et nous ne savons pas si aujourd'hui, plus de trente ans après les faits, il ajouterait une note explicative. Voilà pourquoi je dis qu'il s'agit d'une tâche des plus difficiles. Publier son *Journal du Congo : Souvenirs de la guerre révolutionnaire*, document inédit¹ conservé dans ses archives personnelles, corrigé et annoté de sa main, est un grand défi à l'Histoire, d'autant que d'autres versions ont déjà été diffusées antérieurement, qui correspondaient aux premières transcriptions rédigées par le Che. S'il est vrai qu'il avait autorisé les éditeurs à effectuer les modifications qu'ils estimerait nécessaires, nous avons pour

1. Ce texte fut inédit dans sa version intégrale jusqu'en 1999. Les Éditions Métailié le donnaient dans sa version française en 2000, dans la traduction de René Solis.

notre part respecté intégralement le texte qu'il a écrit, car il l'a rédigé une fois terminée sa mission au Congo et en soumettant ses notes, écrites dans le feu de l'action, à une analyse critique approfondie, ce qui rend possible d'en « tirer des expériences utiles à d'autres mouvements révolutionnaires ».

Dans l'avertissement préliminaire, il commence par dire : « Ceci est l'histoire d'un échec. » Même si je ne suis pas d'accord, je comprends son état d'esprit, et il est vrai que l'on peut considérer cela comme une défaite, mais je pense moi, pour ma part, qu'il s'est agi d'une épopée. Ceux qui ont vécu un certain temps sur ce continent comprendront sans doute ce que je veux dire. La dégradation à laquelle il a été soumis de la part des colonisateurs européens continue à produire des effets dans la population africaine ; le fait d'imposer une culture différente, d'autres religions, la paralysie du développement normal d'une civilisation et l'exploitation des richesses naturelles en utilisant la force physique de ces hommes comme esclaves, arrachés à leur habitat, maltraités, soumis à des humiliations, tout cela a laissé des traces profondes chez ces êtres humains. Si nous faisons l'analyse que cela fut provoqué par d'autres hommes qui aujourd'hui encore se sentent en droit de le faire et que, d'une façon ou d'une autre, nous les laissons faire, nous pouvons commencer à comprendre leurs réactions devant certains faits.

Quoi qu'il en soit, beaucoup se demanderont pourquoi Che Guevara a participé à ce processus révolutionnaire, quelles ont été ses motivations pour aider ce mouvement, et c'est lui-même qui nous fournit la

réponse quand il déclare : « face à l'impérialisme yankee, il ne suffit pas d'être décidé à se défendre ; il est nécessaire de l'attaquer dans ses bases de soutien, dans les territoires coloniaux et néocoloniaux qui sont la base même de sa domination du monde. »

Le Che a toujours exprimé son désir de continuer le combat sur d'autres terres du monde ; en tant que médecin et guérillero, il connaissait les limites que la vie impose à l'homme et les sacrifices qu'exige une activité aussi difficile que la guérilla, et on peut comprendre son anxiété à transformer ses rêves en réalité, tant qu'il était encore en bonne condition physique. Nous connaissons son sens aigu de la responsabilité et l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de nombreux camarades qui avaient confiance en lui pour continuer le combat.

Il réalise un premier voyage sur le continent africain au cours duquel il a la possibilité de rencontrer certains des dirigeants de mouvements révolutionnaires alors en activité, et il découvre leurs difficultés et leurs soucis. Il est en contact permanent avec Fidel Castro qui, dans une lettre inédite, datée de décembre 1964, l'informe des dispositions prises à Cuba :

Che,

Sergio [Sergio del Valle] est venu me voir et m'a résumé les choses. Il n'y a apparemment aucune difficulté pour mener le programme à bien. Diocles [Diocles Torralba] te donnera oralement un résumé des informations [...].

Nous prendrons à ton retour la décision finale quant à la bonne formule. Pour pouvoir choisir entre les alternatives possibles, il est nécessaire de connaître l'avis de notre ami [Ahmed

Ben Bella]. Essaye de nous tenir au courant par un moyen sûr.

On ne peut en aucun cas oublier que dans cette bataille, aux côtés du Che, il s'est trouvé un groupe de Cubains convaincus : « Notre pays, solitaire bastion socialiste aux portes de l'impérialisme yankee, envoie ses soldats se battre et mourir sur une terre étrangère, sur un continent lointain, et assume la responsabilité pleine et publique de ses actes ; dans ce défi, dans cette claire prise de position face au grand problème de notre époque que constitue la lutte sans merci contre l'impérialisme yankee, réside la signification héroïque de notre participation à la lutte du Congo. »

Le Che, avec le groupe d'hommes qu'il dirige, ambitionne de renforcer le plus possible le mouvement de libération du Congo, de parvenir à un front unique, de sélectionner les meilleurs et ceux qui sont prêts à poursuivre le combat pour la libération définitive de l'Afrique. Il porte en lui l'expérience acquise à Cuba et la met au service de la nouvelle révolution.

La brutale réalité du Congo, son retard, le manque de développement idéologique des hommes qui doit être combattu avec fermeté et décision, ont un impact sur le Che. Les moments de découragement et d'incompréhension n'ont pas manqué, mais face à l'adversité s'élèvent, comme une vision prophétique, l'énorme confiance et l'amour qu'il ressentait pour les hommes qui décident d'offrir à leur peuple des possibilités de développement et une dignité accrue.

En Afrique, l'Histoire s'est chargée de rendre vraies ces prémonitions durant plus de trente ans, quand

une conscience révolutionnaire a reçu l'apport d'une culture de guerre grandissante, et a obtenu des triomphes de première importance, comme ceux de Cuito Cuanavale¹, de l'Éthiopie, de la Namibie, entre autres, qui ont contribué à la souveraineté et à l'indépendance du continent.

Alors que le Che était en pleine activité combattante sur la terre du Congo, la révolution cubaine, qui avait gardé le plus longtemps possible une absolue discrétion sur les activités internationalistes auxquelles il se consacrait – en supportant stoïquement des mois durant un déluge de calomnies –, décide, alors que se forme le premier comité central du Parti, de rendre publique sa lettre d'adieu, car il était impossible de ne pas expliquer au peuple cubain et au monde entier l'absence de celui qui avait été l'un des plus solides et des plus légendaires héros de la révolution.

Dans ses notes, le Che arrive à la conclusion que la divulgation de cette lettre l'a éloigné des camarades cubains : « Il y avait certaines choses que nous ne partagions plus, certaines aspirations communes auxquelles de façon tacite ou explicite j'avais renoncé et qui sont pour tout homme ce qu'il y a de plus sacré : sa famille, son pays, son milieu. » Si tel était son état d'esprit, on imagine à quel point ce fut difficile pour le camarade Fidel d'obtenir qu'il revienne à Cuba. À plusieurs reprises, il lui écrit pour tenter de le convaincre et finit par y

1. La bataille de Cuito Canavale, en Angola, se déroule du 12 au 20 janvier 1988. Elle oppose les soldats cubains et angolais aux combattants de l'Unita appuyés par l'armée sud-africaine. Elle débouchera, plusieurs mois après, à l'indépendance de la Namibie. (N.d.E.)

arriver à coups d'arguments solides. En juin 1966, il lui adresse une lettre inédite à ce jour :

Cher Ramón,

Les événements ont été plus rapides que mes projets de lettre. J'avais lu entièrement le projet de livre sur ton expérience au C★ [Congo] et aussi, à nouveau, le manuel sur la guérilla¹, afin de pouvoir faire la meilleure analyse possible de la question, surtout compte tenu de l'intérêt pratique lié aux plans sur la terre de Carlitos [Carlos Gardel]. Même s'il n'est pas opportun pour le moment que je te parle de ces questions, je voudrais te dire que le travail sur le C★ m'a paru extrêmement intéressant et je crois que l'effort que tu as fait pour laisser un témoignage écrit de tout cela vaut vraiment la peine [...].

Sur ta situation.

Je viens de lire ta lettre à Bracero [Osmany Cienfuegos] et de parler longuement avec la Doctoresse [Aleida March].

À l'époque où une agression paraissait imminente ici, j'ai suggéré à plusieurs camarades l'idée de te proposer de venir ; idée à laquelle en fait tout le monde avait déjà pensé. Le Gallego [Manuel Piñeiro] s'est chargé de sonder ton opinion. D'après ta lettre à Bracero, je vois que tu pensais exactement la même chose. Mais en cet instant précis, nous ne pouvons plus élaborer de plans là-dessus car, comme je te le disais, notre impression est que, pour le moment, il ne va rien se passer.

Cependant il me semble que, vu la délicate et inquiétante situation où tu te trouves là-bas², tu dois, de toute façon, voir s'il ne conviendrait pas que tu viennes faire un tour par ici.

1. Voir *La Guerre de guérilla*, Mille et une nuits, 2009.

2. À Prague. (N.d.E.)

Je suis tout à fait conscient que tu es particulièrement réticent à envisager toute alternative qui implique un passage par Cuba, sauf dans le cas très exceptionnel que je viens de mentionner. Cependant, si on analyse de façon froide et objective, cela fait obstacle à tes projets ; et pire encore, cela les met en péril. Je n'arrive pas à accepter l'idée que cela puisse être correct et même justifié d'un point de vue révolutionnaire. Ton séjour au fameux point intermédiaire augmente les risques ; il rend beaucoup plus difficile la réalisation des tâches pratiques ; au lieu d'accélérer, il retarde la réalisation des plans et te soumet, en plus, à une attente inutilement angoissante, incertaine, impatiente.

Et tout cela pourquoi et dans quel but ? Aucune question de principe, d'honneur ou de morale révolutionnaire ne t'empêche d'utiliser de façon efficace et rationnelle les facilités dont tu disposes réellement ici pour atteindre tes objectifs. Utiliser les avantages objectifs que constitue le fait de pouvoir entrer et sortir d'ici, coordonner, planifier, sélectionner et entraîner des cadres, et faire depuis ici tout ce que, même en travaillant à fond, tu ne peux faire que de façon déficiente là-bas ou dans un autre endroit similaire, ne signifie aucune fraude, aucun mensonge, aucune tromperie envers le peuple cubain ou le monde. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais personne ne pourra considérer cela comme une faute, et toi moins que quiconque face à ta propre conscience. Ce qui en revanche constituerait une faute grave, impardonnable, ce serait de mal faire les choses alors qu'on aurait pu bien les faire. Connaître l'échec alors que toutes les possibilités du succès sont données.

Je n'insinue pas, même de loin, un quelconque abandon ou retard des plans et je ne me laisse pas envahir par des considérations pessimistes face aux difficultés. Tout au contraire, c'est parce que je crois que les difficultés peuvent être surmontées

et que nous disposons plus que jamais de l'expérience, de la conviction et des moyens pour mener à bien les plans avec succès, que je soutiens que nous devons faire l'usage le plus rationnel et le meilleur des connaissances, des ressources et des facilités dont nous disposons. Depuis que tu as conçu cette idée déjà ancienne de poursuivre l'action sur une autre scène, as-tu réellement pu disposer une seule fois de temps pour te consacrer entièrement à la question, pour concevoir, organiser et exécuter les plans dans toute leur potentialité ? [...]

Dans ce cas, c'est un énorme avantage pour toi que de pouvoir disposer de maisons, de fermes isolées, de montagnes, d'îlots désertiques et d'absolument tout ce qui est nécessaire pour préparer et diriger personnellement les plans, en consacrant à cela cent pour cent de ton temps, en t'appuyant sur autant de personnes que tu auras besoin, alors même que seul un nombre extrêmement limité de personnes saura où tu te trouves. Tu sais parfaitement que tu peux disposer de ces facilités, qu'il n'existe pas la moindre possibilité que, pour des raisons d'État ou de politique, tu sois confronté à des difficultés ou des interférences. Le plus difficile — la déconnexion officielle — a déjà été réussi, non sans avoir dû payer un certain prix : intrigues, calomnies, etc. Est-il juste de ne pas tirer tout le profit possible de cela ? Un révolutionnaire a-t-il jamais disposé de conditions aussi idéales pour remplir sa mission historique à un moment où cette mission a une telle importance pour l'humanité, alors que commence le plus décisif et le plus crucial des combats pour le triomphe des peuples ? [...]

Pourquoi ne pas bien faire les choses, alors que nous avons tout pour cela ? Pourquoi ne prenons-nous pas le minimum de temps nécessaire, tout en travaillant le plus vite possible ? Marx, Engels, Lénine, Bolívar, Martí, n'ont-ils pas eux-mêmes dû attendre, et parfois des décennies ?

À cette époque n'existaient ni l'avion ni la radio ni les autres moyens qui raccourcissent les distances et augmentent le rendement de chaque heure de la vie d'un homme. Nous autres, nous avons dû attendre dix-huit mois au Mexique avant de revenir ici. Et moi, je ne te parle pas d'attendre des décennies, ni même des années mais quelques mois, car je crois qu'en quelques mois, en travaillant de la façon dont je te le suggère, tu peux te remettre en route dans des conditions extraordinairement plus favorables que celles que nous essayons d'obtenir en ce moment.

Je sais que tu vas avoir trente-huit ans le 14. Crois-tu par hasard qu'un homme est déjà vieux à cet âge ?

J'espère que ces lignes ne provoqueront chez toi ni énervement ni souci. Je sais que si tu les analyses sérieusement, tu me donneras raison, avec l'honnêteté qui te caractérise. Mais même si tu adoptais une autre décision totalement distincte, je ne me sentirais pas trahi. Je t'écris cela avec l'affection la plus profonde, la plus grande et la plus sincère admiration pour ta lucidité et ta noble intelligence, ta conduite irréprochable et ton caractère inébranlable de révolutionnaire intègre, et le fait que tu puisses envisager les choses d'une autre façon ne changera pas d'un iota ces sentiments et n'aura aucune conséquence sur notre coopération.

Cette même année, le Che rentre à Cuba.

Aujourd'hui, alors que vient d'être célébré le premier anniversaire du triomphe de la révolution au Congo, j'ai participé aux cérémonies¹ et j'ai eu la possibilité de parler avec certains des camarades qui ont

1. Allusion au renversement du régime de Mobutu au Zaïre et à l'accession au pouvoir de Laurent-Désiré Kabila, dans le pays rebaptisé République démocratique du Congo. (NdE)

combattu à ses côtés et j'en ai profité pour évoquer la publication de ce livre ; leur opinion m'importait, car le Che est critique, direct, et il désirait que ce document permette d'analyser les erreurs commises pour ne pas les répéter, il parle nommément de plusieurs dirigeants, dont le leader congolais Laurent Kabila, qui est aujourd'hui le premier dirigeant de son peuple.

Le contact avec ces hommes m'a permis de constater qu'ils se souviennent avec respect et tendresse de Che Guevara ; la majorité d'entre eux étaient très jeunes à cette époque, mais selon leurs propres mots, ils ne peuvent oublier l'image de simplicité et de modestie que leur a transmise le Che en leur témoignant du respect et en se mettant sous leurs ordres, et ils sont conscients que les recommandations qu'il fait seront toujours utiles pour la grande tâche qui les attend, celle d'unifier un pays et d'obtenir que, pour la première fois depuis longtemps, ce soit le peuple congolais qui profite de ses propres richesses.

Les hommes ne meurent pas quand ils sont capables d'en guider, par leur vie et leur exemple, beaucoup d'autres, et que ceux-ci parviennent à poursuivre l'œuvre entreprise.

*Aleida Guevara March,
juin 1998.*

Junio 3 de 1966

Querido Ramón:

Los acontecimientos han ido delante de mis proyectos de carta. Me había leído íntegro el proyecto de libro sobre tu experiencia en el C. y también, de nuevo, el manual sobre guerrillas, al objeto de poder hacer un análisis lo mejor posible sobre estas temas, sobre todo, teniendo en cuenta el interés práctico con relación a los planes en la tierra de Carlitos. Aunque de inmediato no tiene objeto que te hable de esos temas, me limito por el momento a decirte que encontré sumamente interesante el trabajo sobre el C. y creo que vale realmente la pena el esfuerzo que hicistes para dejar constancia escrita de todo. Acerca del manual de guerrillas me parece que debería modernizarse un poco con vistas a las nuevas experiencias acumuladas en esa materia, introducir algunas ideas nuevas y recalcar más ciertas cuestiones que son absolutamente fundamentales.

Première page de la lettre originale de Fidel Castro à Ernesto Guevara (reproduite en prologue du *Journal du Congo*).

Y en aquellas épocas no existían ni el avión ni el radio ni las demás medias que hoy acortan las distancias y aumentan el rendimiento de cada hora de la vida de un hombre. Nosotras en Méjico, tuvimos que invertir 18 meses antes de regresar aquí. Yo no te planteo una espera de décadas ni de años siquiera, sólo de meses, puesto que yo creo que en cuestión de meses trabajando en la forma que te sugiero puedes ponerte en marcha en condiciones extraordinariamente más favorables de las que estamos tratando de lograr ahora.

Sé que cumples los 38 el día 11. ¿Piensas acaso que a esa edad un hombre empieza a ser viejo?

Espero no te produzcan fastidio y preocupación estas líneas. Sé que si las analizas serenamente me darás la razón con la honestidad que te caracteriza. Pero aunque tomes otra decisión absolutamente distinta, no me sentiré por eso defraudado. Te las escribo con entronable afecto y la más profunda y sincera admiración a tu lúcida y noble inteligencia tu intachable conducta y tu inquebrantable carácter de revolucionario íntegro, y el hecho de que puedas ver las cosas de otra forma no variará un ápice esas sentimientos ni entibiará lo más mínimo nuestra cooperación.

Leche

Dernière page de la lettre originale de Fidel Castro à Ernesto Guevara (reproduite en prologue du Journal du Congo).

Средства набогоде

Handwritten signature

Pero la tarea de detener las fuerzas que eventualmente avanzaran desde Hyang
pi, consistían en Axi con 6 cubanos y un grupo de 10 congeleros. Al ataque ^(de los cubanos)
~~ten~~ ren unos 40 congeleros, 10 guineenses y 30 cubanes, una tropa mas que suficiente para destruir cualquier enemigo que avanzara por el camino. ^{A parte} Acompañé personalmente a los combatientes; después de cruzar el río Kibi, que en época de lluvias trae una corriente y una fuerza considerable para que ahora se pueda fácilmente con el agua e lo cintura, nos instalamos en la zona alagada. La táctica era simple: había un pequeño grupo, o uno 3 o 5 kilómetros en dirección a Ketonga, encargados de rampar un puente de tablas despues que pasaran los combates y ^{cayendo sobre ellos} cuando ya iban hacia el punto de reunión.
^{Cuando} después lo recibí, yo estaba de la misma altura rodeado cerca de un pequeño pueblo de mi gente, de dos a tres metros de altura, en el cual solamente instalado -
- que eran soldados que ^{pueden ser atacados} estaban en esta posición, debido a que como antes,
on figuran.

se podía utilizar directamente por falta de detonadores (que nunca llegaron), "del caso, en un pequeño puente de madera, de dos o tres metros de ancho, situado habitualmente ^{destruido} ^{de pie} con una capotele de granada que, alada por intermedio de un cordel, explotaba a los cinco o seis segundos. Ese artefacto era lanzado porque dependía de la habilidad del manipulador y de la velocidad de las camiones para hacer coincidir la explosión con el paso del vehículo, por lo tanto se dejaba como ~~un arma oculta~~. El centro de la emboscada era lo más fuerte y el que debía llevar el peso de la lucha, a ambos lados había hombres suficientes para detener parte del camión, si, nada fuera muy grande, y para impedir la fuga de los sobrevivientes. El fuego debía iniciarse con un fusilazo.

En esos días había arribado el grupo de 10 cubanos que, en un principio, se

INTENTANDO EL "SEGUITENTO"

Ahí en la zona de Makunga, con la nueva hornada de aspirantes a guerrilleros, tratábamos de continuar las pequeños clases de emboscada que habíamos dado en el camino de Albertville a Front de Ferce. La trepa aumentaba en heterogeneidad ya que había arribado el Capitán Zakarias con 10 rwandeses más; íbamos a empezar ya los cursos de comerciante que dio por resultado el establecer un frente unido.

Los tropas enemigas estaban situadas en: Front de Ferce, a unas tres o cuatro horas a pie de nuestro campamento; Nyongi, en frente; Katonga, a unas 50 kilómetros, a 50 kilómetros, Lulimba. Nuestra intención era atacar en el camino entre Katonga y Lulimba y detenerlos, si intentaban avanzar desde Nyongi. Este último es un pequeño pueblo que da sobre una ruta abandonada, más cercana a la sierra, donde está o puede también Makunga y estaba nuestro Entode Meyer. Katonga está en el camino que actualmente se utiliza en el que los puentes son caducos y están bien hechos para resistir los efectos de las rías.

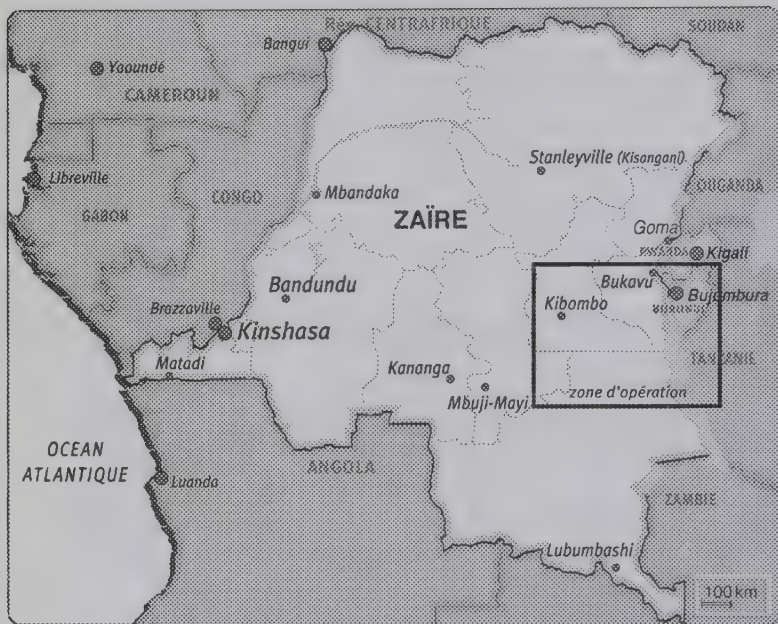
Para la tarea de detener las fuerzas que eventualmente avanzaran desde Nyongi, constituimos a Azí con un grupo de 6 cubanos y 10 congaleses. Al estar en la carretera fueron unas 40 congaleses, 10 rwandeses y 30 cubanos, una trepa más que suficiente para destruir cualquier enemigo que avanzara por el camino. En esos días había arribado un grupo de 10 cubanos que, en principio, se había pensado para instruirlos de una base, donde se entrenarían, no solo a los congaleses, sino también a africanos de otros Movimientos, pero, vistas las condiciones, la imposibilidad en que nos habíamos visto de conseguir un grupo estable de educandos en estas artes, decidimos incorporarlos directamente a la lucha, lo que hicieron en esta acción. El refuerzo no era muy grande porque los compañeros tenían muchas una preparación teórica, adaptada a las necesidades de una enseñanza mas o menos ortodoxa de las armas de guerra y no experiencia en la lucha guerrillera, salvo algunas excepciones.

Acompañé personalmente a los combatientes. Después de cruzar el río Kimbi, que en época de lluvias trae una corriente y una fuerza considerables por donde ahora se pasaba fácilmente con el agua a la cintura, nos instalamos en la zona eligida.

La táctica era simple. El centro de la emboscada era la más fuerte y allí debía llevarse el peso de la lucha. A ambos lados había hombres suficientes para detener la parte del convoy que quedara fuera, si este llegaba a ser muy grande, y para impedir la fuga de los atropados, aunque considerando como lo ideal que el enemigo no tuviera oportunidad de defenderse por la imprevisión de la acción. El fuego se iniciaba, como de costumbre, con el disparo de un lanzacohetes. Había un pequeño grupo a unos 5 ó 6 kilómetros en dirección a Katonga, encargado de romper un puente de tablas después que pasaron las camionetas y cayeron en la emboscada para impedir la huida o el envío de refuerzos. Como recurso adicional, debido a que los obús antiguos no se podían utilizar directamente por falta de detonadores (que nunca llegaban), se colocó uno en un pequeño puente de madera, de dos o tres metros de ancho, situado en el centro mismo de la emboscada. Habíamos doctores de un dispositivo con una espoleta de granada que, alada por intermedio de un cerdo, explotaba a los cinco o seis segundos. Ese artefacto era inseguro porque dependía de la habilidad del manipulador y de la velocidad de las camionetas para hacer coincidir la explosión con el paso del vehículo, por lo tanto se dejaba como medida extrema previendo la falla de algún otro elemento.

Journal du Congo

Souvenirs
de la guerre révolutionnaire



*À Bahasa et à ses camarades tombés au combat,
pour chercher un sens au sacrifice.*

Avertissement préliminaire

Ceci est l'histoire d'un échec. On y trouvera des détails anecdotiques propres aux récits de guerre, mais aussi des remarques nuancées et critiques, car je considère que ce récit n'aura d'importance que dans la mesure où il permettra de mettre en lumière une série d'expériences utiles à d'autres mouvements révolutionnaires. La victoire est une grande source d'expériences positives mais la défaite aussi, et plus encore à mon avis lorsque, comme c'est le cas ici, acteurs et témoins sont des étrangers, partis risquer leurs vies sur un territoire inconnu, où l'on parle une langue différente, auquel ils n'étaient attachés que par les liens de l'internationalisme prolétarien, inaugurant une méthode inédite dans l'histoire des guerres de libération modernes.

Ce récit se clôt sur un épilogue qui reprend les questions posées par la lutte en Afrique et, en général, par la lutte de libération nationale contre la forme néocoloniale de l'impérialisme qui constitue sa carte la plus redoutable, par les jeux de masques et les subtilités qu'elle implique et par la longue expérience de ce type d'exploitation dont font preuve les puissances qui la pratiquent.

Ces notes seront publiées longtemps après avoir été dictées et peut-être l'auteur ne pourra-t-il plus assumer la responsabilité de ce qui est dit ici. Le temps aura arrondi bien des angles et, si cette publication est jugée de quelque importance, les éditeurs pourront effectuer les corrections qu'ils estimeront nécessaires, en les signalant comme il se doit, afin d'éclaircir les faits ou les opinions à la lumière du temps décanté.

Pour être plus précis, ceci est l'histoire d'une décomposition. Lorsque nous sommes arrivés sur le territoire congolais, la Révolution était dans une période de récession ; ensuite sont survenus des épisodes qui allaient entraîner sa régression définitive ; pour le moment, du moins, et sur cette scène de l'immense terrain de lutte qu'est le Congo. Le plus intéressant ici n'est pas l'histoire de la décomposition de la Révolution congolaise, dont les causes et les caractéristiques sont trop profondes pour être toutes analysées depuis mon poste d'observation, mais le processus de décomposition de notre moral de combattants, car l'expérience dont nous avons été les pionniers ne doit pas être perdue pour les autres et l'initiative de l'Armée prolétaire internationale ne doit pas succomber au premier échec. Il est nécessaire d'analyser à fond les problèmes posés et de les résoudre. Un bon instructeur sur un champ de bataille est plus utile pour la Révolution que l'instruction d'une grande quantité de conscrits en temps de paix, mais les caractéristiques de cet instructeur, catalyseur de la formation des futurs cadres techniques révolutionnaires, méritent d'être soigneusement étudiées.

L'idée qui nous guidait était de faire combattre ensemble des hommes aguerris dans les batailles pour la

libération et contre la réaction à Cuba avec des hommes sans expérience et de provoquer ainsi ce que nous appelions entre nous la « cubanisation » des Congolais. On verra que le résultat fut diamétralement opposé et comment avec le temps nous assistâmes en fait à la « congolisation » des Cubains. Nous appellerons congolisation la série d'habitudes et d'attitudes face à la Révolution qui caractérisèrent le soldat congolais à ce moment de la lutte ; ce qui n'implique pas une opinion péjorative envers le peuple congolais, mais envers le soldat de cette période. Nous tenterons aussi d'expliquer au fil de l'histoire la raison pour laquelle ces combattants présentaient des caractéristiques aussi négatives.

En règle générale, règle que j'ai toujours suivie, seule la vérité s'exprime ici, ou pour le moins mon interprétation des faits, qui peut bien entendu être confrontée à d'autres appréciations subjectives et corrigée si des erreurs apparaissent dans le récit des événements.

Dans les cas où la vérité pourrait apparaître indiscrete ou inconvenante, la référence sera omise, car il y a des choses que l'ennemi doit ignorer et les problèmes exposés ici sont ceux qui peuvent servir aux amis pour une éventuelle réorganisation de la lutte au Congo (ou pour son déclenchement dans un autre pays d'Afrique ou d'autres continents présentant des problèmes similaires). Parmi les références omises se trouvent les chemins et les méthodes pour accéder au territoire de la Tanzanie, tremplin pour notre entrée en scène dans cette histoire.

Les noms des Congolais qui figurent ici sont réels mais ceux de presque tous les membres de notre troupe sont donnés en swahili, tels qu'ils ont été baptisés au

moment de pénétrer en territoire congolais ; les noms véritables des camarades participants figureront dans une liste annexe, si les éditeurs le jugent utile. Il est enfin nécessaire de souligner que, si dans notre souci de nous en tenir à la stricte vérité et à l'importance qu'elle doit avoir pour le déclenchement de futurs mouvements de libération, nous avons mis ici l'accent sur plusieurs cas de faiblesse, concernant des individus isolés ou en groupe, et si nous avons insisté sur la démoralisation générale qui nous avait gagnés, cela n'enlève rien à l'héroïsme de cette épopée, héroïsme qui tient à l'attitude générale de notre gouvernement et du peuple de Cuba. Notre pays, solitaire bastion socialiste aux portes de l'impérialisme yankee, envoie ses soldats se battre et mourir sur une terre étrangère, sur un continent lointain, et assume la responsabilité pleine et publique de ses actes ; dans ce défi, dans cette claire prise de position face au grand problème de notre époque que constitue la lutte sans merci contre l'impérialisme yankee, réside la signification héroïque de notre participation à la lutte du Congo.

C'est là qu'il faut voir la capacité d'un peuple et de ses dirigeants non seulement à se défendre mais à attaquer ; car face à l'impérialisme yankee il ne suffit pas d'être décidé à se défendre ; il est nécessaire de l'attaquer dans ses bases de soutien, dans les territoires coloniaux et néocoloniaux qui sont la base même de sa domination du monde.

Explication de quelques termes

La majorité des noms cités viennent du swahili et sont des lieux-dits géographiques ou des noms propres. Le swahili est une langue phonétique, dont la prononciation est assez proche de l'espagnol, mais avec les variantes suivantes : le *j* se prononce comme le *y* consonne, le *y* comme le *i* ; le *z* comme son équivalent en français (sifflante). Le *c* n'est pas utilisé ; le son fort est donné par le *k* et le son doux par le *s* ; le *b* et le *v* comme en espagnol puriste (labiale et labiodentale) ; le *g* a toujours un son doux. Le *w* doit être lu comme le *u*. Il n'y a pas d'accent orthographique ; le prosodique est presque toujours grave. Ces quelques notions suffisent pour pouvoir lire les mots du glossaire.

Abdallah : combattant cubain, sergent.

Afende : combattant cubain, soldat.

Agano : combattant cubain, sergent.

Anchali : combattant cubain, sergent, volontaire pour la mission de récupération des camarades restés au Congo.

Arobaini : combattant cubain, soldat ; blessé, il fut évacué avant notre départ.

- Arobo : combattant cubain, soldat.
- Azi : combattant cubain, lieutenant ; il commanda plusieurs groupes de combat.
- Azima : combattant cubain, lieutenant ; chef en second de la Seconde compagnie mixte.
- Baati : combattant cubain, soldat.
- Bahasa : combattant cubain, soldat ; mort à la suite de ses blessures reçues le 24 octobre 1965.
- Banhir : combattant cubain, soldat.
- Baraka : petit port sur le lac Tanganyika, sur le chemin de Fizi à Uvira.
- Bemba (Charles) : combattant congolais ; il travailla à mes côtés en tant que commissaire politique, sans en avoir le grade dans l'armée congolaise.
- Bendera (Feston) : commissaire politique d'un groupe congolais.
- Bidalila : colonel congolais ; chef de la première brigade basée à Uvira. Nommé général.
- birulo* : « Insecte » en swahili ; pour nous, synonyme de pou.
- Bondo : localité au bord du lac Tanganyika.
- Bujumbura : capitale du royaume du Burundi.
- bukali* : nourriture congolaise ; farine de manioc qui, mélangée à de l'eau bouillante, prend une consistance pâteuse.
- Bukavu : capitale de la province du Kivu ; 35 000 habitants.
- Calixte : commandant congolais, chef du front de Makungo.
- Chamaleso : voir *Tremendo Punto*.

- Changa : combattant cubain, capitaine ; fut chargé de l'acheminement du ravitaillement et des messages depuis Kigoma.
- Chei : combattant cubain, soldat.
- Compagnie : combattant rwandais incorporé à nos troupes.
- Danhusi : combattant cubain, soldat ; mon assistant durant une partie de la lutte.
- dawa* : « Médicament » en swahili ; rite magique censé protéger le combattant des balles ennemies.
- Duala : combattant cubain, caporal.
- Faume : commandant congolais à la tête d'une guérilla dans la zone de Katenga ; nous n'arrivâmes pas à établir le contact avec lui.
- Fizi : petite localité près du lac Tanganyika, siège de l'état-major de la seconde brigade ; petit nœud routier.
- François : commandant congolais mort dans le même accident qui devait coûter la vie à Mitudidi.
- freedom fighters* : « Combattants de la liberté » en anglais ; nom générique par lequel on désigne les membres d'organisations révolutionnaires en exil.
- Front-de-Force, Front Bendera : défense fortifiée de l'ennemi, près de la route Albertville-Lulimba et d'une centrale hydroélectrique.
- Gbenye (Christophe) : président autodésigné du Congo insurgé ; en tant que ministre de l'Intérieur du gouvernement d'Adoula, il ordonna l'arrestation de Gizenga.
- Gizenga (Antoine) : ex-vice-Premier ministre du Congo [1960-61] ; prisonnier à l'époque de

- Tshombe [1962-64], il fut libéré après le coup d'État de Mobutu. [Il s'exile en 1965.]
- Hamsini : combattant cubain, soldat.
- Hindi : médecin cubain.
- Hukumu : combattant cubain, soldat.
- Huseini : commandant congolais ; il fut le chef des troupes congolaises à la Base supérieure et sur la barrière de Lubonja.
- Ila (Jean) : commandant congolais ; chef des troupes cantonnées à Kalonda-Kibuye.
- Ilunga (Ernest) : combattant congolais ; il fut mon professeur de swahili avant de tomber gravement malade.
- Ishirini : combattant cubain, soldat ; l'un des volontaires pour la mission de récupération des camarades restés au Congo.
- Israel : combattant cubain, sergent.
- Jungo : localité sur le lac Tanganyika, au sud de la Base du lac.
- Kabambare : Localité sur la route d'Albertville [Kalemie, au Katanga] à Stanleyville [Kisangani, dans la province orientale]. La zone fut longtemps tenue par les forces révolutionnaires.
- Kabila (Laurent-Désiré) : second vice-président du conseil suprême de la révolution congolaise ; chef du front oriental.
- Kabimba : localité sur le lac Tanganyika occupée par l'ennemi ; dans les environs se trouvait la pointe sud de notre front.
- Kaela : localité du lac Tanganyika, entre Kasima et Kisosi.

- Kalonda-Kibuye : hameau sur la route Katenga-Lulimba ; un groupe de guérilla congolais y était cantonné.
- Kanyanja : village de population rwandaise sur le plateau, situé entre Njanja et Front-de-Force.
- Kanza (Thomas) : homme politique congolais ; ministre des Relations extérieures dans le gouvernement de Gbenye.
- Kapita : chef politique d'une petite communauté congolaise ; son rang est inférieur à celui de président, titre donné au chef de plusieurs communautés.
- Karamba : point géographique entre Baraka et Kasima.
- Karim : combattant cubain, lieutenant ; commissaire politique.
- Karume (Cheikh Abeid Amani) : président de Zanzibar, premier vice-président de Tanzanie.
- Kasabuvabu (Emmanuel) : chargé du ravitaillement à l'état-major.
- Kasaï : province du Congo où opère Mulele ; de grands gisements de diamants s'y trouvent.
- Kasali : commandant congolais rattaché à l'état-major.
- Kasambala : combattant cubain, caporal.
- Kasengo : port fluvial sur le fleuve Congo, nœud routier ; il y a des forces révolutionnaires dans la zone.
- Kasima : localité sur le lac Tanganyika ; unique région où il existait une petite plaine entre les montagnes et le lac. Fut occupée par l'ennemi pour menacer la Base.
- Kasulu : médecin cubain et traducteur de français (de nationalité haïtienne).

Katanga : la plus riche et industrialisée des provinces congolaises ; elle est située au sud de notre zone d'opérations.

Katenga : localité sur la route Albertville-Lulimba.

Kawawa : combattant cubain, caporal ; tué dans l'action de Front-de-Force.

Kazolelo-Makungo : lieu où se trouvait le campement du commandant Calixte.

Kibamba : nom conventionnel donné à l'endroit où fut établie la Base, sur la rive congolaise du lac Tanganyika.

Kiliwe : ruisseau affluent du Kimbi ; c'est là que nous fûmes surpris le 24 octobre 1965.

Kimba (Évariste) : éphémère Premier ministre du Congo [oct. 1965 - nov. 1965] ; succéda à Tshombe.

Kimbi : sous-affluent du fleuve Congo ; prend sa source dans les montagnes du lac Tanganyika.

Kisosi : localité située entre Ruandasi et Kaela, au bord du lac.

Kisua : combattant cubain, lieutenant ; fut le second d'Aly dans la zone de Kabimba.

Kivu : province du Congo, partie nord de notre front.

Kiwe : chargé de l'information à l'état-major ; étudiant en journalisme.

Kumi : médecin cubain.

Lambert : lieutenant-colonel ; chef des opérations de la Seconde brigade.

Lubichaco : ruisseau et localité sur le versant ouest des montagnes du lac Tanganyika.

Lubonja : localité entre Lulimba et Fizi.

Lulimba : localité sur la route Albertville-Bukavu ; de là part une route en direction de Kabambare.

Maffu : combattant cubain, lieutenant ; il eut à sa charge le groupe de combattants qui resta avec les Rwandais.

Maganga : combattant cubain, sergent.

Makambila (Jérôme) : ancien député provincial du Mouvement national congolais [MNC-L, mené par Patrice Lumumba].

Makungo : localité proche de Front-de-Force ; n'appartenait à personne jusqu'à la dernière offensive ennemie.

Marembo : combattant cubain, soldat.

Masengo : chef d'état-major du front oriental ; succéda à Mitoudidi.

Maurino : combattant cubain, soldat, disparu lors d'un repli.

Mbili : combattant cubain, dirigea un certain nombre d'actions ; chef de la Première compagnie mixte.

Mbolo : localité située sur la route Baraka-Uvira sur la rive du lac Tanganyika.

Mitoudidi (Léonard) : chef d'état-major du front oriental ; mort noyé dans un accident.

Moja : combattant cubain, commandant, membre du comité central du Parti communiste cubain ; fut chef de la seconde compagnie, en tant qu'instructeur des officiers cubains.

Morogoro : chirurgien cubain.

motumbo : « pirogue » ; fabriquée en général à partir d'un tronc creusé à la hache et brûlé.

Moulane : général major en chef de la seconde brigade basée à Fizi.

Muenga : village sur la route Fizi-Bukavu.

muganga : mot swahili par lequel on désigne indistinctement les médecins occidentaux et les sorciers du cru.

Mujumba : délégué du CNL [Conseil national de libération du Congo] en Tanzanie ; retourna ensuite dans son pays, vers la zone de Mukundi.

Mukundi : zone du Congo proche de la voie ferrée d'Albertville [Kalemie].

Mulele (Pierre) : ancien ministre de Lumumba ; fut le premier à prendre les armes dans la zone du Kasai où il est toujours. [Il s'exilera puis sera assassiné par Mobutu.]

Mundandi : commandant d'origine rwandaise ; à la tête d'un groupe de Rwandais qui opérait à Front-de-Force.

Mustafa : combattant cubain, soldat.

Mutchungo : ministre de la Santé publique du Conseil suprême de la révolution ; resta au Congo jusqu'à la fin des opérations.

Muteba : chef des communications à l'état-major congolais.

Nabikumbe : ruisseau et localité entre Lubonja et Nganja.

Nane : combattant cubain, sergent.

Nbagira : ministre des Relations extérieures du Conseil suprême de la révolution ; resta jusqu'au dernier moment dans la zone d'Uvira et se montra disposé à y retourner.

Nganja : localité du plateau habitée par des bergers rwandais.

Ngoja (André) : combattant congolais ; en action dans la zone de Kabambare.

Ngenje : combattant cubain, sergent ; nommé tout à la fin chef de la Base du lac.

Nne : combattant cubain, lieutenant ; tué dans l'action de Front-de-Force.

Nor-Katanga : province du Congo située au sud de notre front.

Nyangi : localité proche de Front-de-Force ; poste avancé de l'ennemi.

Nyerere (Julius) : président de la Tanzanie.

Olenga : général congolais ; chef du front de Stanleyville.

Ottu : combattant cubain, caporal ; malade, il fut rapatrié avant la fin des combats.

Pascasa : colonel congolais du front de Mulele ; tué au Caire au cours d'une bagarre entre révolutionnaires.

pombe : alcool distillé à partir de manioc et de maïs fermentés.

Pombo : combattant cubain, lieutenant ; chef de mon groupe d'assistants.

Rabanini : combattant cubain, soldat.

Rafael : notre délégué en Tanzanie.

Rebokate : combattant cubain, lieutenant.

Rivalta (Pablo) : notre ambassadeur en Tanzanie.

Ruandasi : point sur la rive du lac Tanganyika, à quatre kilomètres de Kibamba.

Saba : combattant cubain, soldat.

Salumu : capitaine congolais ; chargé tout à la fin de la défense de la zone de Kasima.

- Sele : localité située à environ quinze kilomètres au sud de Kibamba ; c'est de là que nous repartîmes.
- Siki : combattant cubain, commandant, membre du comité central du Parti communiste cubain ; remplit les tâches de chef d'état-major (Oscar Fernández Mell).
- simba* : « Lion » en swahili ; titre donné aux combattants de l'armée de libération.
- Singida : combattant cubain, sergent.
- Sita : combattant cubain, soldat.
- Sitaini : combattant cubain, soldat ; malade, il dut se retirer.
- Sitini-Natato : combattant cubain, sergent.
- Soumialot (Gaston) : président du Conseil suprême de la révolution.
- Sultan : combattant cubain, soldat.
- Tano : combattant cubain, soldat.
- Tatu : « Trois » en swahili ; mon nom au Congo.
- Tembo : « Éléphant » ; nom en swahili d'Emilio Aragonés, membre du comité central du Parti communiste cubain.
- Thelathini : combattant cubain, sergent ; tué dans l'action de Front-de-Force.
- Tom : combattant cubain, soldat ; fut le commissaire politique de la troupe avant l'arrivée de Karim.
- Tremendo Punto : surnom de Chamaleso ; membre de l'état-major de Masengo dans les derniers temps ; auparavant délégué en Tanzanie.
- Tumba : combattant cubain, lieutenant ; chef du groupe de transmissions.
- Tumaini : combattant cubain, sergent ; mon assistant.
- Uta : combattant cubain ; capitaine.

Uvira : localité située à l'extrémité nord du lac Tanganyika et limite de notre front nord.

Zacharie : capitaine rwandais qui dirigea les troupes de son pays en l'absence du commandant Mundandi.

Ziwa : combattant cubain, lieutenant ; chef en second de la première compagnie mixte.

zombe : nourriture congolaise à base de feuilles de manioc.

Premier acte

Il est difficile dans ce genre d'histoire de déterminer l'acte fondateur. Pour la commodité de mon récit, je considérerai comme tel un voyage que je dus effectuer sur le territoire africain au cours duquel j'eus la possibilité de côtoyer de nombreux dirigeants des différents mouvements de libération. La visite à Dar es-Salam se révéla particulièrement instructive. Un nombre considérable de *freedom fighters* y réside, lesquels, dans leur majorité, vivent commodément installés dans des hôtels et ont fait de leur situation une véritable profession, une occupation parfois lucrative et presque toujours aisée. Ce fut dans cette ambiance que se succédèrent des entretiens où ils sollicitaient en général un entraînement militaire à Cuba et une aide financière. C'était leur *leitmotiv* à presque tous.

Je fis aussi la connaissance des combattants congolais. Dès notre première rencontre, nous pûmes nous rendre compte de l'extraordinaire quantité de tendances et de nuances parmi les dirigeants de cette Révolution. Je pris d'abord contact avec Kabila et son état-major¹ ;

1. Pour quelques précisions sur les personnes et les lieux, voir les précisions apportées dans son index complémentaire, p. 37, ou en fin de volume, p. 371.

j'en retirai une excellente impression. Il prétendait venir de l'intérieur du pays, mais il semble qu'il arrivait seulement de Kigoma, localité tanzanienne au bord du lac Tanganyika, l'un des sites principaux de cette histoire, qui servait de point de passage pour le Congo et qui constituait aussi un abri commode pour les révolutionnaires, quand ils se lassaient de la vie hasardeuse sur les montagnes situées de l'autre côté de l'étendue d'eau.

L'exposé de Kabila fut clair, concret, solide ; il laissa entrevoir son opposition à Gbenye et Kanza et sa mauvaise entente avec Soumialot. La thèse de Kabila était que l'on ne pouvait pas parler de gouvernement congolais tant que Mulele, l'initiateur de la lutte, n'avait pas été consulté et que par conséquent le président ne pouvait se prévaloir que du titre de chef du gouvernement nord-oriental du Congo. Cette affirmation lui permettait de soustraire à l'influence de Gbenye sa propre zone, la sud-orientale, qu'il dirigeait en tant que vice-président du Parti.

Kabila était parfaitement conscient que l'ennemi principal était l'impérialisme américain et il se montrait disposé à lutter en conséquence contre lui jusqu'au bout. Son attitude et son apparence sincère me firent, comme je l'ai déjà dit, bonne impression.

Nous eûmes un autre jour une conversation avec Soumialot. C'est un autre type d'homme ; beaucoup moins avancé politiquement, beaucoup plus âgé, tout juste doté d'un instinct primaire qui le fait rester silencieux ou s'exprimer rarement et par phrases vagues, ce qui lui permet de se faire passer pour un penseur subtil. Mais malgré tous ses efforts, il ne donne pas l'impression d'un véritable conducteur de peuple. Il expliqua ce

qu'il a lui même déclaré publiquement par la suite : sa participation au gouvernement de Gbenye en tant que ministre de la Défense, comment l'action de ce dernier les avait pris par surprise, etc. Et il expliqua lui aussi très clairement son opposition à Gbenye et surtout à Kanza. Je n'eus pas de contact personnel avec ces derniers, à l'exception d'une rapide poignée de mains avec Kanza lors d'une rencontre dans un aéroport.

Nous parlâmes longuement avec Kabila de ce que notre gouvernement considérait comme une faute stratégique de nos amis africains : face à l'agression manifeste des puissances impérialistes, leur mot d'ordre était « le problème du Congo est un problème africain », et ils agissaient en conséquence. Or nous pensions, nous, que le problème du Congo était un problème qui concernait le monde entier et Kabila était d'accord. Je lui offris au nom du gouvernement une trentaine d'instructeurs et les armes que nous pourrions trouver et il accepta avec joie. Il demanda que l'envoi s'effectue rapidement, ce que Soumialot réclama également au cours d'une autre conversation ; ce dernier recommanda que les instructeurs fussent de race noire.

Je décidai de tester l'état d'esprit des autres *freedom fighters* ; je pensais le faire dans des réunions séparées, par des conversations amicales avec eux, mais à cause d'une erreur du personnel de l'ambassade, une réunion « tumultueuse » fut organisée, à laquelle participèrent une cinquantaine de personnes au moins, représentants de mouvements d'une dizaine de pays, si ce n'est plus, chacun divisé en au moins deux tendances. Je leur fis une exhortation où j'analysai les demandes qu'ils nous avaient presque unanimement faites et qui consistaient

en aide financière et en entraînement d'hommes ; j'expliquai le coût de l'entraînement d'un homme à Cuba, la quantité d'argent et de temps investie et le peu d'assurance qu'il en ressorte des combattants utiles au mouvement.

J'expliquai notre expérience de la Sierra Maestra, où nous avons pu former à peu près un soldat pour cinq recrues entraînées, et un bon soldat sur cinq ; j'argumentai avec véhémence, face à des *freedom fighters* exaspérés, en disant que l'argent investi en entraînement serait en grande partie mal employé ; le soldat ne se forme pas dans une académie, encore moins le soldat révolutionnaire. Il se forme à la guerre. Il peut obtenir un diplôme dans n'importe quel centre d'études, mais son véritable diplôme, comme tout professionnel, il l'obtient par l'exercice de son métier, par sa capacité à réagir aux tirs ennemis, à la souffrance, à la défaite, au harcèlement perpétuel, aux situations adverses. On ne pouvait jamais prévoir d'après ses déclarations, ni même d'après l'histoire antérieure d'un individu, quelle serait sa réaction face à tous ces accidents qui émaillent la lutte du peuple en guerre. C'est pourquoi je leur proposai que l'entraînement ne se réalisât pas dans notre lointain Cuba mais au Congo tout proche, où l'on combattait non pas contre un vulgaire pantin comme l'était Tshombe, mais contre l'impérialisme américain qui, dans sa forme néocoloniale, menace la toute jeune indépendance de presque tous les peuples d'Afrique ou aide à maintenir les colonies sous le joug. Je leur parlai de l'importance fondamentale que revêtait, à nos yeux, la lutte de libération du Congo ; une victoire y aurait une portée et des répercussions continentales, et une défaite aussi.

La réaction fut plus que froide ; même si la majorité s'abstint de tout commentaire, certains prirent la parole pour me reprocher violemment ce conseil. Ils alléguaient que leurs peuples, maltraités et déshonorés par l'impérialisme, protesteraient s'il y avait des victimes non pas à cause de l'oppression dans leur pays mais de la guerre pour libérer un autre État. J'essayai de leur montrer qu'il ne s'agissait pas ici de lutte à l'intérieur de frontières mais de la guerre contre le maître commun, omniprésent aussi bien au Mozambique qu'au Malawi, en Rhodésie qu'en Afrique du Sud, au Congo qu'en Angola ; personne ne le comprit ainsi.

Ils prirent congé avec froideur et courtoisie et nous gardâmes la claire impression qu'il restait à l'Afrique un long chemin à parcourir avant d'atteindre une véritable maturité révolutionnaire, même si nous étions particulièrement contents d'avoir rencontré des gens disposés à poursuivre le combat jusqu'au bout. Dès ce moment, l'objectif avait été fixé de sélectionner un groupe de Cubains noirs pour les envoyer, en tant que volontaires évidemment, renforcer la lutte au Congo.

Deuxième acte

Ce deuxième acte débute à Cuba et comprend certains épisodes dont pour le moment il n'est pas possible d'éclaircir le sens, comme ma désignation à la tête des volontaires cubains, malgré ma peau blanche, la sélection des futurs combattants, la préparation de mon départ clandestin, les rares adieux que je pus effectuer, les lettres d'explication ; toute une série de manœuvres souterraines qu'aujourd'hui encore il est dangereux de coucher sur le papier et qui, de toute façon, pourront trouver une explication postérieurement.

Après les péripéties aigres-douces de la séparation, qui en toute hypothèse fut longue, ne restait plus que l'ultime échelon, celui du voyage clandestin, qu'il n'est pas non plus opportun de raconter.

Je laissais derrière moi presque onze ans de travail pour la Révolution cubaine aux côtés de Fidel, un foyer heureux, si du moins on peut appeler foyer le logis d'un révolutionnaire dévoué à sa tâche, et un tas d'enfants qui profitaient à peine de ma tendresse. Un nouveau cycle commençait.

Un beau jour je me retrouvai à Dar es-Salam. Personne ne me reconnut ; même l'ambassadeur, un vieux

camarade de combat, qui avait débarqué avec nous et qui était capitaine de l'armée rebelle, fut incapable de m'identifier à mon arrivée.

Nous prîmes nos quartiers dans une maison au dehors de la ville, louée pour nous héberger pendant que nous attendions le groupe de trente hommes qui devait m'accompagner. Jusque-là nous étions trois : Moja, commandant, noir, officiellement chef de la troupe ; Mbili, un camarade blanc qui avait une grande expérience de ce genre de combats ; Tatu, moi, qui étais le médecin, la couleur de ma peau s'expliquant par ma pratique du français et mon expérience de la guérilla. Nos noms voulaient dire un, deux, trois, dans cet ordre ; pour nous éviter des complications, nous décidâmes de nous numéroter selon notre ordre d'arrivée et d'adopter comme nom le chiffre correspondant en swahili.

Je n'avais informé aucun Congolais de ma décision de me battre dans leur pays, ni de ma venue. Je n'avais pas pu le faire au cours de la première conversation avec Kabila parce que je n'avais rien décidé ; ensuite, le plan une fois approuvé, il aurait été dangereux que mon projet fut connu avant que je sois arrivé à destination ; il y avait beaucoup de territoires hostiles à traverser. Je décidai, par conséquent, de m'en tenir au fait accompli et d'agir d'après la façon dont ils réagiraient à ma présence. Je ne me dissimulais pas le fait qu'une réaction négative de leur part me mettrait dans une position difficile, car je ne pourrais plus faire marche arrière, mais je prévoyais aussi qu'il serait difficile pour eux de refuser. J'étais en train de réaliser un chantage sur mon propre corps.

Survint un problème imprévu : Kabila, de même que tous les membres du gouvernement révolutionnaire,

était au Caire, pour une série de discussions sur l'unité de la lutte et la nouvelle constitution de l'organisation révolutionnaire. Ses seconds, Masengo et Mitoudidi, étaient avec lui. Ne restait qu'un délégué, du nom de Chamaleso, qui adopta par la suite le surnom cubain de «Tremendo Punto». Chamaleso, sous sa responsabilité, accepta les trente instructeurs que nous offrions en première instance mais, quand nous lui dîmes que nous disposions d'environ cent trente hommes prêts à commencer le combat, tous noirs, il prit aussi sur lui de les accepter. Ce qui modifiait le premier aspect de notre stratégie, puisque nous pensions partir de trente Cubains acceptés comme instructeurs.

Un délégué se rendit au Caire pour informer Kabila et ses camarades que les Cubains étaient arrivés (sans faire état de ma présence), pendant que nous attendions l'arrivée des premiers contingents.

La tâche la plus urgente consistait à trouver un bateau rapide muni de bons moteurs qui nous permette de traverser avec une relative sécurité les soixante-dix kilomètres de large du lac Tanganyika. L'un de nos meilleurs experts était arrivé plus tôt, chargé de la double mission d'acheter les embarcations et d'effectuer une traversée de reconnaissance du lac.

Après plusieurs jours d'une attente à Dar es-Salam qui, bien que brève, n'en fut pas moins angoissante pour moi qui voulais être au Congo le plus tôt possible, le premier départ de Cubains eut lieu le 20 avril au soir. Nous étions quatorze et en avons laissé quatre derrière nous qui venaient d'arriver et pour lesquels l'équipement n'avait pas encore été acheté. Nous étions accompagnés de deux chauffeurs, du délégué congolais

(Chamaleso) et d'un délégué de la police de Tanzanie pour éviter les problèmes sur la route.

Dès le premier moment nous fûmes au contact d'une réalité qui nous poursuivait durant le combat : le manque d'organisation. Cela me préoccupait car l'impérialisme qui domine toutes les compagnies aériennes et les aéroports de la zone avait déjà dû détecter notre passage, sans compter qu'à Dar es-Salam l'achat d'articles en quantités inhabituelles, tels que sacs à dos, sacs de couchage, couteaux, couvertures, etc., avait dû attirer l'attention.

Ce n'était pas seulement l'organisation congolaise qui était mauvaise, la nôtre aussi. Nous n'étions pas préparés à fond pour mener à bien l'équipement d'une compagnie et nous n'avions rassemblé que des fusils et des munitions pour les soldats (tous armés du FAL de fabrication belge).

Kabila n'était pas arrivé et annonçait, au moins, deux semaines supplémentaires de séjour au Caire, de sorte que, sans avoir discuté de ma participation avec lui, je devais continuer à voyager incognito, et je ne pouvais par conséquent pas me présenter devant le gouvernement tanzanien pour demander son approbation. Pour être franc, ces complications ne me déplaisaient pas tant que cela, car je tenais vraiment à combattre au Congo et je craignais que mon offre ne provoquât des réactions trop vives et que l'un des Congolais, ou même le gouvernement ami, me demandât de m'abstenir d'entrer dans la bagarre.

Le 22 avril au soir, nous arrivâmes à Kigoma à l'issue d'un voyage fatigant, mais les canots n'étaient pas prêts et nous dûmes rester là jusqu'au lendemain avant

de traverser. Le responsable de la région, qui nous reçut et nous logea, me transmit immédiatement les plaintes des Congolais. Malheureusement, tout semblait indiquer que beaucoup de leurs remarques étaient justes ; les chefs de la zone, qui avaient reçu notre première délégation exploratoire, se trouvaient là et nous pûmes constater qu'ils accordaient des permissions pour quitter le front et se rendre à Kigoma. Cette localité était un refuge où les plus chanceux pouvaient venir s'installer, en marge des vicissitudes de la guerre. L'influence néfaste de Kigoma, ses bordels, ses bars et surtout son caractère de sanctuaire sûr, n'était pas suffisamment pris en compte par le commandement révolutionnaire.

Enfin, à l'aube du 24 avril, nous accostâmes en terre congolaise devant un groupe de soldats étonnés, dotés d'un bon armement d'infanterie, qui très solennellement, firent pour nous une petite haie d'honneur.

Les premières informations, obtenues je ne sais comment par nos agents, nous disaient que le côté congolais était formé d'une plaine d'une quinzaine de kilomètres de large et qu'ensuite se dressaient les montagnes ; en réalité, le lac est une gorge remplie d'eau et les montagnes, aussi bien à Kigoma que de l'autre côté, commencent au bord même. Au lieu baptisé Kibamba, emplacement de l'état-major, on faisait dix pas après avoir débarqué et on commençait à grimper une colline escarpée, d'autant plus éprouvante pour nous qui manquions d'entraînement préalable.

Premières impressions

À peine arrivés ou presque, après une courte sieste à même le sol d'une case, entre des sacs et des armes, nous commençâmes à percevoir la réalité congolaise. Dès les premiers instants, nous ressentîmes une franche division : aux côtés de gens très peu éduqués, majoritairement paysans, on en trouvait d'autres avec une culture supérieure, un habillement distinct, une meilleure connaissance du français ; entre ces deux groupes d'hommes, la distance était absolue.

Les premières personnes avec qui je liai connaissance furent Emmanuel Kasabuvabu et Kiwe qui se présentèrent comme officiers de l'état-major général, le premier chargé du ravitaillement et de l'armement, le second du renseignement. C'étaient deux garçons loquaces et expressifs qui rapidement, à travers leurs propos et leurs silences, nous donnèrent une idée des divisions qui régnaient au Congo. Plus tard, Tremendo Punto m'invita à une autre réunion à laquelle n'assistèrent pas ces camarades mais un autre groupe composé du commandant de la Base et des chefs de certaines brigades : le chef de la première brigade, le colonel Bidalila qui commandait le front d'Uvira ; le lieutenant-colonel Lambert qui représentait la deuxième

brigade commandée par le major-général Moulane ; enfin Ngoja André qui combattait dans la zone de Kabambare et représentait, selon eux, ce qui devait probablement devenir une autre brigade. Très enthousiaste, Tremendo Punto proposa que Moja, chef officiel de nos forces, participe à toutes les réunions et décisions de l'état-major avec un autre Cubain qu'il désignerait lui-même ; j'observai le visage des participants et n'y lus aucun signe d'approbation ; apparemment, Tremendo Punto ne jouissait pas d'une popularité particulière parmi les chefs.

La cause de l'hostilité entre les groupes tenait à ce que certains hommes, vaille que vaille, demeuraient un certain temps sur leurs fronts, alors que les autres ne faisaient qu'aller et venir entre la Base congolaise et Kigoma, toujours pour aller chercher quelque chose qu'ils n'avaient pas. Aux yeux de combattants, le cas de Tremendo Punto était encore plus grave puisqu'en tant que délégué à Dar es-Salam, il ne venait qu'occasionnellement.

La proposition une fois ignorée, la conversation se poursuivit sur un ton amical et j'appris des choses nouvelles pour moi. Le lieutenant-colonel Lambert qui est sympathique et d'extérieur enjoué m'expliqua comment pour eux les avions ne comptaient absolument pas, car ils possédaient la *dawa*, une médecine qui rend invulnérable aux balles.

— Moi on m'a tiré dessus plusieurs fois et les balles retombent par terre sans force.

Il expliqua cela avec force sourires et je me sentis obligé de saluer sa plaisanterie où je croyais voir une manière de démontrer le peu d'importance qu'ils accordaient à l'armement ennemi. Mais je ne tardai pas à me

rendre compte qu'il parlait sérieusement et que cette protection magique était l'une des grandes armes qui devait permettre le triomphe de l'Armée congolaise.

Cette *dawa* se révéla plutôt dommageable pour la préparation militaire. Le principe est le suivant : un liquide où ont macéré des herbes et d'autres produits magiques est versé sur le combattant tandis que l'on trace des signes cabalistiques et, presque toujours, une marque au charbon sur son front ; il est à présent protégé contre toutes sortes d'armes ennemies (cela dépend de l'étendue des pouvoirs du sorcier), mais il ne doit toucher à aucun objet qui ne lui appartienne pas, ni à une femme, et ne doit pas non plus avoir peur, sous peine de perdre la protection. Les échecs ont une explication toute trouvée : homme mort, l'homme qui a eu peur, qui a volé ou qui a couché avec une femme ; homme blessé, l'homme qui a eu peur. Comme la peur fait partie inhérente de la guerre, les combattants trouvent tout naturel d'attribuer une blessure à la crainte, c'est-à-dire au manque de foi. Et comme les morts ne parlent pas, on peut toujours les soupçonner d'avoir enfreint les trois interdits.

La croyance est si forte que personne ne part au combat sans avoir fait la *dawa*. Je craignais toujours que cette superstition ne se retournât contre nous et que l'on nous rendit responsables de l'échec d'un combat qui ferait de nombreuses victimes, et je cherchai plusieurs fois à en discuter avec les différents responsables pour tenter de les convaincre. Peine perdue, la *dawa* est perçue comme une marque de foi. Les plus évolués politiquement disent qu'il s'agit d'une force naturelle, matérielle et qu'en tant que matérialistes dialectiques,

ils reconnaissent le pouvoir de la *dawa* qui impose ses secrets aux sorciers de la forêt.

La conversation avec les chefs une fois terminée, j'eus un entretien seul à seul avec Tremendo Punto et je lui expliquai qui j'étais. Il en resta anéanti. Il répétait des phrases : « Scandale international » et « S'il vous plaît, que personne ne le sache, que personne ne le sache ». C'était comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et j'en redoutai les conséquences, mais mon identité ne pouvait pas être dissimulée plus longtemps si nous voulions profiter de l'influence qu'elle pouvait exercer.

Tremendo Punto partit le soir même avec pour mission d'informer Kabila de ma présence au Congo. Les fonctionnaires cubains qui nous avaient accompagnés dans la traversée et le technicien naval repartirent avec lui. Le technicien en question était chargé d'envoyer, par retour de la poste si l'on peut dire, deux mécaniciens, car l'une des faiblesses observées était le manque absolu d'entretien des moteurs et des embarcations qui seraient amenées à traverser le lac.

Le lendemain, je demandai qu'on nous envoyât au campement définitif, une Base située à cinq kilomètres du siège de l'état-major, au sommet de la montagne qui, comme je l'ai dit, se dresse au bord du lac. Les réponses dilatoires commencèrent aussitôt ; le commandant était allé à Kigoma où il avait quelques affaires à régler et nous devions attendre son retour. En son absence, on se mit à discuter d'un programme d'entraînement plutôt arbitraire et je fis une contre-proposition : diviser cent hommes en groupes de vingt maximum et leur donner à tous des notions d'infanterie, avec une spécialisation en armement, génie (surtout pour le creu-

sement de tranchées), communications et repérage, correspondant à nos capacités et à nos moyens ; faire un programme de quatre ou cinq semaines et envoyer le groupe réaliser des actions sous le commandement de Mbili. Après le retour à la Base, on pourrait effectuer une sélection des hommes utiles. De cette façon, pensais-je, l'indispensable sélection pourrait s'effectuer simultanément avec l'entraînement des hommes. Je leur expliquais encore et toujours qu'étant donné le recrutement, il fallait considérer que sur cent hommes, il n'en resterait que vingt comme possibles soldats et parmi eux seulement deux ou trois comme futurs cadres dirigeants (c'est-à-dire capables de conduire une force armée au combat).

Comme d'habitude, nous reçûmes une réponse évasive. Ils me demandèrent de coucher par écrit mes propositions. Ce que je fis, sans jamais savoir ce qu'il advint de ce papier. Nous continuâmes à insister pour monter à la Base située sur les hauteurs pour y entreprendre le travail. Nous avions calculé que nous perdriions une semaine à nous installer avant de trouver un vrai rythme de travail. Le seul problème, simple à régler, était celui du transport, mais on ne pouvait pas monter tant que le commandant n'était pas arrivé ; il fallait attendre car, pour l'heure, ils étaient « en réunion ». Un jour puis un autre passèrent. À chaque fois que la question se posait de nouveau (ce que je ne manquais pas de faire avec une insistance réellement irritante), un nouveau prétexte surgissait, que je ne sais pas encore à quoi attribuer. Il était peut-être vrai qu'ils ne souhaitaient pas le lancement des travaux préparatoires en l'absence de

l'autorité à laquelle ils étaient rattachés, en l'occurrence le commandant de la Base.

Un jour je donnai l'ordre à Moja de se rendre à cette même Base supérieure avec quelques hommes sous prétexte d'une marche d'entraînement ; c'est ce qu'il fit et le groupe revint le soir, fatigué, mouillé, transi. Il s'agissait d'un endroit très froid et humide, perpétuellement noyé de brouillard et de pluie ; ils construisaient une case pour nous, leur avait-on dit, et cela devait prendre plusieurs jours. Faisant assaut de patience, j'exposai divers arguments pour justifier notre montée : nous pouvions contribuer à la construction en travaillant de nos mains, puisque nous étions venus avec un esprit de sacrifice pour aider, pas pour être une charge, etc., etc. ; et ils cherchaient de nouveaux prétextes dilatoires.

C'est en cette période de congé forcé que commencèrent les savoureuses conversations avec le camarade Kiwe, le chef du renseignement. C'est un causeur inépuisable qui parle français à une vitesse quasi supersonique. Jour après jour, à travers plusieurs conversations, il me fit l'analyse de plusieurs des personnages importants de la Révolution congolaise. L'un des premiers à être victime de l'agilité de sa langue fut Olenga, un général qui avait été dans la zone de Stanleyville et au Soudan. D'après Kiwe, Olenga n'était pas beaucoup plus que simple soldat, lieutenant peut-être dans les troupes de Bidalila et ce dernier l'avait chargé d'effectuer des incursions en direction de la zone de Stanleyville et de revenir ensuite, mais Olenga avait initié ses actions au moment le plus facile, en plein flux révolutionnaire, et chaque fois qu'il prenait un village, il s'adjugeait un grade. Arrivé à Stanleyville, il était déjà général. Les

conquêtes de l'Armée de libération n'allèrent pas plus loin, ce qui régla les choses, car tous les grades militaires connus n'auraient pas suffi à récompenser l'action du camarade Olenga.

Pour Kiwe, le véritable chef militaire était le colonel Pascasa (qui devait ensuite mourir dans une bagarre entre Congolais, au Caire) ; il était celui qui possédait de véritables connaissances militaires et une attitude révolutionnaire, et il était le représentant de Mulele.

Un autre jour, il se lança dans des critiques très subtiles en droit de Gbenye, commentant, comme au passage, que l'attitude de ce dernier avait été peu claire au début et que maintenant qu'il était président, il était certes révolutionnaire, mais qu'il y avait plus révolutionnaire que lui, etc. À mesure que les jours passaient et que nous nous connaissions mieux, l'image de Gbenye était celle d'un Gbenye plus doué pour diriger une bande de voleurs qu'un mouvement révolutionnaire. Je ne prenais pas pour argent comptant toutes les affirmations de l'ami Kiwe mais certaines sont bien connues, comme l'histoire de la prison avec Gizenga, quand il était ministre de l'Intérieur dans le gouvernement d'Adoula. D'autres le sont moins mais si elles sont vraies elles jettent une lumière sinistre sur le sujet, comme les tentatives d'assassiner Mitoudidi et les connexions avec l'ambassade yankee au Kenya.

Gizenga fut une autre des victimes de la verve de Kiwe qui, à l'occasion, expliqua que Gizenga était un révolutionnaire, mais aussi un opportuniste de gauche qui voulait tout régler par la voie politique, qui pensait faire une Révolution avec l'armée, et que, alors qu'on lui avait donné de l'argent pour organiser les forces

révolutionnaires à Léopoldville, il avait préféré se consacrer à la formation d'un parti politique.

Les conversations avec Kiwe me permettaient de me faire une idée des traits dominants de certains personnages mais, surtout, m'indiquaient clairement le manque de solidité de cet assemblage de révolutionnaires, ou de mécontents, qui formait l'état-major de la Révolution congolaise.

Et les jours passaient. Le lac était sillonné par différents messagers qui avaient une capacité fabuleuse pour dénaturer n'importe quelle nouvelle, ou par des vacanciers qui avaient décroché un quelconque laissez-passer pour Kigoma.

En ma qualité de médecin (épidémiologiste, ce qui faisait de moi un parfait ignorant—Que cette illustre branche d'Esculape me pardonne), je travaillai quelques jours au dispensaire en compagnie de Kumi, où j'observai plusieurs cas alarmants. D'abord, le grand nombre de maladies vénériennes attrapées dans une large mesure à Kigoma. Ce n'était pas l'état sanitaire des femmes ou des prostituées de Kigoma que je trouvais à ce moment-là préoccupant, mais le fait qu'elles fussent susceptibles d'infecter autant d'hommes, suite aux facilités données aux combattants pour traverser le lac. Et cela nous posait d'autres questions : Qui payait ces femmes ? Avec quel argent ? Où passait l'argent de la Révolution ?

Dès les premiers jours, nous eûmes aussi l'occasion d'observer quelques cas d'intoxication alcoolique provoquée par le fameux *pombe*. Le *pombe* est un breuvage fabriqué à partir d'une décoction de farine de maïs et de manioc ; il est faiblement alcoolisé mais une fois distillé provoque des effets redoutables, sans doute

moins à cause du degré d'alcool que par le nombre d'impuretés qu'il contient, vu les méthodes rudimentaires employées. Certains jours, le *pombe* coulait à flots dans le campement, provoquant son lot de bagarres, d'intoxications, de divers manquements à la discipline, etc.

Le dispensaire commençait à recevoir la visite des paysans des environs qui par radio tam-tam avaient appris la présence de médecins dans la zone. Notre provision de médicaments était maigre mais nous fûmes sauvés par un arrivage de médicaments soviétiques, bien qu'ils ne fussent pas destinés à la population civile mais censés satisfaire les besoins d'une armée en campagne — même ainsi l'assortiment n'était pas complet. Un phénomène constant durant tout notre séjour au Congo. Les livraisons d'armes et d'équipements très coûteux s'effectuaient de telle sorte qu'il manquait toujours quelque chose ; canons ou mitrailleuses privés de pièces essentielles, fusils avec des munitions inadéquates, mines sans détonateurs, telle était la caractéristique obligée des envois effectués depuis Kigoma.

Selon moi, même si je n'ai pu éclaircir ce point, cela était dû au manque d'organisation de l'Armée de libération congolaise et à l'absence de cadres capables de procéder à une vérification minimum du matériel qui arrivait. C'était la même chose pour les médicaments qui étaient de plus stockés dans le plus grand désordre sur la plage où se trouvaient aussi les réserves de nourriture et les armes, le tout mélangé dans un joyeux chaos fraternel. À plusieurs reprises, je tentai d'obtenir qu'on nous laissât organiser le dépôt et je suggérai de retirer certains types de munitions, comme les grenades équi-

pant les bazookas ou les mortiers, mais il fut impossible d'organiser quoi que ce fût avant longtemps.

Des nouvelles contradictoires arrivaient tous les jours en provenance de Kigoma ; l'une ou l'autre, à force d'être répétée, se révélait exacte : il y avait un groupe de Cubains qui attendaient un canot, ou un moteur, ou quelque chose pour traverser ; Mitoudidi arrivait demain ou après-demain ; le surlendemain, on apprenait une nouvelle fois que c'était pour le lendemain, etc.

Des informations sur la conférence du Caire nous parvinrent également, apportées par Emmanuel qui faisait sans cesse l'aller-retour pour Kigoma ; les résultats signifiaient le triomphe complet de la ligne révolutionnaire, Kabila devait rester un peu plus longtemps pour s'assurer que l'accord serait respecté puis devait partir pour un autre endroit se faire opérer d'un kyste, sans gravité mais gênant, ce qui le retarderait quelque peu.

Il fallait faire quelque chose pour éviter le désœuvrement total. On organisa des cours de français, de swahili et aussi des cours de culture générale, car notre troupe en avait assez besoin. Vu leur caractère et les professeurs, les cours ne pouvaient pas ajouter grand-chose au bagage culturel des camarades, mais ils occupaient du temps, ce qui était une fonction importante. Notre moral était encore élevé même si l'on commençait à entendre des murmures parmi les camarades qui voyaient défiler les jours en vain tandis que planait au-dessus de nous le fantôme des fièvres qui, sous une forme ou une autre, malaria ou autre type de fièvre tropicale, nous attaquèrent presque tous. Les médicaments contre le paludisme étaient souvent efficaces mais les séquelles, fatigue, manque d'appétit, faiblesse, étaient des plus gênantes et

contribuaient à alimenter le pessimisme naissant de la troupe.

Plus le temps passait, plus le chaos dans l'organisation apparaissait clairement ; je participai en personne à la répartition des médicaments soviétiques et cela ressemblait à un souk. Chaque représentant d'un groupe armé sortait des chiffres et alléguait de bonnes raisons pour obtenir des remèdes en plus grande quantité ; je dus plusieurs fois m'opposer physiquement à ce qu'on emporte certains médicaments et du matériel spécialisé qui auraient été inutilisables sur les fronts, mais tout le monde voulait avoir de tout. Chacun faisait état d'effectifs mirifiques : quatre mille hommes de mon côté, et moi deux mille, et ainsi de suite. C'était de pures inventions ; ou c'était tout au plus le nombre de paysans qui, dans chaque Base, cohabitaient avec l'armée ; le chiffre réel d'hommes ou de troupes en armes dans les cantonnements était fantastiquement inférieur à ces chiffres.

La passivité des différents fronts à cette époque était presque totale, et si certains blessés par balles étaient soignés, leurs blessures étaient accidentelles, vu que presque personne n'avait la moindre idée de ce qu'était une arme à feu et qu'ils se tiraient dessus par jeu ou par négligence.

Le 8 mai arrivèrent enfin dix-huit Cubains menés par Aly, ainsi que le chef de l'état-major, Mitoudidi, qui devait rentrer tout de suite à Kigoma pour chercher des armes et des munitions. Nous eûmes une conversation amicale avec lui et il me fit une excellente impression : assurance, sérieux, sens de l'organisation. Kabila faisait dire que je devais être très prudent quant à mon identité,

et je demeurai donc incognito, remplissant ma fonction apparente de médecin et de traducteur.

Nous décidâmes avec Mitoudidi que le transfert à la Base supérieure aurait lieu le lendemain, ce qui fut fait. Nous laissâmes derrière nous Moja, Nane et Tano, en proie à la fièvre, et le médecin Kumi qui s'occupait de l'hôpital. J'étais envoyé à la Base en tant que médecin et traducteur. Nous y trouvâmes vingt Congolais qui s'ennuyaient, isolés et transis. Nous entreprîmes de les sortir de cette torpeur ; nous mîmes sur pied des cours de swahili, donnés par le commissaire politique de la Base, et de français, à la charge d'un autre camarade. Nous nous lançâmes en plus dans la construction d'abris, car le climat était très froid. Nous étions à mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, mille mètres au-dessus du lac, et dans cette région, les alizés en provenance de l'océan Indien se condensent et les précipitations sont quasiment permanentes. Nous entreprîmes rapidement d'édifier quelques constructions et les braseros censés repousser la fraîcheur nocturne commencèrent à fleurir.

Premier mois

Non loin de la Base supérieure, à environ quatre heures de marche (seul moyen de locomotion possible), se dresse un ensemble de petits hameaux qui ne comptent pas plus d'une dizaine de cases chacun, disséminés sur une vaste étendue de pâturages naturels. La zone répond au nom générique de Nganja et est habitée par une tribu originaire du Rwanda. Bien qu'ils vivent depuis plusieurs générations au Congo, ils conservent intact l'esprit de leur patrie ; ils se consacrent à leur vie de bergers, mais sont sédentaires et font de la vache le cœur de leur économie ; elle les pourvoit en aliments et aussi en argent. Plus d'une fois on nous raconta les malheurs d'un soldat rwandais qui ne possédait pas le nombre de vaches requis par le père de la femme de ses rêves, car la femme aussi s'achète ; mieux, en posséder plusieurs constitue un signe de pouvoir économique, sans compter que c'est elle qui s'occupe des travaux agricoles et de la maison. Ce voisinage devait nous permettre durant la guerre de recourir de temps à autre à la précieuse viande de bœuf, qui soigne tout, même la nostalgie, ou presque.

Dans les premiers jours de mon arrivée à la Base supérieure, je payai mon tribut au climat du Congo sous la forme d'une fièvre assez forte bien que pas très longue. Kumi, notre médecin, vint me voir mais je le renvoyai car on avait besoin de lui au dispensaire et je me sentais mieux. Trois ou quatre jours plus tard on amena un homme blessé dans une escarmouche à Front-de-Force ; il était resté six jours sans soins, une balle lui avait fracturé le bras et la blessure supurait abondamment. Je me levai pour m'occuper de lui sous un crachin froid, et c'est peut-être ce qui provoqua ma rechute. J'avais une très forte fièvre et je délirais, ce qui obligea Kumi à revenir une deuxième fois à la Base (pour lui, c'était comme faire l'ascension de l'Éverest), et d'après les témoins oculaires, car je n'étais pas en état de relever ces détails, son état à lui, après l'ascension de cette pente raide, semblait plus grave que celui du patient.

La rechute ne fut pas non plus très longue, cinq jours au maximum, mais je pus me rendre compte des dégâts : je me sentis envahi par une étonnante faiblesse générale, et je n'avais même plus le courage de manger. Au cours du premier mois, pas moins d'une douzaine de camarades payèrent ainsi leur tribut à ces violentes fièvres aux séquelles très gênantes.

Le premier ordre formel que nous recevons est donné par Mitoudidi qui est revenu de Kigoma. Nous devons nous préparer pour participer à l'attaque contre Albertville, où deux colonnes doivent être engagées. Nous sommes censés participer activement au combat. L'ordre est absurde ; les préparatifs n'ont pas été faits, nous ne sommes que trente parmi lesquels dix malades ou convalescents mais j'explique aux hommes les ins-

tructions et je leur dis qu'ils doivent se préparer pour le combat, même si je vais tenter de faire changer ces plans ou, à tout le moins, de les retarder.

Le 22 mai nous entendîmes l'une de ces folles rumeurs qui nous déconcertaient : « Un ministre cubain est en train de monter ; plein d'autres Cubains sont arrivés. » C'était tellement irrationnel que personne ne pouvait y croire. Pourtant, pour faire un peu d'exercice, je descendis un bout du sentier et à ma grande surprise je rencontrai Osmany Cienfuegos. Après les accolades, les explications : il était venu parler avec les dirigeants tanzaniens et avait demandé la permission de rendre visite aux camarades du Congo ; au début, ils avaient refusé, arguant qu'ensuite les autres ministres cubains voudraient eux aussi venir visiter le centre d'opérations, mais en fin de compte ils avaient cédé et il était là ; j'appris aussi que le gouvernement tanzanien n'était toujours pas au courant de ma présence.

Osmany était accompagné par dix-sept hommes sur un total de trente-quatre qui étaient arrivés à Kigoma et les nouvelles qu'ils apportaient étaient en général très bonnes. Mais à moi personnellement il apportait la nouvelle la plus triste de la guerre : des conversations par téléphone depuis Buenos Aires indiquaient que ma mère était très malade, et d'après le ton employé, il fallait s'attendre au pire. Osmany n'avait pas pu en savoir plus. Je dus passer un mois dans l'incertitude, attendant l'issue que je pressentais mais avec l'espoir qu'il y ait eu une erreur. Jusqu'à ce que me parvienne la confirmation du décès de ma mère. Elle avait voulu me voir peu de temps avant mon départ, se sentant sans doute déjà malade, mais cela n'avait pas été possible car les prépara-

tifs de mon voyage étaient déjà trop avancés. Elle n'eut pas le temps de prendre connaissance de la lettre d'adieu que j'avais laissée à La Havane pour elle et pour mon père ; on ne devait la leur remettre qu'au mois d'octobre, lorsque mon départ serait rendu public.

Mitoudidi monta à la Base et nous discutâmes des différents aspects de la situation militaire. Il insistait pour élaborer un grand plan stratégique menant à la prise d'Albertville, mais j'arrivai à le convaincre que c'était trop ambitieux et, de fait, risqué, d'aller se fourrer pour le moment à Albertville ; il était plus important d'acquérir une véritable connaissance de toute la zone d'opérations et des moyens dont nous disposions, vu que l'état-major n'avait pas une idée claire de la situation régnant sur chacun des fronts pris séparément. Tout reposait sur l'information fournie par les chefs qui pour exiger quelque chose gonflaient les quantités et pour s'excuser attribuaient les désastres au manque de munitions ou d'armes. Nous convînmes d'un commun accord d'envoyer des délégations en différents points pour préciser les positions respectives de nos troupes et de l'ennemi, et pour évaluer les forces en présence.

Quatre groupes furent chargés d'effectuer les études qui s'imposaient. Aly, avec trois autres camarades, devait aller dans la zone de Kabimba ; Inne, avec deux autres, à Front-de-Force ; Moja et Paulu dans la zone de Baraka, Fizi, Lulimba ; Mitoudidi et moi devions aller à Uvira. Ce dernier voyage ne se fit pas ; d'abord à cause des retards habituels : manque de bidons, manque d'essence, imprévus divers. Puis Kabila annonça son arrivée imminente et nous dûmes l'attendre jour après jour, en vain.

Les premiers rapports d'inspection de Kabimba et Front-de-Force montraient qu'il existait des forces réellement armées et apparemment disposées à se battre, sans entraînement ni discipline, à Kabimba, c'était moins pire à Front-de-Force, avec dans les deux cas le même degré de désorganisation quant au contrôle des armements, à la surveillance de l'ennemi, au travail politique, etc.

Dans l'analyse du mois écoulé (mai), qui coïncide à peu près avec notre premier mois de séjour (en ce qui concerne les premiers arrivés, nous étions là depuis le 24 avril), voici ce que je notai dans mon journal de campagne :

Jusqu'à l'arrivée de Mitoudidi, tout n'a été que temps perdu. Ensuite, nous avons pu effectuer des reconnaissances et nos suggestions ont reçu un bon accueil. Demain peut-être commencera l'entraînement sérieux d'un groupe d'hommes qu'il m'a promis. Il est presque assuré qu'au cours du mois de juin nous pourrons faire nos preuves en engageant le combat.

Le grand défaut des Congolais est qu'ils ne savent pas tirer, ce qui entraîne un gros gaspillage de munitions et c'est par là qu'il faut commencer. La discipline ici est très mauvaise mais on a l'impression que sur le front c'est autre chose ; là-bas les hommes doivent bien se plier à une certaine discipline, même si le manque d'organisation est toujours aussi évident.

Les tâches les plus importantes sont : leur apprendre à tirer, à tendre des embuscades (la vraie guérilla) et certains principes militaires d'organisation qui permettent de concentrer toute notre puissance de feu sur le point attaqué.

Aujourd'hui nous pouvons dire que la meilleure discipline apparente sur les fronts était une vue de l'esprit et que les trois aspects sur lesquels nous devons insister – le tir, la technique des embuscades et la concentration des unités en vue d'attaques plus importantes – ne se concrétisèrent jamais au Congo.

Les groupes avaient un caractère tribal et ne connaissaient que la guerre de positions : les combattants occupaient ce qu'on appelle là-bas des « barrières ». Ces barrières étaient situées en général à des endroits bien choisis d'un point de vue tactique, sur des collines très hautes, difficiles d'accès. Mais les hommes y menaient une vie de cantonnement, sans réaliser d'actions ni recevoir d'entraînement, confiants dans l'inactivité de l'armée ennemie et comptant pour leur ravitaillement sur les paysans. Ces derniers devaient leur apporter la nourriture et étaient souvent victimes de vexations et de mauvais traitements. La caractéristique fondamentale de l'Armée populaire de libération était d'être une armée parasite qui ne travaillait pas, ne s'entraînait pas, ne luttait pas, exigeait des habitants qu'ils la ravitaillent, parfois avec une dureté extrême. Les paysans étaient exposés à des exactions de groupes descendus de leur cantonnement avec une permission qui exigeaient des vivres supplémentaires et qui, très fréquemment, mangeaient les poulets et toutes les denrées un peu précieuses tenues en réserve.

La nourriture de base du soldat révolutionnaire est le *bukali*, qui se prépare de la façon suivante : on épluche le manioc, on le laisse sécher au soleil quelques jours, on le pile dans un mortier, la farine tamisée est jetée dans de l'eau bouillante jusqu'à prendre la consistance d'une pâte que l'on mange telle quelle. En y mettant

de la bonne volonté, le *bukali* procure des hydrates de carbone mais ce que l'on mangeait était de la farine de manioc presque crue et sans sel complétée parfois par le *zombe*, des feuilles de manioc écrasées et bouillies, assaisonnées d'un peu d'huile de palme, avec la viande d'un animal tué à la chasse ; le gibier était assez abondant dans le secteur, mais sa consommation était plus occasionnelle qu'habituelle. On ne pouvait pas dire que les combattants fussent bien alimentés. D'autant qu'ils recevaient très peu du lac. Il faut dire aussi qu'entre autres mauvaises habitudes, ils n'étaient pas capables de redescendre à la Base chercher de la nourriture. Ils n'emportaient pour tout chargement que le fusil, la cartouchière et leurs effets personnels qui, en général, consistaient en tout et pour tout en une couverture.

Au bout d'un certain temps de vie en communauté avec cette armée originale, nous apprîmes quelques expressions typiques de leur façon d'être. Si l'on donnait aux soldats quelque chose à porter, ils disaient « *Mimi hapana motocari* », ce qui veut dire « Je ne suis pas un camion » ; et parfois, quand il y avait des Cubains, « *Mimi hapana cuban* », c'est-à-dire « Je ne suis pas un Cubain ». La nourriture, de même que les armes et les munitions pour le front, c'était aussi les paysans qui devaient les transporter. Il est clair qu'une armée de cette espèce ne pouvait avoir de justification que si, de temps à autre, comme sa contrepartie ennemie, elle se battait. On verra que cette obligation n'était pas non plus remplie. Si l'ordre des choses établies ne changeait pas, la Révolution congolaise était irrémédiablement condamnée à l'échec par ses propres faiblesses internes.

Mort d'une espérance

Les jours se suivent et se ressemblent : journées angoissantes où l'angle formé par les deux collines qui mouraient dans le lac, ne laissant pour tout horizon que la petite étendue d'eau qu'elles encadraient, me devenait odieux.

Mitoudidi, malgré sa bonne volonté, ne trouvait pas la formule pour nous faire travailler, probablement freiné par un ordre précis de Kabila, et il attendait avec impatience l'arrivée de celui-ci ; nous tous attendions avec la même angoisse tandis que passaient les jours, l'un après l'autre, sans changement pour le corps expéditionnaire.

Moja revint de son voyage d'inspection à Baraka, Fizi et Lulimba. Son impression était réellement désastreuse. Malgré un accueil enthousiaste de la population et très correct de la part des camarades chefs, plusieurs symptômes inquiétants avaient été relevés. Le premier était l'hostilité manifeste avec laquelle on parlait aussi bien de Kabila et de Masengo que du camarade Mitoudidi ; on les accusait plus ou moins ouvertement d'être étrangers à la région mais par-dessus tout d'être de simples voyageurs qui n'étaient jamais là où leur peuple

avait besoin d'eux. Il y avait pas mal d'hommes en armes dans la zone cependant minés par la désastreuse organisation qui, peut-on dire, n'était pas seulement du même ordre, dans ses conséquences, que dans les autres cas déjà connus, mais bien pire encore. Les responsables passaient leurs journées à boire et semblaient dans de spectaculaires ivresses qu'ils ne prenaient même pas la peine de dissimuler à la population car celle-ci y voyait une manifestation naturelle de virilité. Grâce aux facilités existant à l'époque sur le lac pour le transport des matières essentielles, ils disposaient d'une quantité d'essence suffisante et les allers-retours d'un bout à l'autre du vaste territoire qu'ils contrôlaient se multipliaient sans que personne ne puisse leur deviner un but concret.

La « barrière » située en face de Lulimba se trouvait à environ sept kilomètres de cette localité, au sommet de la montagne, et cela faisait longtemps que les forces révolutionnaires ne descendaient pas attaquer, ni effectuer de reconnaissances dans la zone ; toute l'activité se limitait à tirer au moyen d'un canon de 75 mm sans recul. Ignorant les règles du tir indirect (avec ce canon, la portée directe n'était que d'un kilomètre et demi) et la position exacte de l'ennemi, ils ne faisaient qu'alimenter un gigantesque spectacle de feu d'artifice avec des fusées de 75 mm.

Je fis part à Mitoudidi de toutes ces choses et il déclara que l'impression des envoyés était vraie, que Moulane, le chef de cette zone, qui s'était autoproclamé général-major, était un anarchiste sans aucune conscience révolutionnaire et qu'il devait être remplacé. Il avait été convoqué pour des discussions mais refusait d'y aller, soupçonnant qu'il serait arrêté.

Vu que nous ne pouvions rien faire d'autre, nous poursuivîmes les tournées de reconnaissance et renvoyâmes Inne et Nane, à la tête de petits groupes, pour continuer l'inspection dans la zone de Front-de-Force et de Katenga qui semblaient offrir quelques possibilités. Aly partit aussi avec pour mission d'explorer Kabimba, la zone même du village, la route entre Kabimba et Albertville, et de chercher un chemin praticable entre Front-de-Force et Kabimba, mais les obstacles mis par le chef de secteur l'en empêchèrent.

Tous les jours nous avions droit au même cantique matinal : Kabila n'est pas arrivé aujourd'hui, mais demain sans faute, ou après-demain.

Et des bateaux chargés d'une bonne quantité d'armes de grande qualité continuaient à arriver ; c'était vraiment lamentable de voir le gâchis des ressources envoyées par les pays amis, Chine et Union soviétique surtout, l'effort de la Tanzanie, la vie de certains combattants et des civils, pour aboutir à si peu de chose.

Mitoudidi se consacrait à l'organisation de la Base, il avait ramené les buveurs à la raison, tâche qui n'avait rien de simple car elle signifiait batailler contre 90 ou 95 pour cent des hommes ; il avait gelé la distribution d'armes et de munitions et exigeait entre autres choses que les servants d'armes lourdes fassent une démonstration de leurs connaissances, avant toute remise de matériel à une nouvelle unité, ce qui signifiait, au moins, la suspension des livraisons. Mais il restait beaucoup trop à faire. Et c'était un homme seul, fort mal secondé dans sa tâche.

Nous devînmes assez intimes. Je lui expliquai que mon regret majeur était le manque de contact direct

avec les combattants qui ne parlaient pas français et il m'envoya comme professeur de swahili l'un de ses jeunes assistants pour que je puisse communiquer directement dans cette langue avec les Congolais. C'était un garçon intelligent, Ernest Ilunga, qui devait m'initier aux mystères de sa langue. Nous commençâmes avec beaucoup d'enthousiasme à raison de trois heures de leçons quotidiennes, mais je dois dire que je fus le premier à vouloir les réduire à une seule, et non par manque de temps – j'en avais malheureusement de reste – mais par incompatibilité complète entre mon caractère et les langues étrangères. Il existait un autre inconvénient que je ne fus pas capable de surmonter durant tout mon séjour au Congo. Le swahili est une langue dont la grammaire est assez riche et développée mais de par les caractéristiques du Congo, les gens disent la parler comme une langue « nationale », à côté de leur langue maternelle, le dialecte de leur propre tribu, de sorte que le swahili est d'une certaine manière perçu comme une langue de conquérant, ou symbolique d'un pouvoir suprême. Presque tous les paysans l'utilisent comme seconde langue. Si l'on y ajoute le retard de la région, cela explique qu'ils parlent une langue simplifiée à l'extrême, un « *basic swahili* », et en plus, ils s'adaptent très facilement à notre bredouillage, car cela leur est plus facile de parler de cette manière. Emmêlé dans ces contradictions, je n'appris durant tout mon séjour à parler ni le swahili grammatical ni celui propre à cette région du Congo.

À cette période je fis aussi connaissance de Mundandi, le commandant rwandais de Front-de-Force. Il avait étudié en Chine et donnait une impression assez agréable de sérieux et de fermeté, mais lors de notre première

conversation, il me raconta qu'au cours d'une bataille ils avaient infligé trente-cinq pertes à l'ennemi ; je lui demandai combien d'armes ils avaient réussi à récupérer sur ces trente-cinq victimes. Aucune, me répondit-il, parce qu'ils les avaient attaqués au bazooka et que les armes ennemies avaient volé en petits morceaux. Mes qualités diplomatiques n'ont jamais été très grandes et je lui dis simplement que c'était un mensonge ; il s'excusa en disant qu'il n'était pas lui-même présent à ce combat et qu'il tenait ses informations de ses subordonnés, etc. L'incident fut clos, mais comme l'exagération est une norme habituelle de cette région, dire en toute franchise qu'un mensonge est un mensonge n'est pas la meilleure façon de lier des rapports fraternels avec quelqu'un.

Le 7 juin, je pris le chemin de la Base supérieure après avoir discuté avec Mitoudidi de la crédibilité des «demain» de Kabila.

Il me laissa entendre qu'il n'attendait pas sa venue, d'autant plus qu'à cette époque Chou En-lai était en visite à Dar es-Salam et il était logique que Kabila soit là-bas pour essayer de défendre certaines demandes faites au dirigeant chinois.

J'étais engagé dans la pénible ascension de la colline où se trouvait la Base quand un messager vint nous avertir que Mitoudidi venait de se noyer. Son cadavre resta trois jours dans l'eau et ce ne fut que le 10 juin qu'il remonta à la surface du lac et qu'on put l'enterrer. Grâce à la présence de deux Cubains qui se trouvaient sur le canot au moment de l'accident et à toute une série de conversations et d'enquêtes personnelles, je pus arriver à la conclusion suivante :

Mitoudidi se rendait à Rwandasi, endroit où il pensait transférer l'état-major, situé à trois kilomètres à peine de la base de Kabimba mais, comme le chemin était mal commode, il avait préféré la voie des eaux. Il soufflait un vent fort et il y avait de grosses vagues sur le lac. Il semble que sa chute à l'eau ait été accidentelle, en tout cas tout semble l'indiquer ; à partir de ce moment-là se déroule une série de faits étranges dont on ne sait pas s'il faut les attribuer à la bêtise ou à l'incroyable esprit de superstition – puisque le lac est peuplé de toutes sortes d'esprits – ou à quelque chose de plus grave. Le fait est que Mitoudidi qui savait un peu nager, a réussi à enlever ses bottes et a crié au secours durant dix à quinze minutes selon les différents témoignages. Des gens ont plongé pour le sauver, parmi eux son ordonnance qui s'est aussi noyé ; le commandant François qui était avec lui (je n'ai jamais su s'il est tombé en même temps ou s'il s'est jeté à l'eau pour le sauver) a également disparu. Lorsque l'accident s'est produit, ils ont arrêté le moteur du canot, perdant ainsi toute possibilité de manœuvre, ensuite ils ont réussi à le faire redémarrer et il semblerait qu'une force magique les ait empêchés de s'approcher de l'endroit où se trouvait Mitoudidi ; finalement, pendant que celui-ci continuait à crier au secours, le canot est reparti vers le rivage et les camarades l'ont vu disparaître peu après.

Le schéma des relations humaines entre tous les chefs congolais est tellement embrouillé qu'on ne sait que penser de l'événement ; ce qui est vrai c'est que celui qui commandait le bateau, qui était aussi commandant de l'armée, fut envoyé quelque temps après sur un autre front, et l'on m'expliqua ce transfert par une série d'incidents auxquels ce camarade avait été mêlé à la Base.

Ainsi, un accident stupide ôtait la vie à l'homme qui avait mis en place un début d'organisation dans ce chaos terrible qu'était la base de Kabimba. Mitoudidi était jeune, à peine plus de trente ans, il avait été fonctionnaire de Lumumba et avait lutté avec Mulele. D'après Mitoudidi, Mulele l'avait envoyé dans cette zone à un moment où il n'y avait sur place aucune organisation révolutionnaire active. Dans les fréquentes conversations que nous eûmes, il m'avait expliqué les méthodes diamétralement opposées utilisées par Mulele, la caractéristique en tout point distincte qu'avait pris la lutte dans cette autre partie du Congo, bien qu'il ne se permît pas la moindre insinuation critique à l'égard de Kabila ou de Masengo et qu'il attribua tout le chambardement aux particularités de la région.

J'ignore pour quel motif, peut-être des raisons raciales ou de prestige antérieur, lorsque Kabila arriva dans la zone il nomma le chef de Mitoudidi comme chef d'état major. La vérité était que l'unique personne ayant de l'autorité avait disparu dans le lac. Le lendemain, la nouvelle était déjà connue alentour et Kabila donnait signe de vie à travers une petite note où l'on me disait ceci :

Je viens d'apprendre le sort du frère Mitoudidi, ainsi que celui des autres frères. Vous pouvez l'imaginer, j'en suis profondément affecté. Je suis inquiet pour votre sécurité ; je veux arriver tout de suite. Pour nous cette triste histoire est notre destin. Tous les camarades avec lesquels vous êtes arrivés devront rester sur place jusqu'à mon retour, sauf s'ils veulent aller à Kabimba ou rejoindre Mundandi à Bendera. J'ai confiance en votre fermeté,

nous allons activer les choses pour qu'à une date précise la Base soit déplacée.

En mon absence, vous pouvez traiter certaines questions avec le camarade Muteba, et aussi avec Bulengai et Kasali.

Amitiés,
Kabila.

Le camarade Muteba, qui était très impressionné par la mort de Mitoudidi, vint me voir pour mieux connaître nos idées sur tout ce qui s'était passé. Ils pensaient déplacer la Base, apparemment pour des raisons de superstition ; je ne voulus pas soulever d'objections car cela me semblait un point délicat et il me parut plus opportun de rester évasif sur la question. Nous discutâmes des problèmes plus importants qui nous avaient amenés au Congo ; nous étions là depuis près de deux mois et nous n'avions encore absolument rien fait. Je lui parlai des rapports que j'avais remis au camarade Mitoudidi, mais ceux-ci avaient disparu avec lui et il demanda alors que je lui fasse un rapport général sur la situation pour l'envoyer à Kabila ; je me lançai dans cette tâche et écrivis ce qui suit (je suis obligé de préciser que ce texte s'écarte légèrement de l'original vu que mon français de cuisine me forçait, à certains moments, à utiliser un mot que je connaissais en sacrifiant ce que je voulais véritablement dire. La lettre est adressée au camarade Muteba et est confidentielle).

Considérations générales : Au bout d'un mois et demi à peine d'expérience congolaise, je ne peux pas me risquer à avoir un avis ferme sur la question. Je considère que

nous avons face à nous un danger principal : l'impérialisme américain.

Il est inutile d'analyser pourquoi les Américains sont un danger concret. La Révolution congolaise traverse une période de regroupement de ses forces après les dernières défaites subies. Si les Yankees ont appris la leçon d'autres révolutions, c'est le moment qu'ils doivent choisir pour frapper durement et prendre en premier des mesures telles que la neutralisation du lac, c'est-à-dire faire tout le nécessaire pour couper notre principale source de ravitaillement en tout genre. D'un autre côté, les événements mondiaux, tels que les combats du Vietnam et la récente intervention à Saint-Domingue, leur lient quelque peu les mains. Le facteur temps est donc fondamental pour la consolidation et le développement de la Révolution, et cela ne peut s'effectuer que sur la base de coups durs portés à l'ennemi ; la passivité est l'antichambre de la défaite.

Mais à la mobilisation de toutes nos forces et à l'attaque de celles de l'ennemi s'oppose notre propre manque d'organisation. Qui apparaît dans plusieurs domaines différents et liés entre eux :

- 1) L'absence d'un commandement central unique avec un pouvoir réel sur tous les fronts, conférant ce que l'on appelle en langage militaire l'unité de doctrine (je me réfère à cette zone spécifique et non au Congo en général).

- 2) Le manque général de cadres possédant un niveau culturel adéquat et une fidélité absolue à la cause révolutionnaire, ce qui a pour conséquence la prolifération de chefs locaux avec leur propre autorité et une liberté d'action tactique et stratégique.

- 3) La dispersion de nos armes lourdes à travers une distribution égalitaire qui laisse le commandement sans réserves, sans parler du mauvais usage qui est fait de ces armes.

4) L'absence de discipline dans les unités, contaminées par l'esprit localement prédominant et sans aucun entraînement préalable.

5) L'incapacité des responsables à déplacer de façon coordonnée des unités d'une certaine envergure.

6) Le manque général d'entraînement minimum nécessaire pour se servir d'une arme à feu, ce qui est aggravé quand il s'agit d'armes qui exigent une formation spéciale au combat.

Tout ceci produit une incapacité à réaliser des actions tactiques d'une certaine envergure et, ce faisant, une paralysie stratégique. Ce sont des maux que toute révolution doit affronter et il ne faut pas s'en effrayer ; il faut seulement prendre des mesures systématiques pour y remédier.

Participation des Cubains : La population noire est la plus exploitée de notre peuple et celle qui souffre le plus de discrimination. Sa participation au combat a été très importante, par l'intermédiaire de la paysannerie de la province d'Oriente, mais celle-ci était analphabète dans sa grande majorité. Par conséquent, très peu de nos figures militaires principales ou des cadres intermédiaires dotés d'une formation sérieuse étaient noirs. Quand on nous a fait la demande d'envoyer de préférence des Cubains noirs, nous avons cherché parmi les meilleurs éléments de l'armée disposant d'une expérience du combat et le résultat est que notre groupe présente, selon nous, un très bon esprit combattif et des connaissances précises en matière de tactique sur le terrain, mais peu de préparation académique.

Ce qui précède est une introduction à notre proposition d'action : vu les caractéristiques de la troupe, notre participation doit s'effectuer fondamentalement dans des tâches de combat ou reliées à la lutte directe.

Nous pourrions le faire de deux manières :

1) En fractionnant notre groupe parmi les différentes unités du front, en tant qu'instructeurs dans le manie-

ment des armes et en tant que combattants dans les forces congolaises.

2) En combattant dans des unités mixtes, commandées dans un premier temps par des Cubains, en réalisant des actions tactiques bien définies et en élargissant leur rayon d'action grâce au développement de la formation de l'encadrement militaire congolais (vu le nombre limité de nos effectifs, ces unités seraient au nombre de deux au maximum). On maintiendrait une base centrale d'entraînement avec des instructeurs cubains, dans la mesure du nécessaire.

Nous penchons pour cette deuxième proposition pour des raisons militaires et politiques ; militaires parce que nous garantirions une conduite conforme à notre conception de la guérilla (qui, croyons-nous, est juste), politiques parce que grâce à nos succès nous pourrions parvenir à dissiper l'atmosphère qui se crée autour de troupes étrangères ayant des conceptions religieuses, culturelles, etc., distinctes, et nous pourrions mieux contrôler nos éléments. Dispersés, ils pourraient provoquer des conflits en raison de leur manque de compréhension de la réalité congolaise, compréhension que notre commandement est, je crois, en train de développer.

Nous pourrions effectuer certains travaux complémentaires (et nécessaires) tels que les plans d'entraînement des unités ; la contribution à la formation d'un état-major général (la maîtrise des services et spécialement des armements laisse à désirer) ; l'organisation de la santé publique ou du service sanitaire pour l'armée ; toute autre tâche que l'on voudrait nous confier.

Notre appréciation de la situation militaire : On parle maintenant avec insistance de la prise d'Albertville ; nous estimons que, dans la situation actuelle, il s'agit d'une tâche au-dessus de nos forces pour les raisons suivantes :

1) Nous n'avons pas été capables de déloger l'ennemi de positions enclavées dans notre système naturel de défense (ces montagnes).

2) Nous n'avons pas l'expérience suffisante pour une tentative d'aussi longue portée qui suppose la mobilisation d'unités atteignant pour le moins l'échelle d'un bataillon et leur synchronisation avec un haut commandement des opérations.

3) Nous ne disposons pas de suffisamment de matériel de guerre pour une action de cette envergure.

Albertville doit tomber à la suite d'une action lente et patiente, il serait peut-être plus exact de dire qu'elle doit être abandonnée par l'ennemi. Nous devons d'abord affaiblir sa combativité, qui a aujourd'hui tendance à se renforcer, au moyen d'attaques systématiques de ses communications et de ses renforts ; anéantir ou pousser au retrait ses forces qui se trouvent à Kabimba, Front-de-Force, Lulimba, etc. ; au moyen de cette tactique, combinée avec des attaques frontales là où le rapport de forces nous sera plus favorable, infiltrations sur toutes les routes conduisant à Albertville au moyen de sabotages, d'embuscades fréquentes et de paralysie de son économie ; prise d'Albertville.

Pour des raisons que je développerai dans un autre rapport, à la suite des missions de reconnaissance, il me semble que l'endroit le plus adéquat pour le déclenchement des opérations est Katenga.

Les raisons que je peux donner aujourd'hui sont les suivantes :

1) Sa garnison est relativement petite.

2) Il est possible (nous le croyons) de monter des embuscades contre les renforts, vu que la ligne de ravitaillement suit celle des montagnes.

3) Sa chute et son maintien entre nos mains provoquera l'isolement de Lulimba, porte pour Kasongo.

Suite à cette lettre, j'envoyai le rapport sur la reconnaissance effectuée à Katenga, l'analyse de la situation et une recommandation d'attaque. Il était à ce moment relativement facile d'attaquer Katenga car, en raison du manque total d'activité de nos forces, l'ennemi avait pratiquement suspendu sa surveillance de la zone.

Une défaite

Les remplaçants de Mitoudidi s'embarquèrent pour Kigoma et nous ne revîmes plus de toute la guerre certains d'entre eux, tel Muteba, à qui j'avais remis ma lettre à Kabila.

Le chaos s'empara à nouveau de la Base, cette fois avec une fureur presque consciente, comme si on avait voulu rattraper le temps perdu durant l'intervention de Mitoudidi ; ordres et demandes se succédaient sans la moindre trace de rationalité. On sema des mitrailleuses sur la bordure du lac, en demandant à des Cubains de s'en occuper, ce qui condamna un groupe de camarades à l'inactivité. Vu l'indiscipline qui régnait, on ne pouvait prétendre défendre la Base contre les attaques aériennes avec des mitrailleurs congolais qui ignoraient le maniement de l'arme et ne voulaient pas l'apprendre (ils n'y touchèrent pas, sauf honorables exceptions, durant tout notre séjour au Congo), ils fuyaient dès que les avions approchaient et n'assuraient même pas la surveillance. Ces mitrailleuses jouèrent un certain rôle en repoussant les avions ennemis car les mercenaires qui les pilotaient, après une ou deux escarmouches, ne voyaient pas l'intérêt de lutter contre des armes à feu et préféraient aller bombarder et mitrailler des zones dépourvues de toute

défense antiaérienne. Malgré cela, je considère que la fixation de ces hommes sur le lac gaspilla notre force de combat car l'attaque ennemie menée par quatre T-28 bons pour la casse et deux B-26 était sans effet.

Nous avons toujours les mêmes difficultés à la Base supérieure, sans élèves car ceux promis par Mitoudidi n'arrivèrent jamais ; et nous voyions arriver des représentants de groupes de guérilla lointains qui emportaient armes et munitions qu'ils allaient gâcher, perdre ou casser sans aucun profit, tandis que de nombreux camarades étaient victimes des fièvres du Congo. À la mi-juin arriva le camarade Mundandi ; il apportait quelques lettres de Kabila. Dans l'une d'elle, datée du 16, il me disait ceci :

Camarade, j'ai lu et relu le rapport que vous avez remis au frère Muteba pour que j'en prenne connaissance, je vous ai déjà dit, Camarade, que je souhaite commencer les embuscades, le Camarade Mundandi vous en parlera. Permettez qu'une bonne cinquantaine de Cubains participent à l'attaque du 25 juin avec le rang de combattants sous la direction de Mundandi.

Vous êtes un révolutionnaire, vous devez supporter toutes les difficultés qu'il y a là-bas, car je vais arriver d'un moment à l'autre. Vous pouvez aussi envoyer une bonne douzaine d'hommes à Kabimba.

Salutations intimes,

Kabila.

P.S. : J'ai apprécié le plan concernant Bendera que Nando m'a montré. Presque le même que celui que nous avons conçu. Courage et patience, je sais que vous souffrez de la désorganisation mais nous faisons tout pour y remédier, c'est l'inconvénient de l'absence de dirigeants.

À bientôt,

Kabila.

Nous avons commencé à discuter avec Mundandi, puisque Kabila était d'accord, d'après ce qu'il disait, avec le plan d'attaque que j'avais envoyé et qui ne concernait pas Bendera mais Katenga, situé à quelques kilomètres. Mundandi se montra évasif; il n'avait pas de plan concret, seulement l'ordre d'attaquer le 25 juin. Je lui demandai pourquoi cette date et là non plus il ne put répondre; nous lui parlâmes de notre plan qui était de ne pas attaquer directement Bendera mais le petit village de Katenga et d'attirer les renforts à cet endroit pour les détruire sur la route; et il ne disait ni oui ni non. On aurait dit un malheureux à qui l'on avait confié une tâche au-dessus de ses forces; il y avait un peu de cela mais aussi une forte dose de dissimulation.

Évidemment Mundandi et Kabila avaient décidé entre eux d'attaquer Front-de-Force, confiants peut-être dans le fait qu'une attaque surprise pourrait conduire à une victoire de grande envergure sur l'armée ennemie. Je craignais pour la sécurité des camarades cubains et rwandais qui devaient participer à l'action si on lançait une attaque directe contre des positions mal connues, dans lesquelles il y avait des tranchées, des défenses naturelles et des armes lourdes. Ma première réaction fut de participer personnellement aux opérations; Kabila avait précisé que les hommes devaient se placer sous les ordres de Mundandi, ce qui signifiait le rejet subtil de l'une de mes propositions où je suggérais que ce soient les Cubains qui dirigent les actions tactiques où participeraient des troupes mixtes. Je décidai que cela n'était pas le plus important en pensant que mon autorité pouvait imposer des solutions adéquates dans d'éventuelles

discussions, car Mundandi connaissait mon identité et semblait me respecter, et j'écrivis donc à Kabila une petite note où je lui disais ceci :

Cher camarade,

Merci pour votre lettre. Je peux vous assurer que mon impatience est celle d'un homme d'action ; elle ne signifie aucune critique. Je suis capable de comprendre car j'ai vécu personnellement dans des conditions semblables.

J'attends aussi votre arrivée avec impatience parce que je vous considère comme un vieil ami et que je vous dois une explication. En même temps je dois me placer sous vos ordres de façon inconditionnelle.

Suivant vos ordres, les Cubains partent demain pour Front-de-Force, malheureusement il y a beaucoup de malades et leur nombre sera un peu inférieur (quarante). À Kabimba restent quatre camarades. Au fur et à mesure que les autres arriveront, nous les enverrons.

Je sollicite une faveur : donnez-moi la permission d'aller à Front-de-Force, sans autre titre que celui de commissaire politique de mes camarades, entièrement sous les ordres du camarade Mundandi. Je viens de lui en parler et il est d'accord. Je pense que cela pourrait être utile. Je serai de retour trois ou quatre jours après avoir obtenu votre accord.

Salutations.

Tatu.

J'avais effectivement discuté avec Mundandi de la possibilité de ma présence et, en paroles du moins, il était d'accord, mais il souligna que je devais envoyer les hommes sans attendre la réponse de Kabila me concernant, ce qui laissait soupçonner qu'elle serait négative.

La réponse arriva quelques jours plus tard et ne fut pas négative ; selon son habitude, elle était évasive. J'eus

encore le temps d'écrire une autre lettre où je demandais qu'il me dise franchement oui ou non, une lettre qui n'admettait pas d'échappatoire, à laquelle il ne répondit tout simplement pas, et donc je n'allai pas à Front-de-Force.

Les hommes partirent le jour prévu ; trente-six au lieu des quarante annoncés mais nous en envoyâmes sept autres plus tard, ce qui faisait un total de quarante-trois. Arriva ensuite la nouvelle que tous allaient bien mais que l'attaque était retardée – Mundandi ne s'était pas montré là-bas –, ils demandaient un médecin à proximité, une requête que nous pûmes satisfaire car un groupe de trente-neuf autres camarades venait d'arriver, avec trois docteurs parmi eux : un chirurgien, un orthopédiste et un généraliste.

Le premier rapport de combat disait :

Tatu ou Kumi, cinq heures du matin, 29 juin 1965, l'attaque a commencé. Tout va bien, il semble que Katenga soit attaquée, cinq autres camarades à nous, Nane, chef du groupe et deux camarades rwandais s'y trouvent. *Patria o Muerte,*

Moja.

Et plus tard :

Il est sept heures et demie, ça va bien, les hommes sont très contents et se comportent bien. Tout a commencé à l'heure prévue, nous avons ouvert le feu au canon et au mortier.

D'autres nouvelles suivent.

Mais en même temps que cette note me parvenaient des nouvelles alarmantes, des dizaines de morts, des Cubains tués, des hommes blessés, qui me faisaient penser que tout n'allait pas bien. J'avais reçu auparavant un billet où l'on me disait, peu avant l'attaque :

La chose est prévue le 29 à Front-de-Force, impossible de convaincre l'homme, nous informerons par la suite.

Les camarades Mbili et Moja avaient eu de longues discussions pour convaincre le commandant Mundandi de ne pas réaliser l'attaque sous la forme prévue par lui, mais ils se heurtèrent à une position ferme ; il prétendait avoir des ordres de Kabila. Kabila devait dire par la suite qu'il n'avait pas donné de tels ordres.

Front-de-Force ou Front Bendera est construit autour d'une centrale hydroélectrique édifiée sur les rives du Kimbi ; la prise d'eau est pratiquement située dans les montagnes tenues par les Rwandais ; les lignes électriques sont tendues dans la plaine (la montagne tombe à pic dans le haut bassin du Congo). La bourgade est divisée en deux parties ; une ancienne qui date d'avant la centrale et une autre plus récente, proche du bâtiment des turbines, où se trouve un quartier militaire de plus de quatre-vingts maisons. Le Kimbi constitue une défense naturelle, convenablement renforcée par un système de tranchées qui avaient fait l'objet d'une reconnaissance très superficielle avant l'attaque. Il y a un terrain pour des avions de petite taille. D'après les calculs, il y avait là un bataillon ennemi de cinq cents à sept cents hommes, plus, à quatre kilomètres, à l'embranchement de la route d'Albertville, une autre concentration

de soldats, des troupes spéciales, et on disait que c'était là que se trouvait une école de cadets ou de préparation militaire.

Tout ce que nous pûmes obtenir de Mundandi fut de placer des chefs cubains aux principaux endroits du combat. Dans le schéma ci-joint ¹ on peut voir approximativement le dispositif de l'attaque qui devait être lancée uniquement depuis le nord, avec des embuscades des deux côtés de la route de Lulimba à Albertville. Le plan était le suivant :

Un petit groupe dirigé par Ishirini devait attaquer ce que l'on appelle le *chariot* : la prise qui fournit l'eau pour la turbine de la centrale hydroélectrique ; en bas, de l'autre côté du Kimbi, un groupe d'hommes dirigé par le lieutenant Azi devait attaquer les positions fortifiées les plus proches de la montagne ; au centre, le lieutenant Azima devait prendre l'aéroport avec un groupe de Rwandais et avancer pour faire la jonction avec Azi ; le lieutenant Maffu et un autre groupe empêcheraient tout mouvement en provenance de Lulimba ; la position la plus forte, avec un canon de 75 mm et d'autres armes lourdes, devait être celle du lieutenant Inne qui devait se poster en embuscade sur la route d'Albertville. Le poste de commandement était prévu de l'autre côté du Kimbi sur les premiers contreforts des montagnes, et c'est là que devaient rester Moja et Mundandi. Au début, ce dernier avait prévu deux postes de commandement mais on l'avait convaincu qu'il valait mieux les réunir.

Ce plan présentait quelques sérieux inconvénients : Inne devait s'avancer en zone inconnue, puisqu'elle

1. Absent du manuscrit. (N.d.E.)

n'avait pas été explorée. Maffu connaissait un peu le terrain et Azi aussi, Azima avait effectué une reconnaissance superficielle, à la jumelle, à partir des montagnes, mais, vu ce à quoi on pouvait s'attendre – l'arrivée de renforts d'Albertville – il nous aurait fallu mettre en place une embuscade très bien organisée, alors qu'elle allait être tendue à l'aveuglette. De sérieuses discussions avec Mundandi furent nécessaires pour lui faire accepter de concentrer l'effort sur Katenga et il finit par accepter d'envoyer un ordre d'attaque au capitaine Salumu mais, comme cela fut constaté par la suite, cet ordre fut donné pour le 30, alors que Mundandi attaquait le 29.

À Front-de-Force les choses furent très loin de se dérouler aussi bien que le laissaient espérer les premiers rapports.

Ishirini devait être accompagné de deux autres Cubains et de sept Rwandais armés de lance-roquettes et de fusils. Ils devaient tirer sur le chariot pour neutraliser un nid de mitrailleuses puis essayer de provoquer des dégâts dans la centrale. L'électricité fut coupée quelques minutes mais ce fut tout. Les combattants rwandais étaient restés à deux kilomètres de l'endroit de l'action, réalisée par les Cubains seuls. Pour donner une idée du désordre ambiant, je transcris l'intégralité du rapport du camarade lieutenant Azi chargé d'attaquer sur la rivière Kimbi.

Dans l'accomplissement de ma mission, j'ai installé le mortier, le canon et les mitrailleuses, l'antiaérienne et les terrestres à portée directe de l'ennemi, à trois cents mètres, sauf le mortier qui était à cinq cents mètres. Quarante-neuf Rwandais et cinq Cubains ont traversé la rivière qui

était à cent cinquante ou deux cents mètres des mortiers ennemis. En traversant, à une centaine de mètres de la position ennemie, un Rwandais a laissé échapper un coup de feu, ce qui a désorganisé la troupe dont cinq membres se sont perdus. J'ai organisé les effectifs en trois groupes, avec deux Cubains dans mon groupe et un pour chacun des deux autres. À trois heures, le 29 juin, les positions étaient occupées, en certains endroits à vingt-cinq mètres de l'ennemi et en d'autres à une distance plus grande. On a entendu quelques tirs de mitrailleuses de l'ennemi. À cinq heures, comme prévu, le canon a ouvert le feu, ainsi que les mortiers, les mitrailleuses antiaériennes et terrestres, et nous avons nous-mêmes ouvert le feu contre l'infanterie. Toutes les armes ont atteint leur objectif; les tirs ont continué de façon ininterrompue jusqu'à six heures, avec trois blessés reportés sur mon front. À sept heures je n'entendais plus les tirs de nos hommes sur le flanc gauche. Je me suis déplacé et j'ai noté qu'il manquait de nombreux Rwandais, j'ai chargé trois Cubains des mitrailleuses en échange de leurs FAL, à savoir Achali, Angalia et moi, plus un capitaine rwandais. À huit heures quarante-cinq j'avais deux tués rwandais, je me suis déplacé vers la gauche pour chercher Tano afin qu'il envoie un message à Moja, et les effectifs du centre et du flanc gauche s'étaient repliés de leur propre initiative, y compris les officiers rwandais, il me restait quatorze Rwandais, il me manquait un Cubain qui était Tano et qui était dans le groupe du centre. J'ai chargé Angalia de porter le premier message à Moja. À dix heures, il me restait quatre Rwandais dont un officier. J'ai tenu jusqu'à midi, je me suis retiré de vingt-cinq mètres, avec deux tués supplémentaires et trois blessés. J'ai envoyé un autre message à Moja, j'ai tenu jusqu'à midi et demi et je me suis retiré jusqu'à la position du mortier et du canon, de l'autre côté de la rivière. Je m'y suis maintenu jusqu'à six heures du matin le 30 juin, quand j'ai reçu l'ordre de retrait total de l'endroit.

Dans l'embuscade nous n'étions plus que des Cubains, Anzali, Achali, Ajili, Abdallah, Almari et Azi, et plus aucun Rwandais. Ordre était donné aux Rwandais, depuis le poste de commandement, d'occuper des positions, mais eux se dirigeaient vers les collines et leur cantonnement. Les effectifs rwandais abandonnaient armes et matériels et ne ramassaient pas leurs morts. Le camarade Acima se trouvait sous mes ordres avec pour mission l'autre côté (la rive droite de la rivière, à environ cinq cents mètres de nos positions) avec Alakre, Arobo et quarante Rwandais ; la nuit où ils sont allés occuper leur position, les Rwandais ont entendu un bruit et ils ont dit que c'était un *tembo* (éléphant) et ont laissé les deux Cubains seuls dans la forêt, les obligeant à revenir au poste de commandement à sept heures le 29 juin.

Cela donne approximativement le ton de toute l'opération, entamée avec un certain brio, même si avant même d'engager le combat on signalait des hommes manquants sur de nombreuses positions, et conclue par une complète débandade.

Le camarade Tano, qui ne réapparut que sept jours plus tard, avait été blessé ; abandonné par ses camarades, il s'était alors traîné jusque dans le taillis où il fut retrouvé par des Rwandais en patrouille. Il guérit et réincorpora les rangs.

Pour avoir une image complète, un autre rapport de ce même jour :

Nous pouvons vous informer que sur tout le front les camarades rwandais se sont retirés dans la débandade en abandonnant des armes, des munitions, des blessés et des morts, qui ont été ramassés par nos camarades, ce dont le camarade commandant Mundandi a été témoin.

La mission du camarade Inne, qui était la mission essentielle, était d'occuper la route d'Albertville à Force pour éviter le passage de renforts ennemis et, selon les informations dont nous disposons pour le moment, il n'est pas arrivé à l'endroit indiqué, car son guide a déclaré s'être perdu, le camarade Inne prenant alors la mauvaise décision d'attaquer l'Académie militaire où, selon les rapports dont nous disposons, fournis par nos camarades rwandais qui ont participé à l'action, au moment d'engager le combat ne sont restés sur place que nos camarades et quelques camarades rwandais, lesquels sont morts ou blessés pour deux d'entre eux ; au moment d'engager le combat, le camarade Inne leur a demandé d'installer le canon, mais les camarades rwandais qui transportaient le canon se sont retirés avec leur pièce, abandonnant les projectiles et d'autres pièces qui ont été ramassées par certains de nos camarades.

En apprenant la mort du camarade Inne, nous avons envoyé sur place le camarade Mbili avec vingt hommes en renfort pour qu'il évalue aussi la réalité de la situation ; il a trouvé en arrivant l'embuscade du camarade Maffu, où étaient les camarades Kasambala, Sultan, Ajili et d'autres appartenant au groupe d'Inne. Le camarade Mbili m'a informé de la situation et m'a aussi demandé plus d'hommes pour, si je le jugeais utile, se diriger avec eux vers la route, à dix-huit heures le 29 juin. En rapportant ce problème au commandant Mundandi, il m'a signifié que les camarades rwandais refusaient d'aller combattre, ce pourquoi nous n'avions plus d'hommes à envoyer sur l'embuscade, vu que les camarades rwandais du groupe d'Inne qui avaient survécu étaient allés à la Base, tandis que les vingt Rwandais emmenés par le camarade Mbili refusaient aussi de se battre, et les effectifs dont disposaient Maffu se trouvaient dans la même situation, moyennant quoi nous avons considéré qu'il fallait envoyer dire au camarade Mbili de laisser quatre ou cinq de nos camarades pour chercher les

cadavres, tandis que les autres devaient rentrer, le retrait étant planifié pour le soir du 30 juin 1965. Mais à quatre heures du matin, le 30, ne restaient sur la position du camarade Azi que celui-ci et les autres camarades cubains, dont la situation fut rapportée au camarade commandant Mundandi, la décision étant prise de nous retirer en direction d'un taillis proche de cette zone.

Les autres problèmes qui se sont présentés au camarade Mbili au cours de cette opération vous seront expliqués avec tous les détails.

Notre poste de commandement où se trouvait également le camarade Mundandi était situé à huit cents mètres du front (au bord de la rivière) et s'y trouvaient : Moja ; Mbili ; Paulu ; Saba et Anga.

Nous n'avons laissé que ce nombre-là au poste de commandement car nous considérions que les embuscades devaient être renforcées, étant donné leurs distances.

Au campement du front sont demeurés Bahasa et Ananane, malades, qui n'ont pas pu participer au combat.

Moja.

Le camarade Inne avait été confronté à toutes les difficultés ; il avait discuté auparavant avec Maffu, car il pensait participer à l'embuscade puis revenir sur ses pas pour attaquer le poste ennemi, ce qu'il avait proposé au commandement sans obtenir son accord, malgré son insistance. Lors du déclenchement des combats dans les autres endroits, les possibilités d'arrivées aux lieux désignés étaient faibles car le guide, pris d'une terreur mortelle, refusait de faire un pas de plus et personne ne connaissait le chemin. Inne décida d'attaquer la position face à lui à ce moment-là, c'est-à-dire l'Académie militaire et il fut accueilli par un feu très nourri d'armes lourdes bien combinées. Selon les témoins,

Inne ne tarda pas à être atteint et laissa son poste sur la mitrailleuse à Kawawa, qui fut tué par un mortier, et deux autres camarades furent légèrement blessés et se retirèrent. Un éclaireur envoyé peu après trouva le cadavre de Thelathini ; Anzurume avait disparu et fut donné pour mort. Le combat s'était déclenché à deux cents mètres de l'ennemi, dans une zone apparemment parfaitement contrôlée par celui-ci. Outre les quatre camarades cubains, quatorze Rwandais au moins trouvèrent la mort, dont le frère du commandant Mundandi ; il est impossible de donner le chiffre exact car la comptabilité rwandaise était très déficiente.

Dans cette action malheureuse, j'attribue une grande partie de la faute au commandement cubain ; le camarade Inne, sous-estimant l'ennemi, au cours d'une action d'une hardiesse indiscutable et pour accomplir ce qu'il estimait être son devoir moral, et non sa mission spécifique, s'est lancé dans une attaque frontale et a trouvé la mort avec d'autres camarades, laissant ouverte la route d'Albertville par où devaient arriver les renforts ennemis.

Avant le déclenchement du combat tous les camarades avaient reçu l'ordre, pour faire face à toute éventualité, de ne pas emporter les documents et les papiers qui pourraient permettre leur identification. Cela avait été fait, mais le groupe d'Inne avait laissé dans les sacs certains documents, car il était prévu qu'ils devaient déposer leurs affaires à une certaine distance et ensuite rejoindre le combat dans l'embuscade. Quand ils engagèrent le combat, ils portaient leurs sacs et dans l'un des sacs de ceux qui furent tués, l'ennemi trouva un journal qui indiquait que des Cubains avaient participé à l'attaque. Ce qu'ils ne surent

pas, c'est qu'il y eut quatre morts à cet endroit, car les journaux n'en mentionnèrent que deux.

La quantité d'armes et de munitions abandonnées dans la fuite fut très importante mais, comme il n'existait aucune comptabilité, elle est impossible à calculer. Les blessés étaient abandonnés à leur sort et, bien entendu, les tués.

Que se passait-il pendant ce temps à Katenga?

Cent soixante hommes participaient à l'attaque avec un armement très inférieur à celui des Rwandais, car ils n'avaient pas d'armes plus puissantes que des fusils-mitrailleurs et des lance-roquettes de courte portée. Le facteur surprise était rompu puisque l'attaque, pour des raisons que Mundandi n'expliqua jamais, avait été ordonnée pour le lendemain 30 juin, alors que l'aviation ennemie survolait toute la région et que les défenseurs du poste étaient logiquement en état d'alerte.

Sur les cent soixante hommes, soixante avaient déserté avant le début du combat et de nombreux autres ne tirèrent même pas un coup de fusil. À l'heure convenue, les Congolais ouvrirent le feu sur la caserne, tirant presque toujours en l'air car la plupart fermaient les yeux et appuyaient sur la détente de l'arme automatique jusqu'à épuisement du chargeur. L'ennemi répondit avec un tir bien ciblé de mortier de 60, qui fit plusieurs victimes et provoqua une débandade instantanée.

Les pertes se chiffrent à quatre morts et quatorze blessés, ces derniers au cours du repli qui fut effectué dans le désordre par des hommes terrorisés. Dans un premier temps la défaite fut attribuée à l'inefficacité du sorcier et de sa *dawa*. Il essaya de se défendre et de rejeter la responsabilité sur les femmes et la peur, mais il n'y avait pas de femmes et tous n'étaient pas disposés à reconnaître leurs faiblesses. Le

sorcier passa un mauvais quart d'heure et fut remplacé. Le travail principal du commandant Calixte, chef de ce groupe, fut de rechercher un nouveau *muganga* aux caractéristiques adéquates : il parcourut toute la région dans ce but.

Le résultat de cette double attaque fut une forte démoralisation parmi les Congolais et les Rwandais, mais également un grand accablement chez les Cubains ; chaque combattant avait vécu la triste expérience de voir comment les troupes qui partaient à l'assaut se débandaient au moment du combat ; comment les armes précieuses étaient abandonnées n'importe où pour faciliter la fuite ; ils avaient aussi pu observer l'absence de camaraderie – Congolais et Rwandais abandonnaient les blessés à leur sort –, la terreur qui s'était emparée d'eux et la facilité avec laquelle ils s'étaient dispersés sans obéir au moindre ordre. C'étaient souvent les officiers qui donnaient le mauvais exemple, en particulier les commissaires politiques (cette plaie de l'Armée de libération dont je parlerai plus tard). Les armes lourdes, généralement manœuvrées par les Cubains, avaient presque toutes pu être sauvegardées. Mais des mitrailleuses de type F.M. et D.P. utilisées par des Rwandais avaient été perdues en proportions notables, ainsi que des fusils de toutes sortes et des munitions.

Durant les jours qui suivirent l'attaque, une grande quantité de soldats désertèrent ou demandèrent à quitter l'uniforme. Mundandi m'écrivit une longue lettre qui regorgeait, comme toujours, d'histoires héroïques, et dans laquelle il regrettait la perte de son frère, mais il y annonçait qu'il était mort après avoir anéanti un camion entier de soldats (complète invention, aucun camion n'avait été engagé dans l'affaire). Il se plaignait

aussi de la perte de plusieurs des meilleurs cadres de son groupe et il protestait contre la présence de l'état-major à Kigoma, tandis que les hommes luttaienent et se sacrifiaient au Congo. Il annonçait au passage que les deux tiers des troupes ennemies avaient été anéanties, une donnée qui ne pouvait provenir d'aucune source et qui, bien entendu, était fausse. Son esprit fantaisiste ne pouvait pas s'empêcher ce genre d'affirmation alors même qu'il s'excusait pour ses propres faiblesses.

Mundandi, en somme, confessait clairement son découragement. Je dus lui envoyer une réponse pleine de conseils et une analyse de la situation où j'essayais de lui donner courage. Ses lettres n'étaient que le début de la décomposition qui allait par la suite s'emparer de toute l'Armée de libération, entraînant avec elle les troupes cubaines.

Le 30 juin, alors que les combats de Front-de-Force étaient déjà commencés mais que, à cause de la distance, nous n'avions pas de nouvelles, j'écrivis dans mon journal le bilan du mois :

Jusqu'à présent, le bilan est des plus maigres. Alors que tout semblait indiquer qu'une nouvelle étape commençait, la mort de Mitoudidi est venue assombrir un ciel déjà chargé. L'exode vers Kigoma se poursuit, Kabila a annoncé son arrivée à plusieurs reprises et n'est toujours pas venu ; la désorganisation est totale.

Le point positif est l'envoi des hommes au front, mais le négatif est l'annonce d'une attaque qui peut s'avérer folle ou totalement inefficace et mettre en alerte les forces de Tshombe.

Plusieurs interrogations ne sont toujours pas résolues : Quelle sera l'attitude de Kabila à notre égard, envers moi

en particulier ? En un mot, sera-t-il l'homme de la situation ? Sera-t-il capable de l'évaluer et de se convaincre du chaos ambiant ? Tant que nous ne nous verrons pas sur le terrain, on ne peut préjuger de rien, au moins concernant la première interrogation, mais des indices sérieux permettent de penser que ma présence ne lui fait pas du tout plaisir. Reste à savoir si c'est par peur, par jalousie ou s'il s'est senti blessé par la méthode.

À la même période, j'avais envoyé une lettre à Pablo Rivalta, ambassadeur en Tanzanie, dans laquelle, entre autres choses, je lui donnais l'instruction d'informer les autorités gouvernementales de ma présence ici, de s'excuser pour la méthode employée et de leur expliquer les problèmes posés par l'absence actuelle de Kabila sur le territoire, et de bien préciser qu'il s'était agi de ma propre décision et non de celle du gouvernement cubain. Le porteur de la lettre devait auparavant discuter avec Kabila à Kigoma pour avoir son avis. Quand il sut mes intentions, celui-ci refusa catégoriquement que l'information soit communiquée, expliquant qu'il parlerait avec moi à son arrivée au Congo.

L'étoile filante

Je reçus de Kabila avant son arrivée pas moins de quatre messages écrits ou oraux. Je n'y croyais plus du tout malgré tout ce tapage et je concentrais mon attention sur quelques problèmes concrets qui me préoccupaient davantage.

Mundandi écrivait à intervalles réguliers des lettres de plus en plus critiques, où il rejetait les responsabilités sur les Congolais : à cause de leur manque de combativité, il ne lui resterait plus d'hommes pour faire la Révolution au Rwanda, tous ses cadres mouraient, il avait pensé arriver jusqu'à Albertville et ensuite se diriger vers le Rwanda, mais il n'aurait plus de combattants, etc.

On avait essayé de réaliser de petites manœuvres sur le front de Front-de-Force, telles que des patrouilles de reconnaissance, pour mieux préciser la position de l'ennemi et chercher les hommes blessés qui auraient pu être abandonnés par leurs camarades, car personne ne connaissait le nombre exact de disparus, mais tout fut inutile ; les Rwandais refusaient d'aller au-delà des premières pentes descendantes des montagnes. Quand nous nous plaignions, Mundandi expliquait que c'était une question politique ; ses hommes étaient découragés

par le manque de coopération congolaise et c'est pour cela qu'ils refusaient d'agir.

Il était difficile d'interpréter ces manifestations, car l'une de ses préoccupations était de se maintenir éloigné des troupes congolaises ; c'est lui qui avait pris l'initiative de l'action et l'échec lui était attribuable, il pouvait aussi nous l'attribuer à nous en tout état de cause, mais il n'avait pas de raison d'y mêler les Congolais dont il fuyait le contact.

Des blessés de Front-de-Force et de Katenga continuaient à arriver, amenés peu à peu par les paysans, car les combattants n'étaient pas non plus disposés à faire l'effort de transporter sur des sentiers de montagne un homme couché sur un brancard improvisé.

Une fois encore, je tentai de parler avec les responsables. C'était à ce moment-là le major Kasali ; il ne me reçut pas parce qu'il avait « la migraine » mais envoya le camarade Kiwe, une vieille connaissance, parler avec moi pour transmettre à Kabila mes questions.

Ce que j'avais à dire n'était pas long :

a) Que devais-je faire des quarante nouveaux arrivants ? Où devais-je les envoyer ?

b) Je manifestais mon désaccord sur la façon dont l'attaque sur Bendersa avait été planifiée.

J'envoyais en même temps une petite lettre pour Kabila où je lui expliquais que ma présence sur le front était de plus en plus nécessaire.

Des symptômes de décomposition dans notre troupe se faisaient en effet sentir. Durant la retraite de Front-de-Force, certains camarades avaient déclaré qu'avec des hommes comme cela, ils ne se battraient pas et se retireraient du combat ; il y avait des rumeurs comme quoi

plusieurs allaient demander formellement à quitter le Congo. Maintenir le moral était l'un de mes soucis fondamentaux. Dans la note que je viens de mentionner, je réclamaï une réponse urgente qui n'arriva pas. J'envoyai une nouvelle lettre par l'intermédiaire du commissaire Alfred où j'analysais le pourquoi de la défaite de Front-de-Force et où je me livrais à d'autres observations :

Il n'y a pas eu de coordination dans les attaques : le groupe de Front-de-Force a attaqué le 29 et celui de Katenga le 30, mais Mundandi n'était pas le seul responsable, car sur l'autre front rien n'avait été fait non plus¹. Je recommandais la formation d'un commandement unique sur tout le front pour essayer d'unifier les actions et je suggérais qu'un Cubain en fasse partie. Comme nous l'avions constaté il était impossible d'obtenir ne fût que le transfert d'une caisse de balles d'un groupe à l'autre à cause des dissensions. J'insistais une fois de plus sur la nécessité de ma présence sur le front.

Je montai à la Base supérieure pour expliquer à nos camarades la défaite et pour lancer un avertissement solennel aux nouveaux incorporés. Mon analyse de nos fautes :

Primo, nous avons sous-estimé l'ennemi. En pensant qu'il présentait les mêmes caractéristiques que le soldat

1. Il faut insister là-dessus, car la situation où se trouvaient les Rwandais était très étrange ; d'un côté ils recevaient des preuves de confiance et d'estime supérieures à celles des Congolais, de l'autre on leur faisait porter toute la responsabilité de la défaite. Des deux côtés, on laissait l'autocritique à la maison et l'on se livrait publiquement à une guerre d'insultes d'une incroyable intensité. Dommage qu'ils n'utilisent pas toute cette énergie contre l'ennemi. Mundandi m'a raconté que Calixte, à une occasion, lui avait même tiré dessus, ce que je ne crois pas forcément. Ce qui est vrai, c'est que l'un est aussi incapable que l'autre.

rebelle en face de lui, nous avons attaqué à découvert avec un moral de vainqueurs, prêts à les balayer, sans calculer que ces hommes avaient reçu une instruction militaire, qu'ils étaient retranchés et, apparemment, en alerte.

Secundo, manque de discipline. J'insistai sur le besoin de maintenir une stricte discipline. Si douloureux que cela fût, il fallait critiquer l'action d'Inne, héroïque mais nocive puisqu'elle avait conduit à la mort non seulement trois autres camarades cubains mais aussi une douzaine de Rwandais.

Tertio, chute du moral des combattants. Il faut maintenir un moral élevé ; j'insistai beaucoup sur ce point.

Je fis une critique publique du camarade Azima qui avait parfois manifesté des comportements défaitistes et je fus explicite quant à tout ce qui nous attendait : non seulement la faim, les balles, les souffrances de toutes sortes, mais même quelquefois le tir fatal de camarades incapables de se servir d'une arme. La lutte serait très difficile et très longue et je lançai cet avertissement parce que j'étais disposé, à ce moment-là, à accepter les hésitations des nouveaux arrivants et leur rapatriement s'ils le souhaitaient ; plus tard, cela ne serait plus possible. J'adoptai un ton dur et l'avertissement fut clair. Aucun des nouveaux arrivants ne montra de signe de faiblesse, en revanche, à ma surprise, trois des combattants qui avaient participé à l'offensive contre Front-de-Force et qui étaient revenus porteurs de quelques messages annoncèrent qu'ils voulaient partir ; comme si cela ne suffisait pas, l'un d'eux était membre du Parti. Leurs noms : Abdallah, Anzali et Anga.

Je leur reprochai leur conduite et je les avertis que j'allais réclamer les sanctions les plus sévères contre eux. Je n'avais aucun engagement envers eux puisque j'avais parlé pour les nouveaux soldats, mais je promis de les laisser repartir dans un délai que je ne précisai pas.

En outre, à ma grande surprise et douleur, le camarade Sitaini, qui m'avait accompagné depuis la guerre et qui avait été mon assistant pendant six ans, demanda son retour à Cuba ; cela fut d'autant plus douloureux qu'il utilisa des arguments mesquins, prétendant ignorer ce que j'avais dit à tout le monde quant à la durée de la guerre, prévoyant trois ans au mieux et cinq ans au pire. Je répétais souvent cela à titre préventif pour illustrer la durée et la dureté du combat et Sitaini le savait mieux que quiconque car il était continuellement à mes côtés. Je refusai de le laisser partir, en essayant de lui faire comprendre que ce serait un discrédit qui retomberait sur tout le monde ; il était dans l'obligation de rester, vu ses affinités avec moi. Il déclara qu'il n'avait pas d'autre solution que d'accepter mais qu'il le faisait à contrecœur, et à partir de ce moment il fut presque un cadavre. Il était malade, avait une double hernie et son état s'aggrava jusqu'à justifier qu'il abandonne le combat.

Je me sentais à ce moment-là plutôt pessimiste, mais je descendis avec une certaine joie le 7 juillet quand on m'annonça que Kabila était arrivé. Enfin ! le chef se trouvait sur le lieu des opérations.

Il se montra cordial mais fuyant. J'évoquai ma présence comme un fait accompli et je me contentai de lui fournir les explications plusieurs fois répétées sur les motifs qui m'avaient fait arriver sans prévenir en terri-

toire congolais. Je lui parlai d'en avertir le gouvernement tanzanien mais il éluda la question et la remit à plus tard. Il était accompagné de deux de ses assistants les plus proches ; le camarade Masengo, à présent chef d'état-major, et le ministre des Relations extérieures Nbagira (il y avait à ce moment-là deux ministres des Relations extérieures car Gbenye avait toujours le sien, Kanza). Il était en forme et me demanda ce que je voulais faire. Je lui répétais évidemment ma vieille rengaine : je voulais aller au front. Ma mission fondamentale, celle où je pouvais être utile, était de former des cadres et les cadres on les forme à la guerre, sur le champ de bataille, pas à l'arrière. Il exprima ses réserves, car un homme tel que moi, utile à la Révolution mondiale, devait être prudent. J'expliquai que je ne pensais pas me battre en première ligne, mais être en première ligne avec les soldats, et que j'avais assez d'expérience pour savoir comment être prudent ; je n'allais pas chercher des lauriers à la guerre, mais remplir une tâche concrète, celle que j'estimais la plus utile pour lui, car elle pouvait contribuer à l'émergence de cadres efficaces et loyaux.

Il ne répondit pas mais conserva un ton cordial et m'annonça que nous allions effectuer une série de déplacements ; nous devions aller à l'intérieur pour visiter tous les fronts. Il était même prévu que nous partions le soir même pour visiter la zone de Kabimba. Ce ne fut pas possible ce soir-là pour un motif quelconque, le lendemain non plus et le troisième jour il devait tenir un meeting avec les paysans pour leur expliquer les résultats de la Conférence du Caire et dissiper quelques doutes. On envoya provisoirement Aly avec dix hommes pour

effectuer une opération simple dans la zone de Kabimba. Le lieutenant Kisua allait à Uvira en reconnaissance.

Le meeting eut lieu et se révéla intéressant. Kabila démontra qu'il avait une bonne connaissance de la mentalité de ses hommes ; vif et agréable, il expliqua en swahili tous les tenants et aboutissants de la réunion du Caire. Il fit parler les paysans, fournit des réponses rapides qui leur donnaient satisfaction. Tout s'acheva par une fête où l'on dansa au rythme d'une musique dont le refrain disait « Kabila eh, Kabila va ».

Il déployait une intense activité, il semblait vouloir regagner le temps perdu. Il proposa d'organiser la défense de la Base, et il semblait redonner du courage à tout le monde et changer la physionomie d'une zone qui souffrait beaucoup du manque de discipline. À toute vitesse, soixante hommes furent rassemblés, on leur joignit trois instructeurs cubains et ils commencèrent à creuser des tranchées et à s'exercer au tir, tandis que nous élaborions un plan de défense en demi-cercle autour de la baie où nous nous trouvions.

Le 11 juillet, cinq jours après son arrivée, Kabila me fit venir pour me dire qu'il devait repartir le soir même pour Kigoma. Il m'expliqua alors que Soumialot s'y trouvait et se lança dans une critique sévère de ce dirigeant, de ses erreurs organisationnelles, de sa démagogie, de sa faiblesse. Il l'accusait d'avoir fait sortir de prison des gens que lui-même y avait fait mettre par le gouvernement tanzanien, des hommes de Gbenye ou carrément des ennemis. Il dit qu'il lui fallait tirer au clair le rôle de Soumialot, que ce dernier avait été fait président pour son sens des relations, pas pour ses qualités d'organisateur, ce en quoi il était un désastre.

Au cours de la conversation, il laissa échapper que Soumialot se trouvait en fait à Dar es-Salam. Je lui demandai avec un peu d'ironie comment il allait faire pour traverser le lac, rencontrer Soumialot à Dar es-Salam et revenir le lendemain, mais il me dit que son départ n'était pas confirmé, que si la nouvelle était exacte il lui faudrait aller à Dar es-Salam mais qu'il reviendrait aussitôt.

Lorsque la nouvelle du départ de Kabila fut connue, Congolais et Cubains cédèrent une fois de plus au découragement. Kumi le médecin nous lut une note où il avait prédit que Kabila resterait sept jours au Congo; il s'était trompé de deux jours. Changa, notre dévoué «amiral» du lac, était furibond et disait : «Qu'avait-il donc besoin d'apporter autant de bouteilles de whisky, s'il ne comptait rester que cinq jours?»

Je ne transcris pas les réflexions des Congolais, car ils ne me les disaient pas en face, mais elles étaient du même style et nos camarades les reprenaient.

Le discrédit tombait sur Kabila et il était impossible de surmonter cette situation s'il ne revenait pas au plus vite. Nous eûmes une ultime conversation où j'évoquai ce problème, avec toute la diplomatie dont j'étais capable; nous parlâmes aussi d'autres sujets et il me demanda, mine de rien, selon sa méthode, quelle serait ma position en cas de rupture. Je lui répondis que je n'étais pas venu au Congo pour intervenir dans des questions de politique intérieure, que cela serait négatif, mais que j'étais venu dans cette zone envoyé par le gouvernement et que nous essayerions de lui être loyaux et d'être par-dessus tout loyaux envers le Congo, et que si j'avais des doutes concernant sa position politique je lui en ferais

part en toute franchise à lui avant tout autre ; mais, insistai-je, la guerre se gagne sur le champ de bataille et non dans les conciliabules de l'arrière.

Nous parlâmes de plans pour le futur et il me confia qu'il était en train de mettre au point le transfert de la Base plus au sud, à Kabimba, et que des mesures devaient être prises pour que les armes ne soient pas distribuées dans les zones tenues par ses ennemis politiques. Je lui expliquai que, à notre avis, le Katanga était la zone clé du Congo en raison de sa richesse et que c'était là qu'il fallait livrer les batailles les plus dures, nous étions d'accord là-dessus, mais nous ne considérions pas possible de résoudre le problème du Congo d'une façon tribale ou régionale ; c'était un problème national et nous devions le faire entendre ainsi ; d'autre part, insistai-je, l'important n'était pas tant la loyauté de telle ou telle tribu que la loyauté des cadres révolutionnaires et pour cela il fallait les créer et les développer, et une fois encore, il était nécessaire d'aller au front... (ma ritournelle habituelle...)

Nous nous dûmes au revoir, Kabila repartit ; le lendemain, le rythme de la Base, dopé par sa présence et son dynamisme, retomba. Les soldats chargés des tranchées déclarèrent qu'ils ne travailleraient pas ce jour-là puisque le chef était parti ; d'autres qui s'occupaient de l'hôpital abandonnèrent la construction et tout reprit le rythme tranquille, bucolique, d'une petite bourgade de province, loin de toutes les vicissitudes non seulement de la guerre mais aussi de la vie, qui était la caractéristique de notre état-major.

Vents d'ouest et brises d'est

Il était clair pour moi qu'il fallait faire quelque chose pour tenter de stopper le processus de décomposition, paradoxalement déclenché par la seule action agressive dont nous avons été témoins de la part du Mouvement révolutionnaire depuis notre arrivée. Les événements s'enchaînaient les uns après les autres ; suite aux premières demandes de rapatriement par des Cubains, ce fut le tour de deux autres camarades, Achiri et Hamsini, l'un d'entre eux membre du Parti et, peu après, deux des médecins qui venaient d'arriver les imitaient, tous les deux membres du Parti. Je fus moins violent mais beaucoup plus blessant à l'égard des deux médecins que vis-à-vis des simples soldats, qui réagissaient devant les faits de façon plus ou moins primitive.

Il était évident que la sélection effectuée à Cuba n'avait pas été assez rigoureuse, mais vu les conditions actuelles de la Révolution cubaine, c'était inévitable. Il ne faut pas se fonder seulement sur l'histoire d'un homme les armes à la main, c'est un antécédent important, mais quelques années de vie facile ensuite changent les individus. Sans compter que pour la majorité de ces hommes, c'est la Révolution qui les a fait révolution-

naires. Pour moi, la façon de procéder à une sélection de ce genre avant l'épreuve du feu demeure une inconnue et je crois que toutes les mesures doivent être prises en tenant compte du fait que nul ne sera définitivement déclaré apte avant l'ultime sélection sur le terrain. Ce qui est vrai c'est qu'au premier revers sérieux, accompagné, à leur décharge, d'un processus visible de décomposition des forces agissantes, plusieurs camarades se découragèrent et décidèrent de se retirer d'un combat pour lequel ils étaient venus mourir, si c'était nécessaire – volontairement, en plus –, entourés d'un halo de bravoure, d'esprit de sacrifice, d'enthousiasme ; d'invincibilité en un mot.

Quel sens peut avoir la phrase « Jusqu'à la mort, si nécessaire » ? La réponse renferme la solution de sérieux problèmes dans la création des hommes de demain.

Des choses incroyables se passaient chez les Rwandais ; le second de Mundandi avait été fusillé, d'après eux, en fait brutalement assassiné. Des milliers de conjectures entouraient cet événement. Il est hélas bien possible – ce n'est pas certain – qu'il y ait eu là-dessous une histoire de femme. Le résultat fut que le commandant Mitchel, un soldat et un paysan passèrent de vie à trépas. L'accusation formelle à l'encontre de ce commandant était qu'il avait distribué une mauvaise *dawa* à ses camarades et qu'il était par conséquent coupable de la mort de vingt d'entre eux. Il était impossible de savoir clairement si la *dawa* avait directement provoqué leur mort, si elle ne les avait pas suffisamment protégés ou si Mitchel avait profité de sa sortie du camp en vue de préparer la *dawa* pour dénoncer ses camarades.

L'histoire était liée à d'autres événements concomitants qu'il aurait été bon de démêler ; elle se produisait après une grave défaite, dont le principal coupable était Mundandi, mais c'était un autre qui s'était fait fusiller ; tout cela survenait à un moment où il existait pratiquement une rébellion contre Kabila et le haut commandement de l'Armée de libération, car les Rwandais refusaient catégoriquement de se livrer à la moindre action de guerre et, non seulement ils désertaient mais ceux qui restaient au cantonnement déclaraient qu'ils n'iraient se battre que lorsqu'ils verraient les Congolais le faire. Si Kabila allait les voir, ils lui donneraient de la nourriture sans sel et du thé sans sucre, ce qui était leur régime à eux, pour qu'il comprenne ce que se sacrifier voulait dire (ce qui n'avait pas grande importance car Kabila n'avait pas la moindre intention d'aller les voir).

Un commissaire congolais, qui était au front le jour des événements, essaya d'intervenir et ils lui bloquèrent l'accès et l'obligèrent tout simplement à quitter le campement ; ce commissaire est ce même Alfred dont j'ai déjà parlé et sa réaction fut claire : ou Mundandi était fusillé pour assassinat ou bien lui se retirerait du combat.

Certains Rwandais qui s'étaient rapprochés de nous et que nous avions admis dans la troupe sujette à la discipline cubaine avaient été mis à l'écart et traités de façon hostile par leurs compatriotes, ce qui laissait présager un refroidissement des relations, ou pire encore.

Je discutai de ces problèmes avec Masengo, en insistant sur ce qui, à mon avis, était fondamental : si nous voulions connaître le succès au combat, il était nécessaire que nous nous intégrions de plus en plus au Mou-

vement de libération et que nous devenions aux yeux du soldat congolais l'un d'entre eux ; au lieu de cela, les Congolais nous avaient mis dans le même cercle que les Rwandais qui, non seulement étaient étrangers, mais défendaient jalousement leur condition d'étrangers. Dans cette compagnie, nous étions condamnés au statut d'étrangers permanents. En réponse, Masengo autorisa certains de nos hommes à assister Calixte dans ses tâches, ce qui s'organisa rapidement.

Moja reçut pour instruction de mettre sur pied de nouvelles actions avec les volontaires qu'il pourrait trouver, mais à condition que la troupe fût absolument mixte, ce qui voulait dire avec le même nombre de Cubains que de Rwandais. Nous avons discuté avec Mbili sur la façon de réaliser l'embuscade ; mon objectif était de leur apprendre la technique minimum de ce type de guerre et par conséquent l'ordre était d'attaquer, pour une première action, un seul véhicule.

Cela aurait lieu sur le chemin qui mène de Front-de-Force à Albertville, dans une zone déjà reconnue par Azi qui présentait les conditions requises pour que des groupes de harcèlement ou une colonne entière y demeurent, car il y avait des forêts touffues sur les versants des montagnes, même s'il était nécessaire d'organiser un système de ravitaillement.

Aly revenait du front de Kabimba avec les informations suivantes : au cours d'une reconnaissance, il était tombé sur quatre policiers chargés de brûler la végétation alentour, ce que l'ennemi faisait pour améliorer la visibilité ; trois d'entre eux avaient été capturés et le quatrième était mort. Sur les vingt Congolais qui l'accompagnaient au début de la mission, seize avaient pris

la fuite ; sur les quatre policiers, un seul portait une arme, celui qui était mort. Sur ce front, le moral et la préparation des troupes n'avaient rien à envier à ceux régnant à Front-de-Force ou chez Calixte.

Le chef de la base de Front-de-Force était à présent le capitaine Zacharie qui devait accompagner Mbili pour réaliser l'action. Mundandi arriva à la Base du lac entouré d'un grand déploiement de forces. Il avait l'air menaçant mais en réalité il avait peur et il voulait arriver à Kigoma en sécurité pour y parler avec Kabila. Peu après il tomba malade (une vraie maladie) et prit le mois de vacances rituel en compagnie de quelques-uns de ses fidèles.

Il vint me voir, plein de sollicitude, presque humble. Nous parlâmes d'abord des problèmes généraux liés à l'attaque et ensuite plus précisément de l'assassinat. Il m'expliqua la mort de ces camarades de la façon suivante : le commandant Mitchel, qui faisait confiance à certains habitants de la zone qui étaient ses amis, leur avait révélé le secret de l'attaque, un espion se trouvait parmi eux qui avait communiqué l'information à l'armée ennemie. Lorsque ses camarades l'avaient appris, il avait bien fallu les fusiller. Lui-même n'était pas d'accord mais il était minoritaire dans l'assemblée qui s'était réunie et avait dû se plier à la volonté de la majorité, faute de quoi les combattants menaçaient de se retirer.

J'analysai avec lui certaines données : en premier lieu, il ne fallait pas attribuer la défaite à la délation, même si délation il y avait eu, mais à la façon dont l'action avait été menée, à la faille dans la conception même de l'attaque et au déroulement de celle-ci, sans oublier, bien sûr, les fautes dont nous pouvions être responsables à cause

de l'attitude d'Inne. En m'appuyant sur des exemples de notre guerre révolutionnaire, je lui expliquai qu'il était extrêmement négatif de dépendre dans des cas tels que celui-ci d'assemblées de soldats et en définitive que la démocratie révolutionnaire ne s'exerce pas dans la conduite des armées, à aucune époque et en aucune partie du monde et que, là où des tentatives avaient été faites, cela n'avait produit que des échecs. Enfin, le fait de pouvoir fusiller un commandant, membre de l'Armée de libération du Congo, sans prendre l'avis de l'état-major et encore moins lui demander d'organiser un procès, était le signe d'une grande indiscipline, d'un manque absolu d'autorité centrale ; et nous devons tous contribuer à ce que ces choses ne se reproduisent plus.

Lorsque je mentionnai à Masengo la pauvreté des arguments de Mundandi, il me répondit que ce dernier lui avait raconté autre chose et qu'il n'osait pas être franc avec moi car en réalité c'était un problème de superstition qui avait provoqué le drame.

Mundandi fut convoqué à une réunion avec plusieurs chefs de différentes zones pour essayer d'harmoniser les groupes ; y participaient Mundandi, le capitaine Salumu, second de Calixte, le camarade Lambert, chef d'opérations dans la zone de Fizi et une pléiade d'aides de camp.

Pris dans les mailles de son manque d'autorité, Masengo n'arrivait pas à sortir de l'impasse alors que la seule chose à faire était de dire : « On efface tout et c'est moi qui commande. » Il ne le dit pas. La solution retenue fut le maintien de l'indépendance des fronts assortie d'une recommandation pour qu'à l'avenir des incidents tels que ceux qui avaient été analysés ne se reproduisent plus, ce qui laissait le problème sans solution et allait jus-

tement à l'encontre de ma recommandation de former un front unifié sous une direction ferme.

Ils se vantaient de la fermeté des mesures prises mais la faiblesse présidait à leur mise en pratique. Masengo avait une liste des armes livrées aux différents fronts mais aucun chiffre ne coïncidait avec ceux des chefs concernés. Personne ne doutait que ces armes avaient été réellement livrées, mais tout le monde prétendait le contraire et toujours plus de matériel de guerre allait s'engloutir dans ces marécages dévoreurs d'équipement qu'étaient les fronts. Ils avaient créé une commission pour récupérer les armes aux mains des déserteurs, qui pullulaient dans toute la région ; ceux-ci abandonnaient le front en emportant leurs armes et trouvaient ensuite aisément des moyens de subsistance grâce à la force de conviction que leur donnait leur fusil. On parla même d'arrêter les parents de chacun des sujets au cas où l'on ne pourrait pas les attraper ; en définitive, les déserteurs ne furent pas appréhendés, les armes ne furent pas récupérées et, que je sache, aucun malheureux paysan père de famille ne fut mis en prison.

J'exprimai mon intention de partir prochainement pour le front, ce que refusa Masengo, qui s'abritait derrière les habituels subterfuges concernant ma sécurité personnelle. Je l'attaquai frontalement, en lui demandant s'il n'avait pas confiance en moi, vu que les raisons qu'il m'opposait n'étaient pas valables. J'exigeai d'être traité avec plus de franchise ; s'il avait des réserves à mon égard, il devait m'en parler. Le coup fut trop direct et il céda. Nous convînmes que dans cinq ou six jours, quand le rapport de l'un des inspecteurs qu'il avait envoyés sur place lui parviendrait, nous ferions le voyage ensemble.

En réalité, les réserves étaient réelles et elles s'expliquaient par la simple raison que ni lui ni Kabila, depuis des temps immémoriaux, n'avaient mis les pieds sur les différents fronts, ce qui nourrissait en grande partie l'amertume des combattants ; le fait que le chef du corps expéditionnaire cubain aille participer à la vie du front alors que les responsables n'y venaient pas pouvait créer à ceux-ci de sérieuses difficultés. J'étais conscient de cet aspect des choses mais, au-delà de mon désir d'aller évaluer directement la situation, je calculais également que les chefs congolais se verraient ainsi obligés d'effectuer une tournée des fronts, d'approfondir leurs connaissances des problèmes de ravitaillement en vivres, en vêtements, en remèdes, en munitions, et de trouver des solutions.

Comme préparation au voyage annoncé et pour connaître tous les aspects de la zone, nous allâmes à Kazima, à vingt-sept kilomètres au nord de Kibamba, où les scènes d'indiscipline qui jalonnent ce récit se multiplièrent également, même si Masengo put prendre quelques mesures utiles, comme celle de remplacer un commandant qui passait ses journées réfugié dans les montagnes voisines (peur des avions) par son lieutenant en second. Nos hommes, quatre servants de mitrailleuse, étaient en pleine crise de paludisme et nous les ramenâmes à Kibamba pour les soigner.

Nous avons pénétré dans les secteurs politiques du général Moulane et les réserves à l'égard de Masengo se reflétaient dans l'attitude du peuple et des combattants qui acceptaient en rechignant toute manifestation d'autorité centrale.

Nous poursuivîmes sur ces mêmes eaux et arrivâmes à un autre endroit appelé Karamba. Nous y trouvâmes l'une des « barrières » les plus originales ; elle était formée par un groupe de Rwandais, indépendants de Mundandi avec qui ils avaient des divergences de type économique et idéologique dont je ne puis préciser les causes. Il y avait là un canon de 75 mm sans recul, installé sur une colline ; c'était la localisation la plus idiote car l'endroit ne présentait aucune importance stratégique et tout ce que pouvait prétendre l'arme en question était de couler un navire qui passerait à proximité. Il avait déjà tiré des salves, bien entendu, sans atteindre la cible, car les artilleurs ignoraient la façon de s'en servir et les embarcations passaient à une distance suffisante pour être hors de portée du tir direct du canon. Encore du matériel fichu en l'air. Je recommandai de le transférer immédiatement à Kibamba, où il n'y avait pas de canon, et d'entraîner quelques hommes à son maniement, mais, comme tant d'autres, le conseil tomba dans le vide. Non que Masengo ne comprît pas ce genre de chose, simplement il n'avait pas d'autorité, il ne se sentait pas les forces suffisantes pour imposer ses décisions contre la coutume établie. Toute arme qui se retrouvait dans un groupe était sacrée et le seul qui pouvait la lui arracher – et il le faisait avec relativement de facilité – c'était l'ennemi.

Masengo voulait modifier le cours des événements avec des actions agressives et évoqua une attaque sur Uvira. Je dus m'opposer à cette idée car la mission d'inspection sur place avait mis en lumière les mêmes conditions générales, le même degré de méconnaissance élémentaire des méthodes de combat et le manque total

de combativité des hommes. Les instructions qu'avaient les éclaireurs dans cette zone étaient de traverser les lignes ennemies et d'étudier la possibilité de préparer des embuscades de l'autre côté de la petite bourgade d'Uvira, située à l'extrémité du lac Tanganyika, où convergent les chemins qui viennent de Bukavu et Usumbura, au Burundi. Il s'agissait donc de traverser les lignes ennemies et de se placer de l'autre côté du bourg pour couper les communications. Étant donné l'étendue du Congo, ces infiltrations sont très faciles à réaliser mais, non seulement il n'y eut personne pour accompagner nos camarades dans cette traversée, mais on leur refusa même l'autorisation de le faire, sous prétexte qu'une attaque était en préparation et que cela pourrait donner l'alerte à l'ennemi.

En même temps que se déroulaient tous ces événements dispersés, nous recevions des nouvelles de Dar es-Salam. Bonnes pour certaines : un bateau cubain était arrivé chargé d'armes, de nourriture et de dix-sept mille balles pour nos FAL ; elles allaient être acheminées très vite. On m'informait que toute la presse avait publié l'information des Cubains tués au Congo ; l'ambassadeur avait convaincu les Congolais d'opposer un démenti formel à notre présence. Cela ne me sembla pas très intelligent car ce genre de vérité ne peut être dissimulé et la seule chose correcte était le silence ; c'est ce que je fis savoir à Pablo Rivalta.

Deux camarades repartaient en même temps que la lettre pour l'ambassadeur, d'autres rapports, Ottu, malade depuis un bon moment, et Sitaini dont la double hernie constituait un cas médical, ce qui m'avait donné la possibilité de résoudre la situation fâcheuse que constituait sa

présence à contrecœur en le libérant de ses obligations. C'était pour moi un cas douloureux mais la meilleure solution. Les « dégonflés », obligés de rester contre leur volonté, essayaient de justifier leur attitude en faisant de la propagande négative qui trouvait facilement de l'écho parmi d'autres camarades. Dans ce cas précis, la maladie était la justification permettant la fuite.

Peu de temps après devait partir aussi mon professeur de swahili, Ernest Iluga, que je considérais déjà comme un petit frère ; il avait eu plusieurs crises épileptiques et les médecins soupçonnaient une tumeur possible des centres nerveux supérieurs. Masengo m'expliqua que non, que c'était un cas relativement simple, que c'était les esprits ; les médecins locaux le soigneraient à Kigoma, où il fut envoyé, au lieu de Dar es-Salam où le traitement, ou à tout le moins le diagnostic, aurait été recommandé.

Suivant les instructions, Moja visita le front de Calixte et m'envoya une note que je recopie parce qu'elle jette la lumière sur plusieurs éléments déjà évoqués ici :

Tatu,

Je vous écris du front Kazolelo-Makungo, où a été envoyé le groupe de dix hommes et où je suis arrivé hier quand j'ai appris l'arrestation d'un civil, sur lequel on a trouvé un livret militaire de Tshombe, par une patrouille congolaise dans un hameau de la plaine.

Le 19 j'ai rejoint le commandant Calixte qui a interrogé le prisonnier ; il le tient enfermé dans un hameau à l'écart du front et il n'a pu voir aucun des Cubains.

Selon Calixte, le prisonnier lui a dit qu'il était prisonnier à Force au moment de l'attaque et que quatre chefs y ont été tués ainsi que deux à Katenga, de même que des

soldats, qu'il ne connaît pas les chefs tués par leurs noms mais qu'il a vu les grades. Le livret militaire du prisonnier ne serait pas un livret militaire mais un laissez-passer pour tous ceux qui se rendent à Albertville. Selon le prisonnier il y a à Nyangi vingt-cinq gardes, un mortier et un canon, et ces armements sont disposés sur le chemin qui va vers Makungo. La prison se trouve à un kilomètre de Force en direction d'Albertville, où ont été entreposés les corps des attaquants révolutionnaires, et les gardiens ont enlevé les montres et les chaussures de certains qui ont été enterrés par des civils.

Le commandant Calixte est d'accord pour qu'on prépare quelques hommes à lui et qu'ils apprennent à faire fonctionner un mortier, un canon et une batterie anti-aérienne, même si lui ne possède aucune de ces armes, et nous attendons par conséquent le retour du capitaine Zacharie (substitut de Mundandi) pour amener ces hommes à Front-de-Force¹. Les hommes qui sont sur le front Makungo ont commencé aujourd'hui les classes ; pour le reste des hommes du commandant Calixte, à propos de Faum², je ne peux encore rien vous dire. D'ici à quelques jours nous vous enverrons plus de détails sur la situation, détails que nous enverrons naturellement par un Cubain, dans une enveloppe scellée.

Moja.

Et peu après parvenait la meilleure nouvelle de ces jours-ci, une douce brise. L'embuscade avait connu un certain succès. Vingt-cinq Rwandais et vingt-cinq

1. Le capitaine Zacharie refusa de recevoir les Congolais sur son front en prétendant qu'ils venaient dans leur cantonnement pour voler.

2. Le commandant Faumé, selon nos informations, s'était séparé de Calixte, apparemment en raison d'une brouille entre eux, et se trouvait dans la plaine, avec des armes en abondance. À ce moment nous cherchions à y voir plus clair et espérions trouver un homme parmi les chefs congolais.

Cubains, commandés respectivement par le capitaine Zacharie et par Mbili, en réalité sous la direction de ce dernier, avaient réalisé l'action, si du moins elle méritait un tel nom.

Le repérage d'Azi avait montré que les camions passaient un par un sans escorte. Les cinquante hommes attaquèrent un camion qui transportait cinq soldats. Un coup de bazooka de Sultan ouvrit le feu et durant plusieurs minutes, le tir fut concentré sur le véhicule et les mercenaires, tous noirs, furent criblés de balles. Un seul portait une arme, car c'était un camion de transport chargé de nourriture, de cigarettes et de boissons. Du point de vue d'une préparation graduelle en vue d'actions de plus grande envergure, la prise ne pouvait être meilleure, mais plusieurs accidents assombrèrent le tableau.

Dès le début de la fusillade, les Rwandais reculèrent en courant et en tirant, et cela mit nos hommes en danger ; concrètement, le camarade Arobaini fut blessé à la main, et il perdit un doigt, arraché par la balle qui emporta le métacarpe.

Deux exemples qui donnent une idée du caractère encore primitif du Congo : le capitaine Zacharie, quand il apprit la blessure causée par la rafale de F.M., l'examina et estima que la punition était de deux doigts, et il sortit à l'instant un couteau pour appliquer au coupable la loi du Talion ; il aurait tranché les extrémités du pauvre diable si Mbili n'était pas intervenu pour obtenir sa grâce avec beaucoup de tact. L'autre exemple concerne un soldat rwandais qui est parti en courant dès les premiers coups de feu (tirés par nous, car il n'y a pas eu de riposte) ; l'un de nos hommes, qui faisait fonction de sur-

veillant, car chaque Cubain accompagnait un Rwandais, l'a attrapé par le bras pour le stopper ; le garçon, paniqué, pour se libérer de cet agresseur qui l'empêchait d'aller se cacher, a infligé au Cubain une spectaculaire morsure à la main.

Autant d'exemples significatifs qui montraient l'ampleur du chemin restant à parcourir pour transformer cette masse informe d'hommes en armée. Malheureusement le tragi-comique de cette embuscade ne s'arrête pas là ; après quelques moments de stupeur, les brillants vainqueurs trouvèrent que le plus précieux de tout se trouvait en haut du camion : des bouteilles de bière et de whisky. Mbili a essayé de leur faire emporter la nourriture et détruire les bouteilles mais cela s'est révélé impossible ; en quelques heures, tous les combattants étaient ivres sous l'œil étonné et réprobateur de nos hommes qui n'avaient pas la permission de boire. Ils ont ensuite tenu une assemblée et décidé de ne pas rester dans la plaine pour y mener d'autres actions, comme c'était programmé, mais de rentrer à la Base ; ils en avaient assez fait. Mbili, par diplomatie, pour ne pas forcer les choses, se voyant rester seul avec les Cubains, dut accepter. Sur le chemin du retour, le capitaine Zacharie, ivre, tomba sur un paysan qu'il abattit sur place, prétendant qu'il s'agissait d'un espion.

Le plus curieux de tous ces incidents est que, lorsque j'expliquai à Masengo le danger d'attitudes pareilles à l'égard des paysans, il justifia d'une certaine façon l'acte de Zacharie puisque la tribu qui habitait la zone était hostile à la Révolution. Ce qui signifie que les hommes n'étaient pas catalogués selon leurs positions personnelles, mais englobés dans le concept de tribu dont il est

très difficile de sortir, quand une tribu est amie, tous ses membres le sont, et quand elle est ennemie, c'est la même chose. Il est clair que ces schémas, non seulement ne permettent pas le développement de la Révolution mais ils sont dangereux car, comme cela a été démontré par la suite, certains membres des tribus amies étaient des informateurs de l'armée ennemie et, à la fin, presque toutes devinrent nos ennemies.

Nous avons remporté la première victoire qui dissipait quelque peu le mauvais goût antérieur, mais l'observation des éléments laissait voir une telle masse de problèmes que je commençai à réajuster mes calculs quant au temps nécessaire; cinq ans constituaient un terme très optimiste pour mener la Révolution congolaise à la victoire, si tout devait s'appuyer sur le développement de ces groupes armés jusqu'à la construction d'une armée de libération adulte. À moins que la guerre ne prenne une autre orientation, une possibilité qui me semblait chaque jour plus lointaine.

Larguer les amarres

Comme d'habitude, je faisais dans mon journal de campagne l'analyse du mois écoulé (juillet) :

Légère amélioration par rapport au mois précédent ; Kabila est venu, il est resté cinq jours et est reparti, ce qui a accentué les rumeurs sur sa personne. Ma présence ne lui plaît pas mais il semble l'avoir acceptée pour le moment. Jusque-là, rien ne laisse penser qu'il est l'homme de la situation. Il laisse passer le temps et ne s'intéresse qu'aux querelles politiques et tout indique qu'il est trop porté sur la boisson et les femmes.

Sur le plan militaire, après le désastre de Front-de-Force et le presque désastre de Katenga, il faut relever de petits succès, deux petites actions à Kabimba, l'embuscade de Front-de-Force, celle de Katenga avec l'incendie d'un pont. D'autre part, il y a un certain début d'entraînement et l'on annonce la recherche d'hommes de meilleure qualité sur d'autres fronts. La détestable méthode de répartir les armes sans ordre ni concertation perdure. Mon impression est que l'on peut avancer, même à rythme très lent, et qu'il y a une chance pour que Kabila me laisse tenter quelque chose. Jusque-là je me sens plutôt dans la peau d'un stagiaire.

Des nouvelles arrivaient d'une embuscade à Katenga ; les garçons y étaient restés quatre jours et s'étaient retirés parce que les gardes ne passaient pas par le chemin. Avant de partir, ils avaient incendié et détruit un pont. C'est à cette action que je me réfère dans l'analyse du mois.

Ce qui est terrible, c'est que les mêmes conditions d'indiscipline et de manque d'esprit combatif s'observaient dans cette zone.

Azi arriva de Front-de-Force avec quatorze hommes, tous cubains, pour chercher le ravitaillement nécessaire à une nouvelle tentative d'embuscade, un peu plus ambitieuse cette fois. Vu les conditions de la zone, il est nécessaire d'apporter des réserves de nourriture. Le ravitaillement est l'une des questions névralgiques pour les troupes en campagne ; dans la zone où ils avaient leurs cantonnements fixes existait la possibilité de trouver de la viande et du manioc, qui est la base de l'alimentation, mais les plantations importantes de cette tubercule se trouvent dans la plaine, car c'est là que les paysans la cultivaient, là où ils habitaient, et c'est seulement face aux déprédations causées par les soldats ennemis qu'ils avaient abandonné leurs parcelles pour se réfugier sur les terres plus inhospitalières de la montagne. Pour aller chercher du manioc, il faut effectuer des expéditions très longues qui présentent un certain danger. Ces expéditions furent lancées par les Cubains, puisque les Rwandais s'y refusaient systématiquement, sous prétexte que c'était au commandement de leur fournir le ravitaillement. Il y eut même des jours où la nourriture manquait. Ils refusèrent alors de suivre les séances d'initiation aux armes lourdes ou de réaliser tout autre travail prépa-

ratoire. La phrase utilisée, encore une des formules que nous dûmes subir durant tout notre séjour au Congo, était « *Hapana chakula, hapana travaillé* », ce qui signifiait à peu près « pas de nourriture, pas de travail ».

Trois nouveaux camarades, Sita, Saba et Baati, réclamaient leur retour à Cuba, je fus extrêmement dur à leur endroit, refusant absolument d'envisager leur départ, mais leur ordonnant de rester à la Base pour s'occuper des tâches de ravitaillement.

Le 6 août, nous apprîmes la nouvelle de la destitution de Gbenye par Soumialot ; deux jours plus tard, Masengo vint me voir pour me dire qu'il partait pour Kigoma, convoqué par Kabila, et qu'il reviendrait le lendemain. Nous discutâmes de tous les problèmes externes du Mouvement et il me dit que, concernant la destitution de Gbenye par le Conseil révolutionnaire, Soumialot n'avait pas, à son avis, l'autorisation de prendre une mesure de ce type, mais qu'ils allaient discuter de tout cela avec Kabila et qu'il pourrait ensuite mieux m'expliquer ce qui s'était passé.

Masengo partit, ce qui entraîna la dissolution immédiate du groupe qui s'entraînait sur le lac. C'est le même qui avait déjà vu ses effectifs et son moral fortement baisser au lendemain du départ de Kabila ; les travaux avaient été suspendus, les tranchées étaient à moitié creusées, et nous avions pu vérifier leur esprit combatif et leur organisation quand l'alarme fut donnée en raison de l'apparition d'un petit bateau ennemi. Il fut impossible d'établir une seconde ligne de défense, comme c'était prévu, parce qu'on ne trouvait pas les hommes, tandis qu'en première ligne il manquait plusieurs des chefs de peloton ; une ligne précaire put se former dans

les tranchées non terminées et déjà à moitié éboulées, avec les volontaires qui se présentèrent. À présent, avec le départ de Masengo, le groupe entier disparaissait, dissout dans le pandémonium de Kibamba.

Les bagarres recommençaient, car personne ne reconnaissait l'autorité des chefs suppléants. On en venait parfois aux mains, à d'autres occasions on sortait les fusils ou les armes blanches. Une fois, l'un des responsables dut même venir se réfugier honteusement dans la maison des Cubains parce qu'un soldat lui avait demandé du riz, qu'il avait refusé de lui donner et que le soldat avait sorti son arme, ce qui avait provoqué sa fuite jusqu'au « sanctuaire » des Cubains qui, heureusement, étaient respectés. Je crois que le soldat finit par obtenir son riz, en tout cas, il n'y eut pas de sanction disciplinaire. Tel était l'état du moral des troupes dès que les principaux responsables quittaient l'état-major.

Pour éviter la contagion, j'envoyai hors de la Base les Cubains utiles, n'y laissant que ceux qui avaient demandé leur rapatriement, les servants des mitrailleuses sur le lac, les malades et quelques instructeurs. Je me fixai pour objectif d'attendre quelques jours et, si rien ne se passait, de partir directement pour le front, sans plus mendier d'autorisations.

De par le ton de certaines notes et des conversations avec plusieurs camarades, je me mis à douter du sens de certaines phrases. Dans les petits comptes rendus des actions de guerre ou des missions d'exploration, il arrivait un moment où, l'essentiel de l'opération ayant échoué, surgissait l'explication : « Les Congolais ont refusé d'y aller », « les Congolais ont refusé de se battre », « les Congolais etc. ». Compte tenu de cela et de la situa-

tion tendue entre ceux qui avaient demandé d'abandonner le combat et ceux qui restaient, je rédigeai un « Message aux combattants » pour qu'il soit lu sur les fronts où se trouveraient les troupes. Le tourbillon des mois qui suivirent et l'instabilité extrême de ma situation empêchèrent la répétition de ces messages, dont je ne sais s'ils auraient eu quelque influence. Je transcris le seul qui a été lu ; il donne une idée de la situation jusque-là et de mon opinion sur les problèmes que nous rencontrions.

Message aux combattants

Camarades,

Pour quelques-uns d'entre nous cela fera quatre mois dans quelques jours que nous sommes arrivés sur ces terres ; une brève analyse de la situation s'impose.

Nous ne pouvons pas prétendre que la situation se présente bien : les chefs du Mouvement passent le plus clair de leur temps en dehors du territoire, ce qui peut se comprendre s'agissant de chefs politiques dont le travail de direction comporte de nombreuses facettes, mais qui est incompréhensible pour des cadres moyens. Et pourtant ces cadres moyens voyagent tout aussi souvent et demeurent des semaines entières en dehors du pays, offrant un très mauvais exemple. Le travail d'organisation est quasiment inexistant, vu que les cadres moyens en question ne travaillent pas, ne savent d'ailleurs pas travailler et que personne ne leur fait confiance.

Les chefs locaux exercent un chantage sur ces cadres moyens qui sont chargés de tâches similaires à celles de l'état-major et obtiennent des armes et des munitions sans démontrer qu'ils en font bon usage ; on donne toujours plus d'armes à toujours plus d'hommes manquant d'en-

traînement et d'esprit combatif, sans que l'on progresse d'un pouce dans l'organisation. Ce tableau explique que l'indiscipline et le manque d'esprit de sacrifice soient la caractéristique dominante de tous les groupes de guérilla. Naturellement, il est hors de question de gagner une guerre avec des troupes pareilles.

Il faut nous demander si notre présence a eu un quelconque impact positif. Je crois que oui ; beaucoup des difficultés que nous rencontrons, entre autres mon impossibilité pour l'heure de sortir d'où je me trouve, sont dues à la différence entre nos deux troupes et à la peur des confrontations entre un type de dirigeant et un autre. Notre mission est d'aider à gagner la guerre, nous devons utiliser cette réaction négative et la transformer en quelque chose de positif. C'est pourquoi il est nécessaire d'accroître notre travail politique. Il faut donner l'exemple de notre différence mais sans nous attirer l'hostilité des cadres qui peuvent voir en nous l'image inversée de toutes leurs fautes.

Il est donc nécessaire, en premier lieu, de s'efforcer d'exercer une véritable camaraderie révolutionnaire à la base, entre les combattants ; c'est de là que surgiront les cadres moyens de demain. Nous disposons en général de plus de vêtements et de nourriture que les camarades d'ici ; il faut partager au maximum mais de façon sélective avec les camarades qui font la preuve de leur esprit révolutionnaire, tout en enseignant le plus possible. Notre expérience doit être transmise aux combattants d'une façon ou d'une autre ; le désir d'enseigner doit être primordial, mais pas de façon pédante, en regardant de haut ceux qui ne savent pas, mais en mêlant de la chaleur humaine à notre enseignement. La modestie révolutionnaire doit guider notre travail politique et doit être l'une de nos armes fondamentales, en plus de l'esprit de sacrifice qui ne doit pas être un exemple seulement pour les camarades congolais, mais aussi pour les plus faibles d'entre nous. Nous ne devons jamais nous

demander si notre position est plus dangereuse que celle d'un autre ou si on exige plus de nous ; d'un authentique révolutionnaire il faut exiger plus parce qu'il a plus à offrir. Enfin n'oublions pas que nous ne connaissons qu'une toute petite partie de ce que nous devons connaître, il nous faut en savoir plus sur le Congo pour nous lier davantage avec les camarades congolais, mais il nous faut apprendre ce qui nous manque de culture générale ou même de l'art de la guerre sans nous croire savants dans ce dernier domaine ni penser que c'est la seule chose que l'on nous demande de connaître.

Pour conclure ce message, je veux vous lancer deux mises en garde :

1) Les relations entre camarades : tout le monde sait qu'un groupe de camarades n'a pas fait honneur à sa parole de révolutionnaire ni à la confiance qu'on lui avait faite, et a demandé d'abandonner le combat. Ce fait ne peut avoir de justification et je réclamerai les sanctions morales les plus sévères à leur rencontre. Mais nous ne devons pas oublier un autre fait ; ce ne sont pas des traîtres ; ils n'ont pas à être traités avec un mépris manifeste. Entendons-nous bien, pour un révolutionnaire, leur acte est le plus condamnable qui soit, mais c'est aussi parce qu'il s'agit de l'acte d'un révolutionnaire qu'il est condamnable, s'il ne l'était pas, ce ne serait qu'une simple fuite au milieu d'autres. Aujourd'hui, ces camarades se sentent acculés et ils se serrent les coudes pour tenter de se défendre et de justifier un acte qui n'a pas de justification. Ils doivent passer encore plusieurs mois ici ; la honte, qu'ils ressentent sans aucun doute même s'ils la dissimulent, peut permettre, si nous les traitons avec un esprit de camaraderie, de sauver l'un ou l'autre et de les amener à partager à nouveau un sort mille fois préférable, quoi qu'il arrive, à celui de déserteur moral. Sans oublier leurs fautes, donnons-leur un peu de chaleur ; ne les obligeons pas à s'autojustifier pour se défendre de la glace qui les entoure.

2) On a pu relever dans certains rapports et surtout dans les expressions utilisées par les camarades le mépris qu'ils ressentent face à l'attitude des camarades congolais au combat. Cela entraîne deux inconvénients : le premier est que les Congolais s'en rendent compte ; observez deux personnes parler dans l'une des langues que vous ne comprenez pas et vous vous rendrez compte que l'on parle de vous et en quels termes ! Un geste méprisant peut ruiner quarante actions positives. D'autre part, le Congolais finit par avoir bon dos. On ressent déjà les effets de l'exagération quant à l'attitude des Congolais, ce qui peut constituer un bon prétexte pour ne pas remplir telle ou telle tâche. Notre fonction primordiale est d'éduquer des hommes pour le combat et s'il n'y a pas de rapprochement réel, cette éducation est impossible, elle ne porte pas seulement sur la façon de tuer un individu mais aussi sur le comportement face aux souffrances d'une longue lutte ; on y parvient lorsque le maître peut lui aussi être pris comme modèle à suivre par les élèves. Ne l'oubliez pas, camarades, et n'oubliez pas non plus que si un vétéran de notre guerre de libération prétend qu'il ne s'est jamais enfui en courant, vous pouvez le traiter de menteur en face. Il nous est tous arrivés de nous enfuir et de traverser la période sombre où nous avons peur de notre ombre ; c'est une étape qu'il faut les aider à franchir car, naturellement, les choses sont plus difficiles ici en ce qui concerne le développement de la conscience, car le niveau de développement est bien moins élevé que le nôtre à cette époque.

Ce message doit être discuté entre les membres du Parti qui me feront parvenir toute suggestion utile, puis être lu aux camarades et brûlé ensuite ; il ne faut pas qu'on puisse le trouver sur le front. Là où se trouveraient des camarades abandonnant le combat, il ne sera pas lu.

Un salut révolutionnaire à tous.

Tatu, 12 août 1965.

Le délai que je m'étais fixé était écoulé. Ni Masengo ni Kabila n'étaient arrivés. Le 16 je montai à la Base supérieure et le 18 je partis pour Front-de-Force – départ à l'aube et arrivée le soir, à l'issue d'une marche sur le plateau séparant les deux endroits qui me sembla interminable. Je me sentais un peu comme un délinquant en fuite mais j'étais déterminé à ne pas retourner à la Base avant longtemps.

Semer au vol

J'avais à peine eu le temps d'arriver à Front-de-Force et de m'écrouler par terre avec plaisir, moulu de fatigue, que les camarades étaient déjà là pour se plaindre de l'attitude des Rwandais, surtout du capitaine Zacharie qui utilisait des procédés tels que les châtiments corporels à l'égard des hommes et qui, ils n'en doutaient pas, était capable d'assassiner n'importe qui. Nous avions pourtant été cordialement accueillis. Le lieu choisi pour le cantonnement était situé en bordure d'une zone de végétation qui monte d'un ravin, sur des collines de pâturages naturels qui en cette époque de sécheresse n'avaient pas un brin d'herbe ; de jour la température est agréable mais la nuit il fait assez froid et il faut dormir près du feu. Pour me défendre des rigueurs du climat, je m'installai sur une peau de vache, tout près du feu ; je dormis bien mais fus immédiatement la victime de l'une des bêtes féroces de la région, un pou qui vit surtout dans le linge et qui prospère dans toute cette zone de froid relatif et d'hygiène inexistante.

Du haut de notre campement on apercevait la bourgade de Bendera avec ses installations électriques. En l'examinant de mes yeux, je pus visualiser à quel point

il était stupide d'avoir attaqué de manière frontale ; pour nous et les forces dont nous disposions, c'était un véritable réduit fortifié.

Grâce aux dernières nouvelles reçues nous pouvions avoir une idée complète des différents fronts composant le secteur oriental du combat au Congo. Bien que le nombre d'armes distribuées fut largement supérieur, les quantités disponibles étaient approximativement les suivantes :

À Uvira, quelque trois cent cinquante fusils, un canon, quelques mitrailleuses antiaériennes, un mortier.

Dans la vaste région de Fizi, qui comprenait Baraka, on pouvait calculer entre mille et deux mille hommes en armes, pour une grande part répartis dans les villages, quelques mitrailleuses antiaériennes, un canon, quelques mortiers.

Lambert, à Lulimba, pouvait compter sur cent cinquante fusils, d'après nos calculs, trois mitrailleuses antiaériennes, un canon et deux mortiers ; en continuant par la route de Kabambare, se trouvait un autre petit détachement de Lambert avec environ quarante-cinq hommes, des armes légères et des bazookas.

Ensuite, répartis le long de la route qui va jusqu'à Kabambare, différents groupes disposant en général de peu d'armes lourdes, seulement des fusils, et pas en grandes quantités, et ce, selon les informations, jusqu'à Kasengo. Dans ce secteur aussi l'autorité de l'état-major central était dévaluée ; l'un de nos hommes avait été témoin d'une discussion avec un émissaire du lac, au cours de laquelle l'homme de la plaine expliquait que ceux qui étaient restés ici étaient désarmés alors que

ceux qui avaient couru se réfugier dans les montagnes avaient toutes les armes.

Entre Lulimba et Force se trouvaient quelques détachements que nous connaissions mal, celui de Kalonda-Kibuye, qui disposait semble-t-il à ce moment-là d'une soixantaine d'armes ; celui de Mukundi qui en avait cent cinquante ; le fameux Faume, qui était comme une légende car on n'avait jamais pu le localiser, avec cent cinquante armes. Plus les deux groupes qui étaient dans les montagnes, Calixte, cent cinquante armes, Mundandi qui en avait eu près de trois cents, trois mitrailleuses, deux canons et deux mortiers, mais ces chiffres avaient beaucoup diminué à cause des désertions qui s'effectuaient habituellement avec armes et bagages.

Au sud, à Kabimba, environ cent cinquante armes, deux mitrailleuses antiaériennes, un canon et deux mortiers. Et une grande quantité dispersée le long du lac, comprenant des fusils, plusieurs mitrailleuses antiaériennes, quelques mortiers en réserve et le canon dont j'ai déjà décrit l'originalité de l'emplacement.

Nous reçûmes des nouvelles satisfaisantes de l'embuscade de Mbili. Cette fois la proie était plus grosse mais l'action n'avait pu se dérouler comme prévu à cause des paysans qui utilisent la route ; ils découvrirent les traces d'un groupe bizarre sur le chemin et coururent donner l'alerte à Front-de-Force, à quelques kilomètres de là. Quand il fut évident que les paysans s'étaient enfuis en reconnaissant les signes d'une embuscade, Mbili ordonna à tout le monde d'être en alerte et renforça les postes côté Front-de-Force, en se préparant, s'il n'y avait pas d'autres incidents, à changer d'endroit dans la nuit. Mais à dix heures du matin

arriva d'Albertville une Jeep escortée par deux véhicules blindés ; Sultan fut à nouveau chargé d'ouvrir le feu, il toucha le premier véhicule et le détruisit avec un second tir. Le camarade Afende détruisit d'un coup de bazooka la Jeep qui était à moins de dix mètres, ce qui explique qu'Afende lui-même et Alacre aient été blessés par les éclats du projectile, et les camarades de l'arrière liquidèrent le second véhicule blindé à la grenade (il s'agit de véhicules ouverts, équipés d'une mitrailleuse, son servant perché sur une espèce de tourelle, conduits par un chauffeur et un assistant). On dénombra au total sept morts, dont plusieurs rouquins qui, estimait Mbili, pouvaient être américains, mais qui, on le sut plus tard, étaient belges. Mais au moment de récupérer matériel et documents, les troupes en provenance de Front-de-Force, évidemment alertées par les paysans, arrivèrent et une fusillade éclata tout au bout de l'embuscade. Il fallut se retirer sans plus attendre et ni les armes ni les documents ne purent être saisis ; certains hommes se perdirent dans un premier temps, mais réapparurent ensuite ; un seul Rwandais ne revint pas à la Base : les agences de presse impérialistes qui donnaient le nombre exact des mercenaires tués – sept – parlaient d'un ennemi tué, et il est logique d'imaginer qu'il avait été atteint par une balle perdue.

Les documents auraient été très utiles car, selon les déclarations ultérieures de deux prisonniers capturés en chemin, ces hommes étaient chargés de plans spéciaux pour Front-de-Force, sans doute étaient-ils censés élaborer le plan d'attaque général ou procéder à des reconnaissances dans le secteur à cette fin. La Jeep traînait une petite remorque dont le contenu ne put être

précisé ; c'était peut-être un groupe électrogène pour le relais radio ou des documents. Tout semblait indiquer qu'il s'agissait de gros poissons et ces documents nous auraient décidément été d'une utilité inappréciable.

Comme la fois précédente, les Rwandais demandèrent à rentrer immédiatement à cause du manque de nourriture mais Mbili, qui avait retenu la leçon, déclara qu'il restait avec ses hommes (les Cubains), et en définitive, après une longue assemblée, les Rwandais décidèrent de rester aussi. Nous étions parvenus à envoyer de la nourriture depuis le campement ; ils tuèrent un éléphant, animal assez abondant dans cette région. Ils n'étaient pas menacés par la faim.

Après les réunions et assemblées habituelles, un nouvel emplacement pour une seconde embuscade fut retenu. Tout ce qui tomba entre nos mains, ce furent deux commerçants, chacun sur une bicyclette, chargés de nourriture et de deux bonbonnes de *pombe* (Mbili fit immédiatement vider l'alcool pour éviter la répétition des scènes antérieures). Une fois de plus des paysans découvrirent l'embuscade et retournèrent vers Front-de-Force. D'un commun accord avec les Rwandais, il fut décidé de lever le camp et de rentrer à la Base. Avant de partir, ils essayèrent de faire sauter la ligne électrique d'un coup de bazooka mais manquèrent leur tir.

J'allai accueillir les hommes qui gravissaient les pentes escarpées avec un moral nettement plus élevé ; les Rwandais avaient eu un comportement nettement meilleur et bien qu'il n'y ait pas non plus eu de combat, car les Belges avaient été totalement surpris, de nombreux combattants étaient demeurés sur place et avaient participé à la fusillade. Je fis alors la connaissance du

capitaine Zacharie. Nos premiers entretiens ne furent pas des plus cordiaux, mais son attitude changea par la suite. Ils avaient fait prisonniers les deux commerçants et je proposai d'en garder un en otage — car ils étaient parents — et de faire travailler l'autre pour nous en l'envoyant établir des contacts à Albertville, mais Zacharie refusa en soulignant qu'il pouvait s'agir d'espions et les deux hommes furent finalement envoyés à la Base du lac, d'où ils tentèrent de s'échapper. L'un d'entre eux au moins fut tué par ses gardiens dans des circonstances répugnantes.

J'envoyai une nouvelle note à Masengo où j'insistais sur la nécessité de suivre une politique conséquente et habile à l'égard des paysans pour éviter les difficultés comme celles rencontrées dans l'embuscade, et je lui proposais d'entamer un travail d'espionnage à travers les prisonniers; je lui suggérais aussi un plan de ravitaillement pour le front auquel collaboreraient les paysans qui seraient récompensés en recevant une partie des marchandises transportées par eux depuis le lac, où elles étaient stockées, puisque cette route était toujours ouverte. D'un autre côté, j'insistais sur la nécessité d'un commandement unique pour le front; cette dispersion des forces indépendantes était inacceptable, plus encore si l'on observait l'anarchie et les rivalités, allant jusqu'à de violents affrontements entre l'un ou l'autre groupe.

Nous étions convaincus que les Rwandais, malgré leurs progrès, ne pouvaient aller guère plus loin et nous devions mettre l'accent dans notre enseignement sur les Congolais qui, en définitive, étaient ceux qui devaient libérer le Congo. Il fut donc décidé de laisser avec eux le camarade Maffu à la tête de douze hommes, pour

ne pas blesser les susceptibilités, et de transférer pour le moment le reste de la troupe sur le front de Calixte, où j'allais les accompagner. Avant de partir nous résolûmes d'envoyer Tom réaliser une inspection de type politique sur le lac ; il devait ensuite se rendre à Kabimba pour préciser la situation régnant à cet endroit, car j'avais quelques réserves sur la façon dont le camarade Aly considérait les relations avec les Congolais.

Avant le départ de Tom, nous organisâmes une réunion du Parti où nous analysâmes une nouvelle fois tous les problèmes existants et où l'on résolut d'élire quelques membres pour qu'ils assistent le « politique » dans sa tâche. Le vote désigna à l'unanimité Ishirini et Singida pour le groupe qui devait continuer avec nous et Alasiri pour le petit groupe qui devait rester avec Maffu. Des garçons magnifiques tous les trois. Nous critiquâmes pourtant le camarade Singida pour des propos violents à l'égard des Congolais, et dans une autre réunion d'état-major, je critiquai pour ma part Azi et Azima, pour leur façon incorrecte de traiter les Rwandais.

Avant notre départ pour le front de Calixte, les Rwandais me demandèrent un entretien auquel assistèrent le capitaine Zacharie, le secrétaire à l'organisation du Parti, le chef de la jeunesse et quelques autres. Nous parlâmes de la guerre en termes généraux, de la façon de la mener, de l'entraînement des hommes. À la fin, le secrétaire à l'organisation me demanda de faire une critique du travail des Rwandais jusque-là, et je lui signalai deux points faibles selon moi :

Premièrement, l'attitude fataliste face à la nourriture. Les Rwandais se faisaient apporter des vaches par les paysans ; tout au plus parfois daignaient-ils envoyer des

soldats les chercher. (Ils avaient commencé à manger du singe, dont la chair oscille entre savoureuse et comestible selon le degré de faim, à notre avis, et, sauf les derniers jours, ils n'avaient pas été capables d'aller chercher le manioc qui se trouvait plus bas dans la plaine). Je leur expliquai que l'Armée populaire devait être une armée pratiquant l'autosubsistance, en communion permanente avec le peuple ; elle ne pouvait pas se comporter en parasite mais au contraire être le miroir où les paysans devaient se regarder.

Secundo, la méfiance excessive à l'égard des Congolais ; je les incitai à s'unir à eux, en soulignant que le résultat de la lutte au Rwanda dépendait du résultat de la lutte au Congo, car celle-ci signifiait une confrontation de plus grande ampleur contre l'impérialisme.

Dans leur réponse, ils acceptèrent la critique sur le premier point et donnèrent quelques exemples sur la façon dont ils avaient commencé à corriger les choses, mais ils ne dirent rien sur le second, ce qui semblait indiquer qu'ils n'acceptaient pas les remarques ou, en tout cas, n'étaient pas disposés à changer d'attitude.

Je reçus des messagers de la Base avec des lettres de Dar es-Salam et plusieurs nouvelles. L'une d'elles, de Pablo, expliquait quelques points importants. Elle est datée du 19 août 1965.

Tatu,

Ce voyage était planifié selon ton ordre¹. Il a été retardé à cause d'un câble de La Havane annonçant l'arrivée d'un messenger, le messenger est là et prend des dispositions pour traverser, et il sera bientôt avec toi.

Deux questions : un groupe d'hommes est en chemin

pour l'organisation d'une Base d'instruction où pourront par la suite être instruits des camarades mozambicains et d'autres mouvements de la région. À l'origine, ce groupe avait été demandé par le gouvernement tanzanien pour l'instruction de Mozambicains et la réalisation d'une opération qu'Osmany t'a sûrement expliquée et qui a dû être annulée pour des raisons particulières, et il a été demandé que le groupe se rende à Tabera pour prendre en charge la Base de là-bas et y entraîner des Congolais. Mais ils souhaitent maintenant, en accord avec Soumialot, que la Base soit située à l'intérieur, pour éviter d'avoir à transporter des hommes de là-bas à ici, mais qu'elle serve aussi à l'entraînement des Mozambicains et d'autres mouvements de libération de la région.

L'autre question est celle concernant différents groupes de Congolais qui sont venus me voir ces derniers jours et qui, d'une façon ou d'une autre, te connaissent. Sous prétexte que Kabila ne veut pas entrer au Congo, ils essaient d'œuvrer pour leur propre compte. Tout ce qu'ils ont, c'est un désir, un peu d'ambition et l'envie de s'abriter derrière ta personnalité et nos hommes pour créer leur propre groupe. Je leur ai expliqué les dangers que cela peut entraîner car cela tend à diviser le Mouvement et qu'avant de se lancer dans n'importe quelle activité ils doivent d'abord en parler avec Kabila, et avec toi là-bas, que c'est ainsi que fonctionnent nos engagements.

Kabila est venu nous voir et nous a expliqué cette situation ; il a déclaré avoir expulsé ces camarades et avoir discuté avec le gouvernement tanzanien pour que, chaque fois que l'un d'entre eux se présenterait en faisant état de sa qualité de combattant, il soit renvoyé au Congo, et il est également allé expliquer la situation dans les ambassades auxquelles ces camarades avaient rendu visite.

Il a promis de retourner sur place.

Je t'embrasse,

Pablo.

Je répondis à Pablo que je n'avais pas confiance en Kabila, mais que les autres qui se trouvaient là-bas étaient encore pires, qu'ils n'avaient même pas d'intelligence minimum et que de toute façon c'était à lui qu'il fallait rester lié, que nous devions l'assurer que nous travaillerions honnêtement au renforcement de l'unité sous son commandement ; il devait dissiper toutes craintes en la matière. Je lui exprimai mes réserves sur la décision d'envoyer des instructeurs faire une base ici, vu que les hommes des autres mouvements risquaient de percevoir une telle image d'indiscipline, de désorganisation, de démoralisation complète, que le choc serait très rude pour quiconque viendrait se former aux tâches de libération. Je lui disais que j'espérais que cette initiative n'était pas de lui, car elle était extrêmement dangereuse.

Nous partîmes pour le campement de Calixte, laissant les hommes convenus plus Moja et quelques autres qui devaient attendre Zacharie parti en mission de ravitaillement. Il avait promis de participer à un combat avec les Congolais en emmenant une douzaine d'hommes et nous espérons qu'il tiendrait parole.

Le campement de Calixte est situé à environ deux heures et demie de marche, dans les montagnes, en suivant la crête qui surplombe la plaine ; c'est un endroit idéal quant à sa défense car les falaises sont extraordinairement abruptes et dépourvues de végétation, et il est très facile d'en interdire l'accès rien qu'en tirant au fusil. Il était constitué de petites cases en paille qui abritaient de quatre à dix personnes, sur des paillasses en canne de bambou. On nous assigna quelques-unes de ces cases

qui étaient vides. L'endroit était plus confortable et il faisait moins froid, mais il y avait autant de poux qu'à Bendera.

Calixte était sur le point de partir, convoqué à Lulimba par Lambert ; il me reçut apparemment avec joie, en disant qu'il était content que nous soyons là, mais que notre présence parmi les Rwandais ne lui plaisait pas. Je lui expliquai que nous avions suivi les ordres en instruisant ce groupe, mais que nous voulions travailler avec lui. La conversation fut aimable mais sans la communication directe existant avec les Rwandais car Calixte ne parlait pas un mot de français et mon swahili a toujours été très imparfait, de sorte que nous devions compter sur les traducteurs cubains qui ne dominaient pas les nuances. Il était très difficile de donner des explications complexes.

Du cantonnement même on dominait toute la plaine adjacente, les villages de Makungo, Nyangi, Katenga et même Front-de-Force. Je parlai à Calixte de la nécessité d'être plus près des gardes pour les harceler continuellement et d'aguerrir la troupe en lui proposant de le faire sans plus attendre ; il tomba d'accord et j'envoyai un groupe dirigé par Azi en reconnaissance, en choisissant comme base provisoire un petit village situé à environ quatre kilomètres de Makungo. Nous nous préparâmes à descendre immédiatement avec la collaboration du second de Calixte, chef provisoire du campement, qui mobilisa ses hommes et dut lutter contre la répugnance qu'ils ressentaient dès qu'il s'agissait de se rapprocher de l'ennemi.

Avant de partir, profitant du dimanche, les paysans se réunirent pour donner une fête en notre honneur, où

des hommes vêtus en démons de la forêt, ou quelque chose dans le genre, dansent leurs danses rituelles et où tout le monde va adorer l'idole, une simple pierre placée près de la cime d'une montagne et entourée d'une barrière en bambou, arrosée à intervalles réguliers du sang de l'animal sacrifié ; on en profita pour boire et manger à profusion.

Les paysans se montrèrent extrêmement aimables à notre égard, et je leur en fus si reconnaissant que je repris mon vieux métier de médecin qui vu les circonstances se bornait à faire des piqûres de pénicilline contre la maladie traditionnelle, la chaude-pisse, et à distribuer des comprimés contre le paludisme.

Et nous nous lançâmes à nouveau dans la tâche pénible d'enseigner le b.a.-ba de l'art de la guerre à des gens dont la détermination ne sautait pas aux yeux, c'est le moins qu'on puisse dire. Tel était notre labeur de semeurs, lançant avec désespoir des graines d'un côté et de l'autre, essayant d'en faire germer une avant l'arrivée de la mauvaise saison.

Tentative de « travail suivi »

Dans la zone de Makungo, avec la nouvelle fournée d'aspirants guérilleros, nous essayions de continuer les petites leçons d'embuscade que nous avions commencées sur la route entre Albertville et Front-de-Force. La troupe était de plus en plus hétérogène car le capitaine Zacharie était arrivé avec dix autres Rwandais ; la tâche était de se rapprocher pour établir un front uni.

Les troupes ennemies étaient cantonnées à : Front-de-Force, à trois ou quatre heures à pied de notre campement ; Nyangi, juste en face ; Katenga, à deux heures ; puis, à cinquante kilomètres, Lulimba. Notre intention était d'attaquer sur le chemin entre Katenga et Lulimba et de les arrêter s'ils essayaient d'avancer depuis Nyangi, petit village au bord d'une route abandonnée, plus proche de la montagne, où est situé aussi Makungo et où se trouvait notre état-major. Katenga est sur le chemin utilisé à présent avec des ponts modernes et suffisamment solides pour résister aux crues.

Pour stopper d'éventuelles forces en provenance de Nyangi, nous envoyâmes Azi avec un groupe de six Cubains et de dix Congolais. Pour attaquer la route, il y avait une quarantaine de Congolais, dix Rwandais

et trente Cubains, une troupe plus que suffisante pour détruire n'importe quel ennemi sur le chemin.

Un groupe de dix Cubains venait d'arriver qui, en principe, devaient être les instructeurs d'une base internationale où ne s'entraîneraient pas seulement les Congolais mais des Africains d'autres mouvements, mais, vu les conditions, l'impossibilité dans laquelle nous avons été de trouver un groupe stable que l'on pourrait former à ces techniques, nous décidâmes d'incorporer les instructeurs au combat, ce qu'ils firent pour cette action. Le renfort n'était pas si important car les camarades avaient une préparation théorique adaptée aux besoins de l'enseignement plus ou moins orthodoxe des armes de guerre mais pas une expérience de la guérilla, à quelques exceptions près.

J'accompagnai personnellement les combattants ; après avoir traversé le Kimbi qui à la saison des pluies a un courant et un débit considérables mais qui à cette époque de l'année se traversait très bien avec de l'eau jusqu'à la ceinture, nous nous installâmes dans la zone choisie.

La tactique était simple. C'est en son centre que l'embuscade était la plus forte et c'est là que devait se concentrer l'essentiel du combat. Il y avait suffisamment d'hommes de chaque côté de la route pour immobiliser la partie du convoi qui serait restée en dehors, dans le cas où ce serait un très long convoi, et pour empêcher la fuite de ceux qui seraient pris au piège, même si l'idéal était que l'ennemi n'ait pas le temps de se défendre en raison de la soudaineté de l'attaque. Un tir de roquette devait, comme d'habitude, ouvrir le feu. À cinq ou six kilomètres en direction de Katenga, un petit groupe

était chargé de détruire un pont en planches après le passage des camions pour éviter qu'ils ne s'échappent ou que des renforts n'arrivent. Comme recours additionnel, vu que les mines antichars ne pouvaient être utilisées directement par manque de détonateurs (qui n'arrivèrent jamais), on posa une de ces mines sur un petit pont en bois, de deux ou trois mètres de large, situé au cœur même de l'embuscade. Nous avons développé un dispositif à partir d'une goupille de grenade qui, reliée à une ficelle, devait déclencher l'explosion cinq ou six secondes plus tard. C'était un engin explosif peu fiable car il dépendait de l'habileté du manipulateur et de la vitesse des camions pour que l'explosion coïncide avec le passage du véhicule, et nous avons décidé de ne l'utiliser qu'en dernière extrémité, au cas où un autre élément raterait.

J'installai le petit poste de commandement à environ cinq cents mètres du lieu de l'embuscade, près d'une mare ; dans ce genre d'action il faut prendre en compte l'eau et les possibilités de manger, car on attend des jours et des jours que passent des véhicules. L'eau était croupie, sale et, malgré les désinfectants, il y eut de nombreux cas de diarrhée durant le temps où nous fûmes là ; la nourriture, même si c'était toujours la même, était suffisante car le centre de l'embuscade était justement adossé à un champ de manioc abandonné qui ressemblait à un taillis ; du manioc d'âge canonique, qui donnait des tubercules énormes, dures mais comestibles quand on avait faim. Il plut un peu, ce qui rendit le séjour plus pénible. Il n'y eut rien de particulier à signaler les deux premiers jours, l'attente était à la fois tendue et ennuyeuse, les heures semblaient interminables pour les hommes mais

en même temps le moindre bruit rompant le silence se transformait en grondement de moteur et provoquait immédiatement l'alerte. Même moi, qui étais placé à plusieurs centaines de mètres de la première ligne, j'étais victime d'hallucinations auditives.

Jusqu'au dimanche, cinquième jour d'attente, nous pûmes contrôler les hommes mais les Congolais commencèrent ensuite à donner des signes d'impatience et à inventer de fausses informations selon lesquelles les camions ne passaient que tous les quinze jours et comme justement un convoi était passé la veille du début de l'embuscade, il valait mieux la lever et revenir plus tard. Ce n'étaient encore que des manifestations d'humeur sans grande importance, mais l'oisiveté forcée, l'eau croupie, le manioc, parfois agrémenté d'une toute petite quantité de nourriture en conserve ou de *buka'i*, n'étaient pas des éléments qui aidaient à maintenir un moral élevé chez les combattants. Ce cinquième jour fut le théâtre d'un événement comique mais significatif de nos faiblesses : alors que j'étais tranquillement couché dans mon hamac, au poste de commandement, j'entendis comme un piétinement d'éléphants sur la route ; c'étaient les six ou sept Congolais chargés de la nourriture qui arrivaient les yeux hors des orbites : « Askari-Tshombe, Askari-Tshombe ! » (les soldats de Tshombe !). Ils les avaient aperçus à vingt ou trente mètres de la position. J'avais à peine eu le temps de mettre mon équipement de combat, abandonnant hamac et sac à dos à leur sort, qu'un des Cubains qui étaient avec moi voyait à son tour les Askari-Tshombe ; la situation était d'autant plus compliquée que je ne pouvais pas compter sur les Congolais et que je n'avais avec moi que quatre

Cubains, dont Singida qui était malade ; j'envoyai rapidement ce dernier prévenir Moja, pour qu'il m'envoyât du renfort et je lui fis emmener également les Congolais qui, dans cette situation, constituaient plutôt une gêne ; je fis quelques mètres en direction de la rivière pour me mettre à couvert de l'ennemi et je me dirigeai vers l'endroit où étaient supposés être les soldats avec l'intention de revenir par le même chemin une fois que je les aurais aperçus ; c'est peu après que me parvint la nouvelle : ceux qu'ils avaient bel et bien aperçus n'étaient pas des soldats ennemis mais des paysans du secteur qui en nous voyant s'étaient eux aussi enfuis. L'un de nos hommes, posté à distance, les avait clairement observés.

Nous étions en train de commenter ces incidents quand un éclaireur envoyé par Moja arriva derrière nous pour voir ce qui se passait. Entendant nos conversations, il partit en courant informer que les soldats avaient pris le poste de commandement et l'occupaient. Le désarroi fut total ; les embusqueurs embusqués. Moja, qui avait le commandement direct, leva immédiatement l'embuscade et se mit à l'abri dans une zone proche, puis donna l'ordre de partir à ma recherche car, selon des témoignages, j'étais allé en direction de la rivière.

Deux heures plus tard, la confusion régnait encore et certains des Congolais en profitèrent pour retourner au cantonnement et ne plus revenir ; nous connûmes plusieurs désertions de ce type, fruits de la confusion. À l'infantilisme des réactions des Congolais, qui s'enfuyaient comme des enfants mal élevés, s'ajoutaient des erreurs de certains de nos camarades qui manquaient d'expérience du combat.

Nous décidâmes de déplacer l'embuscade de quelques centaines de mètres, puisque les paysans nous avaient vus et que nous ne savions pas à quel groupe ils appartenaient, et je fus obligé de me retirer et de retourner au cantonnement, car on m'informait de l'arrivée du camarade Aragonès. L'embuscade dura onze jours, du 1^{er} au 11 septembre, et plusieurs fois Moja dut annoncer qu'il restait seul avec les Cubains, car les Congolais insistaient de plus en plus pour s'en aller ; mais face à sa fermeté, ils restèrent à leurs postes.

Enfin les camions arrivèrent, au nombre de deux ; le premier fut détruit, sept ou huit soldats furent tués et l'on récupéra le même nombre de fusils ; ils ne transportaient que leurs armes, un stock abondant de marijuana et quelques papiers sans importance, excepté le registre des soldes de Lulimba ; le second ne fut pas détruit car le bazooka ne fonctionna pas, et les occupants, plus nombreux que dans le premier véhicule, se retranchèrent et mirent en fuite notre aile gauche : la majorité étaient des Congolais mais il y avait aussi des Cubains qui reculèrent, effrayés de voir fuir les autres. Au lieu d'anéantir les deux camions, nous nous retrouvâmes à un moment en position défensive et nous dûmes entreprendre le repli. Comme c'était toujours le cas à ces moments-là, la débandade fut complète. Les Congolais traversèrent rapidement le Kimbi et ne s'arrêtèrent que parvenus à l'état-major et nous nous retrouvâmes pratiquement réduits au groupe de Cubains même si cette fois les Rwandais, qui avaient une plus grande expérience du combat, étaient restés ; l'un d'eux avait même tiré au bazooka contre le camion et un autre, qui était incorporé à nos troupes, montrait fièrement les bottes qu'il

avait récupérées sur un soldat tué, car les siennes étaient fichues. Ils avaient aussi contribué à la récupération des armes.

Cette action démontra tout ce qui manquait encore pour pouvoir organiser des forces capables de livrer ne fussent que ces petites batailles ; et tout ce qui manquait dans la préparation de certains Cubains, effrayés d'évoluer dans des conditions différentes de leurs habitudes militaires, comme cela arrive dans la guérilla, et n'arrivant pas à réagir avec coordination et esprit d'initiative.

D'autre part, la façon dont les soldats s'étaient défendus montrait qu'ils étaient préparés et même bien préparés, puisqu'ils avaient avancé après la destruction du premier véhicule ; ils étaient tous noirs mais on voyait que nous avions face à nous un ennemi non négligeable, contrairement à ce que prétendaient les Congolais qui attribuaient la racine de leurs maux aux mercenaires blancs, alors que les Noirs étaient terrifiés par eux, à leurs dires.

Avant de commencer le combat, le lieutenant-chef du groupe de Calixte m'avait annoncé que sa troupe refusait de se battre aux côtés des Rwandais parce que ceux-ci s'enfuyaient en tirant et étaient capables de tuer leurs propres camarades. Ce qui ne faisait pas le moindre doute, puisque nous en avons fait la douloureuse expérience, mais nous nous méfions encore plus des Congolais, et avec raison puisqu'on peut dire qu'aucun n'avait fait usage de son arme et que le premier coup de feu les avait immédiatement mis en fuite. Cela ne nous préoccupait pas trop car la même chose était arrivée avec les Rwandais et, dans cette troisième tentative, au moins pour une petite partie d'entre eux, ils avaient

montré un autre état d'esprit, mais toute tentative d'unification des deux groupes paraissait condamnée. Nous avions pu conjurer la crise antérieure et convaincre les hommes de Calixte de se battre aux côtés de ceux de Mundandi, mais ensuite une dispute pour les armes avait éclaté. J'insistais pour qu'on les donnât aux Congolais, comme un geste, mais les Rwandais estimaient que ceux-ci n'avaient rien fait et que les armes leur appartenaient. Il y eut un début d'affrontement que nous pûmes contrôler, en parlant avec le capitaine Zacharie, et les fusils furent rendus à contrecœur, sans le moindre geste de cordialité. Les Rwandais repartirent vers leur front, ne voulant pas rester là plus longtemps. Cela survenait au lendemain de ma conversation avec Masengo sur Zacharie et sur l'unité de la lutte.

Le résultat du combat était satisfaisant dans la mesure où il n'y avait aucun blessé à déplorer. Le camarade Anzali, qui avait fait après coup une reconnaissance avec Mbili, avait incendié le camion abandonné par l'ennemi et, au moment où l'essence s'était enflammée, avait subi des brûlures d'une certaine gravité.

Azi avait également monté une embuscade contre les soldats de Nyangi, leur causant peut-être un ou deux blessés, mais l'action ne fut pas des plus efficaces.

J'avais encore l'impression que les choses pouvaient fonctionner. Je donnai des instructions pour préparer d'autres embuscades sur le chemin, et je m'apprêtais à partir pour Lulimba où je voulais convaincre Lambert de la nécessité de l'action. Comme je l'ai déjà dit, nous avions trouvé parmi les documents du camion un registre des soldes indiquant qu'il y avait cinquante-trois hommes à Lulimba, et nous pensions que c'était

là une opportunité idéale d'attaquer, avec les forces supérieures de Lambert, et de s'ouvrir le chemin pour Kasengo. Si les embuscades entre Katenga et Lulimba fonctionnaient, cela nous donnerait le temps nécessaire pour encercler Lulimba, en rassemblant toutes les forces dispersées sur cette vaste zone.

Conséquents avec nos principes, nous ébauchâmes une action sociale. Le médecin Hindi, qui arrivait de la Base, donnait des consultations aux paysans et établissait un système de visites tournantes dans les villages des montagnes. Je leur fournissais des graines de légumes qu'on m'avait envoyées du lac pour qu'ils les sèment et les cultivent et que nous partagions ensuite la production. Nous réussîmes à installer une ambiance différente, propice à la communication. Comme tous les paysans du monde, ceux-là étaient réceptifs à tout intérêt humain à leur égard, reconnaissants et dotés d'un grand esprit de coopération ; il était douloureux de constater que ces mêmes hommes qui avaient une vraie confiance en nous et aimaient le travail se transformaient, dès qu'ils entraient dans l'Armée de libération, en soldats indisciplinés, fainéants et sans esprit combatif. Les groupes militaires, au lieu d'être des facteurs de développement de la conscience révolutionnaire, étaient des dépotoirs où tout pourrissait, résultat du manque d'organisation et d'autorité dont nous nous sommes si souvent plaint au cours de ces notes.

L'état du malade empire

À la fin du mois d'août, je me livrai à mon analyse habituelle, la plus optimiste de toutes celles que j'ai écrites durant ces sept mois de séjour au Congo.

Ma période probatoire est terminée, ce qui signifie un pas en avant. On peut qualifier en gros ce mois de très positif, à l'action de Front-de-Force il convient d'ajouter un changement qualitatif chez les hommes. La présence de Zacharie avec un groupe de dix combattants en est la preuve, tout comme le fait que dans presque toute la plaine les hommes sont au front. Il faut encore récolter les fruits de l'action et stabiliser la situation ici. Mes projets immédiats sont d'aller voir Lambert à Lulimba et de rendre visite à Kabambare puis de les convaincre de la nécessité de la prise de Lulimba pour la suite ; mais pour tout cela il faut que cette embuscade et les actions qui en découlent donnent des résultats.

J'ignore ce que fera Kabila, mais je tâcherai de faire venir Masengo jusqu'aux fronts pour qu'il les inspecte, ce qui modifiera l'attitude des hommes à son égard, il faudra ensuite organiser les paysans dans toute la zone et doter le front d'un commandement unique. Si tout va bien, dans deux mois, nous pouvons encercler Force et tenter de faire les sabotages nécessaires pour que l'usine hydroélectrique

perde de son importance stratégique. Tout apparaît sous un meilleur jour ; aujourd'hui du moins.

Mais quelques jours plus tard, les nuages sombres obscurcissaient à nouveau le ciel. Aly avait eu de sérieuses altercations avec les chefs de sa zone et il était revenu au lac et, même s'il ne le disait pas, il éprouvait des réticences à retourner là-bas et repoussait son départ. Dans la zone de Front-de-Force récemment abandonnée, il ne se passait plus rien. Nous avions envoyé chercher à Kigoma deux bonbonnes d'oxygène et d'acétylène pour essayer de saboter la ligne électrique au chalumeau mais le transport connut mille difficultés à cause du poids et du peu d'enthousiasme des hommes, qui d'ailleurs ne voulaient réaliser aucune action si les chefs cubains n'étaient pas là ; les missions de reconnaissance pour trouver un emplacement d'où tirer au canon sur la prise d'eau de l'usine hydroélectrique ne donnèrent pas de résultat. Et ici, le premier moment d'euphorie passé, les soldats se lassaient de la vie active et demandaient à retrouver le doux confort de leur Base supérieure.

C'est dans le domaine des relations entre Masengo, Kabila et les chefs de la zone de Fizi que la situation était la plus sombre, mais les rapports entre la Révolution et le gouvernement tanzanien ne valaient guère mieux. Kabila et Masengo arrivèrent à Kibamba, mais tout de suite après nous apprîmes que les autorités tanzaniennes refusaient de livrer un stock d'armes que nous avions demandé et qui comprenait entre autres les fameux détonateurs pour les mines antichars ; elles exigeaient la présence immédiate de Kabila. Nous eûmes confirmation que c'était vrai car c'était Changa, notre « amiral »,

qui avait été envoyé pour récupérer les armes, et on lui dit en personne qu'il n'y aurait aucune livraison et que Kabila devait aller personnellement parler avec le gouvernement. Pour une fois qu'il avait fait une sérieuse tentative pour traverser le lac (du moins ne pouvait-on pas démontrer le contraire), Kabila était forcé de rebrousser chemin pour discuter d'un problème quelconque.

À la Base du lac, plusieurs membres du groupe rival de Fizi avaient été arrêtés alors qu'ils faisaient de la propagande destructrice dans la zone ; Masengo n'avait pas la prison qui convenait pour les garder et opta pour leur envoi à Uvira. Il décida de se charger personnellement du transfert et d'en profiter pour inspecter la zone en chemin. Ils partirent en canot. Voici la version des faits fournie par Aly ; elle donne une bonne idée de la tournure des événements :

8 septembre 1965

Du camarade : Aly

Au camarade : Tatu

Objet : Voyage du camarade Tom à Kasinga

Voyage du camarade Masengo, de Changa et
d'Aly à Uvira

Nous sommes partis le 16 à vingt et une heure dans l'intention de laisser le camarade Tom à Kasima et de poursuivre le voyage jusqu'à Uvira, dans l'intention d'amener les trois prisonniers contre-révolutionnaires, de laisser des armes et d'inspecter la zone, ce qui devait être fait par Masengo.

Nous sommes arrivés à Kasima à minuit trente. À notre arrivée le camarade Masengo a ordonné que le chef de l'escouade monte sur le bateau, mais c'est un combattant qui est monté, lequel a été informé que le président Masengo se trou-

vait sur le bateau ; au cours de la conversation il a été proposé de lui rapporter des cigarettes et des boissons au retour.

Au moment de descendre, le combattant a réclamé de l'argent en disant que si on ne lui en remettait pas, le bateau ne pourrait pas partir. Le camarade Tom est descendu pour demander à l'escouade de ne pas tirer, en oubliant qu'il ne devait pas s'éloigner d'une centaine de mètres.

Ils ont tous tiré des coups de feu tout en prenant la fuite et l'un d'entre eux a été capturé ultérieurement.

Le camarade Masengo a rassemblé sur la plage les combattants et les chefs et leur a donné l'ordre de capturer le reste de l'escouade pour que lui la ramasse à son retour.

Nous avons poursuivi le voyage jusqu'à Uvira, mais en arrivant à Mubembe à neuf heures, le camarade Masengo nous a fait nous arrêter pour reprendre le voyage de nuit.

Dans cette localité, nous avons été reçus avec une froideur certaine ; Masengo a parlé avec le chef et un camarade étudiant en Chine, leur demandant de rassembler la population et d'organiser un meeting pour informer la population de la situation politique.

Le meeting a commencé vers midi et demi et s'est prolongé jusqu'à dix-sept heures, moment où le camarade Ernesto est venu nous voir pour nous dire de ne plus rien dire et qu'ils voulaient que nous libérions les prisonniers faute de quoi le sang coulerait.

À dix-sept heures trente, le camarade Masengo nous a dit que nous partions, et nous nous sommes rassemblés pour redescendre vers la plage. Une fois sur la plage, le camarade Masengo nous a dit de monter dans le bateau, ce qui a pris un certain temps, et Ernesto nous a encore appelés pour nous dire que nous étions fous, qu'ils allaient tirer sur le bateau. Immédiatement après, ils se sont mis en position, parlant de façon menaçante ; ils sont allés chercher les prisonniers et une escouade les a emmenés, sans aucune réaction, jusqu'à ce que l'un des marins prenne son fusil et se dirige en tirant vers les insubordonnés, suivi par

Masengo et quelques autres, et ils ont rassemblé la troupe à coups de sifflets et sont arrivés à capturer onze soldats, mais non les prisonniers, lesquels mènent une large campagne en faveur du groupe opposé, qui apparemment a eu un impact chez les soldats.

La pression de ceux-ci et les rapports que nous avons reçus ont rendu impossible la poursuite du voyage vers Uvira, car devant nous les choses étaient pires.

Nous savons que ceux qui ont emmené les prisonniers sont de Fizi et de Baraka, d'autres hommes ont été mentionnés mais je ne me souviens pas de leurs noms car je n'ai pas voulu prendre des notes en leur présence.

Je veux vous faire savoir que Masengo n'est jamais venu nous avertir du danger existant à cet endroit, alors qu'il connaissait son existence, car c'était de notoriété publique, sauf pour nous qui ne comprenons pas clairement la langue, et que toute l'affaire avait été évoquée au cours du meeting auquel nous n'avons pas participé contrairement à lui.

D'après ce qu'Ernesto nous a dit, cette situation ne date pas d'hier.

Je voudrais, devant ces faits, savoir quoi faire, quelle doit être notre attitude puisque les choses passent des mots aux actes, aux actes dangereux.

En ce qui vous concerne, vous devez faire attention, très attention car ils – les insubordonnés – disposent d'une force considérable et nous ne les connaissons pas.

Au retour nous sommes passés par Kasima et nous avons ramassé le prisonnier politique, mais pas ceux qui devaient être prisonniers car ils n'ont pas été repris.

Au retour, devant un hameau, alors que nous avons fait les signes de reconnaissance que nous leur avons appris la veille, on nous a tiré dessus.

En espérant une réponse rapide, je vous adresse mes saluts révolutionnaires,

Aly

Il faut préciser que les soupçons d'Aly envers Masengo étaient sans fondement car ce dernier avait été exposé aux mêmes dangers que les autres.

Masengo m'envoya presque en même temps une lettre où il disait l'insécurité ressentie par les camarades chefs de la Révolution congolaise. Elle est datée de Kibamba le 6 septembre.

Au Camarade Docteur Tatu
Makungo

Camarade Docteur,

Après quelques jours de séparation je vous salue.

Sur le plan militaire j'ai suivi vos conseils, c'est-à-dire que le camarade lieutenant-colonel Lambert va coordonner les activités sur les fronts de Lulimba-Makungo et Kalonda-Kibuye.

Le camarade Kabila et moi-même étions prêts à vous rendre visite, mais les circonstances malheureusement nous empêchent de suivre ce programme. Cinq jours après notre arrivé à Kibamba le camarade Kabila a reçu un appel urgent du président Nyerere de Tanzanie. La situation politique à l'intérieur du pays n'est pas très grave, nous espérons que nos efforts permettront de surmonter certaines difficultés provoquées par des irresponsables. Nous avons procédé aujourd'hui à l'arrestation de certains éléments de la bande contre-révolutionnaire ¹ et il n'y a eu aucune réaction de la part de la population, ce qui signifie que la population est consciente de leurs défauts. Le chef de la bande est le traître Gbenye qui après avoir reçu beaucoup de millions envoie des agents partout dans le but d'enterrer

1. Ce sont les trois prisonniers dont parle Aly.

la Révolution et d'aller ensuite négocier avec les hommes de Léopoldville.

Les impérialistes ont promis à Gbenye de lui laisser former un gouvernement s'il parvient à enterrer la Révolution et à rassembler au sein de son futur gouvernement tous les agents de l'impérialisme, afin de maintenir le néo-colonialisme au Congo.

Gbenye a profité de la réunion de tous les chefs d'État d'Afrique de l'Est (Tanzanie-Ouganda-Kenya) et a déclaré que nous devons régler nos problèmes avec Léopoldville par nous-mêmes, en leur promettant qu'après la réconciliation avec Léopoldville nous ferions une fédération avec les États d'Afrique de l'Est. C'est pour cela que le camarade Kabila vient d'être appelé à Dar es-Salam, et peut-être ont-ils l'intention de faire pression sur nous ; ils ont même refusé que l'un de nous l'accompagne à Dar es-Salam.

Malgré tout cela, nous ne serons jamais d'accord avec cette réconciliation. Et nous vous demandons d'intervenir auprès de votre ambassade à ce sujet.

Je vous signale aussi que je pars aujourd'hui pour Uvira accompagné par le capitaine cubain Aly et qu'après mon retour j'irai aussi à Kibamba et j'espère trouver à mon retour votre réponse sur tous ces points, et surtout vos bons conseils sur le problème que j'ai soulevé plus haut.

Nous estimons que les grands leaders africains ne veulent pas la libération complète du Congo de peur que, quand le Congo sera complètement libre, avec de vrais révolutionnaires à sa tête, toute l'Afrique ne coure le danger d'être à la remorque du Congo.

De toute manière, la situation n'est encore pas très grave, nous sommes presque sûrs que nous pourrions traverser cette période.

Sur la base de ce que je viens d'écrire, j'espère que vous pourrez nous donner quelques directives à suivre pour résoudre quelques problèmes de ce genre.

La lettre expose plusieurs choses intéressantes : l'action de Gbenye et le lien entretenu avec les impérialistes, qui n'est pas démontré de façon aussi explicite que ce qu'en dit Masengo ; ses promesses aux leaders africains, qui ne sont pas non plus prouvées, et la pression de Dar es-Salam sur Kabila qui, elle, est établie. Il faut souligner le rapprochement à ce moment avec les Cubains, qui aurait dû se produire plus tôt, dans une situation pour nous plus commode, car l'offensive de l'armée ennemie était sur le point de se déclencher. Je lui répondis aussitôt dans les termes suivants :

Cher Camarade,

Je viens de parler avec votre envoyé le camarade Bemba, Charles ; il pourra vous dire comment il voit la situation, mais je vais vous faire un petit bilan.

Selon moi, nous avons démontré jusque-là que nous pouvons réellement rester dans les terres basses ; après les actions sur le front de Mundandi, nous venons de mener à bien une embuscade où il y a eu sept à huit soldats ennemis tués et six armes récupérées ¹. Nous avons mis en place des embuscades sur les deux chemins, celui qui va de Nyangi à Lulimba et sur la route Force-Lulimba.

Je pense que nous devons insister dans cette zone et essayer d'expulser les hommes de Tshombe des environs de Lulimba pour disposer d'une route ouverte sur le lac. Je connais les problèmes existant à Baraka et Fizi, mais il serait très important pour nous d'avoir un chemin direct pour le ravitaillement.

Quant aux problèmes que vous venez de m'exposer, premièrement vous pouvez être sûr que nous vous appuie-

1. Les armes récupérées étaient au nombre de sept mais l'une d'elles fut soustraite par un Rwandais, ce qui déclencha un conflit quand ce fut découvert, et il fut sommé de la rendre.

rons par rapport au gouvernement tanzanien et aussi pour vos besoins, dans la mesure de nos forces. Je voudrais parler avec vous mais je comprends vos difficultés à quitter l'état-major. Dans quelques jours, j'aurai la possibilité d'aller parler avec vous. Je voudrais ensuite visiter d'autres régions sur ce même front et je vous demande ne pas me retenir sur le lac ; ma vraie tâche est celle que je suis en train de faire.

Comme vous, je suis optimiste à long terme mais il faut donner plus d'attention à l'organisation politique et militaire. Nous avons avancé, mais pas assez, et nous pouvons avancer plus en combattant plus. Le combat est la grande école du soldat. Pour notre part, notre grande source d'approvisionnement en armes est l'armée ennemie, si l'on ne nous permet pas d'utiliser le lac, il nous reste le champ de bataille.

Je salue votre décision de nommer le camarade Lambert au poste de coordinateur, même si son rôle est de plus en plus difficile. Son véritable poste, selon moi, devrait être celui de chef du front. J'attire aussi votre attention sur le fait que les camarades du Rwanda se sont très bien battus avec nous et même avec les camarades congolais. Le capitaine Zacharie est un type courageux malgré certains défauts qui peuvent se corriger avec le temps.

Le point sur lequel il est nécessaire d'insister est celui de la politique envers les paysans. Sans l'appui de la population nous ne pouvons pas connaître de véritable succès. J'espère vous parler personnellement plus en détail à ce propos.

Avec mes salutations révolutionnaires,

Tatu

J'avais encore un ton optimiste qui dura un certain temps ; vaille que vaille, nous avons causé quelques pertes à l'ennemi et nous estimions que nous étions en

mesure de mener une lutte d'usure qui les obligerait à abandonner certains endroits, trop coûteux.

Les fameux messagers arrivèrent ces mêmes jours. Il s'agissait d'Aragonés, de Fernández Mell et de Margolles, qui venaient pour rester au front ; en apprenant l'identité des camarades qui arrivaient, j'eus peur qu'ils ne fussent porteurs d'un message exigeant mon retour à Cuba ou l'arrêt du combat, parce que je n'arrivais pas à m'imaginer que le secrétaire à l'organisation du Parti abandonne sa charge pour venir au Congo, qui plus est dans une situation pareille, où rien n'était défini et où les seuls faits établis étaient plutôt négatifs. Aragonés avait insisté pour venir et Fidel avait dit oui ; même chose pour Margolles ; Fernández Mell, vieux camarade de lutte, était quant à lui quelqu'un que j'avais demandé à Cuba pour renforcer le commandement. Karim nous rejoignait aussi pour occuper la place de Tom en tant que « politique », en raison de son plus grand bagage idéologique et culturel.

Les trois premiers étaient entrés clandestinement, en tant que médecins, car on ne savait pas s'ils pourraient vraiment rester, vu leur condition de blancs, mais notre position nous permettait de faire dans notre camp pratiquement ce que nous voulions ; tout se gâtait quand nous tentions d'intervenir dans le camp congolais pour organiser les choses.

En raison de sa taille, le camarade Aragonés reçut le nom swahili de Tembo (Éléphant) et le camarade Fernández Mell, en raison de son caractère, celui de Siki (Vinaigre). Les autres furent aussi nommés au gré du vocabulaire. Sur la liste des hommes, Tembo reçut le numéro 120. En décomptant les manquants – quatre

tués, deux rapatriés et le camarade Changa qui figurait sur la liste mais qui officiait à Kigoma et organisait la traversée du lac, nous étions cent treize hommes dont, en soustrayant les quatre médecins, cent sept combattants. C'était une force d'une ampleur suffisante pour tenter quelque chose mais qui, comme on l'a vu, à la suite de certaines circonstances que je n'avais pas pu ou su éviter, était dispersée sur un vaste secteur, si bien qu'au moment de l'action on ne pouvait jamais compter sur plus de trente ou quarante hommes. Si nous ajoutions le fait que pratiquement tout le monde fut victime, à un moment ou à un autre et certains plusieurs fois, du paludisme, on conviendra qu'il ne s'agissait pas d'une force susceptible de décider du résultat d'une campagne ; elle aurait pu constituer le noyau d'une armée aux caractéristiques nouvelles si les dispositions des camarades congolais avaient été autres.

Le moral de notre troupe était un peu meilleur, si l'on en juge par ce fait : trois des camarades qui avaient demandé d'abandonner le combat sollicitèrent leur réintégration pleine et entière : Abdallah, Anzali et Baali.

Il semblait que l'Armée de libération aussi recevait des renforts, sous forme de contingents entraînés en Chine et en Bulgarie. La première préoccupation de ces garçons était d'obtenir quinze jours de permission pour rendre visite à leurs familles (pour ceux qui en avaient sur place), une durée extensible car cela ne tarda pas à leur sembler trop court. En tout état de cause, c'étaient des cadres entraînés par la Révolution, ils ne pouvaient pas se risquer au combat, cela aurait été irresponsable de leur part ; ils venaient déverser sur leurs camarades la montagne de connaissances accumulées en six mois

d'études théoriques, mais on ne pouvait commettre le crime de lèse-Révolution consistant à les envoyer au combat. Ce critère était partagé par tout le monde, en provenance de Chine, de Bulgarie ou d'URSS. Telles étaient les conséquences des tentatives de préparation d'étudiants issus de milieux petits-bourgeois congolais, avec tout leur ressentiment et leur besoin de copier les colonialistes.

On choisissait des étudiants parlant français ou fils de caciques politiques qui avaient reçu tout l'aspect négatif de la culture européenne et rien de l'esprit révolutionnaire né dans le prolétariat. Ils revenaient avec un vernis marxiste superficiel, imbus de leur importance de cadres et animés d'une soif effrénée de commandement qui se traduisait par des actes d'indiscipline et même de conspiration.

Les humbles combattants, capables de donner leur vie pour une cause qu'ils pressentaient à peine, étaient ignorés par les dirigeants qui demeuraient éloignés des centres de lutte et manquaient de cadres révolutionnaires qui auraient pu les aider. Tous nos efforts visaient à les découvrir dans les taillis, mais le temps fut plus rapide.

Prendre le pouls

Il était nécessaire de poursuivre l'action sur la piste de Katenga à Lulimba et d'essayer d'empêcher le passage de renforts pour maintenir des troupes réduites et isolées à Lulimba et tenter l'attaque. Les embuscades furent dédoublées, avec à leur tête Pombo et Nane, et nous concentrâmes la lutte autour d'un point que nous sabotions sans cesse et que l'ennemi réparait encore plus vite, jusqu'à ce qu'il y installât un fort détachement qui nous empêcha de poursuivre.

Après avoir reconnu le chemin de l'intérieur, en envoyant au-devant Azima avec un petit détachement, je partis pour Lulimba ; c'était un jour couvert, avec des pluies intermittentes qui ne nous permettaient pas d'avancer beaucoup et nous obligeaient à nous abriter dans les nombreuses maisons abandonnées qui se trouvaient sur le chemin, lequel était déjà désaffecté avant que les derniers événements ne secouent la région. Au milieu de la matinée, nous entendîmes des bruits de combat et observâmes un important déploiement d'aviation du côté du lieu de l'embuscade, avec des conséquences que nous n'apprîmes par Moja que plusieurs jours plus tard : les gardes avaient percé nos défenses,

en y laissant des véhicules blindés et quelques renforts pour Lulimba. D'où étaient venues des troupes pour aider leurs camarades, ce qui laissait supposer qu'il n'y avait jamais eu là-bas cinquante-trois hommes, comme le mentionnait le registre des soldes que nous avions récupéré, mais bien plus. Nous crûmes à un moment donné que l'opération visait la défense de Lulimba mais en réalité ils étaient en train de renforcer les points clés pour lancer une offensive. C'est ce que nous supposâmes par la suite en observant les grands travaux d'aménagement réalisés à Front-de-Force et à Nyangi, mais nous ne disposions d'aucune information à cause de l'absence d'agents à nous dans le camp ennemi.

À la mi-journée nous retrouvâmes Azima de retour de sa mission de reconnaissance. Il était arrivé en suivant le chemin jusqu'à la localité que nous appelions Lulimba sans rencontrer de soldats ; ce chemin est parallèle aux positions qu'occupaient les rebelles dans la montagne ; il rejoignait la route qui vient de Front-de-Force et piquait ensuite droit sur les collines, qu'il franchit à l'endroit le moins élevé et le plus praticable.

Azima nous raconta comment il avait continué son exploration sur un kilomètre à partir du croisement, par la route qui semblait la plus importante, en direction du fleuve Kimbi, sans trouver âme qui vive ; ils étaient allés en plus explorer un point appelé la Mission, une ancienne église protestante abandonnée ; dans ces parages désertés, ils avaient été aperçus par les observateurs sur les collines, et d'une distance de six kilomètres on leur avait tiré dix-sept coups de canon et plusieurs tirs de mortiers et d'autres armes qu'il n'avait pas su identifier. Les coups de canon étaient relativement précis, mais

atteindre d'un tir parabolique six hommes en train de marcher sur un chemin est un travail de titan ; le résultat fut un monstrueux gâchis de projectiles, tirés sur des suspects, dans une zone où les missions d'exploration pouvaient se multiplier.

Forts de tous ces antécédents nous décidâmes de faire halte en chemin pour dormir car la distance à parcourir était longue, il était très pénible de faire le trajet en un jour et nous devions envoyer quelqu'un en avant prévenir l'état-major de Lubonja que nous empruntions la plaine. C'est ce que nous fîmes et le lendemain, nous établîmes le contact avec les éclaireurs envoyés de la colline, suite à notre message, et ils nous conduisirent à la barrière de Lulimba, dans la montagne.

Sur le chemin nous pûmes apprécier la grande quantité de bourgades paysannes installées dans la forêt, au pied de la montagne, là où il y avait de l'eau. Ils étaient à deux, trois ou quatre kilomètres du chemin carrossable, et les paysans avaient construit des maisons primitives, se nourrissant grâce aux nouveaux ou aux anciens lopins, près de la route, pour ceux qui étaient prêts à courir le risque d'une rencontre avec l'armée ; ils se nourrissaient aussi d'un peu de chasse. Nous discutâmes longuement avec les paysans, je demandai à Makungo un médecin pour quelques malades, car nous n'avions pas de médicaments sur nous et je leur promis que tous les quinze jours les médecins passeraient et feraient des tournées régulières.

La barrière du lieutenant-colonel Lambert consistait en un groupe de petites cases (avec la vermine correspondante), faites en paille ou en zinc, toutes situées au bord du chemin, sans végétation pour les dissimuler, sans

tranchées ni refuges d'aucune sorte et avec pour toute protection deux mitrailleuses antiaériennes. La défense largement employée par les soldats était de courir jusqu'à une gorge proche et de s'y cacher quand les avions arrivaient. Ils n'avaient d'ailleurs effectué aucune incursion sérieuse malgré la visibilité de la position. Il n'y avait pas non plus de fortifications sur la première ligne de défense, où il y avait quelques bazookas avec des sentinelles (les tranchées constituèrent toujours un casse-tête, car pour des raisons de superstition, les soldats congolais refusent de se mettre dans des trous creusés par eux-mêmes et ne forment pas de ligne de défense solide pour résister aux attaques). La position était forte parce que installée au sommet d'une crête surplombant le chemin, d'où il était facile d'attaquer un détachement qui montait, du moins tant qu'il le faisait seulement par la route. S'ils envoyaient de l'infanterie avançant par les flancs, il n'y aurait personne pour lui barrer le chemin et ils pourraient occuper la position sans presque subir de pertes.

Il n'y avait pas beaucoup d'hommes sur la barrière et aucun chef. Nous pensions repartir immédiatement pour Lubonja mais on nous avisa qu'un commandant était en train de monter. Il arriva le lendemain en nous informant que le lieutenant-colonel Lambert se trouvait à Fizi parce qu'une de ses filles était malade ; il avait auparavant été au lac et cela faisait un mois et demi qu'il n'était pas revenu au campement. Le responsable de la troupe passait son temps à Lubonja, qualifié d'état-major, et sur la barrière il n'y avait qu'un chef de grade mineur (ce qui ne changeait rien, car personne n'avait d'autorité sur les hommes). Le ravitaillement était fourni par

les paysans qui devaient marcher jusqu'au campement depuis la zone de Lubonja à une quinzaine de kilomètres ; de temps à autre, ils chassaient quelque chose dans les environs ; il y a du gros gibier en abondance.

Quand la nourriture arrivait, du manioc surtout, on se mettait à le moudre pour faire du *bukali*, chacun pour soi car il n'y avait aucune tradition de nourriture en commun ; chacun devait préparer sa ration avec ce qu'il avait pu trouver, et le campement se transformait en une gigantesque cuisine remplie de monde où même les sentinelles prenaient part au grand désordre.

On m'invita à parler aux hommes, un groupe de moins d'une centaine d'éléments, pas tous en armes, et je leur ai fait mon *läius* habituel. Les hommes en armes ne sont pas des soldats mais seulement cela : des hommes en armes ; le soldat révolutionnaire doit se forger au combat, mais là-haut il n'y avait pas de combat. Je les invitai à descendre, Cubains et Congolais sur un pied d'égalité, puisque nous étions venus partager avec eux les souffrances du combat. Celui-ci allait être très dur ; il ne fallait espérer aucune paix prochaine et aucune victoire n'était possible sans de gros sacrifices. Je leur expliquai aussi que, face aux armes modernes, la *dawa* n'était pas toujours efficace et que la mort serait un compagnon familier. Le tout dans mon français élémentaire que Charles Bemba traduisait en kibembé, l'autre langue parlée dans cette zone.

Le commandant était prêt à descendre avec ses hommes mais pas à attaquer sans ordre supérieur, il ne servait à rien de mener ce petit groupe hétérogène dans la plaine en l'absence d'un ordre d'attaque sur Lulimba. Je résolus de me rendre à Fizi pour essayer de convain-

cre Lambert. Nous arrivâmes d'abord à Lubonja, à une quinzaine de kilomètres par la route, dans la grande plaine de Fizi. L'accueil des paysans fut très bon et se matérialisa en nourriture. On respirait une certaine atmosphère de paix et de sécurité car cela faisait longtemps que les gardes ne faisaient plus d'incursions dans les montagnes et toute cette partie jouissait d'un relatif bien-être caractérisé par une nourriture plus variée, avec des pommes de terre, des oignons et d'autres aliments, et une situation stable. Le lendemain nous quittâmes cet endroit et nous avons parcouru dix kilomètres lorsqu'apparut un camion qui transportait des troupes à Lubonja et qui, au retour, nous emmena jusqu'à Fizi. Dans le véhicule voyageait un individu présentant tous les signes d'une intoxication alcoolique, avec les plus atroces vomissements ; j'appris le lendemain qu'il était mort à l'hôpital, ou plutôt au réceptacle de Fizi, car on n'y trouvait ni médecins ni assistance d'aucune sorte.

Au long des quarante et quelques kilomètres de piste nous pûmes observer plusieurs traits particuliers à la région : en premier lieu, la grande quantité d'hommes en armes qui erraient dans tous les hameaux que nous traversions ; dans chacun se trouvait un chef qui était dans sa maison ou dans une maison amie, propre, bien nourri, en général bien imbibé. Deuxièmement, les soldats semblaient jouir d'une grande liberté et être très contents de la situation, se promenant toujours l'arme à l'épaule ; on ne remarquait pas le moindre signe de discipline, de volonté de se battre ou d'organisation. Troisièmement, le grand éloignement entre les hommes de Lambert et ceux de Moulane, qui se regardaient comme

chiens et chats ; Charles, l'inspecteur de Masengo, fut aussitôt identifié et l'accueil le plus froid lui fut réservé.

Fizi n'est qu'une petite bourgade, mais c'est malgré tout la plus importante que je connus au Congo. On y trouve deux quartiers très bien délimités ; un petit avec des maisons en ciment, certaines très modernes, et le quartier africain avec les habituelles cases, beaucoup de misère, sans eau ni aucune hygiène. C'était le plus peuplé et c'est là que vivaient de nombreux réfugiés d'autres zones qui s'y étaient rassemblés ; l'autre quartier appartenait aux dirigeants et aux soldats.

Fizi est situé au sommet d'une élévation qui surplombe le lac, à trente-sept kilomètres de Baraka, dans une savane peu touffue ; sa seule défense était une mitrailleuse antiaérienne, servie par un mercenaire grec fait prisonnier lors d'un combat dans la zone de Lulimba, et cette défense des plus précaires satisfaisait tout le monde. Le général Moulane me reçut très froidement car il connaissait le but de mon voyage et, vu les tiraillements existants entre Lambert et lui, il jugea bon de laisser apparaître son mécontentement. Ma situation était quelque peu bizarre ; tenu à l'écart par le général Moulane, hôte courtois et froid, sollicité par un Lambert débordant d'amabilités, j'étais le champ de bataille d'un combat qui ne disait pas son nom. Le résultat fut que nous mangeâmes deux fois, invités tour à tour par le général et par Lambert. Ils affichaient un respect mutuel et Lambert se mettait impeccablement au garde-à-vous devant le général.

Nous eûmes une petite réunion où j'informai le major-général des travaux déjà effectués sur tout le front et de mon intention de discuter avec le cama-

rade Lambert de la possibilité de faire quelque chose dans la zone de Lulimba, sans en dire beaucoup plus. Le général m'écouta en silence, puis donna des ordres en swahili à l'un de ses assistants (il ne parlait pas français) qui commença à raconter les grandes actions réalisées à Menga, ville située à deux cents kilomètres au nord qu'ils venaient de prendre. Les trophées consistaient en un drapeau et un fusil de chasse pris à un prêtre belge. D'après eux, ils ne pouvaient avancer davantage ni prendre d'autres localités par manque d'armes et de munitions ; ils avaient fait deux prisonniers, mais, je cite textuellement : « Vous savez ce que c'est, la discipline n'est pas très bonne, et ils ont été tués avant d'arriver ici » ; les patriotes avaient perdu trois hommes. Ils voulaient maintenant renforcer la défense de Muenga à l'aide d'armes lourdes et ils avaient été au lac pour en demander, ainsi que des munitions. Ensuite ils lanceraient une offensive sur Bukavu à partir de cette zone où ils disposaient d'environ trois cents armes. Je ne voulus pas poser trop de questions qui auraient pu trahir mon ironie ou ma méfiance et je laissai les explications s'étaler, bien qu'il ne fût pas très logique que trois cents hommes, après avoir pris la position à l'issue d'une furieuse bataille, n'eussent pour tout trophée qu'un drapeau et le fusil de chasse du curé du village.

Le soir, l'homme à tout faire du général m'expliqua, avec un colonel de la zone de Kasengo, les caractéristiques de toutes leurs vastes possessions territoriales. Ils firent référence à Uvira comme un secteur appartenant à leur zone mais qui avait pour chef le colonel Bidalila qui ne répondait pas à leurs ordres directs ; le colonel de

Kasengo, lui, était un fidèle subordonné du général. Tous deux se plaignaient du manque d'armes ; l'homme de Kasengo patientait en vain là-bas sans que l'équipement n'arrive. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas été faire un tour à Kibamba et il me répondit qu'il pouvait attendre à Baraka l'arrivée de ce qu'il avait demandé, puis le transporter jusqu'à Kasengo et lancer l'offensive.

Aussi bien le général Moulane que le colonel de Kasengo étaient des vétérans qui avaient commencé le combat avec Patrice Lumumba ; ils ne le dirent pas explicitement, l'homme à tout faire se chargea d'expliquer qu'ils avaient bel et bien été des pionniers, de véritables révolutionnaires alors que Masengo et Kabila étaient arrivés plus tard et voulaient maintenant tout capitaliser à leur profit. Il se lança dans une attaque directe contre ces camarades, en les accusant de saboter leurs actions ; d'après l'informateur, comme Kabila et Masengo étaient originaires du Katanga, ils y envoyaient des armes et des munitions, alors que cette zone, loyale à Soumialot, était maintenue dans l'indigence complète, et c'était la même chose pour Kasengo. En plus, ils ne respectaient pas le commandement hiérarchique ; il y avait là un général et pourtant le lieutenant-colonel Lambert, qui était chef d'opération de la brigade, disposait d'une complète indépendance et arrangeait ses affaires avec Kabila et Masengo, et obtenait des quantités d'armes et de munitions bien supérieures aux leurs, ce qui montrait un relâchement de la discipline et entravait les progrès de la Révolution.

Tous, ceux de Kasengo comme ceux de Fizi, me réclamèrent des Cubains. Je leur expliquai que j'étais en train de regrouper mes faibles forces et que je ne pou-

vais pas les éparpiller sur le vaste front, qu'un ou deux Cubains ne changeraient pas la donne ; je les invitai à venir au lac, où nos camarades pourraient les initier au maniement des mitrailleuses et où il y avait aussi des instructeurs pour les canons et les mortiers ; ils pourraient ainsi compter sur leurs propres servants pour ces armes, sans devoir dépendre d'un mercenaire, comme c'était le cas à Fizi. Autant d'arguments qui les laissèrent froids.

Le général m'invita à me rendre à Baraka et à Mbolo, son village. J'acceptai par diplomatie mais il nous fallait être revenu le jour même car nous devons retourner à la zone de Lulimba. Avant de partir, on m'amena faire un tour dans Fizi et j'eus l'occasion d'examiner un blessé qui venait de Kasengo. La balle lui avait traversé la cuisse et la blessure, qui n'avait pas été soignée, était infectée et dégageait une odeur nauséabonde. Je recommandai son transfert immédiat à Kibamba – cela faisait quinze jours que le blessé était dans cet état – pour qu'il soit soigné par les médecins sur place, et je suggérerai de l'envoyer tout de suite à Baraka, en profitant de notre propre convoi. Ils jugèrent plus important de faire monter une solide escorte dans le camion et de laisser le blessé à Fizi ; je ne sus rien de plus à son sujet mais j'imagine le pire.

L'important était d'organiser le « show » ; le général Moulane mit sa tenue de combat, qui consistait en un casque de moto recouvert d'une peau de léopard, ce qui lui donnait un air assez ridicule, et lui valut d'être surnommé par Tumaini le « cosmonaute ». En marchant très lentement et en nous arrêtant tous les trois pas nous arrivâmes à Baraka, un petit village au bord du lac, où

nous pûmes apprécier une nouvelle fois tous les signes de désorganisation si souvent énumérés ici.

Baraka présentait des traces d'une certaine prospérité passée, il y avait même une usine d'emballage de coton, mais la guerre avait ruiné tout le monde et la petite fabrique avait été bombardée. Mbololo était situé à environ trente kilomètres au nord, au bord du lac. On y va par une piste en très mauvais état parallèle à la rive du lac. Tous les mille mètres environ nous tombions sur ce qu'ils appelaient des barrières ; avec deux morceaux de bois et un bout de corde ils improvisaient un signal d'arrêt, qui avait la solidité du fil qui le formait ; et l'on exigeait des voyageurs leurs papiers. Étant donné le manque d'essence, les seuls voyageurs étaient les fonctionnaires et le seul effet de tous ces petits groupes était de disperser les forces au lieu de les rassembler. À Mbololo, une relève était prévue ; les soldats qui voyageaient dans le camion d'escorte devaient en remplacer trois qui repartaient à Fizi en permission ; on organisa une parade militaire couronnée par un discours du général Moulane. Là, le ridicule atteignit une dimension chaplinesque ; j'avais l'impression de voir un mauvais film comique, je m'ennuyais et j'avais faim ; pendant que les chefs poussaient des cris, tapaient violemment par terre et effectuaient de redoutables demi-tours, les pauvres soldats allaient et venaient, apparaissaient et disparaissaient, faisaient leurs manœuvres. Le chef du détachement était un ancien sous-officier de l'armée belge. Chaque fois qu'un détachement tombait entre les mains de ces sous-officiers, il devait apprendre toute la liturgie compliquée de la discipline de caserne, avec ses nuances locales, sans jamais aller au-delà ; la seule utilité était de pouvoir organiser

une parade chaque fois qu'une mouche volait dans le secteur. Le pire, c'est que les soldats intègrent mieux ces clowneries que l'enseignement de la tactique.

Chacun finit heureusement par repartir de son côté et le général nous amena dans sa maison et nous invita très aimablement à y reprendre des forces. Ce même soir nous retournâmes à Fizi et décidâmes avec Lambert de repartir immédiatement. En plus de l'hostilité, de la froideur dans les relations, qui contrastait avec l'attitude générale des Congolais à notre égard, il y avait tellement de signes de désordre, de pourriture, que la nécessité de mesures sérieuses et d'un grand nettoyage sautait aux yeux. C'est ce que j'expliquai à Lambert quand je le vis, et lui, modestement, me répondit que c'était la façon d'être du général Moulane, et que dans son secteur à lui, ainsi que j'avais pu m'en rendre compte, ce genre de chose n'arrivait pas.

Nous partîmes le lendemain dans une Jeep qui ne tarda pas à tomber en panne d'essence et nous laissa au bord de la piste que nous dûmes poursuivre à pied.

Dans l'après-midi nous nous arrêtâmes pour nous reposer dans la maison d'un ami de Lambert dont l'occupation était la vente de *pombe*. Le colonel nous avertit qu'il voulait faire un tour à la chasse et peu après arriva son produit : un morceau de viande que nous mangeâmes avec l'appétit habituel, tandis que Lambert revenait beaucoup plus tard, visiblement éméché au *pombe*, tout en conservant une certaine dignité en définitive sympathique. Nous tombâmes sur un groupe de quinze ou vingt recrues de Lambert qui avaient décidé de s'en aller parce qu'on ne leur avait pas donné d'armes ; il leur passa un savon carabiné, d'autant que son état eupho-

rique lui donnait la parole facile ; ils ramassèrent illico nos bagages et nous accompagnèrent jusqu'à Lubonja ; je croyais qu'ils retournaient au front, mais en réalité, ils firent seulement office de porteurs et furent ensuite laissés libres de repartir.

Nous parlâmes alors avec Lambert des plans pour le futur ; il me proposa de laisser le siège de l'état-major à Lubonja mais je lui démontrai que ce point était situé à vingt-cinq kilomètres des positions de l'ennemi. Une troupe qui disposait, en comptant large, de trois cent cinquante hommes ne pouvait pas avoir son état-major installé à une distance pareille ; on pouvait stocker là le matériel mais notre place était sur le front aux côtés des combattants. Il accepta de mauvaise grâce et nous fixâmes le départ au jour suivant. Il nous amena visiter son dépôt de munitions, situé à cinq kilomètres de Lubonja, en un lieu bien caché. Vu les conditions du Congo, il était vraiment important : de grandes quantités de munitions et d'armes, dont certaines prises à l'ennemi au cours d'actions antérieures, à l'époque où il était plus faible ; un mortier de 60 avec ses obus, des bazookas belges de type américain qui avaient aussi quelques projectiles, des mitrailleuses de 50. Son dépôt était bien mieux approvisionné que celui de Fizi, ce qui donnait un certain poids à ses arguments.

Nous avions prévu de redescendre immédiatement vers la plaine, de regrouper les troupes de Lambert, de Kalonda-Kibuye et de Calixte, de mettre en place quelques embuscades pour stopper les renforts et d'encercler Lulimba de façon élastique, en utilisant les troupes de Kalonda-Kibuye à la fois pour attaquer par la route et empêcher l'arrivée de renforts. Nous avions

en réserve les hommes de la barrière de la piste menant de Lulimba à Kabambare, également sous les ordres de Lambert.

Nous partîmes pleins de bonnes intentions mais nous avions à peine dépassé le village de Lubonja, une fois effectués les rassemblements d'usage et la *dawa*, qu'apparurent les deux coucous et les deux B-26 qui se mirent à arroser systématiquement le village. Après avoir supporté quarante-cinq minutes de bombardement, nous déplorions deux blessés légers, six maisons détruites et quelques véhicules atteints par la mitraille. Un commandant m'expliqua que tout cela démontrait l'efficacité de la *dawa*; deux blessés légers seulement. Il me sembla plus prudent de ne pas me lancer dans une discussion sur l'efficacité de l'aviation et les vertus de la *dawa* dans un cas pareil et la conversation en resta là.

En arrivant à la barrière, les conciliabules et les rassemblements reprirent, et Lambert m'expliqua finalement qu'on ne pouvait pas descendre; entre autres parce qu'il n'avait que soixante-sept armes et que ses trois cent cinquante hommes s'étaient dispersés dans les localités alentour; il n'avait pas les forces suffisantes pour réaliser une attaque en règle; il allait partir immédiatement pour aller chercher les tire-au-flanc et ramener la discipline nécessaire.

Je parvins à le convaincre d'envoyer un groupe d'hommes dans la plaine, en observation, pour gagner du temps; j'irais avec eux. Le matin il partit avec le premier groupe en me disant qu'il faisait un bout de chemin avec eux et qu'il irait ensuite à la barrière de Kabambare chercher d'autres hommes, et que nous nous retrouverions en bas.

En arrivant au village que nous pensions être Lulimba, nous ne trouvâmes personne, nous continuâmes notre chemin vers la rivière Kimbi et, à environ deux kilomètres de la petite localité, nous trouvâmes tous les hommes en embuscade ; le village que nous appelions Lulimba n'était pas le bon, le vrai Lulimba était situé à quatre kilomètres, au bord du Kimbi. Lambert avait reçu de Kalonda-Kibuye des nouvelles visiblement exagérées, faisant état de la destruction de toutes les positions ennemies et de la retraite des gardes en direction de la forêt. Moyennant quoi, il ordonna de continuer à avancer tranquillement, et en arrivant, ils faillirent tomber sur les gardes, tout aussi insouciantes que nous. Ils étaient en train de faire l'exercice dans un campement proche du village et ils étaient nombreux. Nous mîmes en place une petite embuscade et nous envoyâmes des éclaireurs qui calculèrent que l'ennemi comptait entre cent cinquante et trois cents hommes.

L'essentiel était de concentrer le plus grand nombre de combattants, de les organiser et de lancer une attaque sans trop de prétentions pour attirer leurs forces. Mais nous devions d'abord créer une base un peu plus solide et attendre que Lambert amène ses fameux trois cent cinquante hommes. Nous nous retirâmes à la Mission, qui est située à environ quatre kilomètres de Lulimba, pour y attendre les résultats des discussions qui devaient s'engager avec chacun des différents chefs de barrière ; Lambert devait s'en charger.

Le commencement de la fin

L'impression que donnait ce campement de la Mission était celle d'un groupe de jeunes gens en week-end ; il y régnait une totale absence de préoccupation ; on pouvait entendre de loin les cris des hommes en train de discuter ; les éclats de rire qui saluaient une anecdote amusante résonnaient dans la nef de l'église où ils dormaient ; maintenir les sentinelles à leurs postes supposait un combat de tous les instants. Lambert n'arrêtait pas d'aller et venir et donnait l'impression d'être très efficace dans le regroupement de ses hommes, mais ceux-ci n'apparaissaient pas et jamais nous n'étions plus de quarante ; dès que les uns arrivaient, les autres retournaient à la barrière ou dans leurs hameaux. Il me fut également impossible de descendre les mitrailleuses pour renforcer un peu la position ; tout juste fut-il possible de les rapprocher jusqu'à la première colline commandant l'accès à la montagne.

Les missions de reconnaissance dont j'avais chargé Waziri et Banhir tendaient à montrer que les soldats étaient bien plus nombreux que les trois cent cinquante initialement identifiés. Le campement principal était situé de l'autre côté de la rivière Kimbi mais il y en

avait un autre dont on n'avait pu préciser la localisation ; l'ennemi traversait librement d'une rive à l'autre et se nourrissait grâce aux vastes champs de manioc semés par les paysans de Lulimba, situés de part et d'autre de la piste. C'était un terrain assez propice aux embuscades. Banhir, qui avait reconnu le côté droit de la piste, pensait qu'il devait y avoir un autre campement mais n'avait pas pu le voir et avait failli se faire surprendre par les soldats. Je les envoyai effectuer une nouvelle reconnaissance sur des petites collines qui dominaient la plaine, pour essayer de localiser ce deuxième campement. Mais la mission ne put être menée à bien car ils tombèrent sur un petit groupe de soldats ennemis en train de chasser et qui, heureusement, ne les virent pas. Ils se sentaient tellement sûrs d'eux qu'ils s'aventuraient jusqu'aux contre-forts des montagnes ; de notre position, on entendait des coups de fusils dans plusieurs directions, ce qui rendait les sentinelles très nerveuses. Le premier jour, ils avaient déjà abandonné en masse l'embuscade en entendant de très près les tirs des chasseurs.

Nous recevions des nouvelles des différentes actions menées à bien par Mbili, qui était chargé des embuscades entre Katenga et Lulimba ; elles avaient causé quelques pertes parmi les soldats ennemis, mais non avec l'ampleur désirée et les colonnes de renfort étaient passées ; Moja remarquait que dans les embuscades ne demeuraient plus que nos hommes car les Congolais, de toute façon, restaient deux ou trois jours et repartaient, et il était de plus en plus difficile de les remplacer ; ils remontaient vers leur campement supérieur, une fois passé le relatif et minuscule enthousiasme du premier moment. Les avions avaient bombardé les localités voisi-

nes de Nganja et Kanyanja, en lâchant des tracts où l'on distinguait une photo floue de cadavre avec une légende expliquant que tel était le résultat des raids des «simbas». Au-dessous, un appel à la population rédigé en swahili et en français leur conseillait de ne pas se laisser tuer ni d'accepter de souffrir pour enrichir les Chinois et les Cubains qui venaient voler l'or. Mais parmi d'autres stupidités de la même veine, il y avait aussi des choses très vraies, comme par exemple le fait que les paysans n'avaient ni sel ni habits, qu'ils ne pouvaient ni chasser ni semer, que la faim menaçait leurs familles; choses qui les touchaient de près. Tout en bas il y avait un sauf-conduit avec la signature de Mobutu; le montrer devait permettre aux hommes de réintégrer la vie normale; il était censé leur garantir la vie et la liberté de la part de l'Armée de Tshombe.

C'était la même méthode que celle utilisée par Batista contre notre guerre. Elle offrait l'avantage de déstabiliser des individus faibles, même si elle produisit très peu d'effet à Cuba. Ma crainte était qu'ici les faibles ne fussent largement majoritaires. Bien entendu, aussi stupidement que les partisans de Batista, ils lâchaient les tracts après avoir bombardé et semé la terreur; il semblerait qu'il s'agisse d'une méthode standard des armées de répression.

Je partis moi-même en reconnaissance dans les alentours pour essayer de trouver des emplacements pour les armes et de monter des embuscades efficaces. J'y passai une matinée et pensai continuer lorsque Danhusi, l'un de mes assistants, arriva en courant pour me dire que les gardes avaient chassé très près de la Mission, qu'ils avaient tiré quelques coups de feu, que les sentinelles

s'étaient enfuies en courant et que tout le monde s'était dispersé. Je dus rebrousser chemin pour me consacrer à la tâche pénible de retrouver les hommes. C'était difficile, car la cohésion ne durait que jusqu'à la première alerte, et à partir de là, ils ne pensaient plus qu'à courir en direction de leur refuge sûr, les montagnes. Suite à cette débandade, ne demeurèrent plus avec moi que vingt ou vingt-cinq Congolais.

Le lendemain Lambert revint de sa tournée ; il était allé jusqu'à la barrière de la piste de Kabambare et il déclara que les hommes étaient à présent à quatre kilomètres de Lulimba et qu'il leur avait donné l'instruction de se tenir prêts à toute éventualité, qu'ils n'étaient en fait pas cent vingt mais soixante, pourvus en revanche d'une bonne prédisposition au combat. Je ne croyais plus beaucoup Lambert vu les nombreuses preuves d'irresponsabilité qu'il avait données, mais nous pouvions partir de cette estimation de soixante hommes. Je lui fis un tableau de la situation avec le nombre de combattants restants ; nous ne pouvions pas attaquer dans ces conditions. D'après les derniers rapports, les défenses de Lulimba étaient très renforcées et je lui proposai de dresser trois petites embuscades avec l'objectif simple d'égratigner l'ennemi, deux dans les champs de manioc où ils se rendaient en confiance et une sur la route. Je changerais de position pour un ruisseau, le Kiliwe, situé à gauche de la barrière pour tenter d'y organiser mes hommes. En réalité je cherchai à me défaire de Lambert et à organiser cette force mixte, rêve que je ne pouvais jamais exaucer car je n'arrivais pas à trouver le noyau de Congolais dont j'aurais eu besoin. Il me dit qu'il allait discuter de cette nouvelle tactique avec ses hommes et

qu'il me donnerait sa réponse, mais elle ne vint jamais, à cause de son caractère et parce que nous fûmes débordés par les événements.

Au cours de l'une de ses excursions anarchiques d'un côté ou de l'autre, Lambert tomba sur un soldat ennemi en train de chasser et le tua. Cela provoqua en moi de nouvelles inquiétudes ; les soldats de Tshombe avaient évidemment dû entendre la rafale tout en sachant que la victime n'avait qu'une springfield ; d'autre part, ils ne l'avaient pas enterré ni ôté son corps de l'endroit où il était tombé. J'indiquai à Lambert qu'il devait enterrer le cadavre pour ne pas laisser de trace et maintenir l'incertitude quant au sort du soldat, mais cela ne fit que soulever des difficultés à cause de la terreur que leur inspirent les morts. Le combat pour les convaincre de l'utilité de faire disparaître le corps fut rude ; j'ignore s'ils le firent, mais ils annoncèrent l'après-midi qu'il avait été enterré dans un endroit discret.

Il n'était pas indiqué de rester plus longtemps dans le secteur où la sécurité était nulle puisque les sentinelles s'envolaient au premier signe de danger et parfois ne donnaient même pas l'alerte et filaient droit vers la montagne. Je proposai un repli d'un kilomètre que Lambert accepta en principe mais ne respecta pas.

Je devais rejoindre les hommes qu'il avait envoyé chercher à Makungu et former de façon autonome le noyau de l'armée insurgée, libéré de l'influence néfaste de ces soldats indisciplinés, mais je ne pouvais pas laisser Lambert seul, prêt à toutes les folies ; et nous convînmes que je lui enverrais Moja avec dix hommes et que lui me donnerait en échange dix hommes, choisis parmi les volontaires, pour les entraîner. Lambert respecta la moi-

tié de sa promesse : il me donna dix hommes, mais ils n'étaient pas volontaires et encore moins sélectionnés, et ils se révélèrent parfaitement inutiles.

Au ruisseau, à cinq kilomètres de Lulimba, je retrouvai le groupe qui arrivait avec Tembo à sa tête ; il avait supporté avec dignité la marche pénible et s'était gagné le respect des Cubains qui étaient méfiants. En comptant les hommes qui, avec Moja, devaient aller aider Lambert, nous étions trente-cinq : une troupe minuscule. Le reste du groupe de cent vingt hommes était dispersé sur le lac, à la Base supérieure, à Front-de-Force, sur le front de Calixte. Plus nous avancions, plus nos effectifs s'amenuisaient et nous ne pouvions pas les regrouper ; je n'osais pas laisser certains points sans aucune présence cubaine, car cela signifiait le retour immédiat aux pratiques du passé. Ce groupe comportait quelques éléments neufs ; un lieutenant, frère d'Azima, que nous baptisâmes Rebokate, un médecin haïtien, Kasulu, qui nous fut d'une grande utilité (sans vouloir discréditer son art, il nous fut plus utile pour sa maîtrise du français que pour ses connaissances scientifiques) et Tumba, le responsable des communications radio. Nous discutâmes avec ce dernier des instructions dont il était porteur et que je modifiai. On leur avait dit qu'il devait rester à Dar es-Salam. Je lui ordonnai de dresser sa base dans la partie supérieure du lac, d'où il devait établir les liaisons avec Dar es-Salam et Kigoma, et de trouver un émetteur puissant qui lui permette de télégraphier directement à Cuba. Il était impossible de diriger la guerre depuis le Congo, ce qui était mon intention, s'il fallait dépendre en toutes choses de Dar es-Salam.

Nous nous mîmes d'accord sur le type de matériel nécessaire et sur l'utilisation d'un appareil chinois, de très bonne qualité, distribué avec un égalitarisme absurde – un pour chaque front – alors que personne n'avait la moindre idée de comment utiliser les appareils. Même s'ils en avaient connu le maniement, la portée limitée de l'émetteur ne leur aurait pas permis de l'utiliser pour des communications entre eux, mais il était impossible de les reprendre ; chacun gardait jalousement le sien et refusait de le rendre. Nous devions essayer d'organiser une base de communications solide qui servirait à la formation de cadres congolais. Je lui donnai également des instructions pour qu'il aille à Fizi y examiner l'émetteur grandes ondes et voir si nous pouvions l'utiliser pour lancer une station diffusant des consignes révolutionnaires dans la région puisque, malgré quelques attaques aériennes, il était intact.

J'envoyai à Masengo, par l'intermédiaire des camarades, une lettre remplie des conseils habituels ; cette fois j'insistais pour que nous parlions sérieusement avec les hommes de Fizi afin de préciser les rapports et d'utiliser la radio qui y existait, sous un contrôle central qui éviterait les possibilités d'auto-propagande. J'émis au passage certaines critiques sur le journal dirigé par Kiwe. Sans insister sur sa mauvaise qualité générale – on ne pouvait pas en demander plus – je m'élevai contre les mensonges concernant les combats qu'on y racontait. Ils étaient épouvantables, n'importe quel fabriquant de rapport de l'époque de Batista aurait pu profiter des leçons de l'imagination surchauffée du camarade Kiwe. Il devait m'expliquer par la suite que c'était la faute de ses correspondants.

Ces jours furent mis à profit pour reconnaître la position de l'ennemi et chercher un campement provisoire où nous pourrions commencer la réorganisation de nos troupes, en abandonnant les cases au bord de la piste qui nous avaient un temps servi de refuge. L'aviation était active mais ne s'intéressait pas aux maisons abandonnées, elle mitraillait la zone de la barrière de Lambert. Nous nous inquiétions de cette attaque lorsque arrivèrent deux hommes de Moja qui nous racontèrent qu'ils avaient été envoyés en reconnaissance mais qu'ils étaient tombés sur des troupes ennemies qui avançaient déployées ; ils avaient pu se cacher mais n'avaient pas pu retourner à la Mission. Le rapport ci-joint établit les faits :

28 septembre

Tatu,

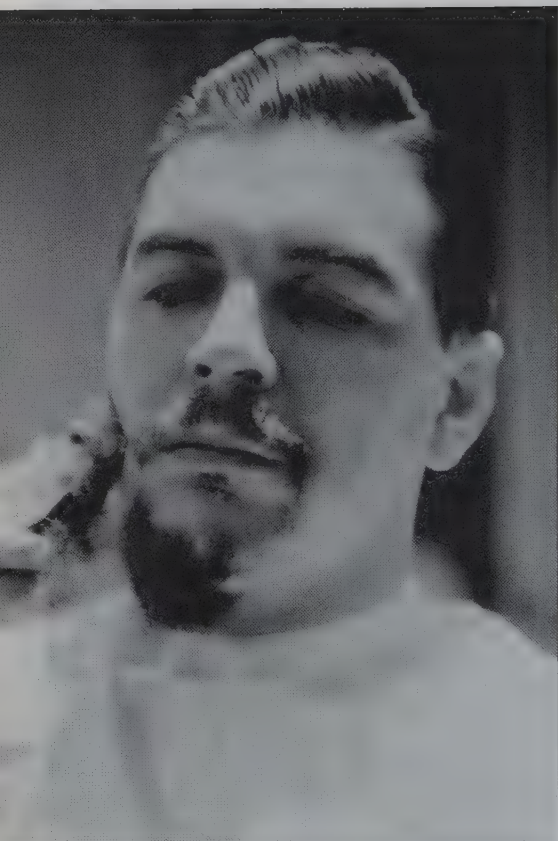
Aujourd'hui vers dix heures trente les gardes de Lulimba ont commencé à avancer en direction de La Mission, en tenaille, par la route et à pied, avec des tirs de mortier et des bombardements de l'aviation. Je me trouvais à la mitrailleuse antiaérienne avec le colonel et d'autres camarades à nous ; nous avons alors donné l'ordre de tirer au canon pour éviter que les gardes n'encerclent les camarades de La Mission ; les embuscades de contention où se trouvaient les Congolais n'ont pas ouvert le feu et ils ne nous ont toujours pas rejoints. Les camarades Tisa et Chail qui étaient en train de cuisiner à La Mission ont pu se retirer jusqu'à notre position, les camarades Banhir et Rabanini sont partis en mission d'observation à quatre heures et nous ignorons jusqu'à maintenant leur situation, nous pensons qu'ils ont dû vous rejoindre ¹. Les Congolais

1. Ce sont en effet les deux camarades que j'ai évoqués.

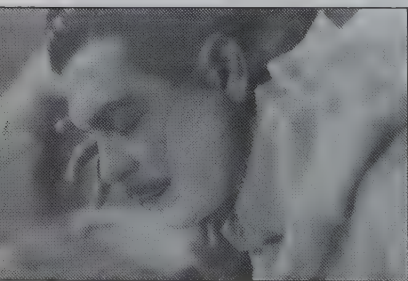


Le Che à Cuba, après sa transformation,
peu de temps avant son départ pour le Congo.

Toutes les photographies ci-après reproduites © Aleida March – Centro de Estudios Che
Guevara, La Havane (Cuba).



Séance de rasage
pour transformer son
apparence physique
avant le départ pour
le Congo.





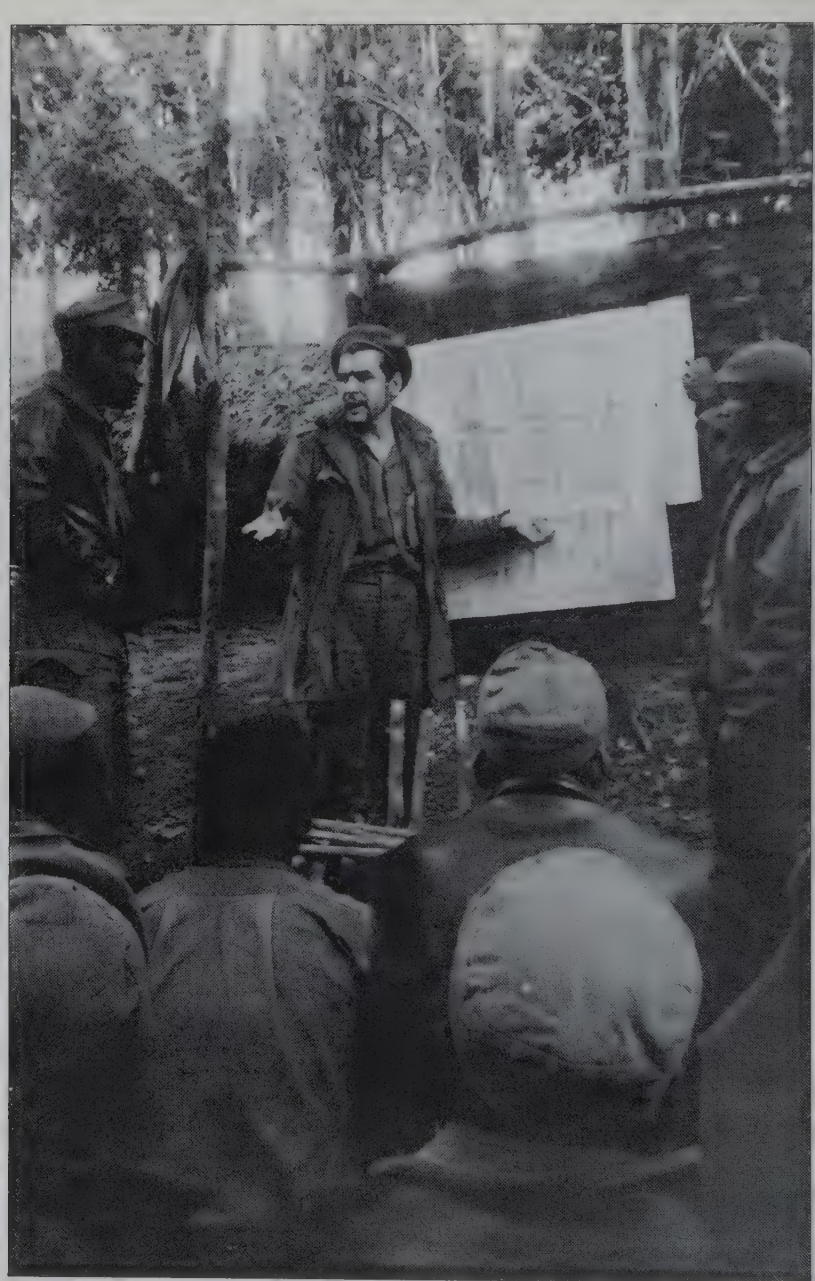
Ernesto « Che » Guevara en conversation avec Fidel Castro et Victor Dreke (Moja), peu avant son départ.



Assis, Moja (Victor Dreke) et le « Che ».
Debout, Mbili (José Maria Martínez Tamayo).



À la Base, Guevara et un groupe d'Africains.
Accroupi devant, Kasambala (Roberto Chaveco).



Devant la carte des opérations. À la gauche du Che, Aly (Santiago Terry), à sa droite Sitaini (Angel Felipe Hernandez).



Assis devant le poste de transmission, Rogelio Oliva, de l'ambassade de Cuba en Tanzanie, Mbili et « Che » Guevara ; derrière eux, debout, Changa.

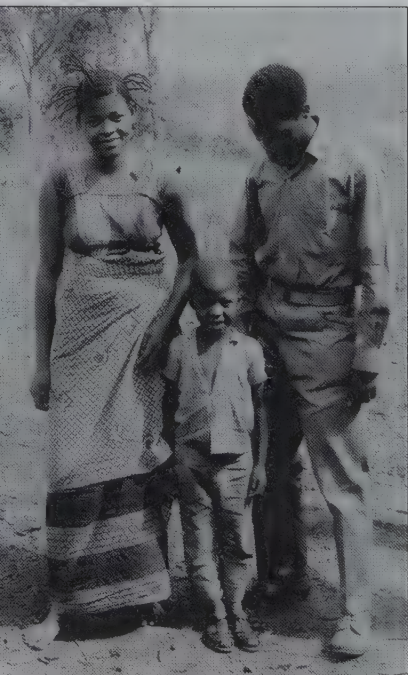


De gauche à droite, Ernest, l'interprète congolais de l'ambassade de Cuba en Tanzanie, Rogelio Oliva, de l'ambassade de Cuba en Tanzanie, le Congolais Kiwe et deux combattants non identifiés.





Population du secteur.





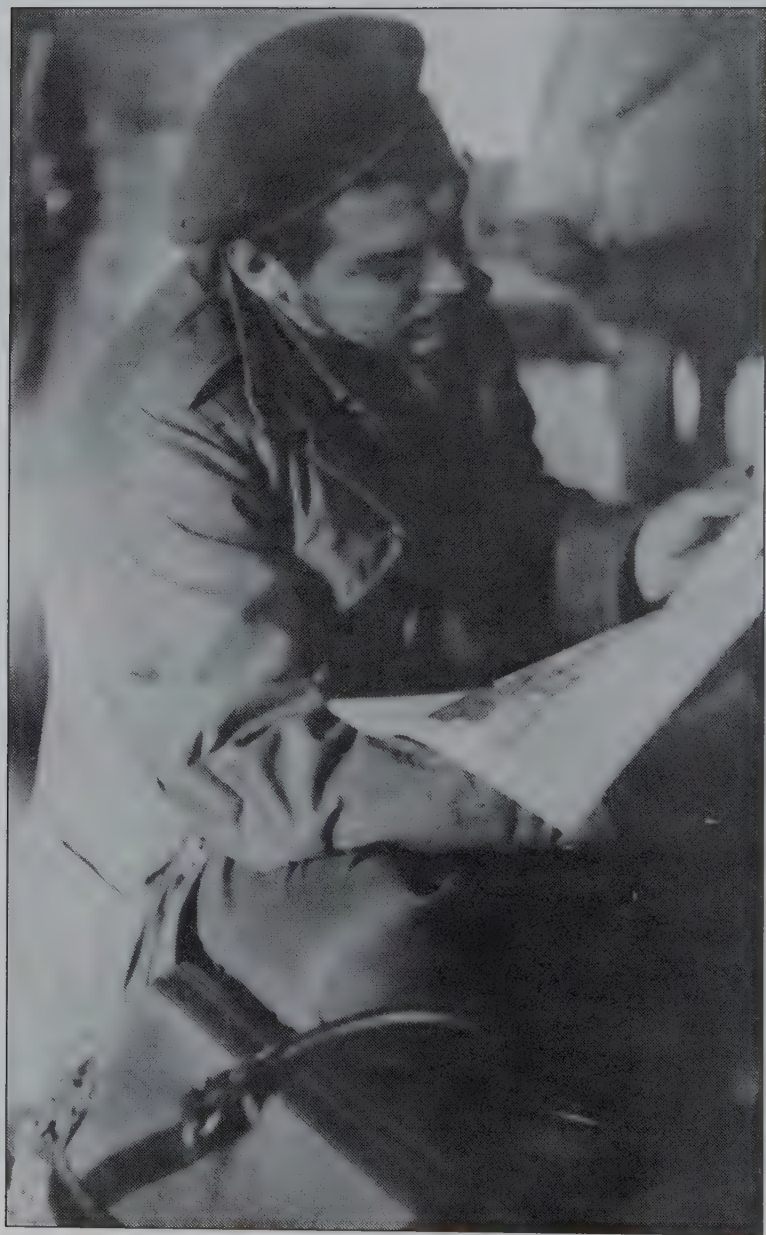
Un groupe de combattants autour du Che : deuxième à gauche, Changa ; neuvième, Osmany Cienfuegos ; dixième, Moja qui a à côté de lui Pombo.



Accroupis au premier rang, Ernest, l'interprète et professeur de swahili du Che, et Guevara. Derrière Guevara, debout, Kumi.



À gauche, Saba et Nane avec d'autres combattants congolais.





De gauche à droite, Tremendo Punto (Godefroi Chamaleso), Rebocate (Mario Armas), Roberto Sanchez, Osmany Cienfuegos et Azima (Ramon Armas). Les autres n'ont pas été identifiés.



Installation du camp de base de Lulimba.



Moja, le médecin Kumi et le Che.





Au camp central, de gauche à droite : Changa (Roberto Sanchez), Moja (Victor Dreke), le combattant congolais Kiwe, Osmany Cienfuegos, un inconnu congolais et Kumi.



Enfant blessé, près de la Base. On aperçoit derrière lui un groupe de combattants.









Tiza (Julian Contreras), Rogelio Oliva, fonctionnaire à l'ambassade de Cuba en Tanzanie, et Tremendo Punto.





Dépeçage après la chasse par Sitaini.

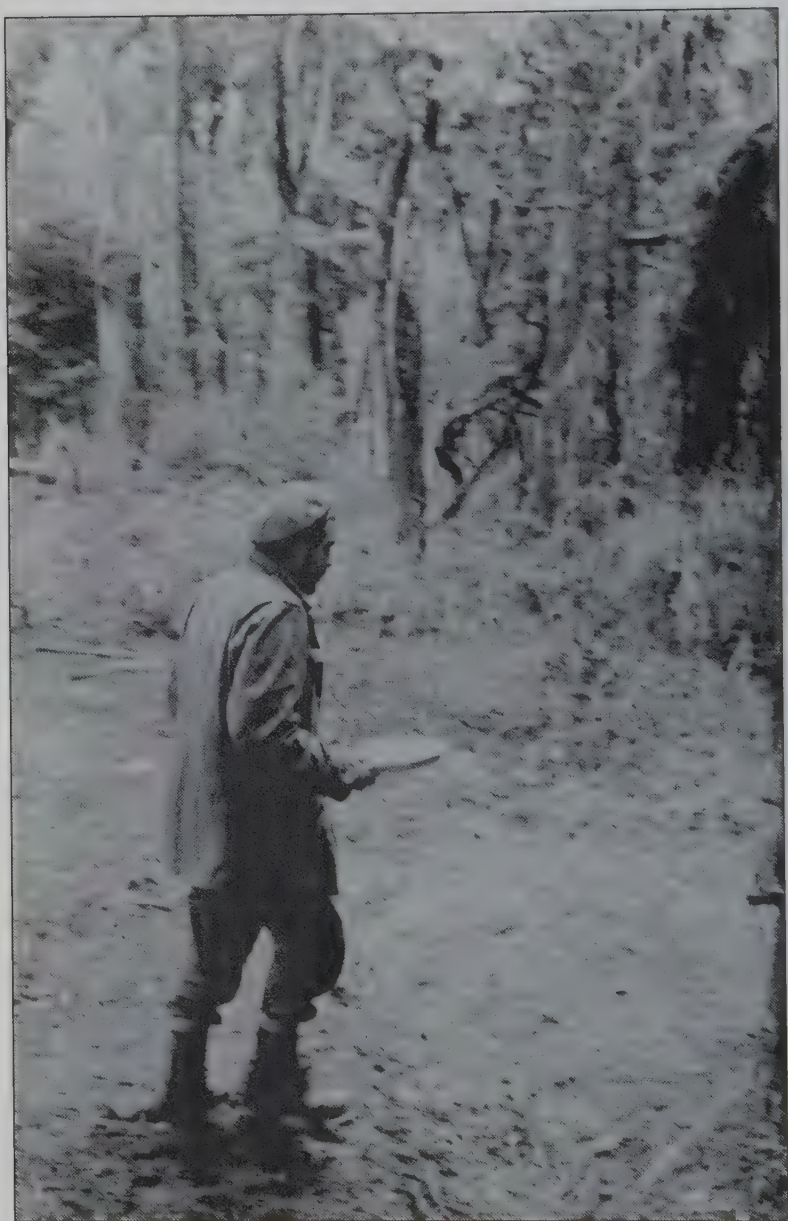


Debout, à l'arrière-plan, Changa et le Che de profil.



Au camp de Lulimba. À gauche, le Che en train de lire.





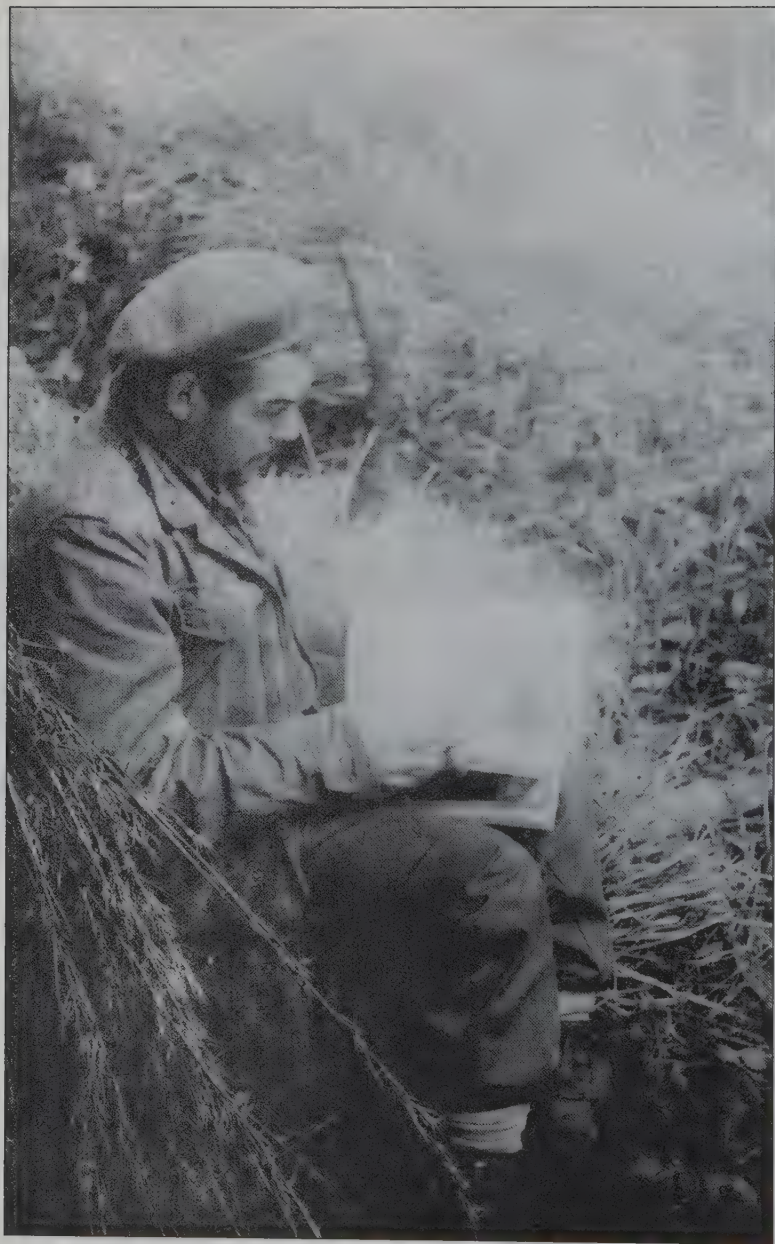




Le groupe autour de Moja.



Leçon de tactique. Debout, Mbili.



se sont presque tous perdus ; l'idée que j'ai est de tirer sur les gardes depuis cette position, en comptant pour cela sur nos hommes, puisque, quand les avions ont commencé à tirer, les Congolais ont déplacé les mitrailleuses anti-aériennes et lorsque je leur ai demandé de les remettre à leur place, ils les ont renversées par terre. J'ai placé un Cubain à la mitrailleuse ; pour le canon, j'ai envoyé un autre de nos camarades. Le canon se trouve deux collines derrière nous, nous avons demandé au colonel hier de faire amener le canon à cette position mais pour le moment cela ne s'est pas fait. Le camarade Compagnie ¹ qui se trouvait à La Mission avec le camarade Tisa s'est replié avec les Congolais, et nous ignorons toujours leur situation, ce qui fait que nous sommes pour le moment huit ; si nous n'arrivons pas à stopper les gardes, nous pensons nous retirer vers les sommets derrière, car la colline est très exposée, et nous avons de plus entendu des tirs du côté de Fizi, ce qui est très bizarre.

Le camarade Colonel m'assure que ce sont des hommes à nous, mais je considère cette assurance comme relative. Les gardes ont occupé La Mission et y sont toujours.

Moja

Des nouvelles de Mbili arrivaient : il avait attaqué deux véhicules blindés, en avait détruit un, mais l'ennemi était passé, l'aviation les avait durement attaqués car elle les avait surpris à découvert, mais ils ne déploieraient pas de pertes. La fin du rapport était pathétique : plusieurs Cubains étaient malades et il ne restait plus que trois Congolais avec eux, les autres étaient retournés à leur base. Les gardes franchissaient à nouveau l'embuscade, cette fois avec une relative facilité, car la démoralisation était forte chez les combattants.

1. Un soldat rwandais incorporé à notre groupe.

Le lendemain, la radio diffusa une information de l'état-major de Mobutu selon laquelle une force de deux mille quatre cents hommes dirigés par le lieutenant-colonel Hoare était passée à l'attaque dans la zone de Fizi-Baraka pour anéantir le dernier réduit rebelle et que Baraka était tombé entre leurs mains.

Lambert, de son côté, annonçait qu'effectivement Baraka avait été attaqué mais que l'assaut avait été repoussé et que l'ennemi avait eu vingt tués blancs et une innombrable quantité de tués noirs. Ainsi qu'on peut le voir, les Congolais eux-mêmes ne se donnaient pas la peine de compter le nombre de noirs tués, l'important c'était les blancs. Pendant ce temps, un autre rapport évoquant la situation sur le front de Lambert m'était parvenu :

29 septembre

Tatu,

Hier nous avons parlé avec le colonel pour qu'il descende le canon et le mortier et ouvre le feu sur les concentrations de gardes qui se trouvaient en deçà de Lulimba et qui avaient occupé La Mission, et Lambert est parti chercher le canon et le mortier, accompagné par Nane pour éviter qu'il ne revienne pas ; je lui ai aussi proposé, après avoir tiré sur la concentration, de nous replier sur une autre colline pour éviter qu'aujourd'hui l'aviation ne nous inflige des pertes. Hier déjà les avions volaient très bas et les gardes leur indiquaient le point à bombarder au moyen de mortiers ; vers dix-sept heures le camarade Nane est revenu avec deux mortiers et un canon et nous les avons installés ; le colonel n'est pas revenu avec Nane mais plusieurs heures plus tard, vers dix-huit heures, complètement saoul en amenant avec lui quelques hommes du campe-

ment et en me proposant après avoir tiré au canon et au mortier de redescendre sur La Mission avec les hommes qu'il avait ramenés et avec nous, car après les tirs de canon les gardes se retireraient. Nous lui avons dit que cela serait très dangereux car l'ennemi avait sûrement préparé des embuscades et que cela revenait à venir se jeter dans le piège des gardes et qu'avec la confusion qui existerait parmi nos propres hommes, ils s'entre-tueraient, lui me répondant que non, qu'il fallait le faire et qu'en plus il vous avait parlé et que vous vous étiez mis d'accord pour attaquer Lulimba, à quoi je lui ai répondu que sous ma responsabilité nos hommes resteraient ici. Il a dit que les gardes allaient garder les couvertures de La Mission et que cela n'était pas possible¹. Il disait qu'après l'attaque il partirait pour la Chine. Nous avons tiré au canon et au mortier et nous nous sommes retirés en direction de son campement, avec tous ses soldats, et il est venu lui aussi.

Hier soir nous avons parlé de cela de retour au campement et nous ne sommes pas revenus sur cette histoire car il était encore ivre. J'ai décidé d'attendre une autre occasion pour lui parler. Nous avons installé le canon sur l'autre position qu'ils tenaient. À l'endroit d'où nous avons tiré hier nous avons laissé un poste d'observation. Un de nos camarades est avec le canon pour éviter que les gardes puissent avancer s'ils essayent. Selon toute apparence les gardes campent à La Mission et les autres sont retournés à leur campement, car les camions en reviennent. Pratiquement tout ce que nous faisons consiste à prendre des mesures pour arrêter les gardes s'ils tentent d'avancer. Mon idée étant la suivante :

Procéder le soir à quelques tirs sur La Mission, attendre quelques jours pour y faire une petite reconnaissance car il est possible que les gardes se retirent sans être vus. Je contrôle nos hommes, sauf le camarade qui est avec le

1. La veille, le retrait fut si précipité que les affaires personnelles du lieutenant-colonel, de Moja et de quelques autres furent laissées sur place..

canon. Aujourd'hui nous avons dit au colonel qu'il fasse sortir ses hommes des maisons de bonne heure à cause des avions, ce qui a été fait ; nous avons pensé construire quelques refuges. La situation entre nous et Lambert n'a souffert d'aucune détérioration car ce qu'il avait, c'est qu'il était « torché au pombo ». Tout contact peut être établi par l'intermédiaire du campement car même si nous changeons de position nous laisserons toujours quelqu'un ici.

Nous attendons toute instruction de votre part,
Moja

Le niveau d'irresponsabilité du lieutenant-colonel était terrible. Les nouvelles qu'il m'avait données de Baraka étaient fausses, ce poste avait été pris quasiment sans combat, de sorte que notre situation devenait de jour en jour plus difficile et que le projet d'armée, avec tout son arsenal d'armes, d'hommes et de munitions, était en train de se dissoudre entre nos mains. Encore imprégné de je ne sais quel optimisme aveugle, je n'étais pas capable de m'en rendre compte et, en faisant mon analyse du mois de septembre, j'écrivais :

L'analyse du mois dernier était pleine d'optimisme, on ne peut pas l'être autant à présent, même si certaines choses ont avancé. Il est évident que nous ne pourrons pas encercler Force dans un mois. Qui plus est, il est à présent impossible de fixer une date. Les mercenaires passent à l'offensive, que la prise de Baraka soit confirmée ou non, et Lulimba est devenue une place forte. Leur faiblesse réside dans les communications, mais il est presque impossible de faire combattre ce groupe dans les conditions actuelles et les Cubains seuls doivent tout faire. Pourtant, Masengo a nommé au poste de coordinateur du front l'ami Lambert (qui ne sert à rien mais est respecté par les autres et me res-

pecte) et il m'a écrit une lettre conciliante ¹ en me demandant une réponse à des problèmes concrets. Je dois lutter d'abord pour la création d'une colonne indépendante, parfaitement armée et bien ravitaillée, qui soit à la fois un détachement de choc et un modèle ; si nous y parvenons, le panorama général en sera grandement modifié ; tant que nous n'y serons pas arrivés, il sera impossible d'organiser une armée révolutionnaire ; la mauvaise qualité des chefs nous en empêche.

En résumé, c'est un mois avec des avancées mais où l'optimisme est en baisse. Il faut attendre.

1. Dans mon journal figure le mot « conciliante » mais ce n'est pas le terme qui convient car il n'y a jamais eu de ruptures ou de frictions entre Masengo et nous.

Contre la montre

Notre position était défavorable et se serait révélée très mauvaise si les soldats s'étaient lancés dans une offensive, mais, dans les circonstances actuelles, avec des combats du côté de Lulimba, on pouvait raisonnablement supposer que nous ne serions pas dérangés pendant un temps. L'endroit était au bord du ruisseau Kiliwe, tout près des premières pentes des montagnes. Notre souci principal était la nourriture ; de temps à autre nous chassions un gros gibier mais il y en avait de moins en moins et il était dangereux de le faire. Il faut comprendre que nous nous trouvions sur un territoire qui n'était à personne et que c'était là notre terrain de chasse, de sorte que les gardes entendaient parfaitement les coups de feu, même si malgré tout ils gardaient une attitude prudente, presque défensive.

Nous eûmes une réunion avec le président de l'une des localités proches. Chaque petite bourgade possède son *kapita* ou chef mineur, tandis que les plus grosses, ou les regroupements de hameaux, ont leur président. Notre homme parlait français et était assez éveillé ; au cours d'une longue conversation, je lui fis part de nos demandes : nous avions besoin de porteurs pour aller

au lac chercher des conserves et d'autres fournitures, les paysans devaient nous fournir leur aide, plus les légumes qu'ils pourraient trouver et du tabac en feuilles. Nous pouvions leur offrir une partie des aliments ou des objets ramenés du lac, payer la nourriture qu'ils nous fourniraient, leur donner une assistance médicale et des médicaments gratuits, selon nos moyens, et des graines à planter, dont nous partagerions le produit. Le président prit note de toutes ces choses et se réunit en assemblée avec ses camarades, m'apportant très cérémonieusement, deux ou trois jours plus tard, une réponse écrite à la machine, avec signature et multiples coups de tampon, où il nous répondait qu'il allait chercher les hommes à envoyer au lac, qu'ils nous garantissaient la nourriture et essaieraient de trouver le tabac, mais qu'ils ne pouvaient pas accepter le paiement car c'était une règle de la Révolution que les paysans nourrissent l'armée et ils entendaient la respecter.

Des nouvelles de Mbili ; les soldats ont à nouveau traversé ses lignes et des véhicules blindés ont de nouveau été neutralisés à cette occasion grâce à un dispositif ingénieux : la mine était enterrée sur la piste avec pour détonateur une grenade munie d'un fil passant dans la goupille ; la pression du véhicule tombant dans la petite ornière tirait sur le fil, la grenade était dégoupillée et le tout explosait six secondes plus tard ; au moins une automitrailleuse avait explosé grâce à ce « bricolage grossier ».

J'envoyai Siki travailler comme médecin dans la zone de la barrière et en même temps seconder Moja dans sa tâche. Ses premiers rapports, à l'image de ceux de Moja, reprenaient un air déjà connu et déploraient

le degré de désorganisation existant. Il s'émerveillait d'une habitude qu'ils conservaient imperturbablement alors qu'ils étaient censés attendre l'attaque ennemie : tous les soirs, quand ils allaient se coucher, les servants de chacune des pièces la démontraient et l'emportaient avec eux. Ils n'étaient pas capables de faire des tranchées pour mieux se défendre, d'y dormir à côté de leur arme ou, simplement, de laisser quelqu'un les surveiller pendant qu'ils allaient dormir. La pièce, comme un objet personnel, suivait son maître qui ne daignait pas dormir ailleurs que dans sa maison. Tous les matins, il revivait le supplice de devoir mobiliser les hommes pour qu'ils rejoignent de bonne heure leur poste de combat.

Ils m'informaient aussi qu'ils avaient entendu de fortes explosions à Lubonja, que quand ils avaient été voir ce qui se passait, croyant qu'il s'agissait d'une attaque de l'ennemi, ils avaient constaté que tout un dépôt d'armes avait pris feu et qu'une grande quantité de grenades, de mortiers, de projectiles de canon et de balles de mitrailleuses avait été perdue.

En prélude à l'arrivée du camarade Masengo débarqua Mujumba, qui était jusqu'il y a peu le délégué du Conseil révolutionnaire à Dar es-Salam. Il venait pour prendre en charge des actions de sabotage contre la voie ferrée d'Albertville, dans la zone de Mukungo, et il voulait emmener six Cubains avec lui. Ma réaction fut violente, je lui expliquai que je menais une lutte quasi permanente pour regrouper mes hommes, essayant de former une armée mixte puissante et que je devais lutter sans relâche contre la dispersion des forces telle qu'il me la proposait (pour la première fois j'utilisai devant eux l'expression comme quoi les Cubains se « congoli-

saient», étaient frappés à leur tour par l'esprit régnant). Cette dispersion entraînerait plus de dommages que de bénéfices éventuels; nous devions discuter de cela très sérieusement car l'avenir de la Révolution me paraissait compromis vu le chemin emprunté. La discussion et surtout le récit des choses qui se passaient l'impressionnèrent beaucoup; il me dit qu'il était prêt à rester là avec moi, qu'il allait trouver vingt paysans à entraîner et qu'il ferait une inspection dans la zone de Mukundi et reviendrait ensuite. À la question de savoir si j'étais d'accord pour que les recrues fussent des paysans sans aucune formation militaire, je lui répondis que c'était beaucoup mieux; je préférerais mille fois des hommes neufs, orphelins de tout contact avec les habitudes du bivouac, à ces soldats déjà corrompus par la vie de cantonnement.

Le lendemain Masengo arriva; je fus très clair avec lui aussi et je lui exprimai sans ambages mon point de vue sur les problèmes auxquels nous étions confrontés, en insistant sur la décision qu'il devait prendre de construire une armée puissante et disciplinée sous peine que celle-ci ne se retrouve réduite à des groupes dispersés dans les montagnes. Nous tombâmes d'accord pour créer un front dans cette zone sous le commandement de Lambert, mais que j'aurais une colonne indépendante; je lui précisai qu'elle devait être indépendante du commandement de Lambert aussi, car les conséquences de son irresponsabilité me semblaient accablantes.

Nous formerions une sorte d'académie combattante. Je préférerais avoir les paysans pour élèves et Mujumba s'engageait à augmenter leur nombre jusqu'à soixante, mais il faudrait y inclure des soldats en provenance des

différents fronts, ce qui ne m'amusait pas beaucoup. Nous organiserions aussi un état-major plus rationnel, qui serait opérationnel pour diriger tous les fronts et je fus d'accord pour y détacher Siki, pour les tâches d'état-major, Tembo pour l'organisation politique, et Kasulu, le médecin, comme traducteur de français. Masengo me demanda d'écrire à notre ambassadeur en Tanzanie pour qu'il intervienne auprès du gouvernement de ce pays, car les difficultés croissaient de jour en jour. Enfin, il réclamait davantage de cadres cubains. Je lui répondis que j'étais d'accord sur le principe mais qu'il convenait d'effectuer une sélection rigoureuse ; c'était une guerre spéciale où la qualité des cadres individuels avait une grande valeur et ne pouvait pas être suppléée par le nombre.

Le lendemain, alors que nous étions en pleine discussion pour essayer de faire surgir des ruines l'Armée de libération, survint un accident tragicomique ; l'un des jeunes gens laissa tomber un briquet allumé et ces cases, faites de paille et de branchage, brûlèrent d'autant plus comme des torches que la saison des pluies était à peine commencée ; un certain nombre de choses furent perdues mais ce qui m'ennuya le plus fut le danger auquel les hommes avaient été exposés, car il y avait des grenades qui explosaient à l'intérieur, et surtout nous donnâmes à Masengo et à ses camarades experts en désorganisation une impression de négligence. Agano, auteur matériel du sinistre, l'un de nos meilleurs camarades, fut condamné à passer trois jours sans manger.

Au beau milieu du feu d'artifice provoqué par les balles et les grenades, et de mes propres explosions

encore plus impressionnantes, nous vîmes arriver Machadito, notre ministre de la Santé publique, avec des lettres et un message de Fidel. Il était accompagné de son collègue Mutchungo, ministre de la Santé publique du gouvernement révolutionnaire de Soumialot; ils s'étaient perdus et s'étaient guidés pour arriver au campement grâce à la clarté du jour et au bruit des explosions. J'appris les longues conversations qu'avait eues Soumialot et ses collègues avec Fidel. Les émissaires du Conseil révolutionnaire n'avaient pas dit la vérité dans leur présentation des faits, je suppose qu'il en va toujours ainsi dans ce genre de situation et que d'autre part ils ignoraient totalement ce qui se passait à l'intérieur; ils étaient depuis longtemps hors du pays et comme la vague de mensonges naissait au niveau des soldats et allait croissant plus elle montait dans la hiérarchie, je m'imagine que, quelle que fût leur bonne volonté, ils ne pouvaient fournir une idée de ce qui se passait. Le fait est qu'ils avaient dépeint un tableau idyllique, avec des concentrations militaires partout, des forces dans les forêts, des combats incessants; tableau très éloigné de ce que nous vivions. Ils avaient en plus obtenu une importante quantité d'argent pour réaliser une série de voyages sur tout le continent africain, pour expliquer les caractéristiques de leur Conseil révolutionnaire, faire tomber le masque de Gbenye et de son clan, etc. Ils avaient sollicité également un appui pour toutes sortes d'aventures sans fondement et l'on avait parlé de demander à d'autres pays amis une aide qui atteignait cinq mille fusils, des torpilleurs pour le lac, des armes lourdes, avec des plans d'attaque et de pénétration parfaitement fantaisistes. Ils avaient arraché à Cuba la

promesse de cinquante médecins et Machadito venait étudier les conditions de leur envoi.

D'après ce que j'avais reçu par l'intermédiaire de Tembo j'avais déjà eu l'impression qu'à Cuba on estimait que mon attitude était trop pessimiste. Impression à présent renforcée par un message personnel de Fidel où il me conseillait de ne pas désespérer, où il en appelait à mes souvenirs des premiers temps de notre propre combat et me rappelait que ce genre de désagréments étaient fréquents, insistant sur la qualité des hommes. J'envoyai à Fidel une longue lettre dont je cite les paragraphes qui expriment le mieux mes points de vue :

Congo, 5 octobre 1965

Cher Fidel,

J'ai reçu ta lettre qui a provoqué en moi des sentiments contradictoires, sachant qu'au nom de l'internationalisme prolétarien nous pouvons commettre des erreurs très coûteuses. Je suis, de plus, personnellement inquiet de ce que, en raison de mon manque de sérieux quand j'écris ou parce que tu ne comprends pas totalement la situation, l'on puisse penser que je suis victime de la terrible maladie du pessimisme sans cause.

Quand ton cadeau grec¹ est arrivé, il m'a dit que l'une de mes lettres avait donné l'impression d'être écrite par un gladiateur promis à la mort et le ministre², en me remettant ton message optimiste, m'a confirmé l'opinion que tu te faisais. Tu pourras discuter longuement avec le porteur de cette lettre qui te donnera ses impressions de première main, puisqu'il aura parcouru une bonne partie du front. C'est pour cela qu'au-delà de l'anecdote j'en viens tout de suite à l'essentiel. Disons tout d'abord qu'ici, selon mon

1.Tembo.

2.Machado.

entourage, j'ai perdu ma réputation d'individu objectif, à force de conserver un optimisme sans fondement face à la réalité de la situation existante. Je peux t'assurer que si je n'étais pas là, ce beau rêve se serait totalement désintégré au milieu du chaos généralisé.

Dans mes lettres précédentes je vous demandais de ne pas m'envoyer trop d'hommes mais plutôt des cadres, et je vous disais qu'ici les armes ne manquaient pratiquement pas, sauf certaines bien spéciales, et qu'au contraire il y avait un trop plein d'hommes en armes mais une absence de soldats. Je vous recommandais aussi de ne pas donner d'argent, sauf au compte-gouttes et après plusieurs demandes. Rien de cela n'a été pris en compte et l'on a forgé des plans fantastiques qui menacent de nous discréditer sur la scène internationale et peuvent me mettre dans une position difficile.

Cela mérite explication :

Soumialot et ses camarades vous ont vendu du vent. Il serait trop long d'énumérer tous leurs mensonges, il vaut mieux vous expliquer la situation actuelle sur la carte ci-jointe. Il y a deux zones où l'on peut dire qu'il existe une certaine Révolution organisée, celle où nous sommes et la province du Kasai où se trouve Mulele, qui est la grande inconnue. Dans le reste du pays, il n'existe que des bandes isolées qui survivent dans la forêt ; ils ont tout perdu sans combattre comme ils ont perdu Stanleyville sans combattre. Mais le plus grave c'est l'état d'esprit qui règne parmi les groupes de notre zone, la seule qui a des contacts avec l'extérieur. Les dissensions entre Kabila et Soumialot sont de plus en plus sérieuses et servent de prétexte pour continuer à livrer des villes sans combattre. Je connais assez Kabila pour ne pas me faire d'illusions sur lui. Je ne peux pas en dire autant de Soumialot mais je dispose de suffisamment d'antécédents, comme le chapelet de mensonges qu'il vous a fourgué, le fait que lui non plus ne daigne pas venir sur ces terres maudites de Dieu,

ses nombreuses cuites à Dar es-Salam où il vit dans les meilleurs hôtels et le genre d'alliés qu'il a ici face à l'autre groupe. Ces jours-ci un groupe de l'armée de Tshombe a débarqué dans la zone de Baraka, où un général-major dévoué de Soumialot dispose d'au moins mille hommes en armes, et il a occupé ce point d'une grande importance stratégique pratiquement sans combats. À présent, ils en sont à discuter pour savoir si c'est la faute de ceux qui ne se sont pas battus ou de ceux du lac qui ne leur ont pas envoyé suffisamment de munitions. La vérité est qu'ils se sont débinés honteusement, en abandonnant en plein maquis un canon de 75 mm sans recul et deux mortiers de 82 ; tous les servants de ces armes ont disparu et ils me demandent maintenant des Cubains pour que nous allions les récupérer (sans savoir exactement où elles sont) et que nous combattons avec. Fizi se trouve à trente-six kilomètres et ils ne font rien pour la défendre, ils refusent même de creuser des tranchées sur l'unique chemin d'accès entre les montagnes. Cela donne une pâle idée de la situation. En ce qui concerne la nécessité de bien choisir les hommes plutôt que de m'en envoyer en quantité, tu m'assures à travers ton émissaire que ceux qui sont là sont des bons ; je suis sûr que la majorité d'entre eux sont bons, sinon cela ferait longtemps qu'ils se seraient dégonflés. La question n'est pas là. Il s'agit d'avoir un caractère réellement bien trempé pour supporter ce qui se passe ici ; ce ne sont pas des bons qu'il faut ici, ce sont des surhommes...

La présence de deux cents hommes supplémentaires serait plutôt nuisible en ce moment, à moins que nous décidions une fois pour toutes de nous battre tout seuls, et dans ce cas-là, c'est une division qu'il faudrait, et encore, il faudrait voir combien l'ennemi en déploie en face de nous. J'exagère peut-être et un bataillon suffirait pour retrouver les frontières qui existaient à notre arrivée et pour menacer Albertville, mais dans ce cas précis ce n'est pas le nombre qui compte, nous ne pouvons pas libérer tout seuls un

pays qui ne veut pas se battre, il faut créer cet esprit de combat et partir à la recherche de soldats avec la lanterne de Diogène et la patience de Job, ce qui tient de la mission impossible vu la merde ambiante...

La question des canots est à part. Voilà longtemps que j'ai demandé deux mécaniciens pour éviter que l'embarcadère de Kigoma ne se transforme définitivement en cimetière de bateaux. Il y a un peu plus d'un mois est arrivé un paquet cadeau de trois canots soviétiques et il y en a déjà deux d'inutilisables alors que le troisième, qu'a emprunté ton émissaire, fait eau de toutes parts. Les trois canots italiens subiront le même sort que leurs prédécesseurs à moins qu'ils n'aient un équipage cubain. Pour cette question et celle de l'artillerie, il manque l'accord de la Tanzanie qui ne sera pas si facile à obtenir. Ces pays ne sont pas Cuba pour tout miser sur une carte, aussi importante soit-elle (la carte en question est plutôt du genre faible). L'émissaire repart avec pour mission de ma part de préciser avec le gouvernement ami la portée de l'aide qu'il est disposé à fournir. Tu dois savoir que presque tout ce qui a été envoyé par bateau est bloqué en Tanzanie et l'émissaire doit aussi aborder cette question.

L'histoire de l'argent est ce qui me fait le plus mal, vu que je n'ai pas arrêté de vous mettre en garde. Au comble de mon audace de « gaspilleur » et bien que cela me fit mal, je m'étais engagé à ravitailler l'un des fronts, le plus important, à condition de diriger les combats et de former une colonne mixte spéciale sous mon commandement direct suivant la stratégie que je m'étais tracée et que je vous ai expliquée. Pour ce faire, j'avais calculé une somme de cinq mille dollars par mois et je t'assure que j'en étais malade. Et j'apprends maintenant que les touristes ont reçu vingt fois plus d'un seul coup, pour mener la belle vie dans toutes les capitales africaines, sans compter qu'ils sont hébergés par les principaux pays progressistes qui leur paient souvent leurs frais de voyage. À un front misérable où les paysans

souffrent de toutes les misères du monde y compris de la rapacité de ceux qui sont censés les défendre, il n'arrivera pas un sou, et les pauvres diables coincés au Soudan n'en verront pas non plus la couleur (le whisky et les femmes ne figurent pas dans les frais payés par les gouvernements amis, et cela coûte cher si l'on veut de la qualité).

Enfin, avec cinquante médecins, la zone libérée du Congo se retrouvera avec la proportion enviable d'un médecin pour mille habitants, niveau dépassé par l'URSS, les États-Unis et deux ou trois des pays les plus développés, sans compter qu'ici ils sont répartis d'après les orientations politiques et qu'il n'existe pas la moindre organisation sanitaire. L'envoi d'un groupe de médecins révolutionnaires serait préférable à ce gigantisme, et l'on pourrait y adjoindre, à ma demande, quelques infirmiers dotés du sens pratique et du même esprit que les médecins.

La carte ci-jointe est accompagnée d'une synthèse de la situation militaire, je me limiterai à quelques recommandations dont je vous supplie de tenir compte de façon objective : oubliez tous les hommes destinés à des groupes fantômes, préparez-moi cent cadres qui ne doivent pas tous être noirs et choisissez sur la liste d'Osmany et parmi d'autres éléments d'exception. Pour les armes, le nouveau bazooka, des détonateurs électriques avec leurs batteries, un peu de R4 et c'est tout pour le moment ; oubliez les fusils qui, à moins d'être électroniques, ne résolvent rien. Nos mortiers doivent être en Tanzanie et avec ça, plus de nouveaux servants, nous aurions pour le moment plus qu'il ne faut. Oubliez l'histoire du Burundi et réglez avec tact la question des canots (ne pas oublier que la Tanzanie est un pays indépendant avec qui il convient de jouer franc jeu, indépendamment du petit problème que je leur ai causé). Envoyez le plus tôt possible les mécaniciens et un homme qui sache assez de navigation pour traverser le lac avec une relative sécurité ; la Tanzanie est déjà au courant et d'accord. Laissez-moi gérer la question des médecins

mais donnez-en quelques-uns à la Tanzanie. Ne refaites pas l'erreur de lâcher de l'argent comme ça car ils comptent sur moi quand ils se sentent économiquement acculés, il est probable qu'ils ne m'écouteront plus si l'argent coule facilement. Ayez plus confiance dans ma façon de voir et ne jugez pas sur les apparences. Engueulez ceux qui sont chargés de vérifier les informations, ils ne sont pas fichus de démêler cet écheveau et présentent des images utopiques qui n'ont rien à voir avec la réalité.

J'ai essayé d'être clair et objectif, synthétique et crédible. Vous me croyez ?

Un abraço.

Nous tombâmes d'accord avec Machado sur l'impossibilité d'avoir cinquante médecins sur place, à moins de les organiser comme une force de guérilla, et il convint avec moi du caractère réellement alarmant de la situation car il avait été témoin de toute la dépravation existant sur les fronts et avait capté l'esprit de la Révolution.

J'avais l'espoir que quelques camarades, comme le ministre autochtone de la Santé publique, pourraient nous aider à mettre un peu d'ordre, d'autant qu'il était de la zone de Fizi et avait de l'autorité, mais son action fut nulle ; il resta jusqu'à la fin, hormis une courte interruption pour une mission quelconque, mais demeura totalement éloigné de Masengo (je ne sais pas à qui en attribuer la faute) et encore plus éloigné de la réalité. Bien entendu, il ne pouvait pas s'occuper des questions sanitaires ; il n'y avait que les médecins cubains et les rares médicaments qui arrivaient étaient destinés aux fronts ou à un peu de médecine basique dans les zones où nos forces étaient cantonnées. Nous avions auparavant parlé avec Masengo de la nécessité de s'occuper

mieux de Fizi, d'imposer son autorité sur le général et d'insister sur quelques points, par exemple les médecins et la radio, mais c'était déjà de l'histoire ancienne car Fizi tombait dans le camp de l'ennemi.

Moja arrivait de Lubonja où il avait été en mission d'observation après l'explosion du dépôt d'armes et il apportait la nouvelle que Baraka était tombé à son avis sans combattre ; on avait perdu le canon et les mortiers abandonnés par leurs servants. Je crois qu'il s'agissait en l'occurrence des tout nouveaux instructeurs « bulgares » ¹.

Munis de tous ces éléments nous eûmes une réunion avec les chefs que l'on avait été cherchés et qui enfin faisaient leur apparition. Jusque-là nous n'avions eu aucune action cohérente de la part de Calixte ni de Jean Ila, le commandant de Kalonda-Kibuye, je ne sais s'il fallait le reprocher à eux ou à Lambert dont les méthodes de travail si saugrenues ne permettaient aucune action organisée. Participaient en définitive à la réunion Masengo en personne, le camarade Mujumba, le ministre de la Santé publique, les commandants Jean Ila et Calixte, le lieutenant-colonel Lambert, d'autres commandants du front de Lambert et les habituels commissaires politiques et curieux. On avait envoyé chercher Zacharie mais il n'avait pas répondu, et les Rwandais n'étaient donc pas représentés. Mes paroles furent à peu près celles-ci :

D'abord, une présentation de ceux qui étaient là, le ministre cubain de la Santé publique, qui était venu pour analyser les besoins sanitaires, Siki, chef d'état-major d'une armée cubaine, Tembo, secrétaire à l'organisation

1. Je reprends l'habitude congolaise de donner aux étudiants la nationalité du pays où ils ont été entraînés.

du Parti, qui avait abandonné sa charge pour venir se battre ici, le camarade Moja, le camarade Mbili, avec une longue carrière de combattant. J'expliquai à peu près les mêmes choses qu'à Masengo mais j'y ajoutai une analyse du comportement de chacun des chefs ; Lambert était un camarade dynamique, sans aucun doute, mais il faisait toujours tout tout seul, il n'avait pas formé une armée, ses hommes faisaient éventuellement des choses quand il était devant, mais dans le cas contraire, ils n'avançaient pas. Je donnai comme exemple le cas du soldat tué ; il était en première ligne parce que ses camarades avaient exigé qu'il y aille pour pouvoir rester là. Calixte en revanche ne s'était jamais montré sur les lignes de combat. Les deux attitudes étaient mauvaises : le chef ne doit pas rester si près de la première ligne que cela l'empêche d'avoir une vision d'ensemble de son front et de prendre des décisions d'ensemble, mais il ne doit pas non plus en être si éloigné qu'il perd tout contact avec elle. À celui de Kalonda-Kibuye je fis remarquer que la barrière qu'ils prétendaient avoir sur la piste était une illusion, puisqu'il n'y avait jamais eu le moindre choc avec l'Armée ; il n'y avait aucune raison de maintenir cent cinquante hommes dans ces conditions. Je fis ensuite une analyse des actes d'indiscipline, des atrocités commises, des traits parasitaires de l'armée, je n'y allai pas de main morte et même s'ils supportèrent l'orage avec dignité, aucun n'était satisfait de ma sortie.

En me faisant certaines observations à propos de cette rencontre, le camarade Tembo me disait que selon lui, elle n'avait pratiquement réglé aucun des problèmes du Congo ; j'avais parlé de tous les aspects négatifs, mais

non des possibilités qu'offrait une guerre de guérilla. Sa critique était juste.

J'eus aussi une réunion avec mes camarades, car les rumeurs de certains commentaires qui reflétaient l'abattement croissant étaient revenues jusqu'à moi ; certains disaient que les Cubains restaient au Congo parce que Fidel ignorait la véritable situation qui y régnait. Je leur dis que la situation était difficile, que l'Armée de libération s'effondrait et qu'il fallait se battre pour éviter sa ruine. Notre travail serait très dur et très ingrat et je ne pouvais pas leur demander d'avoir confiance en la victoire ; personnellement je croyais que les choses pouvaient s'arranger moyennant beaucoup de travail et une foule d'échecs partiels. Je ne pouvais pas non plus exiger d'eux qu'ils aient confiance en ma capacité à diriger, mais, en tant que révolutionnaire, je pouvais exiger qu'ils respectent mon honnêteté. Fidel était informé des choses les plus importantes et aucun fait n'avait été dissimulé ; je n'étais pas venu au Congo pour ma gloire personnelle et je n'allais sacrifier personne au nom de mon honneur. S'il était exact que je n'avais pas communiqué à La Havane l'opinion que tout était perdu c'est parce qu'honnêtement je ne le pensais pas, mais j'avais bel et bien fait état de l'état d'esprit de la troupe, de ses hésitations, de ses doutes et de ses faiblesses. Je leur racontai comment il y avait eu des jours dans la Sierra Maestra où mon désespoir était total face au manque de foi des nouvelles recrues qui, après avoir juré par tous les saints que leur décision était inébranlable, s'effondraient dès le lendemain. Et ceci à Cuba, avec le niveau de développement que nous avions et la force de la Révolution. Alors qu'attendre du Congo ? Les soldats

congolais étaient là, perdus dans la masse, il fallait les examiner un par un et les découvrir, telle était notre tâche fondamentale.

Le besoin de cette explication démontre à quel point le moral de notre troupe était en cours de dissolution. Il était difficile de faire travailler les garçons ; des camarades assez disciplinés remplissaient formellement leurs obligations, mais il n'y avait aucun travail créatif, il était nécessaire de tout répéter plusieurs fois, de contrôler sérieusement les résultats et je devais en plus m'en remettre à mes coups de gueule proverbiaux, qui ne sont pas spécialement tendres, pour que certaines tâches se réalisent. L'époque romantique où je menaçais de renvoyer à Cuba les éléments indisciplinés était loin derrière nous ; si je l'avais fait maintenant, les effectifs auraient été réduits de moitié, et encore avec de la chance.

Tembo écrivit une longue lettre à Fidel où il lui exposait, d'un point de vue surtout anecdotique, la situation du moment. Muni de toutes ces données et de sa propre vision de la réalité, Machado repartit.

À la suite de la réunion avec les commandants, la composition de l'Académie s'était trouvée un peu modifiée, elle devait maintenant recevoir cent cinquante soldats envoyés par les trois fronts à raison de cinquante chacun, plus soixante qu'enverrait Mujumba, des paysans recrutés dans la zone.

Concernant Baraka nous en reparlâmes avec Masengo et je fus d'accord pour envoyer là-bas Siki avec quelques hommes pour organiser une défense de Fizi qui rende possible, après examen, l'envoi de toutes les forces là-bas pour attaquer. Mais Siki devait poser comme condition

première que les choses soient faites avec sérieux et que le commandement soit totalement entre les mains des Cubains ; à cette condition, nous pouvions nous engager à envoyer toutes nos forces au combat. Cet ultimatum était nécessaire. Peu avant, à l'occasion de la tentative manquée d'attaque sur Lulimba, nos camarades s'étaient plaint que si les Cubains devaient se retrouver une nouvelle fois tout seuls pour mourir bêtement, beaucoup allaient demander à abandonner le combat car il n'était pas possible de continuer comme cela.

Je ne pouvais pas prendre le risque d'une attaque sur Baraka si nous n'avions pas toutes les armes en main et si nous ne faisons pas une analyse sérieuse de la situation ; nous ignorions les forces qui s'y trouvaient, mais la position de l'ennemi était fort incommode : un bout de plage entouré de montagnes, dans un territoire hostile. Quelque chose pouvait être tenté. Finalement, je suppliai presque Masengo de ramener à la raison les gens de Fizi, avec toute son autorité, et je devais écrire une nouvelle fois à Kabila pour l'enjoindre d'entrer au Congo. On ne pouvait pas dire du mal de Soumialot et de son équipe et en même temps offrir le spectacle de promesses continuelles d'arrivées, entre deux bringues à Kigoma et à Dar es-Salam. (Les témoignages sur son alcoolisme provenaient du bord opposé ; ils ne semblent pas très crédibles.) J'avais beaucoup hésité avant de dire des choses aussi délicates, mais je croyais de mon devoir de les exposer à Masengo, pour qu'il les transmette directement à Kabila ; nous n'avions pas l'intention de jouer les nounous ou les tuteurs mais il y a des sacrifices qu'un chef révolutionnaire doit bien affronter à un moment donné.

Masengo promet d'écrire à Kabila ; je ne sais s'il le fit. Il partit avec Siki pour la zone de Fizi pendant que Mujumba partait pour la zone de Mukundi avec la promesse d'envoyer dans une semaine les soixante paysans, promesse qui ne fut jamais tenue, pour des raisons que j'ignore car il ne redonna pas signe de vie.

Lambert m'envoyait une lettre où il me disait qu'il y avait des rumeurs selon lesquelles Fizi était aussi tombé et il demandait l'autorisation de partir avec vingt-cinq hommes, il en trouverait vingt-cinq autres en chemin, pour reconquérir Baraka ou, si c'était déjà perdu, Fizi ; je lui répondis que je n'avais pas les titres nécessaires pour lui donner ce genre d'autorisation mais que, à mon avis, son front présentait de nombreux points faibles, l'ennemi était près d'attaquer et sa présence là-bas me semblait indispensable. Il était d'autre part impossible d'imaginer qu'avec vingt-cinq ou cinquante hommes on pouvait reprendre ce qui avait été perdu avec des centaines d'hommes. Il eut la gentillesse de m'envoyer une réponse alors qu'il partait pour Fizi avec sa petite troupe.

Pour tous ces motifs, les possibilités, ne fût-ce que de gêner l'ennemi dans la zone de Lulimba, étaient quasiment nulles ; les soldats de la barrière principale ne descendaient plus dans la plaine ; il m'envoya un groupe de contact à la barrière de la piste de Kabambare, avec l'intention de traverser la rivière Kimbi et d'explorer depuis l'autre rive les positions des soldats, et le compte rendu fut que la situation était du même acabit qu'ailleurs ; le lieutenant qui commandait la barrière expliquait qu'il ne pouvait pas maintenir les hommes sur la position (il ne lui en restait que vingt-cinq) ; ils ne lui obéissaient

pas, ils faisaient ce qu'ils voulaient, et s'il les entraînait dans une action quelconque, ils déserteraient. Celle-là aussi était une barrière théorique et le groupe ne pouvait être considéré comme une force de combat.

Fuites en tout genre

Nous voulions toujours essayer d'incorporer, par tous les moyens, des Congolais à notre petite armée et leur donner des rudiments d'instruction militaire, pour tenter de sauver, dans ce noyau le plus important, l'âme, la présence de la Révolution. Mais ceux qui étaient chargés de leur donner le souffle divin, les Cubains, perdaient tous les jours de leur énergie vitale. L'action du climat ne manquait pas d'avoir des effets : la gastro-entérite s'ajoutait à la malaria endémique. Dans mon journal de campagne j'avais noté, jusqu'à ce que le principe de réalité prenne le dessus sur l'esprit scientifique, les statistiques me concernant : plus de trente défécations en vingt-quatre heures. La brousse aura comptabilisé les autres. De nombreux camarades étaient atteints du même mal, qui n'était ni très durable, ni insensible aux antibiotiques forts, mais qui contribuait à affaiblir un moral déjà atteint. Et rien de ce qui survenait à l'extérieur de notre campement n'était de nature à inverser la tendance : pas un geste de bravoure ni une seule action intelligente.

Les rares Congolais que nous étions parvenus à recruter allaient se faire faire une *dawa* dans un campement

proche, ou se faire examiner par le médecin congolais (sorcier) et ne revenaient pas, ils désertaient tout simplement. Je ressentais vis-à-vis d'eux l'impuissance que provoque le manque de communication directe : j'aurais voulu leur faire comprendre tout ce que je ressentais réellement mais la déformation de la traduction et peut-être la couleur de la peau annulaient tout. Après l'un de leurs nombreux actes de désobéissance (un refus de travailler, ce qui était habituel), je m'adressai à eux en français, fou de rage ; avec mon pauvre vocabulaire je leur disais les choses les plus terribles que je pouvais trouver, et au comble de la fureur, je leur expliquai que j'allais leur faire mettre des jupes et transporter le manioc dans un panier (occupation féminine), parce qu'ils n'étaient bons à rien, qu'ils étaient pires que des femmes, que je préférais former une armée de femmes plutôt que des individus dans leur genre. Et pendant que le traducteur leur assénait mon coup de gueule en swahili, tous les hommes se regardaient entre eux, écroulés de rire, avec une ingénuité déconcertante.

L'ennemi le plus coriace était peut-être la *dawa* et ses règles, et je finis par trouver un *muganga*, sans doute un *muganga* de seconde classe, mais qui prit immédiatement la situation en main ; il occupa son poste dans le campement et se consacra à ne rien faire, comme c'était naturel pour un *muganga* de première classe. Il était intelligent ; le lendemain de son arrivée je lui dis qu'il devait accompagner un groupe qui allait passer plusieurs jours sur une embuscade, car la *dawa* perdait de son efficacité avec le temps et les hommes abandonnaient leurs positions. Mais il s'y refusa catégoriquement ; il allait leur faire une *dawa* renforcée qui durerait quinze jours.

Face à un argument aussi frappant asséné avec toute son autorité, nous dûmes céder et les hommes partirent avec leur *dawa* renforcée qui, alliée à la vitesse et à la précision de la course à pied, donnait d'excellents résultats.

Quelques jours auparavant, avec Masengo nous avions parlé de commencer un entraînement pratique dans la zone de Kalonda-Kibuye et, par conséquent, je pris des mesures pour envoyer un groupe de Cubains qui aurait pour mission de se diviser en deux unités et de sélectionner les meilleurs combattants congolais selon leur attitude dans les embuscades. Nous utiliserions le même système que dans la zone la plus proche de Katenga, où nous avions déjà levé toutes les embuscades faute de Congolais – il n'en restait plus qu'un ou deux. Nous laissâmes Azi, qui était malade, avec deux camarades et nous rassemblâmes le reste avec nous. En dépit de nos efforts, entre les malades et ceux qui étaient dispersés sur les différents fronts, il restait peu d'hommes disponibles et ils furent treize à partir pour Kalonda-Kibuye avec Mbili et Ishirini comme chef en second. Ce dernier camarade était simple soldat à Cuba mais, vu ses qualités, nous avons décidé de l'essayer dans des missions à responsabilité, pour former des chefs dans la perspective éventuelle où notre armée s'agrandirait jusqu'à devenir un groupe opérationnel avec suffisamment de soldats congolais. Les camarades devaient rester une vingtaine de jours sur l'embuscade ; nous avons décidé que c'était une durée suffisante car les rigueurs du climat affectaient beaucoup les hommes, surtout les Cubains. Ce délai écoulé, un autre groupe se rendrait dans une région distincte, pour éviter de saturer d'embuscades une même zone, tandis que le

premier groupe se reposerait et reprendrait des forces. Mbili était parti pour traverser le Kimbi et commencer les actions lorsque, à peine quelques heures plus tard, arrivèrent une petite note pathétique signée Siki et une autre de Masengo. Celle de Siki disait :

Moja,

Les gardes avancent sur Fizi et il n'y a rien ni personne qui les arrête, nous quittons Fizi pour Lubonja, je vais essayer de faire sauter les ponts. Préviens Tatu que ma mission a été un échec.

Siki, 10 octobre 1965

La note de Masengo apportait la nouvelle que Fizi était tombée et donnait des instructions pour que tout le groupe de Kalonda-Kibuye se place sous mes ordres ¹.

Pendant ce temps, certains des travaux antérieurs commençaient à produire des résultats ; un chargement de nourriture et quelques médicaments étaient arrivés du lac, transportés par les paysans avec lesquels nous partageons certaines choses. Ce n'était pas beaucoup, mais nous pûmes leur donner un peu de sel et de sucre, et nos hommes purent boire leur thé sucré. Il y avait une lettre d'Aly qui racontait encore et toujours la même chanson ; cette fois c'était comment ils avaient essayé d'installer une embuscade dans la zone de Kabimba et comment, parce qu'ils avaient trouvé un paquet de ciga-

1. Le groupe ne parvint jamais à s'incorporer, quelques individus arrivèrent de façon dispersée sous les ordres du commissaire politique, qui avait l'air d'un bon type mais impuissant à maîtriser ses hommes ; les autres étaient restés dans les maisons des paysans. Je flanquai tout le monde dehors, y compris le commissaire. Fini le désordre.

rettes vide sur un sentier, ils avaient rebroussé chemin ; le groupe avait fini par arriver très diminué à la piste principale ; sur les soixante soldats congolais, il en restait vingt-cinq ; ils avaient au passage fait prisonniers des paysans chargés de l'entretien de la route qui leur dirent que quelques heures plus tard devait passer un camion de la cimenterie qui se trouve à Kabimba. Le chef du détachement congolais, en apprenant cela, résolut de lever l'embuscade une heure avant le passage du camion, car des gardes l'accompagnaient peut-être ; ainsi se termina une opération qui avait duré une semaine. Peu après, il pleuvait des galons : le capitaine était nommé major ou commandant et ainsi successivement ; une action aussi méritoire valait bien cela.

Siki arriva de Fizi, il avait fait le chemin à marche forcée vu la situation et il raconta les péripéties de son voyage. Les bouches par lesquelles étaient passées ses conversations avec le général Moulane (Siki ne parle ni français ni swahili, le général ne parle pas français) étaient trop nombreuses pour constituer une garantie de fidélité mais, en résumé, Siki avait transmis notre ultimatum et la nécessité de creuser immédiatement des tranchées. La défense existante était une « barrière » constituée de trois hommes, un porteur de bazooka et son assistant, et un autre avec un vieux tromblon, et le traditionnel petit fil au milieu de la piste pour éviter que quelqu'un ne passe ; ils n'avaient pas creusé une seule tranchée, ni effectué une seule reconnaissance. Après l'exposé de Siki, le général Moulane avait pris la parole et avait eu des mots d'une extrême dureté contre le camarade Masengo, l'accusant d'être responsable de tout, puisqu'il ne lui avait pas envoyé les armes ni les munitions ni

les Cubains pour se battre et que dans ces conditions il n'allait pas défendre Fizi, qu'il n'était pas un cadavre pour aller se mettre dans des trous (heureusement pour lui il était encore en vie) et que toute la responsabilité devait retomber sur Masengo. Celui-ci ne réagit même pas, nous ne savons pas si ce fut par manque de caractère ou parce qu'il était en territoire ennemi, puisqu'on pouvait qualifier cette zone ainsi, et il supporta l'orage en silence. Cette nuit-là, ils ne dormirent pas à Fizi.

Certains camarades estimaient que le général ne pouvait pas être aussi bête, qu'il était de mèche avec les mercenaires ; cela me paraît peu probable, et lorsque nous nous retirâmes, il était toujours en rébellion dans sa zone de Fizi. Je crois que son attitude s'explique surtout par un certain retard, mais en pratique elle fit le jeu de l'ennemi.

Il est certain que les dissensions internes atteignaient des extrêmes comme celui qui vient d'être mentionné. Les trente-sept kilomètres de Baraka à Fizi traversent des collines où les possibilités d'embuscades sont nombreuses, il y a même une rivière qui constitue une barrière naturelle difficile à traverser pour des véhicules, avec un pont à moitié effondré et qu'il suffisait de détruire complètement pour obtenir de bonnes possibilités défensives ; l'avance aurait pu au moins être retardée. Mais rien de cela ne se fit.

Le 12 octobre, l'ennemi avait pris Lubonja à l'issue d'une promenade triomphale. Le lieutenant-colonel Lambert avait appris la prise de Fizi et était parti là-bas avec quarante hommes, en laissant quelques armes lourdes à Lubonja qui se perdirent dans la brousse ; il ne voulut rien entendre et Masengo n'eut pas la pré-

sence d'esprit de lui imposer de rester pour défendre l'ultime point qui empêchait la jonction entre les forces de Lulimba et celles qui avaient débarqué à Baraka, la barrière dans la montagne.

Lorsque Masengo arriva à notre campement, je lui dis, plutôt exaspéré, que je ne pouvais pas assumer la responsabilité de la défense contre une double attaque avec les hommes que j'avais. L'extrémité orientale était renforcée par Mbili, qui, à marche forcée, avait traversé avec ses treize hommes, mais nous nous retrouvions avec treize Cubains d'un côté et une dizaine de l'autre ; pousser la défense au bout reviendrait à faire tuer vingt-trois hommes puisque le reste ne voulait absolument rien faire. Ils avaient sur la barrière un dépôt comptant quelque cent cinquante caisses de munitions de toutes sortes, surtout pour des armes lourdes, mortiers, canons, mitrailleuses 12.7, et la nuit d'avant, on avait essayé par tous les moyens de faire travailler les hommes pour sauver le tout ; il fallut les menacer de les arroser d'eau, de leur confisquer leurs couvertures, exercer en somme une pression extrême sur eux et Masengo, qui avait passé la nuit là, fut incapable de les obliger à travailler et les seconds de Lambert s'enfuyaient avec ses fidèles.

La réaction de Masengo fut d'envoyer une lettre à Lambert où il lui ordonnait de revenir prendre en charge la défense avec ses hommes ; je ne sais si cette lettre atteignit son destinataire mais elle était inutile ; rapidement arriva la nouvelle que la position était tombée sans combattre, menacée des deux côtés, depuis Lulimba et depuis Lubonja, et le retrait avait tourné à la fuite. L'attitude de nos hommes fut plus que mauvaise : ils laissèrent des armes qui étaient placées sous

leur responsabilité, comme des mortiers, aux mains des Congolais et elles furent perdues. Ils ne firent preuve d'aucun esprit de combat, pensant tout simplement à sauver leur vie, comme les Congolais, et la désorganisation du retrait fut telle que nous perdîmes un homme et nous ne savons toujours pas comment, car ses camarades ne remarquèrent pas s'il s'était perdu, s'il avait été blessé ou tué par les soldats ennemis qui tiraient sur la colline par laquelle ils battaient en retraite. Nous pensâmes qu'il avait pu se diriger vers la Base du lac ou se trouver à un autre endroit, mais son absence finit par nous convaincre qu'il avait été tué ou fait prisonnier, et nous n'avons plus jamais rien su de lui. Au total, une quantité innombrable d'armes fut perdue. Je donnai des instructions pour que tout Congolais qui se présenterait sans un ordre express ou une mission à remplir soit désarmé sur le champ. Le lendemain, je disposais d'un butin de guerre considérable, comme si nous avions réussi la plus profitable des embuscades : le canon de 75 mm, avec une bonne quantité d'obus, une mitrailleuse antiaérienne complète et des éléments d'une autre, des pièces de mortiers, cinq fusils-mitrailleurs, des munitions, des grenades et une centaine de fusils. Le responsable du canon, le camarade Bahasa, était resté seul sur sa position et, face à l'avance des gardes, poussé par les informations alarmistes d'un autre Cubain, s'était replié en l'abandonnant ; les mercenaires n'avançaient pas à une telle vitesse et Moja donna des ordres opportuns pour sauver le canon, mais je critiquai sévèrement ce camarade, membre du Parti, ainsi que plusieurs autres.

Nous résolûmes, en accord avec Masengo, de désarmer tous les soldats fugitifs, de supprimer tous les grades

et de former une force nouvelle avec ceux qui resteraient, qu'en mon for intérieur je souhaitais aussi peu nombreux que possible. Je ne confirmai verbalement que ceux qui avaient démontré leur sérieux et leur esprit combatif.

Une réunion avec les camarades congolais fut organisée. Je leur exprimai très durement l'opinion que j'avais d'eux. Je leur expliquai que nous allions former une armée nouvelle, que nul n'était obligé de continuer avec nous, que tous ceux qui le voulaient pouvaient s'en aller, mais qu'ils devaient laisser leurs armes et que nous garderions le dépôt que nous avions eu tant de mal à sauver. Je m'adressai à tous les présents et demandai à ceux qui voulaient rester de lever la main. Personne ne le fit. Comme j'avais déjà parlé avec deux ou trois des Congolais qui étaient d'accord pour rester, je trouvai cela bizarre ; je fixai alors l'un des volontaires dans les yeux et je demandai que ceux qui voulaient rester avancement d'un pas ; deux d'entre eux firent un pas en avant et, immédiatement, la colonne entière en fit autant ; tous étaient donc volontaires. Je n'étais pas convaincu et je leur demandai de bien réfléchir, d'en discuter et que nous déciderions après. De ces nouvelles discussions, quinze hommes ressortirent avec l'intention de s'en aller, mais nous obtînmes des choses positives : un commandant décida de rester en tant que simple soldat, puisque je ne reconnaissais plus les grades antérieurs, et le nombre des volontaires fut plus important que prévu.

Il fut décidé que Masengo retournerait à la Base accompagné de Tembo, de Siki et du médecin traducteur, Kasulu. Paradoxalement la situation politique n'aurait pu être plus favorable, puisque Tshombe était

tombé et que Kimba tentait en vain de former un gouvernement. La situation était idéale pour continuer à agir et pour profiter de la décomposition régnant à Léopoldville, mais les troupes ennemies, loin des événements de leur capitale, efficacement dirigées et sans opposition sérieuse en face, agissaient pour leur propre compte.

Avec le camarade Rafael, chargé de nos affaires à Dar es-Salam, qui venait faire une tournée et parler personnellement avec moi, nous eûmes une discussion ; nous nous mîmes d'accord sur des questions fondamentales : le chef des transmissions serait sur le site des opérations ; il devait y avoir en plus un émetteur capable de communiquer avec La Havane, une quantité hebdomadaire de nourriture devait être envoyée pour la base de la nouvelle armée, qui serait ravitaillée le mieux possible, et un camarade de Dar es-Salam irait à Kigoma remplacer Changa qui ne parlait pas swahili et avait des problèmes ; Changa passerait de l'autre côté pour s'occuper des embarcations.

En ce qui concerne le ravitaillement, je modifiai ma position antérieure qui s'était avérée fausse ; j'étais arrivé avec l'idée de créer un noyau exemplaire, qui subisse tous les problèmes aux côtés des Congolais et leur démontre ainsi ce qu'était l'esprit de sacrifice et la voie à suivre pour un soldat révolutionnaire, mais le résultat était que nos hommes se retrouvaient faméliques, pieds nus, sans habits, pendant que les Congolais se partageaient les chaussures et les habits qui leur arrivaient par un autre conduit ; tout ce que nous y avions gagné était du mécontentement parmi les Cubains. Nous résolûmes alors de former un noyau de l'ar-

mée mieux équipé et ravitaillé que le reste des troupes congolaises ; il serait placé sous mon commandement et ce serait l'École pratique promue au rôle de noyau de l'armée. Pour y parvenir il était indispensable que l'on nous envoie régulièrement de Kigoma le ravitaillement de base et que soit organisé à partir du lac son transport jusqu'au front avec les paysans, car il était très difficile de faire travailler les soldats congolais et si les nôtres s'en chargeaient, nous n'aurions plus de combattants.

Nous divisâmes nos forces en deux compagnies dirigées par Ziwa et Azima, comme chefs en second, qui iraient au combat respectivement sous les ordres de Mbili et Moja, à l'issue d'une période minimum d'entraînement. Leur composition minimale était de quinze Cubains et environ quarante-cinq Congolais, auxquels s'ajoutaient d'autres selon les besoins ; un chef de compagnie, trois chefs de peloton, cubains, et trois chefs d'escouade (de cinq hommes), cubains. On retrouvait donc trois escouades par peloton et trois pelotons par compagnie ; au total neuf chefs d'escouade, trois chefs de peloton, le chef de la compagnie avec son second et une petite escouade auxiliaire, tous cubains.

Nous nous installâmes dans le nouveau campement situé à une heure de marche du précédent, sur les premiers versants de la montagne mais encore dans la plaine.

Désastre

Tremendo Punto venait de me rejoindre, avec la mission d'être une sorte de commissaire politique de haut niveau ; Charles qui m'accompagnait aussi serait un commissaire plus pratique, plus proche du combat, car il pouvait travailler directement avec les hommes qui parlaient le kibembe, c'est-à-dire la majorité dans notre troupe. La présence de Tremendo Punto était pour moi très importante, car nous cherchions des cadres en devenir ; notre ambassadeur en Tanzanie m'informait de pressions très fortes du gouvernement de ce pays pour un accord avec Gbenye. J'ignorais ce qui pouvait se passer mais j'étais prêt à poursuivre le combat jusqu'à la dernière minute ; et j'avais besoin à mes côtés de quelqu'un qui hisse le drapeau insurgé si une transaction quelconque était menée avec ces individus.

Le nouveau campement présentait de meilleures conditions naturelles que le précédent, mais il était loin d'être parfait. Il y avait très peu d'eau, une petite source qui coulait en terrain boueux et nous savions d'expérience les bouleversements gastriques que cela provoquait ; une colline qui se dressait entre la route et le campement empêchait d'avoir une vue étendue. Il

aurait mieux valu l'installer plus en hauteur, mais les collines ont pour caractéristique de ne pas avoir d'eau et il était très inconfortable de faire transporter l'eau pour un groupe aussi nombreux que le nôtre. Je donnais l'ordre d'installer le dépôt de munitions sur la partie supérieure de la colline, pour ne pas avoir la corvée de défendre les cent cinquante caisses de munitions de tous types que nous avions sauvées de Lubonja. Je réalisai une reconnaissance de la zone pour choisir le lieu du dépôt et je pris un certain nombre de précautions, comme celle d'avoir un peloton prêt à défendre la partie supérieure de la montagne dans le cas d'une imminente attaque.

Avec quelques paysans qui nous avaient rejoints, nous disposions des germes de la troisième compagnie ; je pensais arriver à quatre et ensuite m'arrêter pour évaluer la situation, car je ne voulais pas trop augmenter le nombre d'hommes avant d'avoir pu procéder à une sélection rigoureuse en situation de combat. Les paysans de la zone, répondant à l'appel du camarade Masengo, venaient s'inscrire et je lus à tous personnellement les « règles en vigueur », traduites en termes énergiques par Charles.

Une note de Machado depuis le lac m'informait qu'il ne pouvait pas partir car il n'y avait pas de canot disponible (il finit par embarquer sur une pirogue à moteur) ; il était prêt à emmener Arobaini, le camarade blessé dans un combat, pour essayer de lui sauver un doigt en très mauvais état, ce qui signifiait encore un homme en moins ; il m'informait qu'il avait parlé avec les médecins qui souhaitaient laisser tomber, et qu'il avait essayé de les convaincre de rester encore six mois, jusqu'en mars, mais il n'y avait rien eu à faire et il avait

décidé de les laisser là de toute façon. Le procédé était un peu expéditif mais efficace quant au but recherché et j'étais totalement d'accord avec lui.

Nous envoyâmes deux éclaireurs voir où en était le dépôt d'armes de Lubonja et s'il était possible de l'amener en lieu sûr ; il était plus important que celui que nous avions sauvé sur la barrière de Lambert. Ils nous informèrent que le dépôt était intact mais qu'il n'y avait aucune défense autour, en quoi ils se trompaient car un groupe d'hommes s'était mobilisé depuis le lac pour former une faible barrière.

De nombreux combattants dispersés de Lubonja, de Kalonda-Kibuye, de Makungo erraient dans les environs et se réfugiaient chez les paysans qu'ils rançonnaient ; nous décidâmes de prendre des mesures et Charles fut chargé d'une inspection punitive pour nettoyer les lieux, prendre des sanctions et désarmer les soldats. Cette mesure fut bien reçue par les paysans, très gênés par l'action des vagabonds, beaucoup plus dévastatrice que quand ils arrivaient en groupe avec un certain ordre.

Nous décidâmes de commencer un travail accéléré de construction et de formation pour occuper tout le temps, aussi bien des Congolais que des Cubains ; nous eûmes deux réunions pour fixer la ligne d'action, l'une d'état-major avec les officiers, et l'autre de Parti. Au cours de la première fut établie ma méthode d'enseignement militaire : les caractéristiques des compagnies furent définies et l'on décida des prochaines actions ; également des règles de discipline intérieure et d'intégration des Congolais. Le moral des officiers n'était pas très élevé ; ils montraient un grand scepticisme face à leurs tâches même s'ils les remplissaient de façon accep-

table. On commença la construction de maisons, de latrines, de l'hôpital, on lança des travaux pour assainir la mare et creuser des tranchées défensives dans les zones les plus vulnérables. Mais tout allait très lentement car les pluies étaient à présent plus intenses, et je n'eus pas la détermination suffisante pour obliger les hommes à déménager le dépôt, en attendant que la construction sur la partie supérieure fût terminée, faiblesse qui s'avéra fatale. D'autre part, confiants dans la fausse sécurité d'être à plusieurs kilomètres de l'ennemi qui ne fréquentait pas ces parages, nous n'organisâmes pas d'avant-postes avec des sentinelles, comme il est habituel de le faire dans des situations semblables, et les sentinelles étaient relativement proches.

Durant la réunion du Parti j'insistai une nouvelle fois sur la nécessité d'être appuyé dans la création d'une armée disciplinée, une armée exemplaire. Je demandai aux participants quels étaient ceux qui croyaient en la possibilité de la victoire et les seuls à lever les mains furent Moja et Mbili et les deux médecins qui venaient d'arriver, Fizi et Morogoro ; ce qui de leur part pouvait être autant le fruit d'une réelle assurance que d'une certaine affinité avec moi ; une preuve de loyauté en somme. Je les prévins qu'il me faudrait parfois exiger des sacrifices qui pourraient aller jusqu'à leur vie et je leur demandai s'ils étaient prêts à le faire ; cette fois tout le monde leva la main.

Nous passâmes à l'analyse des faiblesses de plusieurs membres du Parti, avec des critiques qui furent acceptées. Quand j'en vins au cas Bahasa, le camarade qui avait abandonné le canon, il ne fut pas d'accord. Bahasa avait démontré des qualités extraordinaires, en particu-

lier un enthousiasme inébranlable qui servait d'exemple à ses camarades, aussi bien cubains que congolais, mais le moment de faiblesse avait bel et bien existé, et la preuve en était que le canon avait été sauvé après que lui l'avait abandonné. J'insistai encore et encore, et finalement, avec un air de reproche, il répondit : « Bon, d'accord, je suis coupable. » Ce n'était bien sûr pas cela que j'attendais, mais l'analyse de nos faiblesses, et je requis l'avis de plusieurs autres camarades qui comprirent que la faiblesse avait été réelle.

Je levai la réunion convaincu qu'ils étaient bien peu à me suivre dans mon rêve de former une armée qui assurerait le triomphe des armes congolaises, mais j'étais raisonnablement rassuré sur le fait qu'il y avait des hommes prêts à se sacrifier, même s'ils estimaient que leur sacrifice était vain.

Le plus important était de réussir l'unité entre Congolais et Cubains, tâche difficile. Nous avons fait des cuisines communes pour éviter l'anarchie de la cuisine individuelle ; les Congolais n'aimaient pas notre nourriture (les cuisiniers étaient cubains parce que sinon les aliments disparaissaient) et protestaient constamment, l'ambiance était tendue.

Jean Ila, le commandant de Kalonda-Kibuye, arriva pour s'incorporer en compagnie de soixante-dix hommes, mais j'en avais déjà trop et je ne pouvais les accepter, je le renvoyai dans sa zone en lui donnant l'assurance que j'enverrais un groupe de Cubains pour organiser une embuscade directement sur le chemin, puisqu'il était sur la route Lulimba-Katenga où nous pouvions encore réaliser des actions efficaces. Je lui enlevai le mortier et une mitrailleuse abîmée à laquelle il man-

quait des pièces, plus un bazooka de modèle soviétique, sans projectiles ; il voulait remporter les armes mais je lui ordonnai de les laisser là où elles seraient le plus en sûreté.

Avant leur départ, à la demande de Jean Ila, je parlai à ses hommes, leur rappelant que nous devons travailler dans l'unité et critiquant leur façon d'agir envers les paysans, comme s'ils avaient oublié leurs propres origines. Cette intervention et une autre à destination de notre troupe où je les avertis que les déserteurs seraient fusillés ne plurent pas aux Congolais. Les désertions étaient continuelles, et ils emportaient leur fusil ; la seule façon de l'éviter était d'adopter des mesures très drastiques et, en même temps, de faciliter les intentions de ceux qui voudraient s'en aller pour qu'ils le fissent sans leur fusil.

Des patrouilles dans toutes les zones alentour étaient chargées de retrouver les armes dispersées et nous étions parvenus à récupérer une mitrailleuse à laquelle il manquait aussi des pièces ; avec elle et celle de Kalonda-Kibuye, nous en fîmes une complète. En réponse à l'offre et à l'avertissement que je leur avais adressés, des combattants commencèrent à quitter l'uniforme.

Le 22 octobre de bonne heure, des tirs de mortiers continus se firent entendre du côté de Lubonja, ce qui nous fit penser que l'ennemi avançait par là-bas ; nous prîmes certaines mesures et j'envoyai une lettre urgente à Masengo où je lui demandai de renforcer, lui, avec des hommes du lac, cette position pour ne pas me trouver obligé d'entamer un combat défensif dès à présent ; je lui donnai au passage une série de conseils (pour ne pas perdre les bonnes habitudes) comme celui d'envoyer des

hommes à Fizi et Uvira pour vérifier le moral de nos troupes.

Des nouvelles en provenance de Lubonja : le dépôt avait pu être mis hors de danger en le scindant en deux parties, l'une fut placée dans un lieu que nous avions choisi, l'autre fut cachée par les camarades congolais qui ne voulurent jamais dire où elle se trouvait ; la barrière de Lulimba réclamait des Cubains, des bazookas, des armes de défense, mais je ne voulus exaucer aucune des demandes pour ne pas continuer à éparpiller des troupes ou de la puissance de feu.

Nous étions le 24 octobre, et cela faisait donc six mois jour pour jour que nous étions arrivés au Congo ; il continuait à pleuvoir beaucoup et les maisons de paille deviennent humides quand les pluies sont continues. Certains Congolais me demandèrent la permission d'aller chercher à l'ancien campement des plaques de zinc qui y étaient restées et je donnai mon accord. Une heure peut-être s'était écoulée quand on entendit des décharges de fusils suivies d'un feu nourri. Les Congolais avaient été surpris par l'armée qui était passée à l'offensive et ils avaient été attaqués par les soldats. Heureusement pour eux, ils essuyèrent des tirs de loin et tous en réchappèrent. Le campement était en plein chaos. Les Congolais avaient disparu et nous ne pouvions pas nous organiser ; ils étaient allés voir le *muganga* pour se faire faire la *dawa* et ils reprirent leurs postes. Je commençai à organiser la défense avec la compagnie de Ziwa qui devait être en première ligne, et nous nous préparâmes à bien accueillir les soldats. Soudain, plusieurs camarades m'informèrent que des détachements ennemis arrivaient par la montagne, je ne pus les voir et

quand je demandai combien ils étaient, on me répondit : beaucoup ; impossible de savoir combien mais ils étaient en tout cas très nombreux. Nous étions dans une situation difficile car ils pouvaient nous couper la retraite et nous ne pouvions pas nous défendre correctement si la colline était aux mains de l'ennemi ; j'envoyai un peloton avec Rebokate à sa tête pour qu'il accroche les soldats le plus haut possible et essaye de les freiner sur place.

Mon dilemme était le suivant : si nous restions, nous pouvions être encerclés ; si nous nous retirions, nous perdrons le dépôt de munitions et tout le matériel que nous avons récupéré, tels que les deux mortiers de 60, l'équipement radio, etc. Nous n'avions pas le temps d'emporter quoi que ce soit. Je préfèrai faire face à l'ennemi, dans l'espoir de résister jusqu'à la nuit et de pouvoir alors nous replier. Nous étions dans la tension de l'attente lorsque l'ennemi fit son apparition sur le chemin le plus logique, celui face à la route de Lulimba, et nous ouvrimmes le feu de ce côté, mais cela ne dura qu'une minute à peine, car un camarade arriva en courant, il semblait être gravement blessé, mais c'était seulement le recul du bazooka, et il annonça que les soldats étaient déjà sur la première ligne qui était débordée. Il fallut en toute hâte donner l'ordre de repli ; une mitrailleuse dont les servants congolais s'étaient enfuis fut abandonnée par le tireur cubain qui ne tenta pas de la sauver ; j'envoyai des hommes pour qu'ils avertissent ceux qui étaient de l'autre côté de se mettre à l'abri et de se replier en vitesse, nous-mêmes allions le faire par un des flancs, et nous nous retrouvâmes sur la route, laissant derrière nous une innombrable quantité de choses :

des livres, des papiers, de la nourriture et même deux petits singes que j'avais comme mascottes.

Un groupe ne reçut pas l'ordre de repli et resta pour faire face à l'ennemi en lui infligeant des pertes : c'était l'œuvre de Bahasa et du camarade Maganga, qui sauvèrent le canon et qui après l'avoir confié aux Congolais pour qu'ils le mettent à l'abri, restèrent avec Ziwa, Azima et plusieurs autres camarades dont je ne me souviens plus et qui sauvèrent l'honneur de cette journée.

Comme je l'ai dit, nous nous repliâmes par l'un des côtés, rompant l'encerclement que les soldats voulaient peut-être mettre en place depuis le haut. J'étais personnellement terriblement déprimé ; je me sentais coupable de ce désastre dû à l'improvisation et à la faiblesse. Le groupe d'hommes qui me suivait était assez nombreux, mais nous en envoyâmes certains devant pour ouvrir le chemin au cas où des soldats ennemis auraient essayé de refermer le cercle ; je leur ordonnai de m'attendre sur une colline mais ils continuèrent leur chemin sans le faire et je ne retrouvai les Cubains que plusieurs jours plus tard, les Congolais ayant entre-temps déserté. En me reposant sur la colline où ils auraient dû nous attendre, je me fis l'amère réflexion que nous étions treize, un de plus que ceux qu'eut Fidel à un moment donné, mais ce n'était pas le même chef. Nous restions Moja, Mbili, Karim, Uta, Pombo, Tumaini, Danhusi, Mustafa, Duala, Sitini-Natato, Marembo, Tremendo Punto et moi, sans savoir ce qui était arrivé aux autres.

La nuit tombée, et une fois terminés les derniers tirs des soldats qui avaient occupé notre position, nous arrivâmes à un village de paysans abandonné par ses habitants où nous prîmes des poules bien grasses, selon

la philosophie que tout ce qui était là serait perdu le lendemain à cause de l'ennemi. Nous continuâmes à marcher pour nous éloigner un peu, nous n'étions qu'à deux ou trois kilomètres du campement, car nous avions pris un mauvais chemin et fait un grand détour. À un kilomètre ou un kilomètre et demi se trouvait un autre village où restaient encore quelques paysans. Nous prîmes quelques poulets supplémentaires et nous nous apprêtions à les payer mais ils nous répondirent que nous étions tous vaincus et frères de malheur ; et qu'ils nous en faisaient cadeau.

Nous aurions bien voulu que l'un d'entre eux nous serve de guide, mais ils étaient terriblement effrayés ; ils nous dirent que non loin de là se trouvait un autre village où étaient les médecins et quelqu'un d'autre. Nous y envoyâmes un homme et peu de temps après arrivèrent Fizi, le médecin, et Kimbi, l'infirmier, avec deux autres camarades ; ils étaient partis le matin de bonne heure pour faire une tournée des hameaux et ils étaient restés là quand ils avaient entendu le fracas du combat ; peu après ils avaient vu passer une bonne quantité de Congolais en train de fuir, dont un blessé qu'ils avaient soigné et qui avait poursuivi son chemin ; tout le monde se dirigeait vers Lubichaco. Ils avaient eu des nouvelles du blessé qu'ils avaient soigné, qui allait bien, d'un autre Congolais légèrement blessé, et de Bahasa, gravement atteint. Un message pour Azima arriva, expliquant où ils étaient et après avoir un peu dormi pour récupérer des forces, nous partîmes à quatre heures du matin, guidés par un paysan qui surmonta sa peur. À six heures nous arrivâmes au petit village où Bahasa était blessé ; il y

avait une importante concentration d'hommes, cubains et congolais.

L'image du désastre et de ses causes se faisait plus claire. Les hommes que j'avais envoyés pour stopper les soldats qui venaient nous encercler par les collines ne les avaient pas trouvés, et ils avaient même, en voyant au-dessous d'eux les ennemis qui pénétraient dans le campement, évité de tirer car cette zone était celle par laquelle nous étions supposés grimper en cas de repli (ce qui ne se fit pas puisque selon les nouvelles l'ennemi était dans la montagne). L'affirmation de Ziwa, confirmée par la suite, selon laquelle les fameux soldats n'étaient que des paysans qui fuyaient vers les hauteurs en voyant s'approcher les vraies troupes ennemies, qui n'avaient jamais quitté la plaine, me rendait malade. Nous avions gâché l'opportunité de faire une bonne embuscade, nous aurions pu liquider une grande quantité de soldats ennemis et nous avions échoué à cause de cette mauvaise information qui avait bouleversé la défense et parce qu'une des ailes s'était effondrée de façon injustifiable. Le camarade Bahasa, au moment du repli, avait été atteint par un tir et porté par ses compagnons jusqu'à ce petit village.

Nous nous installâmes sur les flancs de la colline, plutôt que dans le creux où nous étions, pendant que Bahasa recevait des soins. Il présentait une blessure avec fracture et perforation complète de l'humérus, fracture d'une côte et balle logée dans le poumon. Sa blessure me rappela celle d'un camarade que j'avais soigné des années plus tôt à Cuba et qui était mort en quelques heures ; Bahasa était plus costaud, ses os solides avaient freiné la balle qui apparemment n'était pas arrivée au

médiastin, mais il souffrait beaucoup ; nous l'éclissâmes comme nous pûmes et nous nous lançâmes dans une éprouvante ascension par des collines escarpées, très glissantes à cause de la pluie, avec des charges très lourdes portées par des hommes épuisés et sans que les Congolais collaborent de façon correcte à l'entreprise.

Le transport de Bahasa dura six heures. Des heures terribles, les hommes qui portaient le blessé sur leurs épaules ne tenaient pas plus de dix minutes à un quart d'heure et il était de plus en plus difficile de les remplacer car, comme je l'ai déjà dit, les Congolais refusaient de coopérer et les nôtres étaient relativement peu nombreux. À un moment donné, il sembla que des soldats montaient nous fermer le passage à flanc de colline et il fallut poster des camarades pour protéger le repli du blessé, mais c'étaient seulement des paysans qui s'enfuyaient. De nos hauteurs nous pouvions apercevoir les innombrables incendies allumés par les soldats qui brûlaient toutes les maisons des paysans ; sur leur chemin de liaison, ils incendiaient complètement chaque hameau qu'ils trouvaient. Nous suivions leur avance d'après les colonnes de fumée et nous pouvions apercevoir les silhouettes des paysans fuyant vers la montagne.

Nous arrivâmes enfin à un petit hameau où il n'y avait pratiquement rien à manger et qui débordait de réfugiés, tous emplis d'un ressentiment silencieux envers les hommes qui étaient venus détruire leur sécurité, leur avait transmis la foi dans la victoire finale et qui battaient ensuite en retraite sans défendre leurs maisons et leurs champs. Toute cette colère silencieuse se traduisait en une interrogation désespérée et désespérante : « Et

maintenant, qu'allons-nous manger ? » En effet, toutes leurs terres cultivables, leurs animaux, étaient restés là-bas en dessous, ils avaient fui avec ce qu'ils pouvaient, chargés d'enfants, comme toujours, et ils n'avaient pu emporter de la nourriture que pour un ou deux jours. D'autres paysans m'expliquaient comment les soldats avaient surgi à l'improviste et avaient capturé leurs femmes et ils hurlaient qu'avec un fusil ils auraient pu se défendre mais qu'avec la sagaie, il leur avait fallu fuir.

Bahasa semblait aller mieux ; il parlait, il avait un peu moins mal et il avait bu du bouillon de poulet mais il était très nerveux ; rassuré sur son état je fis de lui une photo où l'on voit ses grands yeux, ordinairement saillants, qui expriment une angoisse que nous n'avions pas su prévoir.

À l'aube du 26 octobre, l'infirmier vint me dire que Bahasa, après une crise violente où il avait arraché ses pansements, était mort, apparemment d'un pneumothorax aigu. Dans la matinée nous nous livrâmes au triste et solennel rituel d'enterrer le camarade Bahasa, le sixième homme que nous perdions et le premier dont nous pouvions honorer la dépouille. Et cette dépouille était pour moi comme une accusation virile et muette, comme l'avait été toute sa conduite pendant notre fuite, contre mon imprévoyance et ma stupidité.

Devant notre petit détachement de vaincus, je lui rendis un dernier hommage en une sorte de soliloque chargé de reproches envers moi-même. Je reconnus mes erreurs et j'expliquai, ce qui était l'exacte vérité, que de toutes les morts survenues au Congo, celle de Bahasa était pour moi la plus douloureuse parce qu'il était le camarade auquel j'avais le plus fortement reproché sa

faiblesse et qu'en vrai communiste, il avait réagi en se battant comme il l'avait fait, mais que moi je n'avais pas su être à la hauteur de mes responsabilités et que j'étais coupable de sa mort. Je m'engageai à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour effacer cette faute, en redoublant d'efforts et d'enthousiasme. J'expliquai que la situation s'aggravait, que si nous ne réussissions pas l'intégration des Congolais, nous ne pourrions pas former notre armée. Je demandai aux Cubains qu'ils réfléchissent bien, que l'internationalisme prolétarien ne suffisait plus pour nous inciter au combat, que le maintien de la Base nous permettrait d'avoir un point de contact avec l'extérieur mais que si nous la perdions, nous nous retrouverions isolés pour dieu sait combien de temps à l'intérieur du Congo. Il fallait se battre pour maintenir cet accès ouvert.

Je m'adressai ensuite aux Congolais pour leur expliquer la gravité de la situation et aussi que notre défaite s'expliquait parce que nous avions eu peur d'exiger d'eux des tâches extraordinaires ; il devait exister plus de confiance entre nous et nous devons former une armée plus unie qui nous permettrait de réagir plus vite face à toutes les situations, et j'en appelai à leur conscience révolutionnaire. La triste cérémonie une fois terminée, nous partîmes pour Nabikumbe, village assez important situé au bord du ruisseau du même nom, dans une vallée fertile et agréable. Deux tendances apparaissaient chez les Congolais : l'une, minoritaire et représentée par Tremendo Punto, voulait à tout prix se rapprocher de la Base ; l'autre, qui regroupait une majorité d'hommes de la région, dirigée par Charles, voulait rester là, plus près des gardes, pour défendre la zone.

Je décidai de rester. Continuer à reculer signifiait ajouter de nouvelles défaites à celles que nous avions déjà subies et ajouter à la démoralisation des hommes qui avaient perdu presque complètement la foi. Les Cubains voulaient aller à la Base car le lac les avait contaminés eux aussi et ils s'y sentaient plus proches de la porte de sortie, mais nous restâmes là, à recommencer la tâche de former deux compagnies avec le reste des hommes présents, en rassemblant les Congolais et en allant chercher tous les Cubains qui à l'issue de la fuite s'étaient retrouvés à d'autres endroits.

En étudiant toutes les raisons du désastre, je fis l'analyse suivante :

Du point de vue militaire, ma première erreur a été d'avoir choisi le lieu du campement sans une étude plus approfondie et sans avoir organisé une défense plus solide ; il n'y avait pas de sentinelles à distance suffisante pour pouvoir engager le combat à plusieurs kilomètres de la position ; je n'avais pas été capable d'imposer un peu plus de travail et d'efforts pour établir le dépôt sur la partie supérieure, ce qui nous aurait permis beaucoup plus de souplesse, et pour installer certaines armes comme le mortier, qui avait été perdu au combat. D'autre part les informations sur les soldats qui nous encerclaient par la colline avaient bouleversé tous les plans et la défense, au lieu d'être menée de façon coordonnée, était devenue un entassement d'hommes répartis sans rime ni raison. De plus, notre flanc, où les Cubains étaient nombreux, s'était effondré presque sans se battre ; cette fois nous ne pouvions rejeter la responsabilité sur la fuite des Congolais ; c'étaient des Cubains qui étaient là et avaient battu en retraite. Quand on

m'avait annoncé que les soldats occupaient déjà la crête de la petite colline qui nous défendait, j'avais eu l'intention de prendre un fusil automatique et d'aller me battre, mais je m'étais vite rendu compte que cela aurait été tout risquer sur un seul coup et je préfèrai décrocher, mais la réalité était qu'ils n'occupaient pas du tout la crête, que l'information était due à la nervosité du moment, nervosité qui avait fait voir des soldats là où il n'y avait que des paysans et une multitude là où il ne pouvait y avoir plus d'une quinzaine d'hommes.

Du point de vue militaire, nous avions perdu tout le dépôt, quelque cent cinquante caisses de projectiles de canon, ce qui rendait le canon pratiquement inutilisable, de mortier et de balles de mitrailleuse ; nous avions perdu un mortier de 82 et une mitrailleuse, deux mortiers de 60 et deux mitrailleuses stockées là avec des pièces manquantes, un bazooka soviétique sans projectiles, un émetteur radio de fabrication chinoise, que j'avais enfin trouvé, une grande quantité de petits équipements ; les bazookas qui étaient aux mains des Congolais avaient été perdus en même temps que les hommes qui les portaient, les projectiles aussi ; mais la plus grande perte était l'embryon d'organisation que nous avions réussi à donner à nos hommes.

L'attitude des Congolais n'avait pas été aussi mauvaise que d'autres fois ; il est vrai que dans un premier temps ils avaient tous disparu, mais c'était pour se faire faire la *dawa*, et ils étaient ensuite revenus et certains s'étaient bien comportés, nous aurions pu commencer à choisir des combattants parmi eux, si nous ne nous étions pas trouvés confrontés à une situation de défaite, qui les fit désertier après s'être comportés avec dignité.

Du point de vue politique, tout le crédit que nous avions gagné grâce à notre attitude envers les paysans, fraternelle, compréhensive, juste, avait été perdu face à la sinistre réalité des maisons brûlées, de leur expulsion d'une zone où ils mangeaient tant bien que mal vers les montagnes où il n'y avait pratiquement rien à manger, sous la menace permanente d'une avancée et d'une occupation de l'armée.

Les petits chefs locaux ont été trop contents de se venger ; tous, Calixte, Jean Ila, Lambert, les commandants de ce dernier, un commissaire nommé Bendera et, peut-être, quelques présidents, commencèrent à faire courir le bruit que les Cubains étaient des fantoches qui parlaient beaucoup mais qui à l'heure du combat battaient en retraite en abandonnant tout et que les paysans devaient en subir les conséquences. Ils avaient voulu rester dans les montagnes pour y défendre les points clés ; et maintenant tout était perdu par la faute des charlatans.

Telle fut la propagande faite par les chefs parmi les soldats et les paysans. Malheureusement, ils avaient une base objective pour lancer leurs insinuations ; je devais me battre plus fort et plus dur pour regagner la confiance de ces hommes qui, me connaissant à peine, l'avaient déposée en moi et en nos hommes, plus que dans les chefs et commissaires dont ils avaient tant subi l'arbitraire.

Le tourbillon

Notre première préoccupation fut de nous battre par loyauté envers les paysans. Nous devions le faire à cause des forces adverses que nous affrontions. Les replis et défaites continuelles de notre armée, les mauvais traitements et abandons dont avaient souffert les habitants de la zone et, à présent, les interprétations malveillantes par lesquelles les différents chefs se vengeaient, rendaient notre situation difficile. Nous réunîmes le *kapita* de l'endroit avec des notables de localités voisines et les paysans qui habitaient là, et nous parlâmes avec eux grâce à l'aide de l'inappréciable Charles. Nous leur expliquâmes la situation actuelle, le pourquoi de notre arrivée au Congo et le danger dans lequel se trouvait la Révolution car nous nous battions entre nous au lieu de nous en tenir au combat contre l'ennemi. Nous trouvâmes dans le *kapita* une personne réceptive et disposée à coopérer; il disait à qui voulait l'entendre que c'était une infamie de nous comparer aux Belges (ce qui était déjà arrivé) car lui n'avait jamais vu de Belges dans cette région, et encore moins de blancs manger avec ses soldats le *bukali* dans une écuelle, et en avalant les mêmes quantités que les autres. L'appréciation de ce paysan nous fit du bien,

mais nous devions viser plus loin que cette sympathie personnelle ; vu la multitude de communautés disséminées dans cette zone, si je devais pour engranger leur confiance passer plusieurs jours dans chacune d'elle à manger le *bukali* dans une écuelle, le succès était problématique.

Nous leur demandâmes de nous garantir le ravitaillement en manioc et en autres denrées qu'ils pourraient trouver, qu'ils nous aident à faire un hôpital, dans un endroit proche mais hors de la piste que pouvaient emprunter les gardes au cas où ils avanceraient, qu'ils nous prêtent leurs outils pour creuser des tranchées et mieux défendre cette position et que soit formé un petit corps d'éclaireurs qui nous permette de mieux connaître l'ennemi. Ils acceptèrent sur-le-champ et en peu de temps un hôpital assez grand et commode était prêt, situé sur une colline, protégé de l'aviation et où nous avions aménagé une série de cavités pour y mettre du matériel et des bagages, et empêcher qu'arrive ce qui nous arrivait ces derniers temps : tout laisser aux mains de l'ennemi.

Un épisode lamentable encouragea aussi les paysans à répondre avec rapidité et enthousiasme ; sur la barrière de Lubonja, un groupe de Congolais décida de confectionner, à l'aide de grenades, des pièges artisanaux, mais ils oublièrent d'en avertir leurs camarades ; un autre groupe de Congolais qui passait par là tomba dans le piège destiné à l'ennemi. Trois blessés légers et un grave, avec une perforation au ventre, arrivèrent à l'hôpital ; ils attribuaient sa blessure à un mortier tiré par l'ennemi qui avançait. Les blessés légers furent rapidement soignés mais l'autre dut subir une délicate

ablation d'anses intestinales dans des conditions difficiles, à l'air libre, sous la menace permanente des avions qui étaient en train de survoler le secteur. Malgré tout, l'opération fut un succès, ce qui donna du crédit au camarade Morogoro, le chirurgien, et nous permit d'insister pour que l'hôpital soit rapidement terminé, qu'il soit un lieu protégé et tranquille où réaliser ce genre d'interventions à l'abri.

Ce même soir arriva un autre blessé avec deux perforations. Que s'était-il passé ? En entendant l'explosion, tout le groupe était parti en courant, les blessés légers et celui qui était blessé au ventre, tous avaient réussi à courir avant d'être recueillis par leurs camarades, mais l'un d'entre eux était resté sur place ; peut-être ne pouvait-il pas bouger en raison de la gravité de son état ou simplement parce qu'il était terrorisé. À la tombée du soir, voyant que les gardes n'avançaient pas, quelques Congolais décidèrent de s'approcher pour récupérer leurs armes (ils les avaient jetées dans la fuite) et c'est alors qu'ils trouvèrent ce compagnon blessé. Il fut transporté à l'hôpital où il arriva de nuit. Nous n'avions pas de lampes ni de lumières adéquates ; à la lumière de deux lanternes, il fallut réaliser une opération encore plus difficile que la précédente, avec un homme physiquement en très mauvais état et sans médicaments appropriés. À l'aube, malgré tous les efforts, alors que les quatre perforations avaient été traitées, le patient mourut. Tout cela, plus les soins donnés à une femme blessée dans un combat singulier avec un buffle (qui avait été achevé à la sagaie), contribua beaucoup à nous gagner l'estime des paysans et nous arrivâmes à former un noyau capable de résister à l'influence maligne des chefs.

Ceux-ci continuaient leurs manœuvres insidieuses. Par exemple, l'épisode des grenades fut diffusé par radio tam-tam qui annonça que c'étaient les Cubains qui avaient placé les engins explosifs et les Congolais qui étaient tombés dans le piège. Des infamies de ce genre étaient la spécialité de gens comme le commissaire Bendera Feston, le commandant Huseini et d'autres individus qui ne valaient pas mieux ; Calixte et Jean Ila ne se lassaient pas de lancer des injures contre moi, de même que tous les hommes de Lambert.

Sur la barrière mixte de Lubonja, ils rassemblaient les soldats congolais sous notre commandement et riaient d'eux parce qu'ils étaient obligés de travailler, de creuser des tranchées, pendant que leurs soldats restaient confortablement dans leurs maisons, avec seulement trois ou quatre sentinelles, et refusaient de nous montrer l'endroit où était cachée une partie du dépôt de munitions. Nous devons supporter ce genre d'agressions avec une patience de bénédictins.

Le commandant Huseini convoqua une réunion de tous les Congolais où nous eûmes notre oreille. En parlant de moi, il se plaignait que je le réprimandais comme un enfant, que la nourriture en provenance du lac était répartie uniquement entre nos compagnies et que nous leur prenions toutes leurs armes et munitions ; nous mangions aussi le maïs et le manioc ; et nous verrions ce qui arriverait quand il n'y aurait plus de vivres. Le plus triste de l'histoire était que c'étaient eux qui avaient demandé notre présence.

Aussi méprisable qu'elle fût, cette attitude avait pourtant une circonstance atténuante : nous n'avions pas ménagé les chefs, leur ignorance, leur superstition,

leur complexe d'infériorité, nous leur avons infligé des blessures d'amour-propre, sans oublier le fait, douloureux pour leurs pauvres mentalités, qu'un blanc les réprimandait, comme aux temps maudits.

Les hommes de Lambert faisaient de leur côté le même travail et essayaient de s'opposer directement aux nôtres, en les accusant de lâcheté, de provoquer l'armée ennemie pour ensuite partir en courant, chose qui échauffait les esprits et ne contribuait en rien à remonter le moral de notre troupe. À plusieurs reprises, Mbili demanda à se retirer un peu plus loin pour ne plus être en contact avec le commandant et éviter un choc, ou la destruction complète du moral de ses hommes. Cette situation se retrouvait partout. Le camarade Maffu m'écrivit de Front-de-Force une note que je fis rapidement parvenir à Masengo où il annonçait ce qui suit :

Ce mot pour vous informer de la situation existante. J'ai demandé au capitaine et au commandant d'aller saboter la ligne et ils m'ont dit qu'ils n'avaient ni balles ni nourriture. Ils avaient mangé les conserves qu'il y avait.

Après réception de votre message, ils ont dit la même chose ¹. Le jour où le capitaine est arrivé, ils nous a dit que les Congolais lui avaient tendu une embuscade, qu'ils les avaient battus et désarmés et qu'ils avaient ramené les fusils. Le commandant avait été convoqué à une réunion là-bas et il m'a dit que la situation était très mauvaise et qu'il ne pouvait pas y aller parce que les Congolais le tueraient ². Eux-mêmes tenaient deux réunions par jour avec beau-

1. Allusion à un message les sommant de réaliser le sabotage le plus tôt possible.

2. C'est la réunion que présida Masengo, à laquelle nous avons fait allusion à une autre occasion.

coup de cris et d'applaudissements. Je pensais que c'était pour aller se battre, mais j'ai pu savoir que le thème des réunions était en fait la méthode pour quitter le Congo. Au début ils avaient parlé de la semaine prochaine mais ensuite dans une autre réunion ils ont décidé d'envoyer des éclaireurs sur le lac pour voir où se trouvaient les bateaux et pour les prendre. Pour ce, ils ont envoyé un capitaine et dix soldats. De plus, ils ont envoyé le commissaire avec un autre groupe à Kigoma, chargé d'une autre mission mais avec le même objectif.

Je dois vous dire aussi que les huit Congolais qu'il y avait ont été frappés au cours d'une réunion et qu'il n'en reste plus que trois ici.

Notre informateur ne nous a pas dit s'ils ont parlé de nous au cas où ils partiraient. Il m'a dit que s'il était surpris à parler de cela avec nous, il serait fusillé. Si je peux obtenir une information plus précise je vous le ferai savoir.

Muni de ces informations, j'ordonnai à Maffu d'aller renforcer la Base et à Azi (qui était sur le front de Makungo), de venir à ma rencontre. Pendant ce temps, j'essayais de regrouper mes hommes et j'envoyais des expéditions pour récolter toutes les armes qui avaient été semées dans la fuite et n'étaient pas tombées aux mains de l'ennemi ; le canon de Bahasa, des mortiers, des mitrailleuses, qui étaient restés sous la vigilance des Congolais et qu'ils avaient cachés pour s'enfuir plus rapidement. J'envoyais une lettre à Siki comprenant de nombreux éléments que j'ai déjà racontés et dont j'extrairai seulement quelques paragraphes qui donnent une idée de mon point de vue sur la situation :

L'abattement des hommes est terrible et tout le monde ne pense plus qu'à filer vers le lac ; tu vas voir arriver du monde par chez toi, envoie-les moi immédiatement avec le plein de munitions. Ne doivent rester que les vrais malades. J'ai pris en principe la décision de rester ici à Nabikumbe, à dix heures du lac (Base supérieure), à un jour et demi de Kasima et à deux heures d'une faible barrière dressée près de Lubonja. Si je me dirige vers le lac, c'est une énorme défaite politique car tous les paysans qui nous faisaient confiance vont se retrouver abandonnés. Une fois réorganisés, nous pourrons apporter une aide efficace. Cet après-midi commencent les cours de tir avec un Mauser soviétique pour lequel nous avons des balles ici. Nous manquons de munitions de .30 (SKS) et n'en avons pas assez pour les FAL. Vous devez nous envoyer, s'il y en a, cinq mille balles de SKS et trois mille de FAL. Faites-nous savoir, s'il vous plaît, s'il n'y en a pas. Le manque de nouvelles est désespérant.

Des rumeurs indiquent que trois bateaux avec des munitions sont arrivés et que Kabila a traversé et se trouve à Kabimba, où il y aurait quarante Cubains. Essayez d'en prélever le moins possible et de me les envoyer. Une fois que nous connaissons la situation (objective) là-bas, nous pourrons prendre une décision.

L'information à propos de Kabila avait été recueillie de la bouche d'un messager congolais qui m'assura avoir vu les Cubains et que Kabila en personne avait débarqué dans la zone ; la lettre dit Kabimba, mais en réalité il s'agit de Kibamba.

La correspondance avec les camarades était intense mais les lettres ne se répondaient pas exactement car, comme cela s'explique, elles se croisaient en chemin. Je transcris celle-ci, datée sans plus de précision des derniers jours d'octobre :

Camarade Tatu,

Nous sommes profondément désolés de la mort du camarade Bahasa, et sommes solidaires de ton état d'esprit, vu les circonstances qui ont entouré cette affaire. Nous sommes contents que tu ailles bien avec les autres camarades.

Nous espérons que quand tu recevras cette lettre, nous aurons retrouvé grâce à tes yeux par rapport à notre apparente négligence dans l'envoi de rapports et de matériel. Comme tu l'auras vu, le 21 — deux jours après notre arrivée —, le premier émissaire et la première lettre étaient déjà partis. Très peu de temps après, l'autre envoi est parti avec un rapport très long et exhaustif. Avec le rapport venait la liste des hommes dont nous disposions pour le moment.

Nous ne nous expliquons pas comment tu as pu avoir la naïveté de croire que Kabila était arrivé avec quatre bateaux (on se demande bien quel genre de saloperie il aurait d'ailleurs pu apporter). Non, il est plus que jamais à Kigoma. Quant aux Cubains, les informateurs ont dû confondre leurs désirs avec la réalité. Le seul Cubain qui est arrivé est Changa qui a fait deux voyages en l'espace de trois ou quatre jours, après être resté dix-neuf jours sans venir. Il nous a aussi dit qu'il voulait continuer à se charger des voyages car il a peur qu'on nous rembarque et que la communication par le lac soit interrompue. Cette demande est nouvelle, car il avait accepté de venir, et elle est due à la situation nouvelle qu'il ressent aussi bien à Kigoma qu'ici sur le lac.

Nous estimons qu'il est inutile de traiter quelque question que ce soit avec Masengo. Il se comporte en ce moment en homme totalement vaincu qui n'a du courage pour rien ni l'autorité pour commander à personne, d'après ce qu'il nous a lui-même avoué dans l'entretien d'hier. Masengo nous a dit que même Kabila, s'il venait, n'aurait pas l'autorité pour résoudre quoi que ce soit, que

tout le monde leur attribue à tous les deux la responsabilité du désastre. Nous pouvons te dire que Masengo faisait peine à voir pendant la conversation. Il nous a affirmé qu'il n'avait même pas l'autorité pour faire arrêter ceux qui avaient envoyé des lettres aux combattants pour leur demander de déposer les armes. Il a attribué tout cela aux différences tribales et à ce genre de chose. Il a beaucoup insisté pour que nous l'aidions à trouver des cachettes sûres pour les armes et les munitions au cas où le combat pourrait être repris dans le futur. Cela, allié au fait dont nous t'avons déjà informé qu'il se prépare à partir pour Kigoma (chose qu'il n'a pas voulu nous dire à nous, mais qu'il avait déjà mentionnée à Ngenje), te donne une idée de l'atmosphère.

Quant à la situation sur le lac, à la Base et sur le front d'Aly et de Tom (Kasima), elle est décrite dans le dernier rapport. La seule différence est que les choses empirent de jour en jour (mais c'est chose normale ici).

Quant aux contrôles sur les choses qui sortent dont tu parles dans ta lettre, chaque rapport comprend un tableau détaillé de tout. Il nous reste encore ici quelques réserves, sauf d'habits qui ne sont pas arrivés et de chaussures, pour lesquelles nous n'avons plus que des petites pointures. Aux dix Congos que tu nous as envoyés nous n'avons pu fournir que des tennis. Il n'y a pas non plus d'armes car même si Ngenje contrôle tout là en bas, ce contrôle est venu trop tard et est sans objet (il contrôle le néant). Il nous reste ici dans la réserve de la Base quinze FAL mais nous ne les leur donnons pas car nous ne pensons pas que tu le ferais toi-même.

Nous estimons que les rapports envoyés auparavant te donneront une idée plus complète de la situation générale, objectivement présentée, et que cela te servira pour prendre une décision comme tu le dis dans ta lettre.

Parmi les Cubains qui sont arrivés ici ces deux ou trois derniers jours il y a : Israel, Kasambala, Amia, Abdallah, Aly

et Agano. Nous te les renvoyons tous sauf Israel et Kasambala qui ont les pieds enflés à force d'avoir marché pieds nus. On ne peut pas non plus envoyer Bati pour le moment parce qu'il est toujours malade. En ce qui concerne les balles, voilà deux mille balles de FAL et trois caisses de 7.62, nous n'avons pas d'AK.

Nous avons pensé que vu ta situation il pourrait être bon que Tembo vienne te rejoindre là-bas. Nous croyons aussi que devrais venir faire un saut par ici ou que l'un de nous devrait aller là-bas pour échanger nos opinions sur la situation générale. Nous sommes toujours en communication avec Kigoma et Dar es-Salam par radio.

Nous croyons que tout ce qui se passe ici comme là où tu te trouves est connu de l'ennemi. C'est aussi l'avis de Masengo car de nombreux hommes, y compris des officiers de haut rang, sont passés à l'ennemi et pour beaucoup on ne sait pas où ils se trouvent.

Masengo nous a aussi dit (et dans ce cas précis nous partageons son opinion) qu'il s'attendait à tout moment à une attaque contre la Base et le lac. L'attaque surprise que tu as subie nous confirme dans cette opinion.

Siki estime que la position que tu as choisie est très mauvaise et qu'à tout moment nous pouvons être isolés. La barrière se trouve dans les environs de Kaela et, comme tu dois le savoir d'après les rapports précédents, Kasimo a été pris il y a plusieurs jours et il n'y a là que quatre Cubains avec Asmari et Tom. Tu ne peux pas compter sur les Congos, car ils s'enfuient.

Pour avoir plus de régularité dans les messages nous allons attendre une réponse avant d'envoyer le suivant. Ainsi saurons-nous ce que tu connais et ce dont tu as besoin.

Souviens-toi qu'il ne reste presque plus personne ici et que nous avons deux camarades près des mortiers sur le lac, deux sur un poste d'observation vers Ganya et il nous faut des sentinelles ici pour la sécurité du dépôt (les

Congos sont des rois de la fauche. Ils nous ont déjà piqué un demi-sac de haricots et un sac de sel sur le chemin entre le bateau et la Base).

Un abrazo.

Siki, Tembo

Après avoir reçu cette lettre, réponse à celle que j'ai citée, j'en reçus une seconde, datée du 26 octobre, dont je transcris les paragraphes les plus importants.

LA SITUATION AU LAC ET À LA BASE

La réunion entre Siki et Masengo a débouché sur les accords suivants : nomination de Ngenje comme chef du campement du lac avec toute l'autorité inhérente à la fonction et responsabilité de la défense. Il est habilité à prendre toutes les mesures qu'il estimera utiles pour que ses ordres soient respectés, avec pour seuls chefs au-dessus de lui Masengo et Siki. Ngenje a aussi reçu la responsabilité avec Kumi des choses qui arrivent au lac par nos propres circuits. Nous joignons des croquis du système de défense, avec l'emplacement des fortifications et des armes lourdes. Comme tu le verras, la défense est bien organisée en accord avec les moyens dont nous disposons qui incluent deux lignes de tranchées. Siki ne fait confiance (tout comme moi) qu'aux armes servies par les Cubains car avec les autres, il y a les mêmes problèmes que partout ailleurs : *Hapana Masari, Hapana Chakula, Hapana Travaillé*. Et toujours la question du « Par où la sortie ? ». Le tout ayant pour cadre le manque d'autorité manifeste de Masengo. Il faut ajouter à cela que le lac est devenu le refuge de tous les fugitifs avec le relâchement de la discipline que cela implique. À la réunion avec Masengo on a parlé de l'organisation de l'état-major et nous avons soumis notre proposition d'organigramme ; notre schéma a été retenu pour la partie militaire de même que leurs suggestions pour la partie civile. La justice et les finances dépendront désor-

mais de la partie militaire. Comme nous t'en avions déjà informé, on pense te nommer chef des opérations.

Nous pouvons t'informer que nous avons déjà le contrôle du ravitaillement et la gestion des munitions et des autres stocks, ainsi que Masengo et toi en étiez convenus. Reste à savoir jusqu'à quand durera cette chance car nous prévoyons que des problèmes ne vont pas tarder à surgir, puisque pour travailler ou se battre, ils ne réclament rien, mais question ravitaillement ils commencent à se manifester et il y a eu quelques frictions aussi bien au lac qu'à la Base. Mais nous suivons fermement la consigne de «tout pour le front» et celui qui veut profiter du ravitaillement n'a qu'à rejoindre le front. Nous lui avons aussi proposé des solutions, comme détacher un tiers des hommes pour aller chercher de la nourriture dans les villages voisins. Mais ils préfèrent avoir faim dans leurs maisons et ne rien faire plutôt que de résoudre ce problème. Ce qui est vrai c'est qu'ils n'ont rien à manger.

SITUATION SUR LE FRONT D'ALY : KABIMBA

Ils se trouvent en réalité à Katala un peu plus près de Kibamba puisque les gardes ont pris Kabimba, l'ont brûlé et se sont retirés. Le major de là-bas n'a pas permis qu'Aly leur tienne tête, et ne permet pas non plus que celui-ci l'assiste, et ce qui est pire, il s'obstine à rester collé au lac sans tenir compte du danger que les gardes puissent occuper les hauteurs. Siki a envoyé des ordres à Aly pour que les Cubains les occupent de leur propre chef pour éviter qu'ils se retrouvent encerclés ou surpris. La situation d'Aly vis-à-vis du major est un peu délicate puisque le major lui a dit que le mieux serait encore que les Cubains retournent à la Base (sous prétexte qu'ils s'y reposeraient). Un politique congolais a prévenu discrètement Aly que le chef avait réuni sa troupe pour lui dire que le mieux serait que les Cubains s'en aillent. Siki a parlé de cela avec Masengo et il a dit qu'il résoudrait la situation en discutant personnellement avec le major de Kabimba. Il y a peu, ils ont

marché pendant trois jours pour tendre une embuscade sur la route d'Alberville, ils ont pris des civils et les ont gardés avec eux. Les civils ont déclaré qu'un camion ennemi de ravitaillement était sur le point de passer mais malgré cela les Congos ont insisté pour s'en aller sans l'attendre. Cela te donnera une image de l'état du moral de ce front. Nous leur avons envoyé un peu de ravitaillement. Sur ce front il y a onze Cubains au total.

SITUATION DE KASIMA

Kasima a été pris par les gardes, comme nous te l'avions déjà dit, ils ont avancé par la voie maritime jusqu'à Kaela, qu'ils ont brûlé avant de se retirer. Tout a été perdu, au moins une mitrailleuse antiaérienne (qui a été avant démontée et cachée par un Cubain que les Congos avaient laissé seul et qui d'après ses explications a dû se retirer sous le feu des avions). Nous te relatons ces faits tels qu'on nous les a racontés. Cinquante Congos ont été envoyés avec un major à leur tête pour se mettre sous les ordres des Cubains et former une barrière. Plus tard est arrivé un commandant qui avait été à Cuba accompagné par sept hommes, il a dit qu'il allait à Baraka. Tom, le politique, lui a expliqué la situation en essayant de le dissuader, mais il s'est entêté, a continué et est tombé dans une embuscade où il a été tué avec trois autres. Asmari a demandé à Siki d'aller sur place avec dix Congos et des médicaments pour des soins de première urgence. En ce moment il y a trois embuscades entre ici et Kaela. Bien sûr, avec tous les problèmes propres aux embuscades avec des Congos qui s'enfuient, qu'il faut forcer, menacer, qui se perdent, etc. Selon Tom le politique, s'il n'a pas commencé à en fusiller c'est qu'il faudrait les fusiller tous. Il y a au total six Cubains sur ce front.

LES COMMUNICATIONS

Nous sommes en communication avec Kigoma trois fois par jour par R805 en chiffré et aux heures suivan-

tes : huit heures, quatorze heures trente et dix-neuf heures. Nous essayons d'établir la liaison avec Dar es-Salam, mais c'est la portée limite pour notre équipement. Si nous y arrivons, ce sera deux fois par jour et en chiffré. Kabila utilise le service de Kigoma avec la Base et nous sommes donc pour le moment mieux dirigés. Il y a la possibilité d'installer un émetteur sur un des canots pour pouvoir communiquer durant la traversée (si tu l'autorises). Nous sommes en train de réorganiser les communications téléphoniques. Masengo s'est engagé à envoyer deux ou trois garçons pour qu'on leur enseigne le fonctionnement et la façon de réparer.

Après avoir écrit la page qui précède, nous avons eu un contact avec Dar es-Salam. Réception et transmission à cent pour cent.

Après avoir terminé le rapport général sur la situation, Ngenje nous a appelés depuis le lac pour nous informer que Masengo se préparait à partir pour Kigoma. Tout de suite après, un second appel depuis en bas pour nous informer qu'une réunion de tous les «grands» avait eu lieu avec Masengo. Ngenje et Kumi étaient présents. Masengo a annoncé qu'il partait pour Kigoma car il était le seul dirigeant encore au Congo. Les «grands» s'y sont opposés et Masengo a accepté de rester. Mais les préparatifs de départ, nous a-t-on dit, ont quand même continué.

Un troisième appel nous informait qu'ils continuaient à se réunir. Masengo a annoncé qu'il avait reçu un message de Kasabuvu où on lui offrait un ministère. Le message disait qu'un bateau l'attendait à une certaine distance de Kibamba et qu'il n'avait qu'à monter sur un canot et le rejoindre. Masengo affirme qu'il a répondu que son frère Mitoudidi était mort au combat et que lui aussi était prêt à mourir.

Ngenje et Kumi sont en état d'alerte avec pour instruction de nous informer de tout ce qui pourrait se produire. Masengo est en train de détourner sur les Cubains tous les

problèmes qu'on lui expose en disant que les Cubains vont les résoudre. Concernant le problème d'Aly avec le major de Kabimba qu'il était censé régler, il l'a écarté en disant que c'était à Tembo de le résoudre.

Siki et moi allons descendre demain pour parler avec Masengo, comme si nous ne savions rien de ses intentions pour voir ce qu'il nous raconte. En attendant, nous sommes en état d'alerte.

Nous avons informé Padilla de ces faits par radio en chiffré afin qu'il soit en alerte car nous supposons que s'ils ont approché Masengo, ils doivent aussi être en train de « travailler » Soumialot et Kabila. Dans son premier contact avec nous de Dar es-Salam, Padilla nous avait déjà demandé un rapport sur les derniers événements, la situation du lac et quelque chose qui nous a semblé un peu étrange mais qui pourrait maintenant s'expliquer : notre opinion concernant Kabila.

Comme on peut le voir, les informations données dans cette dernière partie étaient excessivement alarmantes ; d'après elles, Masengo était sur le point d'abandonner le combat. Voici ce que j'écrivis en réponse :

Tembo et Siki,

Je réponds à la lettre point par point ; je donnerai ensuite mon appréciation sur la situation ici et sur le reste.

La situation internationale n'est pas si mauvaise, indépendamment du fait que Kabila et Masengo trahissent. Les déclarations de Soumialot sont bonnes et nous avons en lui une tête ; j'ai parlé avec Tremendo Punto pour qu'il prenne le commandement si Masengo s'en allait et pour organiser la résistance à outrance. Sur les projets de Kabila, tant qu'il les exprime par la radio il n'y a pas de problèmes ; s'il y a un motif de conflit, nous le critiquerons et nous verrons ce qui se passe. Nous ne devons pour le moment abandonner

la Base sous aucun prétexte. Vous devez demander à Dar es-Salam le résultat de l'entretien avec le gouvernement tanzanien.

Sur le lac et la Base : le croquis de la défense indique que vous êtes très vulnérables à une attaque latérale. Les mitrailleuses doivent avoir une portée terrestre, vous devez défendre les flancs et faire des tranchées là aussi. Il faut absolument que les armes lourdes soient servies par des *Cubains fiables* ; ce qui n'est pas la même chose que des Cubains tout court, et j'en ai fait la douloureuse expérience ici ; il faut effectuer des reconnaissances et préparer des défenses sur tous les terrains qui donnent accès à la Base. Soyez les plus fermes possible sur la question du ravitaillement.

Sur Aly, j'ai envoyé une note pour qu'il s'incorpore à la défense, avec eux et ceux de Maffu nous avons assez d'hommes concentrés là-bas et vous pouvez en disposer de façon à avoir une bonne réserve. Ne négligez pas la colline pelée au-dessus de la Base, c'est une des clés de la défense (là où sont les mortiers et les mitrailleuses antiaériennes).

Sur Kasima, je vous ai déjà informés de la mission de reconnaissance que j'ai envoyée. Je crois que si les gardes ne se dépêchent pas nous pourrons les surprendre là quand j'aurai un peu réorganisé mon équipe.

Sur les communications : c'est une grande nouvelle mais il me paraît excessif de communiquer trois fois par jour avec l'autre côté et deux fois avec Dar es-Salam. Vous n'aurez rapidement rien à vous dire, le carburant s'épuise et les clés peuvent toujours être déchiffrées, sans compter la localisation de la Base par l'aviation. Indépendamment des considérations techniques qu'il faut analyser, je recommande une communication quotidienne normale avec Kigoma et une heure fixe en cas de communication urgente, et une tous les deux ou trois jours avec Dar es-Salam. Cela nous permet d'économiser du carburant. Elles doivent être nocturnes et l'émetteur doit être pro-

tégé d'une attaque aérienne. La radio sur le bateau me semble une bonne idée, avec des clés simples qui changent souvent.

Dès réception du rapport déjà cité concernant l'attitude de Masengo, je parlai, comme je l'ai dit dans ma lettre, avec Tremendo Punto, mais celui-ci s'effondra, déclara qu'il n'était pas l'homme qui fallait pour assumer la direction, qu'il avait peu de personnalité, qu'il était nerveux; il était disposé à mourir là par devoir, presque comme un martyr chrétien, avec résignation, mais il ne pouvait pas prendre en charge la situation, ce que pouvait faire son frère Mujumba. On décida alors d'écrire à Mujumba, mais on ne pouvait pas expliquer la situation dans une lettre à cause du danger qu'elle tombât en des mains hostiles, je le priai instamment de venir pour discuter d'affaires de la plus haute importance. La lettre partit avec deux messagers et nous ne sûmes jamais si elle parvint à destination car nous n'eûmes ni réponse ni nouvelle des émissaires.

Je dois préciser ici que toutes ces informations sur Masengo me paraissent exagérées; sa conduite ultérieure, celle qu'il eut toujours avec moi, me fait penser que les informations de Siki et de Tembo (qui n'étaient pas de première main, mais reçues à travers d'autres personnes), furent amplifiées par la nervosité ambiante, l'esprit de soupçon, le manque de communication directe précise, à cause de la barrière de la langue, etc. Mais cela me fait penser que Masengo en personne m'écrivit une longue lettre datée du 27 octobre, un jour après celle de Tembo et de Siki, dans laquelle il passait en revue toutes les dispositions prises, le long du front, les paysans qui

avaient été sollicités, les mesures défensives adoptées et une phrase : « *Quoi qu'il arrive, soyons toujours optimistes* ». Ce n'est bien sûr qu'une phrase mais elle indique un état d'esprit très différent de celui que lui attribuaient nos camarades dans leur rapport et beaucoup plus en accord avec sa véritable attitude, sauf à imaginer qu'il était maître simulateur, chose qui paraissait loin de son caractère. J'avais décidé de passer outre les avertissements de Tembo et de Siki, quand arriva le 30 au soir une lettre datée du 29 octobre, urgente, et dont je donne des extraits :

Base de Luluabut, 29 octobre 65, 18 h 30.

Tatu,

Nous t'envoyons ce message urgent car aujourd'hui à partir de midi ils ont bombardé sans relâche et ont lancé des gros engins qui sont apparemment des tanks en direction de Kabimba et de la zone de Jungo vers le lac. Comme il s'agit de la manière de procéder habituelle pour préparer une avance ou un débarquement, nous t'avisons avant qu'il ne soit trop tard. Le bombardement a obligé les camarades qui servaient les mitrailleuses à se replier et il y en a un qui n'est pas revenu. Ngenje va enquêter et nous avisera immédiatement.

Comme nous te l'avons dit dans tous les rapports antérieurs nous ne faisons pas du tout confiance aux « Congos » qui défendent le lac et nous avons de moins en moins confiance car la démoralisation empire. Le nombre total de Cubains qui se trouvent au lac et à la Base, dont beaucoup sont malades, est insuffisant pour une défense sérieuse qui nous permette de conserver notre unique et vitale base de communication avec l'extérieur.

Dans nos rapports précédents nous avons essayé de te donner un tableau le plus objectif possible de la démoralisation ambiante et nous ne pensons pas qu'il faille insister

d'avantage là-dessus, mais tu dois savoir que les choses sont réellement alarmantes. Toute la racaille des différents fronts a trouvé refuge sur le lac et a rejoint la racaille du lac. Il existe un grand nombre de prisonniers mais, comme nous te l'avons expliqué hier, il y a un nombre encore plus grand de délinquants et de traîtres qu'aucune autorité n'est capable d'arrêter. Les messages de Masengo (il n'est pas encore parti) demandant des précisions à Kabila sur la fidélité de certains officiers sont quotidiens et fréquents. Une autre accusation fréquente concerne des officiers qui incitent les « révolutionnaires » à déposer les armes et qui font courir le bruit que Soumialot est très ami de Kasabuvabu.

Comme nous te l'avons dit dans le rapport précédent, la position où tu te trouves ne nous plaît pas du tout ; nous savons qu'il y a des chemins depuis le lac que les gardes peuvent prendre et nous pouvons nous retrouver isolés. Nous croyons que la meilleure solution serait une barrière où tu resterais et de ramener le gros de la troupe cubaine ici.

Nous pensons t'écrire assez souvent et te tenir au courant aussi bien de la situation internationale que de celle d'ici. On dirait presque deux vieilles commères. Nous te supplions d'en faire autant, car nous sommes toujours avides de nouvelles (et ainsi nous serons trois vieilles commères).

Siki et Tembo S.A.

Nous décidâmes de prendre le chemin de la Base. Mbili serait le chef de cette zone et resterait à la première barrière. Rebokate formerait une seconde ligne de défense, à l'endroit même où nous avons notre campement, avec une bonne quantité de Congolais à l'entraînement. Lequel était bien sûr très élémentaire : il consistait en des leçons de tirs, car les pauvres bougres manquaient une vache à cinq mètres, et en un léger

vernissés d'obéissance aux ordres. Nous parlâmes avec les paysans, qui comprirent parfaitement bien la décision, se sentant rassurés grâce aux hommes qui restaient, tout comme les médecins qui demeuraient à l'hôpital avec les blessés congolais et certains de nos malades. Nous nous dîmes au revoir aimablement.

Un autre mois s'achevait, octobre, et j'écrivais ce qui suit dans mon journal :

Mois désastreux à tout point de vue. À la chute honteuse de Baraka, Fizi, Lubonja et du front de Lambert, s'ajoute la mauvaise surprise que j'aie eue à Kilonwe et la perte de deux camarades, Maurino, disparu et Bahasa, tué. Tout cela ne serait rien s'il n'y avait en même temps un découragement complet des Congolais. Presque tous les chefs se sont enfuis et Masengo semble prêt à lever l'ancre. Les Cubains ne vont guère mieux, de Tembo et Siki jusqu'aux soldats. Tout le monde justifie ses propres fautes en les mettant sur le dos des Congolais. Pourtant, dans les combats, les graves faiblesses des combattants cubains s'ajoutent à mes propres erreurs. Il a été de plus très difficile d'établir des relations cordiales entre eux, et de faire que les Cubains abandonnent leur mentalité de grand frère méprisant, avec des droits particuliers pour le ravitaillement ou le transport. En résumé, nous entrons dans un mois qui peut s'avérer décisif et où il faudra jouer le tout pour le tout.

Mon observation concernant les rapports entre Congolais et Cubains était due au fait que, les cuisiniers étant cubains, ils avaient tendance à privilégier leurs camarades dans la répartition de la nourriture et il y avait une certaine tendance à faire porter aux Congolais les charges les plus lourdes. Nous n'avions pas su établir

des relations totalement fraternelles et nous nous sentîmes toujours, un petit peu, des gens supérieurs venus donner des conseils.

Nous fîmes en deux jours le chemin jusqu'à la Base ; le second jour, en passant par Nganja, nous découvrîmes que l'aviation avait mitraillé la veille, tuant une trentaine de vaches dont les cadavres étaient disséminés aux alentours. Alors que nous mangions un bon morceau de viande, en profitant des bêtes tuées, Mundandi arriva et je pus parler sérieusement avec lui. Je lui dis que sa tentative de fuite à ce moment précis était une folie, que le sort du Rwanda était lié à celui du Congo et qu'il n'aurait nulle part où poursuivre le combat, à moins qu'il n'envisage de l'abandonner. Il reconnut que c'était une folie ; certains avaient proposé cela mais il les en avait dissuadés et il venait justement parler de l'organisation d'un sabotage sur la ligne électrique de Front-de-Force, pour attirer l'attention de l'ennemi dans cette zone.

En arrivant à la Base, j'y trouvai un climat défaitiste et de franche hostilité envers les Congolais, ce qui provoqua quelques sérieuses discussions avec les camarades ; ils avaient préparé une longue liste des chefs qui s'étaient enfuis à Kigoma, liste qui n'était pas tout à fait exacte mais qui reflétait assez bien la réalité, ou plutôt la lâcheté des chefs, leur mépris pour la lutte et leur trahison, mais il y avait aussi des gens qui y figuraient injustement et qui demeurèrent au front jusqu'au dernier moment. Deux notes que je transcris rendent compte de l'état d'esprit ambiant ; l'une est une lettre de Tembo à un camarade, où l'on peut apprécier dans quel état devait être le récepteur et la lettre qu'il avait lui-même écrite, dont j'ignore le contenu.

La « Base », jeudi 28 octobre 1965, treize heures.

J'ai reçu ta note. Même si elle n'est pas datée, je suppose qu'elle a dû se croiser avec une autre que je t'ai envoyée par le camarade Chei.

Tu m'as écrit après la perte douloureuse d'un camarade qui, je ne m'en cache pas, était digne d'une mort non moins glorieuse, mais plus utile.

Tes mots reflètent l'état d'esprit produit par les derniers événements et par le tableau de désolation et de liquidation qu'offre ladite « Révolution congolaise ». Cela me préoccupe. Je veux te donner mon opinion en toute sincérité et te demander une fois encore d'avoir confiance en moi, bien que je ne puisse t'assurer que cette confiance ne débouche pas sur un rembarquement.

Je sais que tu es loin d'être idiot. Je crois au contraire que tu es un révolutionnaire qui saura remplir son devoir quelles que soient les circonstances. Je n'en appelle donc pas à ta fermeté, car ce serait inutile et ridicule, mais je veux te rappeler le vieil adage qui dit que « la femme de César ne doit pas seulement être honnête, elle doit en avoir l'air ». Tu ne dois laisser personne penser que tes opinions quant à la situation ou aux mesures concrètes prises pour faire face à cette situation signifient que tu te sens vaincu et sans envie de te battre. Tu dois conserver un haut degré de combativité et ton comportement doit ostensiblement servir d'exemple et de stimulant pour les autres camarades dans les circonstances que nous traversons.

Il est possible que tu ne comprennes pas certaines choses, que des mesures soient prises qui te paraîtront erronées, mais tu ne dois pas en tirer la conclusion que Tatu ou les autres camarades responsables ne se rendent pas compte de la véritable situation qui objectivement saute aux yeux. N'oublie pas que dans les moments difficiles il faut prendre des mesures extrêmes pour conserver le moral de la troupe et éviter la débâcle.

Siki et moi avons envoyé un long rapport à Tatu (qui doit le recevoir en ce moment même) par lequel nous l'informons de la situation avec un luxe de détails. Il est possible que Tatu décide de venir parler avec nous après l'avoir lu. Dans le cas contraire, j'irai au plus tard jeudi de la semaine prochaine discuter personnellement avec lui. Entre-temps, il convient de garder un bon moral et de donner l'exemple de la sérénité, de la confiance et du courage. Tu peux être sûr que le nécessaire sera fait pour résoudre le problème de la manière la plus révolutionnaire et la plus efficace, comme c'est le devoir de dirigeants marxistes léninistes.

Je fais plus que jamais confiance à Tatu et il doit en être de même pour vous.

Je ne prétends pas du tout qu'il est infailible mais s'il se trompe, notre devoir, après avoir discuté, est de suivre ses choix, quels qu'ils soient. Je ne plaisante pas quand je dis qu'il est mille fois préférable de mourir au combat, même si c'est pour une cause inutile, que de donner le spectacle d'une défaite sans combattre. Les révolutionnaires cubains peuvent mourir mais ils n'ont pas le droit d'avoir peur.

J'espère... Je suis sûr que tu rempliras ton devoir révolutionnaire en tant que soldat, en tant que Cubain et en tant qu'homme. Et que tu ne te contenteras pas de faire personnellement ton devoir mais que tu donneras l'exemple, comme un dirigeant doit le faire.

Venceremos.

Et cette autre, datée du premier, est adressée à Tembo :

Camarade,

Je vous envoie ces quelques lignes pour vous saluer de cette tranchée à trois kilomètres des Askaris et je vous informe également de la situation : les Congos nous cher-

chent noise et disent du mal de Tatu, le rendent responsable de l'incendie des maisons des paysans, de la perte des armes, du manque de nourriture et de la vie errante des paysans.

De notre côté, le désenchantement est total ; j'ai appris que la majorité des Cubains qui étaient arrivés avec Tatu vont vous réclamer une réunion où ils demanderont à partir ; il y en a dix-sept ici avec la même attitude, plus sept qui sont dans le groupe qui est arrivé. Emilio, cette attitude est presque générale chez les camarades ; nous nous sommes battus pour les convaincre que l'heure a sonné d'être plus fermes que jamais, mais il y a un grand mécontentement, une grande méfiance et un immense désir d'abandonner le Congo. Ils se basent sur l'attitude observée chez les Congos, pour lesquels le combat est terminé. Les camarades disent qu'on en est arrivé là à cause de Tatu et ils voient en lui et dans son attitude peu d'envie de trouver une sortie.

Voilà ce que je peux vous dire pour que votre aide soit plus efficace.

Politique

Comme on le voit dans cette dernière lettre, la désintégration de la troupe était presque complète ; plusieurs militants avaient même proposé une réunion du Parti pour me réclamer le départ. Je fus extrêmement dur dans mes réponses, avertissant que je n'accepterais aucune sorte de demande ni de réunion de ce genre et que je qualifierai de trahison et de lâcheté le simple fait que de telles propositions circulent. J'avais un reste d'autorité qui maintenait un peu de cohésion parmi les Cubains ; c'était tout. Mais côté congolais, il se passait des choses beaucoup plus graves. Je reçus une carte datée de la même période et signée par Makambila Jérôme, « Député provincial et représentant du peuple devant le CNL » ; elle contenait des accusations contre Masengo

allant jusqu'à l'assassinat de femmes et, après m'avoir longuement exposé les faits, il m'invitait à me rendre à Fizi pour analyser la situation dans cette zone. Au moment où la communication avec l'étranger était le plus en danger et où nous avions un centre de communications et un état-major à défendre, ce monsieur envoyait des cartes à tire-larigot (j'en ai reçu plusieurs de lui) pour organiser la réunion. Pour donner une idée du niveau où était tombée la Révolution, je cite ce paragraphe :

Permettez-moi de reproduire pour vous ci-dessous les aspirations, les désirs, les suggestions de la population tout entière de cette région de Fizi :

1) La population exige que le pouvoir militaire de notre Révolution soit confié aux forces amies qui viennent nous aider et ce jusqu'à la stabilisation du pays.

2) La population sollicite une aide intensive des pays amis, cette aide consistant en :

A. Opérations militaires, soldats, armes, équipement, argent, etc.

B. Assistance technique, ingénieurs, techniciens de différentes branches, médecins, etc.

C. Assistance sociale, corps d'enseignants, d'éducateurs, de commerçants, d'industriels, etc.

L'initiative visant à donner tout le pouvoir militaire aux Cubains n'était qu'une tentative de sédition qui s'abritait derrière nous et avait pour seule racine les différences tribales entre ces hommes et le groupe de Kabila-Masengo, à moins qu'il fallut y voir la main de l'ennemi.

La seule nouvelle qui tranchait sur cette image absurde et morbide était un rapport d'Aly, dans lequel il racontait avoir livré deux combats et causé plusieurs

pertes à l'armée ennemie. Tout cela malgré les conflits permanents entre Aly et le chef militaire de la région et bien qu'il fût pratiquement seul avec le groupe de combattants cubains pour mener les attaques contre l'armée. Au cours de l'une d'elles furent récupérés des documents comprenant les plans de l'ennemi et plusieurs cartes, ainsi qu'une radio, deux mortiers, un bazooka, quatre FAL ou Super FAL ; des munitions et d'autres stocks. Cela avait été une bonne attaque, une dure défaite pour l'ennemi, mais cela ne changeait rien à la situation. Parmi les papiers confisqués, celui-ci :

SECRET

ORDRE OPS N°2

Ops Sud Carte échelle 1/200 000^e n° 1 Bendera

Carte échelle 1/100 000^e Katenga

SITUATION :

A) *Forces ennemies.*

1) Bon ennemi ($\pm$ 360 hommes) sous commandement capitaine Busindi composé en majorité de Babembe et d'un groupe de Tutsi (Rwanda) à Katale.

2) Un P1 ($\pm$ 40 hommes, vêtus comme l'ANC) :

Armes : mitraillettes d'origine chinoise, ils ont attrapé six cantonniers la semaine du 26 septembre 65 au km 7 de Kabimba et obligé ces cantonniers à transporter des sacs jusqu'à leur position (campement) prenant la route Mama-Kasanga-Kalenga¹.

B) *Forces amies.*

• La 5^e col. occupe Baraka et tiendra la ligne Baraka-Fizi-Lulimba.

1. Allusion à la tentative manquée d'embuscade racontée à une autre occasion.

- Le 9^e commando occupe Lulimba.
- Le 5^e Bon. Inf. occupe Bendera.
- Détachement de ($\pm$ volontaires) 5^e Cdo. + 1 P1 policier ($\pm$ 30 hommes) occupe Kabimba.
- Le 14^e Bon. Inf. a le rail et occupe Kabega-Maji-Muhala.
- 1 Cie. 14^e Bon. + 1 Cie 12^e Bon. occupe Albertville.
- Force aérienne.
- La force aérienne (WIGMO) appuie les opérations avec :
 - 4 T-28 et 1 hélicoptère ;
 - 2 B-26 stationnés provisoirement à Albertville ;
 - un appui aérien supplémentaire pourrait être obtenu de l'escadrille WIGMO (4T-28 stationnés à Goma en cas de nécessité absolue) ;
 - 1 DC3 FATAL et une section du ravitaillement par air est à Albertville.
- Force navale :
 - 4 PT bateaux + Ermens-Luka (il empêchera la traversée du lac par des éléments rebelles durant toute l'opération).

C) *Mission.*

- 2 Bon. Para. fera le mouvement d'Albertville vers Kabimba et s'installera en deft.

2-Phase 2 :

- 2 Bon. Para. réalisera avec l'aide des guerriers du chef MAMÀ KASEANGÀ reconnaissance dans la région nord et nord-est de Kabimba pour localiser les positions ennemies.

3-Phase 3 :

- 2 Bon. Para. réalisera un raid de destruction de rebelles qui se trouvent au nord de Kabimba y compris la base rebelle de Katale.

INFORMATIONS SUR L'ENNEMI

1) Katsheka : $\pm$ 300 Tutsi aidés par $\pm$ 50 Cubains. Le dépôt se trouve au nord de la rivière Katsheka, commandé par Mundandi Joseph (rwandais).

Armes : 2 mortiers 81 (1 en réparation)

2 canons 75 sans recul

2 antiaériennes .50

2 mitrailleuses .30

30 fusils-mitrailleurs + bazookas

Munitions : 200 caisses de munitions + 100 mines

2) Makungo : position sur le flanc de la colline. $\pm$ Babembe aidés par des Cubains de Katsheka commandés par Calixte (Mubembe).

Armement comparable à Katsheka.

Munitions : *idem*

3) Katenga : position bivouac dans la forêt. $\pm$ hommes (Babembe et autres).

4) Kibamba : base ennemie, au bord du lac, villages autour : port d'arrivée du ravitaillement venant de Kigoma. EM Général rebelle (Javua).

Centre d'entraînement des recrues.

Liaison : réseau de téléphones des hauteurs au lac/à Babala.

5) Katalo : Nord Kabimba ; $\pm$ 300 hommes, anciens habitants d'Albertville aidés par douze Cubains. Commandé par le capitaine Businda (d'Albertville)

Armement : 2 canons 75 SR

2 mortiers 81 mm

12 mitrailleuses .30

150 fusils AFN

3 antiaériennes.

6) Lobunzo : $\pm$ 600 hommes commandés par le colonel Pedro (Mubembe).

Dépôt important dans la maison du chef Kilindi.7) Kabanga : dépôt et port (des bateaux entrent dans l'estuaire du Luvu).

- 8) Kalonda-Kibuye : occupé par les rebelles.
- 9) Fizi : centre administratif.
- 10) Simbi : centre de ravitaillement et d'instruction.
- 11) Dépôt et port.

L'intention était d'occuper toute la rive du lac et de détruire nos installations proches de Kigoma ; d'autre part on peut noter que, malgré quelques erreurs, ils avaient une idée très précise de nos armes, des hommes disponibles et aussi des Cubains présents. C'est-à-dire que le service du renseignement de l'ennemi fonctionnait parfaitement, ou presque parfaitement, tandis que nous ignorions ce qui se passait dans ses rangs.

L'image qui se présentait à moi pour mon arrivée à la Base n'avait rien d'encourageant, nous savions ce que voulait l'ennemi, mais nous n'avions pas besoin pour cela de lui prendre ces documents parce que tout était clair, et le spectacle de la déchéance était terrible.

Coups de poignard dans le dos

Nous prîmes les premières dispositions pour transformer la Base en réduit inexpugnable à moins de fortes pertes pour l'ennemi ; on reconnut tous les passages en direction de Ruandasi ; et on traça un chemin de liaison qui en rejoignait un autre, plus au sud, qui allait directement de Nganja au lac ; nous ordonnâmes le creusement d'une série de fosses bien protégées, dans des endroits discrets, où travaillèrent des camarades cubains et qui devaient servir à dissimuler tout le matériel si nous étions obligés d'évacuer. On protégeait les zones les plus sensibles en creusant des lignes de tranchées.

À mon arrivée, j'inspectai l'organisation de la radio ; elle était dotée d'un émetteur d'assez longue portée, peu pratique vu les conditions actuelles, qui fonctionnait avec des batteries de 12 volts alimentées par un petit groupe électrogène ; une bonne réserve de carburant était nécessaire. La radio émettait jusqu'à Dar es-Salam, avec une puissance diminuée, mais la liaison avec Kigoma était parfaite ; les trois camarades chargés des transmissions, le chef Tumba, le camarade télégraphiste et le mécanicien, remplissaient scrupuleusement leur mission. Dans la période comprise entre le 22 octo-

bre, date de la mise en service et le 20 novembre au soir, quand nous abandonnâmes le lac, cent dix messages chiffrés furent transmis et soixante reçus. Le dévouement complet des camarades à leur fonction et leur efficacité contrastaient avec le climat d'abandon et d'inertie qui régnait parmi les nôtres ; c'est un fait qu'en utilisant des hommes compétents dans leur domaine, qui aimaient ce qu'ils faisaient (même s'il est juste de souligner qu'ils restaient en marge du combat quotidien avec les soldats congolais), on obtenait de magnifiques résultats. Ils étaient certes, comme je l'ai dit, préservés, mais je n'hésite pas à affirmer que si tous les cadres avaient été de cette qualité, notre rôle, sinon le résultat final, aurait été différent.

Je parlai au téléphone avec Masengo juste après notre arrivée et il afficha de bonnes dispositions. La première chose qu'il me proposa fut d'attaquer Kasima ; c'était même son idée fixe. Je lui répondis que nous en parlerions le lendemain. Je descendis et nous eûmes une autre conversation sur le même thème. J'avais reçu des nouvelles des éclaireurs, Nane et Kahama, disant que dans ce village il n'y avait pas de gardes, et c'est ce que je lui communiquai mais il avait d'autres sources : les hommes du capitaine Salumu étaient proches et l'informaient directement ; il insistait sur la présence effective des gardes. Dans la discussion, nous ne nous mîmes pas d'accord sur l'attaque et nous la repoussâmes dans l'attente de nouvelles reconnaissances qui préciseraient la situation.

Le commandant Mundandi se montra disposé à accéder à mes demandes pour une meilleure défense de la Base. Il s'agissait de saboter la ligne électrique, de

m'envoyer l'un des canons qu'il avait et de s'occuper de la défense de Nganja, pour pouvoir libérer des forces en direction de Kasima ; il demanda en contrepartie quelques uniformes, des chaussures, de la nourriture et des techniciens cubains pour effectuer le sabotage, manoeuvrer le canon et aider les Rwandais dans leur mission.

Je promis d'envoyer six hommes, Tom (le Politique) et Aja seraient chargés de la destruction des poteaux, au lance-flammes ; le camarade Angalia serait chargé du canon, qui tirerait simultanément sur Front-de-Force, comme une diversion, en essayant d'atteindre la conduite d'eau ; Anchali dirigerait le groupe.

Un câble arriva annonçant des messages importants pour moi, et je décidai d'attendre au lac. J'en profitai pour rencontrer une bonne quantité des cadres qui y étaient encore. L'un d'eux était le colonel Ansurune, chef d'état-major de la Seconde Brigade (celle du général Moulane) qui avait toujours été en bagarre avec Lambert et avec les hommes de la base de Kibamba, y compris avec Masengo qui ne lui faisait pas confiance. Je critiquai fortement son attitude ; je me réfèrai à la perte de Baraka sans combattre (il y était présent), je lui montrai qu'elle était le résultat de toutes les intrigues et du désordre, je lui rappelai que j'avais offert plusieurs fois d'entraîner des hommes aux armes lourdes sur le lac et qu'il n'en avait jamais envoyé un seul et je l'exhortai à changer d'attitude. Il prit note de mes recommandations, entre autres celle d'envoyer rapidement des hommes pour récupérer le canon du barrage de Karamba et de le transporter à Kibamba afin de former une batterie d'armes lourdes ; j'avais réussi à ramener, après de nombreuses péripéties, celui sauvé de notre

désastre, ainsi que treize projectiles. L'arrivée de Changa au petit jour fut annoncée longtemps à l'avance par le tracé de balles lumineuses dans le ciel, car il avait été surpris par les bateaux de patrouille et une véritable bataille navale s'était déroulée ; il transportait un homme blessé à la main par une balle de mitrailleuse et Changa lui-même avait été blessé au visage par le souffle d'un tir de bazooka manœuvré par ses camarades. L'équipage congolais était terrifié et nous eûmes du mal par la suite à les convaincre de remonter sur le bateau.

Un émissaire de Rafael venait exprès pour me remettre ce message :

Camarade Tatu,

Dans la matinée d'aujourd'hui Pablo a été appelé par le gouvernement qui lui a dit que, suite aux accords de la réunion des États africains concernant la non-intervention dans les affaires intérieures des autres pays, aussi bien eux-mêmes que les autres gouvernements qui jusque-là avaient apporté de l'aide au Mouvement de libération du Congo, allaient modifier le caractère de leur aide. Et qu'en conséquence ils nous demandaient de retirer notre dispositif comme contribution de notre part à cette politique. Qu'ils reconnaissaient que nous avions apporté plus que beaucoup d'États africains et que pour le moment on n'en dirait rien au Mouvement de libération congolais, jusqu'à ce que notre retrait ait été effectif, et qu'alors le président en personne appellera ces dirigeants et les informera de la décision prise par les États africains. La Havane a été informée. Nous attendons de connaître ton opinion.

Salutations,

Rafael.

C'était le coup de grâce porté à une Révolution moribonde. Vu le caractère de l'information, je ne dis rien aux camarades congolais, attendant de voir l'évolution de la situation, mais dans les conversations, j'insinuai la possibilité que la politique de la Tanzanie ait pris ce cours, en m'appuyant sur des faits concrets comme le blocage du ravitaillement à Kigoma. Le 4 arriva un télégramme de Dar es-Salam :

Un émissaire apporte une lettre de Fidel dont les points principaux sont en résumé :

- 1) À l'impossible nul n'est tenu.
- 2) Si, selon Tatu, notre présence est devenue injustifiable et inutile, il faut penser à nous retirer. Vous devez agir conformément à la situation objective et à l'état d'esprit de nos hommes.
- 3) Si vous estimez que vous devez rester, nous essaierons d'envoyer les ressources humaines et matérielles que vous considérerez nécessaires.
- 4) Nous nous inquiétons que vous puissiez redouter, de façon erronée, que la décision que vous prendrez puisse être considérée comme défaitiste ou pessimiste.
- 5) Si vous décidez de partir, Tatu est libre de maintenir le statu quo de sa situation actuelle, soit en rentrant ici, soit en restant ailleurs.
- 6) Nous appuierons toute décision quelle qu'elle soit.
- 7) Éviter tout anéantissement.

Mais en même temps parvenait un autre télégramme :

À Tatu
de Rafael.

Message reçu le 4. Quelle que soit nouvelle situation, mercenaires blancs Tshombe continuent dans le pays, atta-

quant des Congolais et commettant toutes sortes de crimes et forfaits. Dans ce cas retirer notre appui révolutionnaire congolais serait trahir à moins qu'ils le demandent ou décident d'abandonner le combat.

Les camarades qui avaient reçu ces deux câbles n'étaient pas encore au courant du contenu de la lettre de Rafael et trouvaient une certaine contradiction entre eux ; le premier était la synthèse d'une lettre de La Havane en réponse à celle que j'avais envoyée le 5 octobre et le second un télégramme qui répondait au rapport de Dar es-Salam sur la nouvelle attitude du gouvernement tanzanien. Nous rédigeâmes la réponse à Fidel qui devait être transmise par radio depuis Dar es-Salam.

Rapport à transmettre par radio à Fidel.

Rafael,

À la même période que ta venue a disparu Julio Cabrera Jimenez ¹, dont nous pensions qu'il s'était enfui vu les conditions du repli qui apparemment ne présentait pas de grand danger, même s'il s'effectuait dans le climat de débandade qui a caractérisé nos dernières actions. Cependant nous ne l'avons plus revu et nous devons le tenir pour mort ou prisonnier, la première éventualité étant beaucoup plus logique.

À l'issue du repli j'ai sévèrement reproché à Rafael Pérez Castillo l'abandon du canon de 75 mm S.R. qui a été récupéré par les Congolais. Dans le nouveau campement les conditions étaient très mauvaises mais je faisais trop confiance à l'apparente immobilité des gardes, et les travaux de construction d'un dépôt éloigné pour tout ce

1. Maurino.

que nous avions pu sauver avançaient très lentement. Le 24, comme pour célébrer notre sixième mois sur ces terres, les gardes ont avancé avec l'intention de brûler des hameaux, ce qui aujourd'hui semble clair ; nous nous sommes rendu compte de leur présence à la suite d'un accrochage avec quelques Congolais qui étaient sortis du campement. J'ai ordonné la résistance sur place pour tenir jusqu'au soir et sauver le matériel ; mais on m'a annoncé ensuite qu'un grand nombre de gardes nous prenait à revers par la montagne, où je n'avais pas posté de défense en calculant qu'ils ne viendraient pas par là. Cela a désorganisé notre défense, il a fallu modifier d'urgence nos lignes et envoyer un peloton combattre les gardes sur la hauteur. Mais en fait ils avançaient par un chemin face à nous et les prétendus gardes étaient des paysans en train de fuir par la colline comme nous l'avons appris par la suite. Les défenses étaient suffisantes pour les arrêter mais nos hommes se sont repliés en prétendant que les gardes étaient déjà au campement, ce qui n'était pas vrai. Le repli a été une scandaleuse débandade où j'ai même perdu ma provision de tabac. Seul un groupe a fait honneur à notre armée et a résisté une heure de plus, mais cette fois en infériorité manifeste tant numérique que de position : parmi eux se trouvait Rafael Pérez Castillo (Bahasa) qui a sorti son canon de la zone de danger et est resté pour se battre avec un FAL. Grièvement blessé nous avons dû le porter sur des chemins infernaux, pires et plus longs que ceux de la Sierra, et le 26 au matin, alors qu'il semblait tiré de danger, il est mort. Au cours de ce revers, nous avons perdu une mitrailleuse 12.7 (abandonnée par un Cubain qui s'était retrouvé sans ses assistants congolais) et toutes les munitions, la confiance des paysans et les rudiments d'organisation que nous avions commencés à obtenir.

Ces mêmes jours, les gardes se sont mis à avancer de tous les côtés, donnant l'impression de préparer l'assaut final contre notre base, mais il ne s'est pas produit et les

défenses sont assez solides, au moins pour la puissance de feu, même s'il manque certains types de matériel et si l'on ne peut pas faire confiance au soldat congolais.

Nous tenons un quadrilatère dans la montagne délimité par les points suivants (qui sont aux mains de l'ennemi, nos forces étant à proximité), peut-être pourrez-vous le localiser sur une carte : Baraka, Fizi, Lubonja, Lulimba, Force Bandera et Kabimba. L'ennemi a des avant-postes devant Baraka et Kabimba. Aly leur a résisté à trois reprises sur le front de Kabimba, la deuxième fois il a mis la main sur leur plan d'offensive générale qui prévoit la prise de notre base et un nettoyage à vingt-cinq kilomètres à la ronde, pendant que quatre P.T. (Hermes Luckas) surveillent le lac pour empêcher le ravitaillement. L'aviation est constituée de huit T-28, deux B-26, un DC-3 pour la reconnaissance et le service, un hélicoptère de liaison. Cette petite flottille aérienne terrifie les camarades congolais.

Du point de vue militaire, la situation est difficile dans la mesure où nos troupes ne sont qu'agglutinations d'hommes en armes sans la moindre discipline, sans esprit de combat, mais les conditions du terrain ne pourraient être plus propices à la défense.

Aujourd'hui je viens d'être nommé chef d'opérations de la zone avec pleine autorité pour l'instruction de la troupe et le commandement de notre artillerie (une batterie de mortiers 82, trois canons 75 mm S.R. et dix mitrailleuses A.A. 12.7). L'état d'esprit des chefs congolais est meilleur parce que la succession des défaites leur a fait prendre conscience qu'il fallait faire les choses sérieusement¹. Je les ai préparés au revirement tanzanien, comme s'il s'agissait d'une hypothèse mienne à partir de la Conférence d'Accra et de leur étrange silence sur les armes qu'ils ont en dépôt et qu'ils ne livrent pas. Il y a des gens ici qui disent qu'ils sont prêts à risquer leur tête et à maintenir

1. Optimisme non fondé de ma part.

la Révolution à tout prix. Mais nous ne connaissons pas l'opinion de Kabila qui annonce son arrivée.

J'ai reçu les derniers câbles de Fidel ; l'un semble être une réponse aux lettres envoyées et l'autre à la dernière communication de la Tanzanie. Je crois que l'on a une fois de plus exagéré à propos de ma lettre ; j'ai essayé d'être objectif mais je n'étais pas totalement pessimiste. Il y a eu un moment ici où l'on a parlé de la fuite en masse des chefs congolais. J'avais pris la décision dans ce cas de rester avec une vingtaine d'hommes bien choisis (la chèvre est tarie), d'envoyer le reste de l'autre côté et de continuer le combat jusqu'à ce que les choses reprennent ou jusqu'à épuisement de toutes les possibilités et dans ce cas de prendre la décision d'aller par voie terrestre sur un autre front ou de me résigner à demander le droit d'asile sur les côtes voisines. Face à la dernière nouvelle en provenance de Tanzanie, ma réaction a été la même que celle de Fidel : nous ne pouvons pas partir d'ici. Qui plus est, pas un Cubain ne doit partir dans les conditions proposées. Et il faut parler sérieusement avec les dirigeants tanzaniens pour préciser les faits.

Voici mes propositions : qu'une délégation cubaine de haut niveau se rende en Tanzanie ; ou Tembo, depuis ici ; ou les deux ensemble. Notre argumentation doit être à peu près la suivante : Cuba a offert une aide soumise à l'approbation de la Tanzanie qui l'a acceptée, et l'aide est devenue effective. Ni conditions ni limites de temps n'avaient été posées. Nous comprenons aujourd'hui les difficultés de la Tanzanie, mais nous ne sommes pas d'accord avec ses arguments. Cuba ne recule pas devant ses engagements, Cuba ne peut pas non plus accepter la honte d'une fuite qui laisserait nos frères en disgrâce à la merci des mercenaires. Nous n'abandonnerons la lutte que dans le cas où, pour des causes fondées ou des raisons de force majeure, les Congolais nous le demanderaient, mais nous ferons tout pour que cela n'arrive pas. Il convient d'attirer l'attention

du gouvernement tanzanien sur l'accord qui a été signé : il est comme celui de Munich, il laisse les mains libres au néocolonialisme. Contre l'impérialisme, il n'y a pas de recul ni de délai qui vaillent, le seul langage est celui de la force. Si la situation du Congo se stabilise avec ce gouvernement, la Tanzanie sera en danger, entourée de pays plus ou moins hostiles. La Révolution ici pourrait subsister sans la Tanzanie, mais au prix de grands sacrifices, ce ne serait pas notre faute si elle était détruite par manque de soutien, etc., etc.

Il y aurait lieu d'exiger du gouvernement tanzanien : le maintien des communications télégraphiques, l'autorisation de transporter des réserves de carburant au moins une ou deux fois par semaine, la permission de nous laisser prendre livraison de deux vedettes rapides et de laisser passer en une seule fois un chargement d'armes, ainsi que l'autorisation de laisser passer des courriers tous les quinze jours.

J'évoque les bateaux car la situation sur ce plan est désespérante : les petits bateaux soviétiques sont très lents et eux disposent de vedettes rapides ; il faut forcer le passage à coups de fusil et la dernière fois Changa est arrivé, blessé lui-même et avec un garçon blessé à la main ; les bateaux doivent aller par deux car ils tombent souvent en panne et il faut que l'un remorque l'autre. Il est sûr que la Tanzanie n'acceptera pas une situation pareille (de combats quotidiens) et il faut que les bateaux soient sur notre rive et que nous les utilisions pour aller chercher des choses et revenir dans la même soirée. L'un des bateaux doit être suffisamment facile à transporter pour pouvoir être hissé en haut des montagnes au cas où nous perdriions provisoirement la rive du lac. Il faut insister sur notre capacité actuelle à trouver un endroit discret en Tanzanie où arriver de nuit, repartir avant l'aube et avec de bons bateaux faire des opérations qui ressemblent à la contrebande habituelle sur ces côtes. Mais nous préférons faire les choses ouverte-

ment : c'est notre méthode et nous avons besoin de tranquillité pour nous consacrer aux choses importantes. De plus, nous recommandons que le texte de la déclaration qui sera faite en définitive soit remis aux Soviétiques et aux Chinois pour prévenir toute manœuvre de discrédit.

N'ayez pas peur pour nous, nous saurons faire honneur à Cuba et nous ne serons pas anéantis mais je me débarrasserai de quelques éléments fragiles une fois notre position clarifiée. Un fort « *abrazo* » de la part de tous pour tous.

Tatu

P.-S. Je crois qu'il convient de parler avec Karume et d'étudier la possibilité d'une base aérienne, que ce soit à Zanzibar, avec un relais en Tanzanie, ou à Zanzibar seulement. Le type d'avion dépend de ce que nous obtiendrons. Une offre qui serait acceptable pour la Tanzanie serait d'avoir des médecins à l'hôpital de Kigoma, ce qui leur permettrait de se déplacer avec une certaine liberté. Ils devront parler anglais, être compétents dans leur domaine et bons révolutionnaires, ou se rapprocher de ce portrait-robot.

Inquiet de l'inefficacité du commandement, je présentai un plan pour travailler avec un état-major réduit, souple, utile à quelque chose, mais Masengo, dans la discussion que nous eûmes avec tous les responsables, estima qu'il n'était pas possible de changer aussi vite car on venait à peine d'en reformer un avec la participation de Siki, pour lequel on attendait l'approbation de Kabila. J'essayais d'introduire mon idée opérationnelle dans le schéma d'un état-major qui ressemblerait à celui de l'armée soviétique à la veille de la chute de Berlin, mais il me fallut bien transiger ; je sollicitai la responsabilité de l'entraînement des hommes pour poursuivre la tentative d'académie pratique ; au lieu de cela on

m'attribua la direction des opérations, théoriquement le poste de commandant en second de l'armée, et l'organisation de l'artillerie, avec la direction de l'instruction. Le commandement était très relatif, mais je m'efforçai de réaliser ce qui était humainement possible pour stopper l'effondrement.

On compléta la compagnie d'Azima, qui avait été désintégrée après le désastre du 24 octobre, la majorité des Congolais ayant fui ; mais à présent nous n'avions pas d'armes ; tandis que nous faisons des efforts infructueux pour organiser un noyau de combattants, une énorme quantité d'armes et d'équipement arrivés de Kigoma avait été distribuée sans ordre ni coordination ; le matériel de la Base s'était volatilisé. À tous nos maux il fallait ajouter à présent le déficit d'armement ; il y avait, c'est vrai, des quantités de balles 12.7 et de projectiles de mortiers, mais non de canons, et surtout nous manquions de balles pour les fusils les plus employés, les « point trente » dans notre jargon (SKS).

Nous organisâmes du mieux que nous pûmes les dépôts de munitions, nous primes des mesures pour la distribution des armes et la formation de l'unité d'artillerie ; Maffu, qui était arrivé de la zone de Mundandi, fut envoyé à Kisasi, entre Kasima et Kibamba, pour essayer de donner un peu de consistance à la défense.

Avant de partir, il me fit un récit terrifiant : deux émissaires congolais de la base voisine de Calixte arrivent au campement ; nos camarades les invitent à rester dormir avec eux, car il est déjà tard, mais ils expliquent que Mundandi les a invités à passer la nuit dans sa case, où ils se rendent. Le lendemain matin, ils sont invisibles ; quand les camarades demandent où ils sont, Mundandi

déclare qu'ils les ont expulsés, parce qu'ils l'ont trompé en prétendant être des commissaires politiques alors qu'ils ne sont que simples soldats. Peu de temps après, deux des Rwandais portent les vareuses bleues de ces camarades, jamais vues dans le campement, et aussi des casques que ne portent pas les Rwandais. Ensuite, Calixte envoie enquêter sur le sort de ses hommes car ils ne sont pas rentrés à la base. Tout cela permet de présumer qu'ils ont été assassinés par les hommes de Mundandi, on ignore pour quel mobile exactement, simplement pour les voler ou parce que les divergences entre les deux groupes en étaient arrivées à des extrémités pareilles. Je fis part à Masengo de mes soupçons mais aucune mesure ne fut prise, à cause de la précipitation d'événements funestes.

Une lettre de Mbili, du front de Lubonja : il m'informait que la pression sur ses hommes de la part des Congolais était terrible, qu'il pensait ne plus pouvoir y résister ; la démoralisation était très forte. Il me prévenait d'une conspiration orchestrée par quelques Cubains pour me demander le retrait. Karim le Politique m'écrivait une lettre sincère, m'expliquant que s'il avait envoyé à Tembo la note que j'ai déjà mentionnée, c'était pour nous avertir de la situation et qu'il ferait tous ses efforts pour remplir son devoir ; il me joignait une liste où figuraient les noms des camarades qui demandaient à se retirer de la lutte : la majorité de ceux qui étaient avec Mbili. Ensuite, plusieurs de ceux qui jusque-là s'étaient le mieux conduits demandèrent ensemble la même chose à Mbili, personnellement, mais ce dernier parvint à les convaincre de retirer leur demande, ce qu'ils firent. Mbili lui-même écrivit une note dans laquelle il défen-

dait le Politique des accusations implicites que j'avais lancées en déclarant que je tiendrais pour une lâcheté l'expression de manifestations défaitistes, car Karim lui était d'un grand secours dans les tâches ingrates et difficiles.

D'autre part, Aly arrivait de Kabimba pour expliquer ses désaccords avec les chefs de la zone et nous décidions, après une conversation avec Masengo et avec Tremendo Punto, que ce dernier irait en compagnie d'Aly étudier la situation et voir s'il y avait lieu de lui retirer le commandement et de mettre un autre Cubain à la tête des troupes ou de les lui retirer toutes. J'écrivais à Mbili pour l'autoriser à mettre quelque distance entre lui et les hommes de la barrière de Lubonja. Pendant ce temps, nous continuions à améliorer la défense de la Base en préparant des emplacements et des tranchées, dans l'attente du moment où les gardes se concentreraient pour pouvoir leur causer des dégâts. Les hommes qui devaient partir travailler avec Mundandi étaient prévenus qu'ils devaient le faire tous les six ensemble et qu'ils ne pourraient se séparer qu'au moment de l'action, quatre d'un côté et deux de l'autre ; on leur indiquait de ne pas prendre de risques, en tout cas pas plus que les Rwandais, car j'avais peur de quelque tromperie due à la quantité d'actions doubles auxquelles ils nous avaient habitués.

Il arriva un télégramme de Kigoma où on nous prévenait que le vice-président Kawawa était là. Il avait parlé avec Kabila et, selon les informations de celui-ci, il lui avait promis un soutien et demandé quels étaient ses besoins, en donnant des assurances sur le fait que le lac resterait ouvert. Si les déclarations de Kabila

étaient vraies, l'attitude de la Tanzanie était d'autant plus incorrecte.

De Kasima parvenait la nouvelle que cent cinquante gardes s'y trouvaient, et une proposition d'attaque signée du commissaire politique de la troupe congolaise.

Mbili informait d'autre part qu'il avait envoyé des hommes en reconnaissance qui n'avaient noté aucun mouvement et qui, s'approchant prudemment, avaient découvert que les gardes avaient abandonné Lubonja, en laissant seulement quelques tracts appelant la population à déposer les armes. Il ordonna rapidement une nouvelle mission de reconnaissance, constata qu'il n'y avait personne à l'emplacement de l'ancienne barrière de Lambert et que l'on ne voyait pas non plus d'ennemi sur le chemin de Fizi. Peu avant, un grand mouvement de véhicules avait été observé dans la zone. Le champ libre, Lambert ne se priva pas de récits héroïques d'attaques, de pertes infligées à l'ennemi et d'armes prises, il annonça qu'il encerclait Fizi et Baraka avec quelque neuf cents hommes et qu'il venait chercher le canon, les mortiers et les mitrailleuses antiaériennes pour attaquer; on lui répondit que les mortiers avaient été perdus pendant la retraite et que le canon avait été envoyé pour défendre la Base. Mbili disait dans sa lettre d'explication : « J'aurais bien voulu lui dire tout ce qu'il méritait, mais j'ai considéré que vu la situation ce n'était pas le moment. Une fois de plus, nous avons dû jouer le rôle des imbéciles face à ces gens. »

Nous avions sur la barrière une mitrailleuse anti-aérienne qui fut rapidement envoyée à la Base, pour éviter que Lambert ne la réclame. Face à ces nouvelles, j'ordonnai à Mbili de ne laisser qu'un groupe d'hom-

mes sur le terrain d'entraînement, situé à deux heures de la barrière originale, sous le commandement de Rebo-kate, et de venir renforcer la Base. Il restait à découvrir quel allait être le prochain pas de ces hommes qui se repliaient car il était évident qu'ils n'allaient pas abandonner aussi facilement leur proie.

Dans un autre rapport, Mbili racontait une réunion entre Lambert et ses hommes, où il avait introduit un observateur à nous. Lambert leur expliquait que lui-même avec vingt-trois combattants avait stoppé les gardes et qu'ensuite il en avait laissé cent cinquante avec les Cubains qui avaient été incapables de rien faire et avaient perdu toutes les armes lourdes. Il annonçait aussi que l'ennemi offrait cinq cents francs ¹ à chaque soldat qui se rendrait et la possibilité de travailler pour lui, et il a demandé leur réaction aux combattants. Ceux-ci répondirent qu'ils n'étaient pas d'accord ; Lambert leur déclara ensuite qu'ils ne devaient pas tomber dans ce piège en donnant une explication qui, selon l'informateur, était assez bonne ; l'attitude des hommes semblait ferme sur ce point. Il émit quelques critiques à mon égard pour m'être replié à la Base et recommanda au major de sa troupe de rassembler tous ses hommes et toutes leurs armes car il en avait besoin ; il s'agissait d'une attaque directe contre nous par laquelle, tout en maintenant une attitude de fermeté et une disposition à la poursuite du combat, il semait la division.

J'eus une autre conversation avec le camarade Masengo ; cette fois non plus je ne lui indiquai pas les dispositions du gouvernement tanzanien ; il s'agissait de

1. Un peu plus d'un dollar à cette époque.

l'attaque sur Kasima pour laquelle une fois de plus j'imposai mon avis : il valait mieux effectuer de nouvelles reconnaissances avant de prendre cette décision. J'étais réticent à l'idée de cette attaque parce que je craignais une débandade et une dégradation supplémentaire du moral ; je voulais auparavant m'assurer la possession de certaines armes lourdes pour pouvoir soutenir un feu intense contre l'ennemi et empêcher qu'il contre-attaque.

Le 10 novembre, Hukumu arriva en brûlant les étapes pour annoncer qu'il avait été à Nganja, après une mission à Lubonja et qu'il avait été rejoint par quelques Rwandais qui lui avaient dit que Front-de-Force était tombé aux mains de l'ennemi ; peu après arrivaient les Cubains qui avaient été avec Mundandi et j'apprenais que, alors qu'ils se préparaient à descendre pour effectuer le sabotage, les sentinelles rwandaises avaient annoncé l'apparition des premiers assaillants ennemis : ils étaient guidés par des paysans de la région divisés en trois groupes et avaient été parfaitement bien orientés. La décision de Mundandi fut de ne pas se défendre, à cause des difficultés de la position, mais il avait pu sauver pratiquement tout son équipement et ses armes, et ils s'étaient réfugiés à Nganja. J'avais demandé à nos camarades de rester mais Anchali, interprétant mal mes ordres, était revenu immédiatement à la Base. Je parlai avec eux et leur expliquai le besoin que nous avions qu'ils appuient maintenant plus que jamais les Rwandais et je les renvoyai sous la direction de Tom le Politique. Le lendemain parvenait la nouvelle de la chute de Makungo (le campement), pris avec la même techni-

que, et Calixte, chef de ce secteur, venait nous rejoindre avec ses hommes.

Il était important pour nous de maintenir la zone de Nganja, non seulement parce que c'était un accès à la Base, mais parce que c'était là qu'était le bétail, seule source d'approvisionnement, car le lac était de plus en plus bloqué et la nourriture de plus en plus rare ; il nous restait trois bêtes apportées par le camarade Nane, mais si on nous coupait cette voie, nous allions connaître de sérieux problèmes dans ce domaine et il n'y avait absolument aucune réserve. Tandis que nous préparions à toute vitesse notre petite unité d'artillerie dirigée par le camarade Azi, qui comptait trois mortiers assez bien pourvus en projectiles, un canon avec treize obus et deux mitrailleuses 12.7, l'une d'elles sans trépied, et d'abondantes munitions. Avec cela, nous pensions résister à l'offensive décisive sur la zone et essayer d'infliger de sérieuses pertes à l'ennemi.

J'envoyai le camarade Moja à Kisosi et dans toutes les zones adjacentes pour mener l'enquête ; la première information qui m'arriva fut que des avions étaient passés en mitraillant et que tous les camarades congolais l'avaient laissé seul ; il annonçait aussi avoir vu treize embarcations ennemies d'aspect menaçant ; ils en restèrent à la menace.

Le bateau avec le ravitaillement ne traversait pas et Changa annonçait qu'il ne le faisait pas parce qu'il n'avait rien à apporter, ce qui provoqua de notre part une série de télégrammes enflammés à Kigoma et à Dar es-Salam. D'autre part, je signai un télégramme pour informer Cuba, dans lequel je disais :

Augmentation pression ennemie et toujours tentative de blocus du lac. Besoin urgent de quantités importantes d'argent congolais pour prévenir isolement. Offensive se maintient et avance. Il faut faire vite. Nous préparons à défendre la Base.

Celui-là était daté du 10 novembre, j'envoyai simultanément ce télégramme à Dar es-Salam et à Kigoma.

Si suite offensive devons nous replier et perdons contact avec vous, continuez à appeler quotidiennement midi et demi et dix-sept heures, jusqu'à rétablissement du contact.

De Kigoma on nous informait que Kabila ne traversait pas parce que son bateau n'était pas réparé ; cette information avait pour objet d'expliquer pourquoi il n'était pas venu, car il avait annoncé son arrivée pour le 9, sans faute : une des nombreuses promesses non tenues de Kabila. Il avait en même temps envoyé une note à Kiwe pour lui dire qu'il se préparait à l'accompagner à la conférence Tri-continentale de La Havane, ce qui s'appelle brouiller les cartes.

Notre dispositif défensif était à ce moment-là le suivant :

Mbili, avec un groupe de Rwandais sous ses ordres, dominait le chemin qui mène directement de Nganja au lac et celui qui passe par la Base était défendu par Azima et les Congolais.

Moja était chargé de la défense du lac depuis Kasima et Aly à Kabimba. Nous avions ce que je considérais comme un espoir raisonnable de tenir tête à l'ennemi

lorsque arriva une note du camarade Mundandi qui disait ce qui suit :

Camarade Tatu,

Concernant la situation qui est très grave, je vous fais savoir que je suis dans l'incapacité de tenir ma position et d'assurer la défense. La population a déjà trahi et a donné les vaches aux soldats ennemis et s'est mise à travailler avec l'ennemi qui est mieux guidé et a de meilleures informations que nous sur notre position. Je vous prie de me comprendre, j'ai décidé de me retirer, je n'abandonne pas les camarades cubains, mais je dois assumer mes responsabilités face au peuple rwandais. Je ne peux pas exposer toutes les forces des camarades rwandais à l'anéantissement, je ne serais pas un bon commandant révolutionnaire et un révolutionnaire, qui plus est marxiste, doit analyser la situation et éviter un combat d'usure. Si tous les camarades sont anéantis, c'est ma faute, j'ai cherché à aider cette Révolution pour pouvoir en faire une autre dans notre pays ; si les Congolais ne se battent pas, je préfère mourir sur le sol destiné au peuple rwandais ; si nous mourons en chemin, c'est bien aussi.

Recevez mes sentiments révolutionnaires,

Mundandi

Le camarade Mundandi préparait l'abandon définitif de la lutte et cela nous préoccupait car c'était le flanc sur lequel nous pouvions raisonnablement nous attendre à une attaque de l'ennemi (dans la zone de Nganja) et c'est là où nous nous retrouvions les plus faibles face à la désertion. Alors que nous pensions avoir stabilisé notre zone de défense, une nouvelle fissure apparaissait.

Le front oriental dans le coma

Nous étions déjà le 12 novembre lorsque je reçus une lettre de Masengo que je transcris :

Camarade,

Suite à notre entretien téléphonique d'hier, je ne vois aucun inconvénient à la proposition du camarade Moja et je considère sa proposition comme bonne ¹.

Cependant, j'insiste encore sur ma proposition qui consiste à :

- premièrement, mettre à ma disposition quelques tireurs d'armes lourdes, dont le nombre sera communiqué ultérieurement;

- deuxièmement, me fournir à titre de prêt cinquante fusils FAL que je compte remettre à des hommes de confiance et dont voici la répartition : vingt fusils pour les vingt combattants sans armes cantonnés à Ruandasi ; dix fusils pour l'escale de Kibamba ; vingt fusils pour la barrière de Kavumbwe ; vingt fusils pour des combattants que vous voudrez bien faire descendre de la Base.

Mon objectif essentiel est de lancer un assaut sur Kasima et ce malgré les difficultés actuelles. Je suis prêt à assumer cette responsabilité.

1. Pour défendre la Base par le nord.

Dans les circonstances actuelles, je crois que les camarades cubains devraient surtout s'occuper de la défense de la base côtière de Nganja. Je crois que vous serez d'accord avec moi sur tout ce qui précède.

Cette lettre n'était pas seulement comique ; au-delà de l'erreur arithmétique consistant à réclamer cinquante fusils pour en distribuer soixante-dix, elle se basait sur les calculs imaginaires des Congolais concernant nos réserves de fusils FAL qui contredisaient ce que nous avions affirmé à Masengo en personne. Nous avions eu une quinzaine de fusils que nous avions répartis entre les camarades congolais, mais nous n'en avions plus qu'un ou deux en réserve. Nous les avions répartis non sans hésitation car ces armes étaient celles des camarades qui avaient pris la responsabilité de manœuvrer les armes lourdes et ils se retrouveraient désarmés si ces pièces étaient perdues ou si nous étions obligés de les mettre à l'abri. Sans nous faire confiance, on insistait sur le chiffre de cinquante ou soixante-dix et, après avoir assuré qu'on assumait la responsabilité de l'attaque, on nous recommandait de nous consacrer à la défense du lac et de Nganja. Tout ceci quelques jours après m'avoir nommé chef des opérations de la zone, avec de larges pouvoirs, ce qui signifiait tacitement que je devais m'occuper de la défense complète du front. La méfiance perdurait.

Outre les inexactitudes, la lettre contenait d'autres petites choses : l'ordre de semer des mines antipersonnelles sur certains chemins d'accès, contre ma demande expresse d'attendre afin de pouvoir coordonner l'action et d'éviter des accidents à nos patrouilles, et le refus de Masengo à ce qu'Aly concentre ses hommes à

Kibamba pour défendre le sud de la Base d'une attaque éventuelle.

Je parlai une nouvelle fois avec le chef d'état-major, mais je ne fis toujours pas état de la position semi-officielle du gouvernement tanzanien. J'insistai sur le besoin d'une stratégie permettant d'être indépendants vis-à-vis du lac et j'insistai sur le fait que mon poste de chef des opérations était tout à fait théorique. On parlait de l'attaque sur Kasima et l'on prenait la responsabilité de cette attaque, un acte qui faisait partie des attributions du chef d'état-major (même si je considérais que le moment n'était pas opportun, et encore moins dans l'ignorance des positions exactes de l'ennemi car les reconnaissances des Congolais et des Cubains avaient été très mauvaises), mais je ne pouvais admettre d'être relégué dans la défense d'un secteur car, comme on le comprendra facilement, la défense doit être harmonieuse, unique, avec des réserves pouvant être acheminées sur les points où le danger est le plus important, vu la vitesse des événements. Finalement, j'avais recommandé à plusieurs reprises de ne pas délivrer de munitions ni d'armes à des groupes fantômes qui ne faisaient rien d'autre que les perdre. J'affirmai que la majorité des informations sur de grandes actions qui auraient été menées à Fizi et ailleurs étaient des mensonges.

Le camarade Masengo se plaignit de notre attitude à Kasima, où la tentative de faire reculer les forces congolaises avait généré une situation tendue ; c'était vrai, car j'avais donné l'ordre à Moja de concentrer tous les Cubains à Kisasi, comme force de réserve, et il avait compris que les Congolais devaient y aller aussi ; ils refusèrent d'obéir et dans la dispute certaines pièces d'un

mortier disparurent et son opérateur cubain avait à présent entre les mains une arme incomplète.

Masengo s'engageait à appeler Salumu pour une rencontre avec Moja qui devait diriger l'attaque prévue au moyen d'un plan simple : avancée en direction d'un point et embuscades aux endroits par où pourraient passer des renforts ou des soldats en fuite. L'attaque devait être la moins coûteuse possible en cas de repli précipité, de débandade. Il accepta aussi de permettre à Aly de venir et fut d'accord pour ne plus distribuer de munitions sans une idée précise des besoins existants.

Au cours de la conversation, je lui remis la lettre de Mundandi et, furieux, il déclara qu'il irait en personne le désarmer le lendemain ; connaissant les camarades rwandais, j'écrivis immédiatement à Mbili pour qu'il prépare le terrain, leur demande leurs armes lourdes et leur dise que je leur garantissais la possibilité de rejoindre Kigoma s'ils remettaient toutes les armes. Je pensais pouvoir inciter Masengo à cette solution heureuse, voulant éviter toute effusion de sang inutile à un moment aussi tendu. Mais les choses n'en arrivèrent pas là car Masengo ne put s'y rendre ; il promit d'envoyer un commissaire politique, et finalement personne n'alla désarmer Mundandi.

Nous eûmes aussi une conversation à propos de Kabila au cours de laquelle Masengo m'assurait qu'il allait venir prochainement. Ma réponse fut catégorique : Kabila ne traverserait pas, et il ne le ferait pas car il voyait bien que c'était la fin et que dans ces conditions il n'avait pas intérêt à venir. La conversation sur ce point sensible était pénible, car d'autres camarades y assistaient,

mais je fus très clair quant à mon opinion sur l'arrivée du chef suprême.

Pendant ce temps, les hommes de Fizi poursuivaient leur œuvre destructrice, comme si nous avions été en campagne électorale dans un pays en paix. Je reçus deux ou trois autres communications, l'une d'elle m'enjoignant d'assister à la réunion du 15 et d'envoyer un accusé de réception ; je répondis en expliquant que ladite réunion me semblait être une perte de temps et que je ne pouvais y assister alors qu'il fallait défendre la Base sans relâche et que je considérais ces faits comme une insurrection contre le pouvoir révolutionnaire ; mon gouvernement ne m'avait pas envoyé pour participer à ce type d'activités. Les choses arrivaient à un tel point que, dans une de leurs lettres où ils accusaient Masengo d'être un assassin, ils lui donnaient pourtant des garanties quant à sa sécurité quand il se rendrait à Fizi. Les membres de l'armée garantissant au chef d'état-major qu'ils respecteraient sa vie, c'était un comble ! Et c'était le reflet de la situation.

Le ministre de la Santé publique, le camarade Mutchungo, démontrait lui aussi son éloignement de la réalité à travers des lettres qui provoquèrent des réponses violentes de ma part et il vint demander une explication. Dans l'une de ses lettres, il m'informait que Lambert lui avait écrit pour dénoncer la saisie que nous avions faite des armes lourdes, et il demandait qu'on les lui rende pour réaliser des actions ; je dus m'embarquer dans une longue explication sur l'attitude de Lambert dans toute cette affaire. Dans une autre, il parlait d'une réunion de paysans qui s'était tenue à Jungo, dans les environs, et il m'en communiquait les résultats, vu que

je n'y avais pas assisté. Je n'avais pas reçu de convocation et je n'avais d'ailleurs aucune raison de participer à ces réunions paysannes qui ne faisaient pas partie de mon travail, mais la liste des demandes était parvenue à un tel degré d'absurdité qu'elle aurait dû provoquer une réaction du camarade Mutchungo. Pour en donner un aperçu, voilà ce que disait une troisième missive :

Demande aux amis.

Chaque pays ami devra m'envoyer 12 000 volontaires. Il s'agit de pays révolutionnaires. Tshombe nous combat avec l'aide d'étrangers.

En supposant que les pays amis fussent au nombre de deux ou trois, ils demandaient de vingt-quatre mille à trente-six mille hommes, ce qui pouvait être considéré comme une exagération enfantine, s'agissant d'une réunion de paysans ayant un degré de développement minime et désespérés par la situation, mais qui aurait dû provoquer une réaction quelconque chez le camarade Mutchungo, avec son poste de ministre de la Santé publique, haut représentant du Conseil suprême de la Révolution.

Après avoir pointé l'infantilisme de la proposition, je lui demandai s'il était au courant des entreprises destructrices des camarades de Fizi. Il me répondit qu'il avait entendu quelque chose, mais qu'il savait que trois cents hommes étaient en route depuis Fizi pour sauver Kibamba ; face à ces affirmations, tout prolongement de la discussion sur le même genre de thèmes était impossible. Entrant sur le terrain personnel, il se plaignit de l'attitude de Masengo, affirmant que lui-même avait une femme et six enfants et que Masengo refusait de

les évacuer, ce qui créait une situation très difficile. J'en parlai à Masengo et il fut décidé que toutes les femmes et enfants des combattants seraient évacués sur Kigoma à la première occasion.

À l'aube du 14, Changa traversa le lac, sans contre-temps cette fois. Il apportait des vivres en abondance et un message de Rafael dans lequel celui-ci m'expliquait que la situation était inchangée avec le gouvernement tanzanien qui attendait notre réponse : il n'avait pas donné signe de vouloir accélérer les choses, ni changer d'attitude. Rafael demandait s'il me semblait correct de commencer à travailler à l'établissement d'une base clandestine, compte tenu de l'attitude des autorités tanzaniennes, et je lui répondis immédiatement que oui, cela devait se faire.

Ce jour-là, Masengo, qui ne connaissait pas encore la décision explicite de la Tanzanie, envoya le télégramme suivant, qui illustre la situation en général et son état d'esprit en particulier :

Kabila,

Situation militaire très grave. Front Mundandi envahi par l'ennemi. L'ennemi avance sur Nganja vers la Base. Mundandi, Calixte et Mbili ont pris position à Nganja. Infiltrations ennemies sur plusieurs chemins vers la Base. Je t'informe du manque de nourriture. Envoyez d'urgence haricots, riz, sel. Nous insistons sur envoi immédiat d'armes, de munitions de .30 et de Mauser, mortiers, projectiles pour canon, bazookas, mines antitanks et détonateurs. Possibilité favorable encerclement offensive ennemie par Mukundi. Par manque de ravitaillement immédiat, courons le risque d'anéantissement général de nos forces. Je demande intervention énergique auprès autorités tanza-

niennes. Étouffement possible de Révolution congolaise par négligence pays africains. Prenez en compte cet appel. Pour empêcher la faim, envoyez aide financière.

Masengo

Hormis la déclaration optimiste sur la possibilité d'une offensive à Mukundi, sur laquelle je manquais d'éléments, le télégramme de Masengo résumait la situation. Il y avait des télégrammes à nous qui donnaient presque une sensation de panique, un peu pour faire bouger les camarades, un peu aussi à cause de la réalité. À une consultation de notre fonctionnaire à Kigoma concernant une demande de Kabila de se rendre à Dar es-Salam, je répondis :

Indispensable qu'ils viennent aujourd'hui (il s'agit des bateaux), avons faim, sommes encerclés, Kabila peut y aller.

Les SOS circulaient, tous plus pathétiques les uns que les autres. Dans le chargement apporté par Changa, on trouvait quarante Congolais, de ceux qui avaient étudié en Union soviétique ; avec un tas de bonnes raisons, ils demandèrent en tout premier lieu quinze jours de vacances, se plaignant entre autres choses qu'il n'y avait pas d'endroit pour laisser les valises et qu'il n'y avait pas d'armes préparées pour eux ; si cela n'avait pas été aussi triste, cela aurait paru comique de voir l'état d'esprit de ces garçons en qui la Révolution avait déposé sa foi.

Masengo s'empressait de placer ces éléments sous mes ordres et ma seule satisfaction était de leur faire la leçon sans ambiguïté, puisque nous pouvions parler en

français, mais il n'y avait pas un atome d'esprit révolutionnaire en eux. Je fis monter leurs chefs à la Base supérieure et je leur présentai les choses de façon très dure, en leur annonçant qu'ils passeraient un examen de tir et que ceux qui le réussiraient partiraient tout de suite pour le front ; s'ils étaient disposés à le faire, j'étais prêt à les accepter, sinon ils devaient s'en aller maintenant, parce que je ne voulais pas perdre mon temps (il n'y avait pas de temps à perdre). Leur chef, assez raisonnable, accepta les conditions, et les jours suivants ils montèrent à la Base pour renforcer la défense, ou plutôt pour reprendre les armes de ceux qui avaient fui, car ils n'étaient pas armés.

Mbili envoyait les dernières informations : les éclaireurs avaient aperçu les gardes près du chemin de Jungo, et il avait envoyé quelques camarades poser des mines à l'entrée du chemin. Ce qui mettait en danger nos hommes, car Mbili le faisait de son côté, mais moi du mien j'avais envoyé des éclaireurs dans la même direction, et c'est par pur hasard qu'aucune mine ne sauta sous leurs pieds. La machine n'avait plus de pilote et chaque rouage bougeait selon sa logique propre.

De la zone de Nganja-Karianga, on pouvait aller au lac par quatre chemins distincts ; nous ne savions pas de quel côté l'ennemi porterait ses efforts ou s'il avancerait par tous à la fois. Même dans la connaissance du terrain, ils avaient l'avantage sur nous ; ils avaient les meilleurs guides, les paysans de la zone qui vivaient avec eux et leur fournissaient de la nourriture. Cette fois les soldats avaient retenu certaines leçons de la lutte antiguérilla et il semble qu'ils traitaient les paysans avec le maximum de déférence, alors que nous payions les

erreurs de notre attitude antérieure et devions subir leur infidélité.

Suivant son habitude de nous envoyer tout groupe d'hommes apparaissant dans les parages, Masengo me fit cadeau de sept « kamikazes » qui voulaient détruire un bateau assurant le transport entre Albertville et Kigoma. Je leur expliquais que c'était une action relativement facile à réaliser car les bateaux ne circulent pas en convoi, mais que je considérais très inopportune en ce moment, alors que les relations avec la Tanzanie étaient aussi fraîches et que ce pays pouvait en tirer prétexte pour imposer de nouvelles restrictions, mais que j'avais un autre travail pour eux : passer de l'autre côté des lignes ennemies avec quelques Cubains pour réaliser des actions et récupérer des armes, mais ils devraient se plier à une stricte discipline. Ils me dirent qu'ils y réfléchiraient et je n'entendis plus parler d'eux.

Changa rencontrait des difficultés pour traverser le lac. Il y avait de plus en plus de bateaux de surveillance et son équipage congolais n'avait pas les dispositions d'esprit pour affronter les dangers de la traversée. Les situations fâcheuses se multipliaient, car l'ordre d'évacuation des femmes et des enfants avait été donné. Parmi les enfants en question, il y en avait quelques-uns de plutôt grands, entre vingt et vingt-cinq ans, qui à coups de violentes bourrades déplaçaient les autres pour rester maîtres de la situation. Comme le bateau fit deux ou trois tentatives de sortie, des situations de ce genre se produisirent tous les soirs, provoquant des accrochages avec nos hommes, responsables de la sécurité du bateau, et encore plus de découragement chez eux.

Un message de Kabila disait :

Masengo, je transmets ton message aux Tanzaniens, je pars aujourd'hui pour Tabora et je reviens tout de suite avec des armes et des munitions. Je t'envoie tout le reste de l'argent congolais. L'étouffement de notre lutte est un complot des autorités d'ici avec les impérialistes. Il n'y a pas d'argent.

Kabila

Kabila annonçait qu'il partait pour Tabora, mais à nous il avait dit qu'il allait à Dar es-Salam, ce qu'il fit en effet ; il alla discuter avec les autorités, mais au moment du désastre il n'était pas à Kigoma mais à Dar es-Salam.

Le 16 novembre, le camarade Siki reçut une lettre d'Azima, rédigée en ces termes :

Camarade Siki,

Les lignes qui suivent pour expliquer que j'ai seulement seize Congolais et neuf Cubains, le repli est très difficile et la position que nous tenons est complètement à découvert ; il n'y a nulle part où se cacher des avions. Les Congolais ont demandé à partir ; ils ont dit qu'ils n'allaient pas se battre, ici j'ai le fusil pointé sur eux, dès que les soldats commenceront à avancer, ils s'en iront. Je vous explique cela parce que la situation est dure, et excusez-moi pour le mot, je me sens comme un couillon. Nous forçons des hommes qui ne veulent pas se battre et je crois que ce n'est pas logique ; je crois sincèrement que ce n'est pas correct de les obliger. Je n'ai pas toutes ces grandes connaissances mais j'ai l'impression qu'on est très mal. Il n'y a pas non plus de nourriture, il y a une crise de la viande, il n'y a rien à leur donner à manger et il pleut aussi tous les jours, l'eau

commence à tomber dès le matin et il n'y a pas d'endroit pour s'abriter. Excusez les fautes d'orthographe.

Cette lettre me parut très grave et je donnai des ordres à Siki pour qu'il aille enquêter. Son opinion était qu'il devait s'agir d'un coup de déprime du camarade Azima, qui en était coutumier. Par précaution, je fis monter Kisua, le second d'Aly qui était arrivé de Kibamba avec ses hommes, pour qu'il prenne en charge la défense au cas où Azima n'aurait pas été en condition de le faire.

En même temps qu'Aly arriva Tremendo Punto qui avait voyagé avec lui et il m'envoya une lettre dans laquelle il m'expliquait que la tension à Kabimba était due au caractère d'Aly et où il racontait certains incidents. Il affirmait avoir tout fait pour créer l'unité ; les rapports avec les autres Cubains étaient amicaux, mais Aly et le major ne se mettaient pas d'accord. Il me redit tout cela ensuite directement, en y ajoutant des anecdotes, mais Aly réagissait violemment à ces attaques, rappelant entre autres choses un épisode comique dû à l'imprudence de Tremendo Punto : il avait insisté pour faire une sortie de jour sur le lac, contre l'opinion d'Aly ; ils avaient à peine quitté la rive qu'un avion avait fait son apparition ; le camarade Tremendo Punto s'était jeté à l'eau avec un tel enthousiasme qu'il avait renversé le canoë, mais le plus grave fut qu'Aly ne savait pas nager et qu'il avait manqué de se noyer. Son ressentiment envers Tremendo Punto, qui s'exprimait dans les fréquentes sautes de narration que produisaient l'indignation mêlée à son bégaiement, était du plus haut comique en ces instants tragiques.

Mbili m'envoya les dernières informations. Il m'expliquait les mesures qu'il avait prises au croisement vers Jungo et annonçait que l'ennemi avait avancé et que ni les Congolais ni les Rwandais n'occupaient leurs positions. Il y avait huit Cubains sur chacune des deux ailes de la défense et l'on ne devait guère compter sur plus de défenseurs ; les commandants Calixte et Huseini restaient à l'arrière malgré notre insistance pour qu'ils accompagnent leurs hommes ; Mbili ne faisait confiance qu'aux Cubains, et encore, pour la défense de ce point. On pouvait calculer qu'il y avait environ quatre cents gardes en face et on avait l'impression qu'ils avaient reçu des renforts.

Telle était la situation le 16 novembre, jour où plusieurs télégrammes furent envoyés, dont un signé par moi :

Rafael, avons besoin urgent de balles SKS, de projectiles de canon 75 mm, de bazookas chinois. Si c'était possible, deux cents fusils avec leurs munitions. Le premier point est très important et tout est bloqué à Kigoma. S'ils ne veulent pas les fournir, ils doivent le dire franchement. Insistez en langage clair. Changa ne peut pas partir d'ici. Il y a des bateaux ennemis. Avons besoin de votre intervention rapide.

Masengo en envoyait un autre :

Impossible de déclencher offensive. Et plan d'évacuation encerclement ennemi impossible. Insiste sur gravité situation. Demande information urgente sur possibilité fourniture armes et munitions. Masengo

La situation devenait toujours plus compliquée et on n'observait nulle part de signe favorable, il ne restait plus qu'à attendre pour voir quelles étaient les forces de l'ennemi et son réel désir d'aller jusqu'au bout.

L'effondrement

Siki réalisait une nouvelle inspection et m'informait qu'il avait trouvé les choses relativement positives ; les positions défensives étaient bonnes et il était possible de se battre tout en se repliant lentement, vu l'impossibilité d'une défense statique avec des combattants au moral si bas. Il informait qu'on ne pouvait pas faire confiance aux Congolais mais que les Rwandais avaient assez bien réagi et allaient appuyer Mbili ; tout ce qu'ils demandaient était de ne pas se mélanger à eux, ils avaient donné suffisamment de gages de loyauté. Azima envoyait un message personnel où il jurait qu'il défendrait cet endroit comme un petit morceau de Cuba ; il était inutile de le remplacer.

Siki était parti le matin de bonne heure. Il n'avait pas encore terminé son rapport ni pris le temps de s'asseoir pour se reposer des fatigues du voyage qu'arriva un messenger porteur d'une lettre de Mbili divisée en deux parties ; la première était datée de 9 heures.

Tatu, les Congolais qui sont restés ont refusé de creuser les tranchées et leur chef du moment propose d'aller attaquer les gardes, ce qui, selon lui, vaut mieux que de creuser

des tranchées. Nous avons envoyé Charles lui parler pour qu'il explique l'avantage des tranchées ; la discussion entre Charles et le chef des Congos a été vive, des coups de poing ont été échangés et le chef a pris le fusil pour tuer Charles, mais nous l'avons désarmé. Il a accusé Charles d'être du côté des Cubains, déclaré que les Cubains étaient mauvais et que Charles était comme eux, et que quand les gardes arriveraient, eux se retireraient et que c'était sur nous qu'ils tireraient. Un des chefs qui est ici est le même qui m'avait dit à propos de l'embuscade que les Cubains étaient mauvais ¹, et je crois qu'il a continué ici à exprimer cette idée ; l'attitude des Congolais est de franche hostilité et elle se manifeste dans le refus de faire quoi que ce soit.

Important : 11 h 15.

Tatu,

Tous les Rwandais sont partis. J'ai appris la nouvelle à 10 heures J'ai envoyé Akika vérifier et effectivement ils sont partis, hier nous nous étions mis d'accord sur un plan et aujourd'hui ils sont partis sans rien me dire, je crois qu'ils rentrent dans leur pays, ils en avaient parlé les jours précédents.

Quand la nouvelle est arrivée, l'assistant de Mundandi était avec moi, je le lui ai dit, il a eu l'air étonné ; il est parti et n'est plus revenu. Apparemment, ils ont emporté les armes et ils ne m'ont rien dit, hier ils étaient d'accord pour me donner dix hommes en renfort et une mitrailleuse mobile, car les Congos sont partis et personne n'est venu, j'ai demandé d'aller chercher Calixte et personne ne l'a vu, ni n'est capable de dire où il est.

Il peut s'agir d'une trahison, je vous propose de nous replier un peu plus en arrière, comme nous l'avons prévu, nous diviser en deux groupes, occuper de nouvelles posi-

1. Au moment de l'embuscade de Katenga, ce chef avait sollicité les hommes avec les mêmes arguments.

tions et miner le chemin, nous avons besoin de renforts urgents, je vais prendre des mesures de sécurité en cas de trahison. Que le camarade qui apporte la réponse passe par le nouveau chemin. *Patria o Muerte*.

Note : les Congos ici ont appris la nouvelle et s'en vont.

Quelques heures plus tard, l'aviation mitrillera les positions tenues jusque-là par Mbili, et dont, par précaution, il s'était retiré ; il peut s'agir d'une coïncidence ou tout simplement d'une trahison. Nous commençâmes à chercher des hommes pour nous renforcer, nous en désarmâmes certains qui fuyaient vers la Base et nous donnions les armes à d'autres. Ce genre de trafic n'augurerait rien de bon, mais il fallait bien faire quelque chose, il y avait huit Cubains sur chacune des embuscades, et une dizaine de Congolais. Les nouvelles recrues, les étudiants arrivés d'Union soviétique, furent informées qu'elles devaient aller en première ligne et elles expliquèrent qu'elles ne pouvaient pas y aller séparément, qu'elles devaient y aller ensemble, mais après les coups de gueule et ordres comminatoires qui s'imposaient (ils y allaient ou ils partaient tous), plusieurs furent d'accord pour aller en première ligne.

Tremendo Punto arriva l'après-midi en compagnie d'un camarade dont j'ai malheureusement oublié le nom que je n'ai pas noté. Il avait l'air intelligent et voulait faire quelque chose, mais n'avait aucune expérience. Nous abordâmes de nombreux thèmes mais le plus important fut ce que je lui affirmai : nous sommes face à une situation d'effondrement total ; deux attitudes sont possibles : faire une défense élastique, céder du

terrain et nous replier vers un autre point ; ou, tout simplement, faire une défense rigide, nous battre jusqu'à la limite de nos forces ; ce que nous ne pouvons pas faire, c'est rester les bras croisés en attendant que les gardes avancent jusqu'à une nouvelle position et nous l'enlèvent sans combat, provoquant la désertion d'encore plus d'hommes. Cette tactique (ou absence de tactique) nous ferait tout perdre tout en nous laissant complètement désorganisés. Le camarade Tremendo Punto demanda la parole pour dire que s'il y avait deux possibilités, il optait sans hésiter pour la défense rigide. Les Cubains qui étaient avec moi le fusillèrent du regard ; moi, cela me fit mal. L'endroit, les circonstances, se seraient prêtés à une défense rigide, mais une défense rigide avec qui ? Les Congolais et les Rwandais étaient partis. Pouvais-je exiger des Cubains qu'ils meurent dans leurs tranchées pour défendre ce morceau de rien ? Et d'ailleurs, s'ils le faisaient, cela aurait-il une utilité quelconque ? En réalité j'avais parlé de défense rigide comme alternative d'école ; la seule chose que l'on pouvait faire, c'était « tirer un trait ».

Tremendo Punto descendit le même soir malgré le mauvais temps pour parler avec Masengo et je fis de même le lendemain. Participèrent à la discussion Tremendo Punto, le camarade dont j'ai oublié le nom, le camarade Kent, du Kenya, incorporé à l'Armée de libération, Charles Bemba, qui était venu parler de ses soucis, et un autre. On examina les possibilités de combat ; la défense rigide fut écartée puisqu'en définitive je reconnus qu'il y avait trop peu d'hommes, les nôtres seulement, et que je ne pouvais avoir totalement confiance en eux ; on écarta le repli sur Fizi, vu les conditions qui

y régnaient. Restaient comme refuges possibles Uvira, ce qui supposait d'y aller par le lac, selon un itinéraire dangereux, ou à pied, en traversant les lignes ennemies et en passant par le territoire de Fizi, une marche très longue et difficile ; restait enfin le sud, où quelques villages comme Bondo offraient des possibilités d'organisation défensive. On décida qu'Aly et Moja effectueraient une reconnaissance rapide à Bondo ; ils devaient y aller en un jour et prendre la décision. Aly attribua cela à une nouvelle « manœuvre » de Tremendo Punto, car selon lui la position était mauvaise. J'eus une petite dispute avec Aly qui disait en avoir plus qu'assez de courir dans les collines sans la moindre coopération de ces gens ; je lui répondis vertement que nous organiserions l'évacuation depuis Bondo et qu'il pourrait partir avec le groupe qui abandonnerait le combat. Il répliqua immédiatement qu'il resterait avec moi jusqu'au bout, mais, pour ne pas s'avouer vaincu, il ajouta : « Et on sillonnera les collines vingt ans de plus. »

Il me sembla opportun d'informer le camarade Masengo de la décision prise par la Tanzanie, car je ne trouvais pas convenable de maintenir le secret plus longtemps. L'attitude de ce gouvernement n'était pas honnête ; à notre égard, on pouvait dire qu'ils avaient été corrects, mais il y avait de bons procédés révolutionnaires qu'ils auraient dû appliquer et qu'ils n'avaient pas respectés. Je dis à Masengo que j'avais reçu quelques jours plus tôt le câble où l'on me communiquait la décision du gouvernement mais que j'avais essayé de ne pas la rendre publique, même pour les Cubains, à cause de la situation ; j'avais décidé de lui en parler à lui seul pour qu'il en tire les conclusions. Il semble qu'il

en ait immédiatement parlé avec les camarades car à la nuit tombante arriva Tremendo Punto ; il m'informa que Masengo était venu parler avec moi de l'arrêt du combat, mais comme je lui avais parlé de l'évacuation vers un autre endroit et d'une série de tâches qui nous attendaient, il n'avait pas osé le faire ; cette fois tous les camarades responsables étaient en faveur de la cessation du combat pour le moment.

Je lui répondis qu'il s'agissait d'une décision très sérieuse ; il y avait des hommes à Fizi et à Mukundi, sur ce front, encore organisés ; il y avait aussi ceux d'Uvira et il restait le front de Mulele ; dès que nous serions partis, les troupes ennemies auraient les mains libres pour attaquer ces différents groupes ; notre fuite contribuerait à notre dispersion car nous savions qu'ils n'avaient pas les forces pour résister. Je lui demandai une lettre où Masengo exposerait sa décision. Tremendo Punto se montra surpris et même blessé, mais j'insistai ; je lui dis qu'il existait une chose appelée Histoire qui se fabrique à partir de nombreux faits fragmentés et est susceptible d'être déformée. En somme, je voulais avoir cette lettre entre les mains au cas où un jour notre action serait mal interprétée et je lui rappelai les récentes calomnies contre nous pour renforcer mes arguments. Il répondit que c'était une exigence dure et qu'il ne savait pas si Masengo l'accepterait. Pour moi il était clair que si Masengo n'acceptait pas de me donner cette lettre, c'est qu'il considérait qu'il faisait quelque chose d'incorrect, et il n'était pas question que la responsabilité de cette retraite retombe sur nous. C'est ce que je lui dis.

La conversation fut interrompue car Tremendo Punto alla s'entretenir avec ses camarades. Sur ce arriva

un appel téléphonique de la Base supérieure : les gardes avaient avancé et Azima s'était replié sans combattre, ils étaient nombreux, trois colonnes qui avaient été attaquées durant le repli, sans déplorer de pertes, mais le guetteur, apparemment, s'était mis à l'abri pendant l'attaque aérienne qui avait précédé l'avance et n'avait pas vu les gardes arriver ; ils avaient peu d'espoir qu'il s'en fût sorti ; son nom était Suleiman. L'autre guetteur, un Congolais qui était avec lui, n'était pas non plus réapparu.

J'allais immédiatement en informer Masengo et je proposai d'organiser un retrait immédiat, ce qui fut accepté ; Tremendo Punto prit la parole pour dire qu'ils avaient discuté et que nous devions nous retirer définitivement. Le chef de la police militaire était là et il écouta la conversation ; cinq minutes plus tard, tous les standardistes, toute la police militaire s'étaient enfuis et le chaos s'installait dans la Base.

Je proposai à Masengo qu'il s'occupe de ses hommes tandis que j'organiserais la retraite à partir de tous les points où étaient les Cubains ; cela fut fait et je donnai ordre de ranger dans les abris qui avaient été préparés tout le matériel, y compris l'émetteur, que ce même soir on mette le feu à tout ce qui resterait, et qu'on cache les munitions et les armes lourdes ; je les attendrais en bas. Il fallait transporter l'émetteur portable par lequel nous avions déjà communiqué avec Kigoma et, de la Base supérieure en tout cas, la réception était bonne, même si les caractéristiques techniques de l'appareil étaient prévues pour vingt kilomètres alors qu'il y en avait quelque soixante-dix jusqu'au port tanzanien.

Dans l'intervalle, nous avons envoyé par radio une série de télégrammes qui montraient la situation ; celui-ci, du 18 novembre :

Rafael,

La situation s'effondre, des troupes entières et des paysans passent à l'ennemi. Il n'y a pas de troupes congolaises sûres. Dès aujourd'hui nos transmissions par l'émetteur principal peuvent être interrompues, nous maintiendrons la communication avec Kigoma par émetteur auxiliaire. Changa ici pour difficultés mécaniques. Besoin urgent équipement et embarcations en bon état.

Mais Changa avait enfin pu traverser, avec une impressionnante cargaison de femmes et d'enfants, ce qui provoqua une altercation avec le responsable à Kigoma qui dit que nous amenions des mendiants et des parasites, qu'il fallait les ramener à la zone d'où ils venaient, chose que bien entendu nous ne fîmes pas.

Ce même jour, Rafael envoyait un télégramme qui disait ceci :

Tatu,

Seconde conversation avec Kawawa. Lui avons souligné l'urgence de la situation et demandons le déblocage immédiat du matériel, il a promis une solution avant de partir pour la Corée. Avons vu sur le chemin de Kigoma un camion avec très peu de choses pour là-bas. Avons parlé avec Cambona hier, il a promis de s'en occuper et de nous donner aujourd'hui le résultat d'une conversation avec le président. La demande a été directe et sans appel, nous les rendons responsables des conséquences. Nous avons parlé avec Soviétiques et Chinois pour leur montrer l'absurdité du blocage d'un matériel qu'ils ont envoyé. Nous nous

proposons de parler avec ambassadeurs de R.A.U., Ghana et Mali pour leur dire que, à cause de l'accord d'Accra, Tanzanie ne fournit pas de matériel à des nationalistes qui résistent à des mercenaires blancs, que la responsabilité de l'écrasement retombera sur dirigeants africains et gouvernement tanzanien. Kabila en coordination avec nous rencontre des figures du gouvernement pour faire les mêmes demandes, également avec Chinois et Soviétiques dans le même sens.

Je lui envoyai cette réponse :

Rafael,

Nous voulons connaître résultat du dernier rapport à Cuba sur commission pour discuter avec gouvernement tanzanien. Sur discussions avec gouvernements de Ghana, Mali, R.A.U., le faire sous forme de question. Quel a été réellement l'accord et s'il prévoyait de nous laisser dans les conditions où nous sommes? Nous pensons que les consultations menées viennent sans doute trop tard. Cela prendrait un mois, beaucoup plus que cela ne durera ici. Nous pensons évacuer ici et procéder à évacuation des Cubains comme deuxième étape. Ne restera qu'un petit groupe comme symbole du prestige de Cuba. Informe Cuba.

Mon intention était de renvoyer les malades, les faibles et tous ceux qui manqueraient de « fermeté sur leurs jambes » pour rester avec un petit groupe et continuer le combat. Dans ce but, j'effectuai un petit test parmi les camarades combattants, dont les résultats furent décourageants : presque personne n'était disposé à continuer le combat, si cela dépendait de sa volonté propre.

Parmi les problèmes liés à l'évacuation, il y avait le fait que Maffu avait envoyé deux de ses hommes en

reconnaissance vers Kasima et qu'ils n'étaient pas revenus ; il fut décidé qu'un autre camarade irait les chercher et qu'ils reviendraient tous le plus vite possible.

Ils devaient cacher soigneusement les armes lourdes qu'ils ne pourraient pas transporter et venir avec le reste ; certains camarades, comme Mbili et son groupe, devaient faire une très longue marche si nous voulions abandonner la Base du bas à l'aube. Je calculais que, d'après les caractéristiques des attaques ennemies, ils nous laisseraient un jour de répit avant de lancer de nouvelles manœuvres ; cela devait nous permettre de nous en aller relativement facilement, mais nous devions prendre des mesures pour éviter le contact et pour sauver la majeure partie des choses.

Nos malades – trois – partirent avec Ngenje, le responsable de la Base, sur un bateau vers un petit village appelé Mukungo, où nous pensions organiser la résistance, et ils emportèrent avec eux quelques armes lourdes de l'équipe d'Azi, pas toutes parce que la dissolution était aussi à l'œuvre dans la partie congolaise de nos forces et beaucoup de choses avaient été semées en route. Les Congolais prenaient le chemin de la zone de Fizi ; au début, j'eus l'intention de leur barrer le passage mais, en y réfléchissant bien, je donnai l'ordre de laisser partir tous ceux qui voudraient, car au moment de l'évacuation, si elle avait lieu, nous ne pourrions pas emmener tout le monde.

À l'aube, nous incendiâmes la maison qui nous avait servi d'habitation durant presque sept mois ; il y avait beaucoup de papiers, de nombreux documents qui auraient pu être oubliés et il valait mieux tout liquider d'un coup. Peu après, le jour venu, les dépôts de muni-

tions commencèrent à brûler, suite à une décision non concertée, car ni Masengo ni moi-même n'avions donné d'ordres dans ce sens, j'avais au contraire essayé de convaincre les Congolais de l'importance du transfert du matériel, sinon jusqu'à la nouvelle base, du moins dans le maquis proche. Rien de cela ne se fit, quelqu'un alluma la mèche et un matériel important fut perdu. J'observais les feux d'artifice du chargement précieux en train de brûler et d'exploser, depuis la première colline sur le chemin de Jungo, tandis que j'attendais les retardataires. Ils étaient nombreux et donnaient des signes de fatigue extrême, avec un manque alarmant de vitalité ; ils abandonnaient des pièces d'armes lourdes pour alléger leurs charges, indifférents au fait qu'elles auraient pu servir au combat. Il ne restait pratiquement plus de Congolais dans les groupes et les Cubains portaient tout ; j'insistai devant eux sur la nécessité de faire attention à ces armes, vitales pour nous si nous devons supporter la dernière attaque, et les hommes repartirent en traînant des pieds et en faisant de nombreuses haltes, chargés d'un canon et d'une mitrailleuse, après en avoir laissé deux en chemin.

J'attendais l'équipe des communications ; à six heures, nous devons essayer la première transmission et j'observais Tumba, le chef de l'équipe, qui descendait de la colline en face depuis la Base supérieure vers le lac. C'était désespérant ; une colline qui se dévale en dix minutes et où les camarades mirent trois heures et durent reprendre haleine avant de poursuivre leur marche. Je leur ordonnai de laisser tout le superflu et d'essayer de marcher plus vite ; parmi les choses

superflues en question, le télégraphiste oublia le code de transmission et il fallut envoyer le chercher. Je parlai sérieusement avec les opérateurs, en leur faisant voir l'importance qui était la leur pour la communication et en les incitant à un nouvel effort pour arriver au point de rassemblement. Nous essayâmes d'établir la liaison habituelle de dix heures et nous échouâmes. Nous suivions le rythme lent imposé par les trois camarades ; pas du tout habitués à la marche dans des collines, ils n'avançaient qu'à la force de leur volonté.

Nous n'allions pas vite ; un marcheur normal devait mettre, entre Kibamba où était notre Base et Jungo, trois ou quatre heures. À trois heures de l'après-midi, au moment de notre seconde communication avec Kigoma, nous étions encore relativement éloignés du point de rassemblement. À cette heure-là, nous arrivâmes à émettre le message suivant qui fut bien reçu :

Changa,

Nous avons perdu la Base, nous utilisons l'équipement de secours, répondez d'urgence si vous pouvez venir cette nuit.

Ensuite, un second message :

Changa,

Aujourd'hui, l'ennemi n'est pas encore sur la rive, notre position est Jungo à environ dix kilomètres au sud de Kibamba. Masengo a décidé d'abandonner le combat et il vaut mieux pour nous partir le plus tôt possible.

Quand nous entendîmes le « Compris » du lac, l'expression de tous les camarades présents changea, comme si une baguette magique avait effleuré les visages.

Notre dernier message demandait si Changa était arrivé. Les messages s'envoyaient en chiffré et il fallait les déchiffrer et chiffrer la réponse. Ils répondirent, apparemment : « *Nous n'avons vu personne ici* ». Puis ils déclarèrent avoir des problèmes avec leur émetteur et la communication fut coupée. Le message voulait en fait dire que l'équipage attendu n'était pas arrivé et il avait été chiffré à l'avance, mais il collait avec notre question. Il semblait que Changa avait eu des problèmes sur le lac, survolé ce jour-là par des avions ennemis, ce qui pouvait impliquer la perte des embarcations et par conséquent l'impossibilité de partir ; le masque de fatigue et d'anxiété recouvrit à nouveau les visages. Nous fîmes une autre tentative de contact à sept heures, qui échoua ; les conditions du lac n'avaient permis qu'une bonne transmission pour notre petit appareil, à trois heures.

Nous arrivâmes à Jungo pour y dormir ; le désordre régnait ; ils n'avaient même pas préparé à manger. Nous recensâmes les hommes ; il en manquait quatre, le guetteur qui avait été perdu quand les gardes avaient avancé, les deux qui étaient en reconnaissance sur Kasima et un quatrième, qui faisait partie de l'un des groupes de la Base supérieure et qui avait inexplicablement disparu sans que personne ne puisse donner de ses nouvelles. Un camarade avait été envoyé chercher les deux hommes de Kasima mais il était revenu sans les avoir trouvés. Désespéré à l'idée de rester, il avait fait une recherche superficielle et était revenu ; il suffisait de calculer les heures pour le comprendre, mais je ne lui dis rien car

cela n'aurait rien changé. Nous organisâmes un groupe commandé par Rebokate qui devait prendre le chemin de Nganja par la montagne et dominer ainsi les deux endroits par lesquels les gardes pouvaient apparaître, le chemin du haut et celui du lac. Alors que les hommes prenaient cette direction, nous entendîmes une explosion au sommet de la colline du côté où passait le chemin. Comme le terrain était miné, nous imaginâmes que c'étaient les gardes qui avançaient, nous n'avions plus le temps d'organiser la défense sur le sommet. Nous occupâmes quelques hauteurs pour structurer une défense réduite et continuâmes notre marche vers Sele, village assez proche de Jungo.

Les tentatives de communication de six heures et de dix heures le 20 novembre échouèrent également. Les télégraphistes marchaient si lentement que nous arrivâmes à Sele à midi, alors que le trajet demandait une heure au plus ; la majorité des hommes y était rassemblée et il y avait quelque chose pour apaiser la faim. L'après-midi arriva Banhir, le retardataire de la marche. Il s'était fait une entorse, avait demandé à un camarade d'aller donner l'alerte pour qu'on lui porte son sac et, en attendant, il était resté sur place ; l'autre n'avait pas transmis le message, ou mal, et le matin venu il était toujours à l'endroit de son accident, complètement seul ; il y était resté jusqu'à neuf heures le 20 novembre, quand il avait pensé que le contact avec nous était perdu. Les gardes n'étaient pas entrés dans la Base, tous les chemins étaient déserts, les maisons abandonnées.

À quatorze heures trente, le contact avec Kigoma fut établi ; notre communiqué disait :

Changa,

Moins de deux cents hommes à évacuer au total, chaque jour qui passe sera plus difficile. Le point Semle où nous sommes est à dix ou quinze kilomètres au sud de Kibamba.

Et je recevais le message tant attendu :

Tatu,

La traversée est pour ce soir. Hier le délégué ne nous a pas laissés traverser.

Les hommes étaient euphoriques. Je parlai avec Masengo ; je lui proposai de partir le soir même, du même endroit. Étant donné le nombre de Congolais, nous organisâmes une réunion d'état-major où il fut décidé que Jean Paulis resterait au Congo avec ses hommes et que nous autres et les différents chefs serions évacués. Les troupes autochtones devaient rester sur place mais nous ne leur ferions pas part de notre intention de nous retirer. Nous allions les envoyer sous divers prétextes dans un village proche. Un petit bateau, de ceux que nous avions encore pour les traversées entre les différents points du lac, arriva et emmena la plupart des Congolais, mais ceux qui étaient incorporés dans nos troupes reniflèrent quelque chose, ils voulèrent rester. J'ordonnai de faire une sélection parmi ceux qui avaient eu le meilleur comportement pour les emmener avec nous comme s'ils étaient Cubains ; j'avais l'autorisation de Masengo de faire comme bon il me semblait.

Pour moi, le moment était décisif. Deux hommes que j'avais envoyés en mission allaient rester abandon-

nés, s'ils n'arrivaient pas dans les prochaines heures ¹, et ce parce qu'ils avaient rempli jusqu'au bout la mission en question. À peine serions-nous partis que le poids de toutes les calomnies allait retomber sur nous, à l'intérieur et à l'extérieur du Congo. Mon détachement était un conglomérat hétérogène, j'aurais pu en extraire, selon mes prévisions, une vingtaine d'hommes prêts à me suivre, non sans rechigner au point où nous en étions. Et après, que faire ? Tous les chefs étaient en train de se retirer, les paysans étaient de plus en plus hostiles. Mais l'idée d'abandonner définitivement le terrain et de nous en aller comme nous étions venus, en laissant des paysans sans défense et des hommes en armes mais également sans défense vu leur faible capacité à se battre, des hommes vaincus avec le sentiment d'avoir été trahis, cette idée me faisait terriblement mal.

Pour moi, rester au Congo n'était pas un sacrifice. L'année sur place – ou les cinq ans dont j'avais menacé les Cubains – faisait partie d'une conception du combat parfaitement claire dans mon esprit. Je pouvais compter raisonnablement sur six ou sept hommes qui m'auraient accompagné sans rechigner ; les autres l'auraient fait par devoir, devoir personnel à mon égard pour certains, devoir moral à l'égard de la Révolution pour d'autres ; et je sacrifierais des hommes qui n'auraient aucun enthousiasme au combat. J'avais pu moi-même, peu avant, toucher cela du doigt. Au cours d'une conversation impromptue ils m'avaient interrogé, sur un ton moqueur, à propos des dirigeants congolais et

1. Ils furent récupérés un mois plus tard par un groupe de volontaires composé de Ishirini, Anchali, Aja, Alasiri et Abadu, sous la responsabilité de Siki et avec la coopération de Changa et du groupe de marins arrivés au dernier moment.

ma réponse avait été violente. Je leur avais dit qu'il fallait d'abord se demander quelle avait été notre propre attitude ; si nous pouvions dire, la main sur le cœur, qu'elle avait été vraiment correcte ; ce n'était pas mon avis. Un silence embarrassant et hostile s'était installé.

En fait, l'idée de rester continua à tourner dans ma tête jusqu'aux dernières heures de la nuit et peut-être ne pris-je jamais de décision, me contentant d'être un fuyard parmi les autres.

La façon dont les Congolais voyaient l'évacuation me paraissait insultante pour nous. Notre retrait n'était qu'une simple fuite, et pire encore, nous étions complices d'une manœuvre pour les laisser sur place. D'un autre côté, qui étais-je, moi, maintenant ? J'avais l'impression qu'après ma lettre d'adieu à Fidel, les camarades commençaient à me voir comme un homme d'autres horizons, un peu éloigné des problèmes concrets de Cuba, et je n'osais pas exiger d'eux le sacrifice final de rester.

Je passai les dernières heures solitaire et perplexe et, finalement, à deux heures du matin, apparurent les bateaux avec l'équipage cubain arrivé l'après-midi même et qui s'était mis tout de suite en route. Il y avait trop d'hommes pour les embarcations et il était déjà très tard. Je fixai comme limite de départ trois heures du matin ; à cinq heures et demie il ferait jour et nous serions au milieu du lac. L'évacuation s'organisa. Les malades montèrent à bord, puis tout l'état-major de Masengo, une quarantaine de personnes qu'il avait choisies, tous les Cubains montèrent à bord et commença alors un spectacle douloureux, lamentable, bruyant et peu glorieux. Il me fallait repousser des hommes qui me demandaient

en suppliant qu'on les emmène ; il n'y eut pas un seul geste de grandeur dans ce retrait, ni un seul geste de révolte. Les mitrailleuses et les hommes étaient prêts au cas où, comme c'était la coutume, on aurait voulu nous intimider en attaquant depuis la terre, mais rien de cela ne se produisit, rien que des gémissements tandis que le chef des fuyards proférait des imprécations au fur et à mesure que l'on détachait les amarres.

Je voudrais laisser ici les noms de ces compagnons sur lesquels j'ai toujours senti que je pouvais m'appuyer, en raison de leur personnalité, de leur foi en la Révolution et de la décision de faire leur devoir quoi qu'il arrivât. Certains d'entre eux, à la dernière minute, avaient eux aussi faibli, mais nous oublierons cette minute finale, car cette faiblesse concernait leur foi, non leur décision de se sacrifier. Il y eut certainement d'autres camarades de cette catégorie mais n'ayant pas eu de rapports très proches avec eux, je ne peux pas le certifier. C'était une liste incomplète, personnelle, très influencée par des facteurs subjectifs ; que ceux qui n'y figurent pas et pensent qu'ils étaient de la même catégorie ne m'en veuillent pas : Moja, Mbili, Pombo, Azi, Maffu, Tumaini, Ishirini, Tiza, Alau, Waziri, Agano, Hukumu, Ami, Amia, Singida, Alaziri, Almari, Ananane, Angalia, Bodala, Anara, Mustafa, les médecins Kumi, Fizi, Morogoro et Kusulu et l'ineffable amiral Changa, maître et seigneur du lac. Tembo et Siki méritent une mention particulière, j'eus avec eux de fréquentes divergences, parfois violentes, quant à l'évaluation de la situation, mais ils furent toujours d'un dévouement sans arrière-pensées. Et une autre pour Aly, brave soldat et mauvais politique.

Nous traversâmes le lac sans problème malgré la lenteur des canots et, en plein jour, nous arrivâmes à Kigoma ; en même temps que nous entraît au port le cargo qui faisait la traversée entre Albertville et Kigoma.

On aurait dit qu'un couvercle venait de sauter. L'exaltation des Cubains et des Congolais débordait des petits bateaux comme un liquide bouillant qui me brûlait sans que je cède à la contagion. Au cours de ces dernières heures passées au Congo, je me sentis seul, plus seul que je ne l'avais jamais été, à Cuba ou en tout autre point de mon errance à travers le monde. Je pouvais dire : « Jamais comme aujourd'hui je n'avais autant ressenti ô combien solitaire était mon chemin. »

Épilogue

Il reste seulement, en guise d'épilogue, à tenter de tirer des conclusions qui concernent aussi bien le cadre de la lutte que l'influence de divers facteurs et mon opinion sur l'avenir de la Révolution congolaise.

Je m'attacherai à la zone que constitue le front oriental, puisque c'est celle que j'ai connue et pour ne pas généraliser une expérience à un pays aux traits aussi contrastés que le Congo.

Le cadre géographique où il nous a été donné de vivre se caractérise par la grande cuvette que remplit le lac Tanganyika, qui a une superficie de trente-cinq mille kilomètres carrés et une largeur moyenne d'environ cinquante kilomètres. C'est lui qui sépare la Tanzanie et le Burundi du territoire du Congo ; de chaque côté de la cuvette s'élève une chaîne de montagnes, l'une appartient à la Tanzanie-Burundi, l'autre au Congo. Cette dernière, d'une altitude moyenne de mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer (le lac est à sept cents mètres) commence aux environs d'Albertville au sud, occupe tout le terrain du combat et se perd au-delà de Bukavu, au nord, apparemment dans un système de collines qui descendent jusqu'à des forêts tropicales.

La largeur de cette chaîne est variable, mais nous pouvons l'estimer pour la zone qui nous intéresse de vingt à trente kilomètres en moyenne ; il existe deux chaînes plus hautes, escarpées et boisées, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, qui encadrent un plateau ondulé, apte à l'agriculture dans ses vallées et à l'élevage bovin, occupation concernant surtout les bergers des tribus rwandaises qui se consacrent traditionnellement à l'élevage du bétail. À l'ouest la montagne tombe à pic sur une plaine située à environ sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, qui fait partie du bassin du fleuve Congo. C'est une savane, avec des arbres tropicaux, des bouquets d'herbes et quelques prairies naturelles qui rompent la continuité du maquis ; du côté des montagnes, le maquis n'est pas non plus continu, mais tout à l'ouest, dans la zone de Kabambare, il est très touffu et présente des caractéristiques complètement tropicales.

Les montagnes se dressent au-dessus du lac et donnent à tout le terrain un caractère très accidenté ; il y a de petites zones plates propices au débarquement et à l'installation de troupes d'envahissement mais très difficiles à défendre si on ne prend pas les hauteurs adjacentes. Les voies de communication terrestre se terminent, au sud, à Kabimba où était l'une de nos positions, à l'ouest elles contournent les montagnes par la route d'Albertville-Lulimba-Fizi qui en ce dernier point se divise en deux branches, l'une vers Bukavu par Muenga et l'autre, par la rive, passe par Baraka et Uvira où elle se termine. De Lulimba, la piste pénètre dans la montagne, cadre propice à la guerre d'embuscades, ce qui est aussi le cas, même si dans une moindre mesure, de la partie où se trouve la plaine du bassin du fleuve Congo.

Les pluies sont très fréquentes, quotidiennes d'octobre à mars et presque nulles entre juin et septembre, même si ce dernier mois reçoit les premières précipitations isolées. Il pleut en permanence dans les montagnes mais avec une faible fréquence les mois de sécheresse. Dans les zones plates, il y a abondance de gibier de type antilope ; dans les montagnes on peut chasser des buffles, qui ne sont pas très abondants, des éléphants et des singes, ces derniers en grande quantité. La chair de singe est comestible, plus ou moins agréable ; l'éléphant a une chair caoutchouteuse, dure, mais qui se mange bien si la faim l'assaisonne. Les denrées principales sont le manioc et le maïs qui constituent la base de l'alimentation végétale, plus la palme dont on extrait l'huile. Il y a de nombreuses chèvres et de la volaille ; des porcs à de rares endroits. Avec certaines difficultés des groupes de guérilla ne disposant pas d'une base d'opérations peuvent trouver à se nourrir sur place.

Au nord de Baraka-Fizi on trouve une plus grande variété de cultures et un peu au nord d'Uvira une raffinerie de sucre. Dans la zone de Kabambare-Kasengo, on cultive beaucoup de riz et d'arachide ; auparavant le coton aussi, mais cette culture est à présent presque arrêtée ; j'ignore comment il était exploité dans sa phase agricole, mais sa transformation était capitaliste avec des centres de traitement modernes installés aux endroits stratégiques par des compagnies étrangères.

Le lac est très poissonneux mais il n'était plus guère pêché à cause des avions la journée et des patrouilles de la dictature la nuit.

Pour son analyse, nous pouvons diviser le cadre humain de ce conflit, côté forces révolutionnaires, en trois groupes : paysans, chefs et soldats.

Les paysans sont regroupés dans différentes tribus, très variées dans le secteur. Si l'on étudie le rapport de l'armée ennemie pour son plan d'attaque, on remarque qu'à chaque fois, la tribu à laquelle appartiennent les hommes de la région est spécifiée, ce qui est un élément important pour le travail politique. Les relations entre eux sont d'ordinaire cordiales, mais jamais d'une fraternité absolue et il existe entre certains groupes tribaux de sérieuses rivalités. Ce phénomène peut être observé entre les Rwandais et le reste des tribus congolaises, mais il apparaît aussi clairement entre les tribus qui appartiennent à la zone ethnique de Nor-Katanga, occupant la partie sud du territoire de la guérilla, et les tribus qui appartiennent à la zone ethnique de la province du Kivu, occupant la partie nord, lesquelles zones avaient pour représentants les plus illustres Kabila d'un côté et Soumialot de l'autre.

Les paysans nous posent l'un des problèmes les plus difficiles et passionnants de la guerre du peuple. Dans toutes les guerres de libération de ce type, on observe, comme caractéristique fondamentale, la soif de terre, la grande misère de la paysannerie exploitée par des latifundistes, des seigneurs féodaux et, dans certains cas, par des compagnies de type capitaliste ; ce phénomène n'existe pas au Congo, du moins dans le cadre qui nous intéresse et il est probable que c'est le cas dans la majeure partie du pays. Il compte seulement quatorze millions d'habitants répartis sur plus de deux millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire une densité minimum, et des

terres très fertiles. Sur le front oriental, la soif de terre ne se fait pas sentir, il n'y a pas d'enclos individuels et, dans les endroits cultivés, une simple convention garantit que le fruit de la récolte appartient au cultivateur.

On ne pratique pas la défense de la propriété contre les intrus ; tout au plus protège-t-on les cultures contre les chèvres et d'autres animaux prédateurs. Le concept de propriété de la terre, dans toutes les zones que nous avons visitées, est pratiquement inexistant et l'immense extension du bassin du Congo offre la possibilité, à qui veut travailler, de s'approprier des terres sans grandes démarches. On m'a dit que dans la partie nord, dans la zone de Bukavu, le féodalisme était beaucoup plus développé et qu'il existait de véritables seigneurs féodaux avec leurs serfs, mais dans la partie montagneuse où nous nous trouvions, l'indépendance du paysan est complète et ce phénomène n'existe pas.

Comment qualifier le degré de développement de ces tribus ? Il faudrait se livrer à une étude beaucoup plus approfondie que celle que nous avons la possibilité de réaliser, avec beaucoup plus d'éléments, et pouvoir effectuer une division en sous-régions car, évidemment, chacune présente des traits spécifiques, historiques et sociaux qui font beaucoup varier son développement. Dans les groupes nomades on trouve, je crois, des traits de communisme primitif ; il existe en même temps des traces d'esclavage, que l'on remarque surtout dans le traitement de la femme, et que nous n'avons pas pu observer vis-à-vis des hommes ; la femme est une marchandise, un objet que l'on achète et que l'on vend et sa possession individuelle n'est limitée dans cette zone par aucune loi ou convention ; les ressources économiques

de chacun déterminent le nombre qu'il peut en posséder. Une fois achetée, la femme devient la propriété absolue du maître, du mari qui, en général, ne travaille pas ou participe très peu aux travaux de la maison et des champs, ne se livrant qu'à certaines activités telles que la chasse, mais où, même là, il est accompagné par des femmes qui y participent activement. Elle est celle qui est chargée de labourer la terre, de récolter, de faire à manger, de s'occuper des enfants; elle est un véritable animal domestique. Le féodalisme, ainsi que je l'ai déjà dit, s'observe dans les zones nord du secteur, non dans celle-ci, où la domination de la terre n'existe pas. Le capitalisme agit de façon superficielle, sans dominer dans l'essence le panorama, à travers de petits commerçants installés à la périphérie et avec l'introduction de ce que nous pourrions appeler, à la suite des Américains, l'effet de démonstration, avec certains articles utilisés par les paysans: par exemple, la poêle en aluminium remplace la terre cuite de façon accélérée; la lance industrielle prend le relais de la lance artisanale ou fabriquée par des forgerons de la zone; certains vêtements et accessoires modernes sont utilisés par les paysans et l'on voit des radios dans les maisons où les ressources économiques sont les plus importantes. C'est l'échange des produits de la terre ou de la chasse qui permet au paysan d'acquérir ces articles industriels.

À une époque antérieure, ils travaillaient comme ouvriers ou, simplement, au travers d'intermédiaires, à l'extraction de l'or dans les rivières qui descendent de la montagne vers le bassin du fleuve Congo. On peut voir les tranchées creusées à cet effet, mais cette activité est abandonnée. Certaines cultures, comme le

coton, reçoivent un traitement capitaliste quant à leur utilisation, avec le conditionnement et l'emballage au moyen de machines modernes. Il n'y pas d'industries textiles dans la zone, elles se trouvent à Albertville ; il n'y a pas d'ouvriers industriels (sauf ceux de la raffinerie dont j'ignore le statut) et je n'ai pas vu de signes de travail salarié ; le paysan donne son travail à l'armée et consacre le reste du temps à sa subsistance, au moyen de la chasse, la pêche ou l'agriculture ; les excédents se vendent contre argent. L'argent congolais est accepté, comme mesure de valeur, mais n'a pas de conséquences profondes sur les rapports de production.

L'impérialisme donne seulement des signes de vie sporadiques dans la zone ; son intérêt pour le Congo est surtout fondé sur les grandes réserves minières stratégiques du Katanga, où il existe un prolétariat industriel, sur les réserves diamantifères du Katanga et du Kasai, sur des gisements d'étain situés à proximité de notre région, mais en dehors de ses limites. Comme produits agricoles, le coton, l'arachide et jusqu'à un certain point la culture de la palme pour l'huile, mais avec un système de récolte et d'échange qui est également de type primitif.

Que pouvait offrir l'Armée de libération à cette paysannerie ? C'est la question qui nous a toujours inquiétés. Nous ne pouvions parler de réforme agraire, de propriété de la terre, puisqu'elle existait déjà, aux yeux de tous ; nous ne pouvions parler de crédits pour fournir aux paysans des machines agricoles, car les paysans mangeaient le fruit de ce qu'ils labouraient avec leurs outils primitifs et les caractéristiques géologiques de la région ne se prêtaient pas à une mécanisation ; il aurait

fallu trouver le moyen d'introduire le besoin d'acquiescer des articles de la grande industrie, et bien entendu les paysans étaient prêts à les recevoir et à payer pour les avoir, ce qui aurait entraîné le besoin d'intensifier l'échange marchand, mais dans les conditions où la lutte se déroulait, nous ne pouvions y songer.

Nous devons essayer de leur expliquer l'exploitation dont ils étaient l'objet, mais comment s'exerce-t-elle extérieurement? Ce qui est visible, ce sont les mauvais traitements dont souffre la population. On peut démontrer que dans les zones occupées par l'armée ennemie les viols, les assassinats d'hommes, de femmes et d'enfants se multiplient, qu'on les oblige à fournir de la nourriture ou d'autres services par la force. Ce qui est fondamental, c'est la négation de l'individu, qui va jusqu'à son élimination physique, car cette armée, en tant que corps moderne, disposait de sa logistique organisée qui prévoyait la pénurie de ravitaillement et l'hostilité des habitants. D'un autre côté, qu'offrir? Une protection? Nous avons vu tout au long de cette histoire que cela n'a guère été le cas. L'éducation? Cela aurait été un grand véhicule de communion mais rien n'avait été fait. Des services médicaux? Seuls les quelques Cubains l'avaient fait, avec peu de médicaments et un système assez primitif de gestion, sans organisation sanitaire. Je crois qu'un travail de recherche approfondie est nécessaire pour réfléchir à ce problème de tactique révolutionnaire que constitue la non-existence de rapports de production qui font du paysan un assoiffé de terre. La paysannerie est la principale couche sociale de cette zone et la petite bourgeoisie intermédiaire est peu développée.

Quels types de chefs a eus la Révolution? Nous pouvons les diviser, pour leur description, en leaders nationaux et en leaders locaux. Les chefs nationaux qu'il m'a été donné de connaître sont en premier lieu Kabila et Masengo. Kabila est sans aucun doute le seul à avoir un cerveau clair, une capacité de raisonnement développée, une personnalité de dirigeant; il s'impose par sa présence, est capable d'obliger à la loyauté, ou au moins à la soumission, il est habile dans ses rapports directs avec la population (très peu fréquents, il faut dire); c'est en somme un dirigeant capable de mobiliser les masses. Masengo est un individu au caractère très faible qui ne connaît pas l'art de la guerre ni celui de l'organisation, qui a été totalement dépassé par les événements. Il a un trait distinctif: son incroyable loyauté à l'égard de Kabila et il a montré l'envie de poursuivre le combat au-delà de ce qui était prévisible, même contre l'opinion d'une grande partie de ses partisans. Il serait injuste de lui demander plus; il a fait ce que ses moyens lui permettaient.

Parmi tous les chefs des différentes sections de l'état-major et ceux qu'on appelle chefs de brigade, on ne peut en mentionner aucun qui réunisse des capacités de dirigeant national. Le seul qui pourrait se révéler dans le futur est le camarade Mujumba, qui est toujours à l'intérieur du Congo et dont nous ignorons la situation. C'est un homme jeune, sérieux, apparemment intelligent, décidé, du moins d'après ce que nous avons pu observer et jusqu'à maintenant, mais dont on ne peut rien dire de plus.

Parmi les dirigeants nationaux du Congo, la grande inconnue est Mulele, un presque fantôme; il n'a jamais

été vu dans des réunions, il n'est pas sorti de sa zone depuis le début de la lutte. De nombreux indices montrent qu'il s'agit d'un homme de catégorie supérieure, mais ses émissaires, ou ceux qui se disent ses émissaires, présentent toutes les caractéristiques négatives de leurs semblables, les membres des différents secteurs et commissions du Mouvement de libération, qui se promènent à travers le monde en escrocs de la Révolution.

Parmi les hommes ayant gagné un certain prestige ces derniers temps, on trouve le général Olenga, dont j'ai conté l'histoire par la bouche d'autres et qui a montré, indépendamment de la véracité ou non de son portrait, son inaptitude au plus petit sacrifice, vivant depuis des mois, qui deviennent des années, du mythe de la Révolution en tant que général en exil. Les autres le font en tant que dirigeants politiques, mais lui est un général qui dirige ses opérations, sans doute par télépathie, depuis Le Caire ou une autre capitale de ce type.

Quant à Soumialot, je le considère comme un individu utile en tant que dirigeant intermédiaire de la Révolution. Bien orienté et contrôlé, il pouvait avoir un certain rendement, comme président du Conseil suprême de la Révolution ; sa grande occupation est de voyager, de vivre bien, de donner des conférences de presse à sensation, et c'est tout. Il manque de toute capacité organisationnelle. Ses disputes avec Kabila, où de part et d'autre chacun a multiplié les ruses, ont très largement contribué à l'échec momentané de l'insurrection.

De Gbenye, mieux vaut ne pas parler, il est simplement un agent de la contre-Révolution.

Il se pourrait que surgissent certains jeunes qui conjugueraient des capacités à diriger avec un véritable esprit révolutionnaire, mais je n'en ai pas connus, ou ils n'en ont pas encore fait la preuve.

Les chefs locaux sont de deux sortes, militaires ou paysans. Les chefs militaires ont été nommés selon les méthodes les plus arbitraires, sans préparation d'aucune sorte, théorique, intellectuelle, militaire, organisationnelle. Leur seul mérite est d'exercer certaine influence sur les tribus de la région où ils habitent, mais on peut les rayer d'un trait de plume sans préjudice pour la Révolution.

Les chefs paysans locaux sont les *kapitas* et présidents, ils sont nommés par l'ancienne administration de Lumumba ou par ses successeurs et ils veulent être le germe d'un pouvoir civil mais, face à la réalité tribale, on a opté pour la commodité en nommant présidents et *kapitas* les chefs traditionnels de la tribu. Ce ne sont que des caciques déguisés, parmi lesquels on trouve des bons et des mauvais, plus ou moins progressistes, plus ou moins conscients du sens de la Révolution, mais qui n'ont pas atteint un développement politique, ne fût-ce que moyen. Ils contrôlent un groupe de paysans et sont chargés de trouver de quoi nourrir une troupe de passage, de fournir des porteurs, de ravitailler un groupe installé dans les environs, de participer à la construction d'habitations, etc. Ils ont été des intermédiaires utiles pour régler ce type de problème, mais ils ne font pas l'ombre d'un travail politique.

Les troupes avaient leur commissaire politique, un titre imité des versions socialistes de l'Armée de libération ou de l'Armée populaire. Qui aurait lu des récits

du travail des commissaires dans toutes les guerres de libération ou aurait découvert, dans des comptes rendus, l'héroïsme et l'esprit de sacrifice de ces camarades, ne les retrouverait pas au Congo. Le commissaire politique est choisi parmi des hommes qui ont reçu une certaine éducation — ils connaissent presque toujours le français — dans des familles de la petite bourgeoisie urbaine. Ils développaient un type d'activité que l'on pourrait comparer à celle d'un porte-voix épisodique : à certains moments, la troupe était réunie et le commissaire était chargé de lancer un « coup de gueule » sur des problèmes concrets, ensuite celle-ci était livrée à elle-même pour appliquer les orientations verbales. Ni les commissaires, ni les chefs, sauf honorables exceptions, ne participaient directement aux combats ; ils pensaient à sauver leur peau, étaient mieux nourris et mieux vêtus que le reste de la troupe et jouissaient de fréquentes permissions, dont ils profitaient pour aller se saouler au satané *pombe* dans les villages alentour. Le commissaire politique, tel que son rôle est vécu au Congo, s'apparente à un véritable parasite de la Révolution dont la fonction pourrait être supprimée sans aucun dommage, même si le mieux serait de préparer à cette charge, de première importance pour une armée populaire, de véritables révolutionnaires.

Les soldats sont d'origine paysanne, sans aucune culture, attirés par l'idée d'avoir un uniforme, une arme, parfois même des chaussures et une certaine autorité sur la région ; pervertis par l'inaction et le sentiment de toute-puissance sur la paysannerie, remplis de conceptions fétichistes face à la mort et face à l'ennemi, sans éducation politique organisée et donc sans conscience

révolutionnaire, sans projection vers l'avenir, sans autre horizon que celui traditionnellement imparti à leur tribu. Indiscipliné, fainéant, sans esprit de combat ni esprit de sacrifice, sans confiance en ses chefs (qui ne sont sources d'exemples que pour l'obtention de femmes, de *pombe*, d'aliments ou d'autres petits avantages), sans l'exercice constant du combat qui lui permettrait de progresser, ne serait-ce que comme tueur d'hommes, sans entraînement d'aucune sorte, car de tout notre séjour il n'y en a pas eu, hormis des exercices de rassemblement massif... muni de toutes ces caractéristiques, le soldat révolutionnaire congolais est le plus faible combattant que j'aie jamais rencontré jusqu'à aujourd'hui.

En disposant de tout le soutien des chefs, transformer cet individu en soldat révolutionnaire aurait constitué une tâche gigantesque ; vu la nullité du haut commandement et l'obstruction des chefs locaux, c'était devenu la plus ingrate de nos fonctions et un échec retentissant.

Parmi les commissaires politiques et certains instructeurs d'armes spéciales, on trouvait fréquemment l'étudiant de retour d'un pays socialiste où il avait étudié six mois. Les promotions les plus nombreuses revenaient de Bulgarie, d'Union soviétique et de Chine. On ne pouvait pas faire de merveilles avec ces hommes ; la sélection préventive avait été mauvaise et trouver là-dedans de véritables révolutionnaires ou des hommes aguerris au combat tenait de la loterie. Ils apportaient une forte dose de suffisance, une conception très nette de la nécessité de se mettre au service des cadres (c'est-à-dire d'eux-mêmes) et l'idée clairement exprimée dans leurs actes et demandes que la Révolution leur devait

beaucoup puisqu'ils avaient effectué ce séjour d'études à l'étranger, et devait le leur rembourser, maintenant qu'ils venaient faire le sacrifice d'être avec leurs camarades. Ils n'ont presque jamais participé au combat ; ils pouvaient être instructeurs, mais ils n'étaient pas qualifiés pour ce rôle, hormis quelques-uns, ou ils ont formé des organisations politiques parallèles qui se disaient marxistes-léninistes mais ne servaient qu'à accentuer les divisions. Je considère que la plus grande partie de ces maux est due à l'absence de sélection préalable ; une bonne éducation développe un individu de façon extraordinaire, avec une conscience en éveil, mais ce genre de révolutionnaires, serviles et accommodants, ne cultivait durant leurs quelques mois de séjour dans les pays socialistes que l'ambition d'obtenir ensuite un poste de direction grâce à leurs colossales connaissances. Et au front, ils regrettaient le bon temps passé à l'étranger.

Il faut se demander ce qui restera après notre défaite. Du point de vue militaire, la situation n'est pas si désastreuse ; les petits villages dominés par notre armée sont tombés, mais autour les troupes sont toujours intactes, avec moins de munitions, moins d'armes, mais indemnes en général. Les soldats ennemis n'occupent que le territoire par lequel ils passent ; c'est une grande vérité. Mais, d'un point de vue politique, il ne reste plus que des groupes dispersés, en processus de décomposition, desquels il faudrait tirer un ou plusieurs noyaux d'où pourrait surgir dans le futur une armée de guérilla. Au jour d'aujourd'hui, il reste des forces dans la zone de Fizi-Baraka, sans le contrôle d'aucune localité, ni un contrôle permanent du territoire ; à Uvira avec le contrôle de la route qui va de Baraka à Bukavu – une

section importante – et relativement organisée jusqu'à là ; à Mukundi, où se trouve le camarade Mujumba, avec ce qui peut être le germe d'une organisation possédant un sens politique du combat. À Kabimba, il reste aussi quelques troupes qui avaient un armement assez bon et à Kabambare et Kasengo doivent subsister des noyaux dans le maquis, même si nous n'avions plus de contacts avec eux depuis déjà un certain temps.

Il est important de signaler que toutes ces troupes ont très peu de liens entre eux, qu'elles n'obéissent pratiquement pas aux ordres supérieurs et que leur horizon ne va pas au-delà de la zone où ils sont enclavés. Pour toutes ces raisons, ils ne constituent pas les germes de la nouvelle armée, mais les débris de l'ancienne. Il peut y avoir dans la zone entre quatre mille et cinq mille armes, réparties un peu partout, beaucoup entre les mains de paysans, lesquelles ne seront pas facilement récupérées, et une certaine quantité d'armement lourd, dont je ne peux préciser aujourd'hui l'importance, a été préservée. Si un nouveau chef avec les qualités nécessaires surgissait, en un seul point, le front oriental pourrait retrouver en peu de temps les territoires conquis avant la défaite. Récemment a émergé la figure du ministre des Relations extérieures du Conseil supérieur de la Révolution, Mbagira, qui demeurerait à Uvira, un concurrent pour Soumialot et Kabila, mais nous ne pouvons émettre aucun jugement concret sur lui ; les événements détermineront s'il s'agit véritablement d'un chef avec les qualités que requiert le cadre du Congo.

Quelles sont les caractéristiques de l'ennemi ? Il faut d'abord dire, en guise d'explication, que l'an-

cienne armée congolaise était un héritage de l'époque coloniale belge, mal instruite, sans cadre de direction, sans esprit de combat, qui avait été balayée par la vague révolutionnaire ; elle était tellement démoralisée que les villes étaient prises sans combats (il semble parfaitement avéré que les Simbas annonçaient par téléphone leur intention d'arriver dans une ville et que les troupes gouvernementales s'en retiraient). Elle est ensuite passée entre les mains d'instructeurs américains et belges et un corps armé a été formé, présentant les caractéristiques d'une armée régulière capable de se battre sans soutien, même si dans la dernière étape du combat ils ont été aidés par des mercenaires blancs. Elle est entraînée, dispose de cadres compétents et disciplinés. Les mercenaires blancs se battent de façon efficace — du moins tant qu'ils ne sont pas touchés — et les Noirs luttent à leurs côtés. Leur armement, actuellement, ne représente pas grand-chose ; l'arme la plus efficace s'est avérée être les vedettes P.T. qui ont empêché la circulation sur le lac ; leur aviation, à laquelle j'ai fait allusion, est antique et pas très efficace et leurs armes d'infanterie n'ont été rajeunies qu'à la dernière minute.

De façon générale, l'Armée de libération disposait de meilleures armes d'infanterie que l'armée de Tshombe. C'est inconcevable mais vrai : c'était une des raisons pour lesquelles les patriotes ne prenaient même pas soin de récupérer les armes de ceux qui tombaient et manifestaient une totale indifférence pour ce type de matériel.

La tactique de l'ennemi était habituelle dans ce type de guerre : protection de l'aviation pour des attaques

contre des colonnes ou des centres peuplés, patrouilles de la force aérienne au-dessus des routes, en couverture, et tout à la fin, quand la démoralisation de notre armée fut devenue évidente, attaque directe des réduits de la montagne au moyen de colonnes avançant sur nos positions et les prenant, sans combattre il faut dire. C'est une armée qui a besoin de prendre des coups qui lui sapent le moral, ce qui, vu les conditions géographiques, peut se réaliser facilement avec une tactique adéquate.

Il convient de faire une analyse de notre groupe. La grande majorité d'entre nous étaient noirs. Cela aurait pu apporter une note sympathique, propice à l'unité avec les Congolais mais cela ne fut pas le cas ; il n'est pas évident que le fait d'être noir ou blanc ait eu beaucoup d'influence sur les relations ; les Congolais savaient distinguer le caractère de chacun et ce n'est que dans mon cas que j'ai parfois eu le soupçon que ma condition de blanc avait une incidence. Ce qui est vrai, c'est que nos propres camarades avaient un niveau culturel peu élevé et un développement politique qui ne valait guère mieux. Ils étaient arrivés, comme toujours dans ces situations, débordants d'optimisme et de bonne volonté, pensant réaliser une promenade triomphale au Congo. Certains, avant de commencer la lutte, se réunirent même et opinèrent que Tatu était très éloigné des choses de la guerre, que sa timidité dans l'évaluation du rapport de force ne pouvait les empêcher de mener une action à fond ; que nous allions pénétrer par un bout et sortir par l'autre. Le pays était libéré et nous pouvions rentrer à La Havane.

Mon pronostic quant à la durée de la guerre était toujours de trois à cinq ans mais personne ne voulait le croire ; tous préférèrent rêver de la promenade triomphale et de la cérémonie des adieux, sans doute avec de grands discours et de grands honneurs, les médailles et à La Havane. La réalité fut un choc. La nourriture manquait, il y avait des jours sans rien d'autre que du manioc, sans sel, ou du *bukali*, ce qui était la même chose, les médicaments manquaient, parfois les habits et les chaussures, et ce rapprochement dont j'avais rêvé entre notre troupe d'hommes expérimentés et sa discipline d'armée et les Congolais ne se réalisa jamais.

Il n'y a jamais eu l'intégration nécessaire et on ne peut l'imputer à la couleur de la peau ; certains étaient si noirs qu'on ne pouvait pas les distinguer des camarades congolais, et cependant j'ai entendu l'un de ces camarades à la peau foncée dire : « Envoie-moi deux de ces nègres ici », deux Congolais.

Les nôtres étaient des étrangers, des êtres supérieurs, et le faisaient sentir avec trop d'insistance. Le Congolais, sensible à l'extrême à cause des vexations subies de la part des colonialistes, remarquait certains gestes de mépris dans le comportement des Cubains et le ressentait profondément. Je n'ai pas pu non plus obtenir une répartition vraiment égale de la nourriture et, même s'il faut bien reconnaître que le plus souvent c'était nous les Cubains qui portions le plus de choses, chaque fois que l'occasion se présentait de faire porter à un Congolais, cela se faisait avec un certain manque de sensibilité. Ce contresens est un peu difficile à expliquer, car il s'agit d'interprétations subjectives et de subtilités, mais un simple fait peut être éclairant : je ne suis pas

parvenu à ce que les Congolais soient appelés comme tels ; ils furent toujours les « Congos », une appellation qui semblait plus simple et plus familière, mais qui était porteuse d'une bonne dose de venin. Une autre barrière réelle a été le langage : il a été difficile pour une troupe comme la nôtre, immergée dans la masse congolaise, de travailler sans posséder leur langue. Certains de ceux qui ont vécu dès le début avec les Congolais ont appris très rapidement à parler et s'exprimaient couramment en swahili basique, c'est-à-dire une demi-langue, mais ils ont été peu nombreux et l'on courait toujours le risque de mauvaises interprétations qui aigrissaient nos relations ou nous incitaient à l'erreur.

J'ai essayé de dépeindre le processus d'effondrement de nos troupes tel qu'il s'est produit ; il a été graduel, mais non continu, plutôt par accumulation de matières explosives prêtes à exploser dans la défaite. Les moments culminants ont été : l'échec de Front-de-Force, les désertions successives des Congolais dans les embuscades de Katenga, où les maladies ont causé de gros ravages, mon désastre personnel avec le cortège pour transporter le blessé et la faible coopération congolaise, la désertion finale de nos alliés. Chacun de ces moments annonçait une augmentation de la démoralisation, du dégoût de notre troupe.

À la fin, elle avait été contaminée par l'esprit du lac, elle voulait retrouver la mère patrie, ils rêvaient du retour et se montraient, de façon générale, incapables de sacrifier leur vie pour la survie du groupe ou le futur de la Révolution dans son ensemble. Tous voulaient arriver de l'autre côté, synonyme de salut. La discipline s'était à ce point relâchée que certains épisodes réellement gro-

esques se sont succédé, qui auraient mérité des peines très sévères envers certains combattants.

Si nous faisons ce que nous pourrions appeler une analyse impartiale, nous trouverions que les Cubains avaient toutes les bonnes raisons de se sentir démoralisés, et que de nombreux camarades ont conservé sinon l'enthousiasme, du moins la discipline et le sens des responsabilités jusqu'à la fin ; si j'ai plus insisté sur les faiblesses, c'est parce que je considère que le plus important dans notre expérience est l'analyse de l'effondrement. Celui-ci est dû à l'action conjuguée d'une série d'événements adverses. Le problème est que les difficultés que nous avons dû affronter vont être difficiles à corriger au cours des prochaines étapes de la lutte en Afrique, car elles sont caractéristiques de pays qui ont un très faible degré d'évolution. L'un de nos camarades disait, sur le ton de la plaisanterie, qu'on trouve rassemblées au Congo toutes les anti-conditions de la Révolution, et cette caricature comporte une part de vérité vue à travers l'œil d'une Révolution mûre, cristallisée ; mais le magma d'où devait surgir l'étincelle de l'esprit révolutionnaire présentait des caractéristiques de départ très semblables à celles de la paysannerie de la Sierra Maestra aux premières étapes de la Révolution.

Il nous semble intéressant d'étudier ce qu'il convient d'exiger d'un militant pour qu'il puisse surmonter les violents traumatismes d'une réalité adverse à laquelle il devra se mesurer. Je crois que les candidats doivent au préalable passer par un processus de sélection très rigoureux, mais aussi par un processus de désillusion préventif. Comme je l'ai déjà dit, nul ne croyait que la Révolution aurait besoin de trois à cinq ans pour s'imposer ; quand

la réalité s'est chargée de le leur démontrer, ils ont souffert un effondrement intérieur, l'effondrement d'un rêve. Les militants révolutionnaires qui seraient amenés à vivre une expérience similaire doivent commencer par oublier leurs rêves et par considérer comme perdu tout ce qui constituait leur vie et leurs désirs, et ils ne doivent le faire que s'ils sont porteurs d'une intégrité révolutionnaire très supérieure à la normale – même dans un pays révolutionnaire –, d'une expérience pratique acquise dans la lutte, d'un développement politique élevé et d'un solide sens de la discipline. Le processus d'incorporation doit être graduel, à partir d'un groupe réduit mais d'acier, pour pouvoir réaliser la sélection immédiate des nouveaux combattants, en expulsant celui qui ne satisfait pas aux conditions requises. On doit suivre par conséquent une politique de cadres. De cette façon on pourra augmenter les effectifs sans affaiblir le noyau et même créer de nouveaux cadres du pays donateur dans la zone insurrectionnelle du pays récepteur; nous ne sommes pas de simples professeurs, nous sommes les élèves de nouvelles écoles révolutionnaires.

Une autre difficulté dont nous avons souffert est celle de la base d'appui, à laquelle dans l'avenir il faudra prêter une attention toute particulière. Des quantités relativement importantes d'argent ont disparu dans son insatiable gosier et des quantités infinitésimales d'aliments et d'équipement sont arrivées jusqu'aux troupes en campagne. Première condition, le commandement doit être indiscuté et absolu sur les zones d'opération, avec des contrôles rigoureux sur la base d'appui, sans parler des contrôles qui s'exercent naturellement depuis les centres supérieurs de

la Révolution, et la sélection des hommes pour ces tâches doit se faire longtemps avant. Il faut voir ce que signifie un paquet de cigarettes pour un individu qui reste vingt-quatre heures par jour sans rien faire sur une embuscade, et il faut considérer le faible coût des cent paquets par jour qui pourraient y être fumés, et le comparer avec le coût de choses superflues ou inutilement perdues dans le cours de l'action.

Je dois me livrer à l'analyse la plus difficile, celle de mon rôle personnel. En allant le plus au fond possible de l'autocritique, j'en suis arrivé aux conclusions suivantes : du point de vue des relations avec la direction révolutionnaire, j'ai été handicapé par la façon quelque peu anormale dont je suis entré au Congo et je n'ai pas été capable de surmonter cet inconvénient. Mes réactions ont été variables ; j'ai conservé pendant très longtemps une attitude que l'on pourrait qualifier d'excessivement complaisante, et j'ai parfois explosé de manière tranchante et très blessante, peut-être est-ce un trait inné chez moi ; le seul secteur avec lequel j'ai conservé en permanence des rapports corrects, ce sont les paysans, car je suis très habitué au langage politique, à l'explication directe et par l'exemple, et je crois que j'aurais pu avoir du succès dans ce domaine. Je n'ai pas appris le swahili assez vite et assez à fond ; c'est une erreur que l'on peut attribuer, en premier lieu, à ma connaissance du français qui me permettait de communiquer avec les chefs, mais m'éloignait de la base. J'ai manqué de volonté pour fournir l'effort nécessaire.

Quant à mon contact avec les hommes, je crois m'être suffisamment sacrifié pour que personne ne

puisse rien me reprocher au plan personnel ou physique, mais mes deux faiblesses fondamentales ont trouvé de quoi se satisfaire au Congo : le tabac, qui m'a très peu manqué, et la lecture qui a toujours été abondante. Avoir une paire de bottes déchirées ou du linge sale, ou manger la même pitance que la troupe et vivre dans les mêmes conditions, était certes inconfortable, mais ne constituait pas pour moi un sacrifice. Le fait, surtout, de m'éclipser pour lire, fuyant ainsi les problèmes quotidiens, tendait à m'éloigner du contact avec les hommes, sans parler de certains aspects de mon caractère qui rendent difficile l'intimité. J'ai été dur, mais je ne crois pas l'avoir été excessivement, injuste non plus ; j'ai utilisé des méthodes qui ne sont pas celles d'une armée régulière, comme la privation de nourriture ; c'est la seule que je connaisse qui soit efficace dans la guérilla. Au début j'ai voulu imposer des contraintes morales et j'ai échoué. J'ai essayé de faire adopter aux hommes le même point de vue que moi quant à la situation, et j'ai échoué ; ils n'étaient pas préparés à regarder avec optimisme un futur qui devait être deviné à travers des brumes présentement très noires.

Je n'ai pas osé exiger le sacrifice suprême au moment décisif. Cela a été un blocage intérieur, psychique. Pour moi, il était très facile de rester au Congo ; du point de vue de l'amour-propre du combattant, c'était ce qu'il fallait faire ; du point de vue de mon activité future, ce n'était peut-être pas ce qui convenait le mieux, mais cela m'était égal à ce moment-là. Tandis que je pesais ma décision, le fait de savoir que le sacrifice suprême m'aurait été facile a joué contre moi. Je considère que j'aurais dû au fond de moi surmonter le poids de l'auto-

critique et imposer à un certain nombre de combattants le geste final ; même peu nombreux, nous aurions dû rester. En plus, je n'ai pas eu le courage ou la clairvoyance de rompre les amarres du lac et de pénétrer, avec le détachement cubain entier ou épuré, jusqu'à des endroits où la tentation du lac et les espoirs de retour ne ressurgissent pas au premier échec.

Enfin, la lettre d'adieu à Fidel a pesé sur mes rapports avec les hommes durant les derniers jours – j'ai pu m'en apercevoir, même si c'est complètement subjectif. La lettre a fait que les camarades ont vu en moi, comme il y a bien longtemps, quand j'avais commencé dans la Sierra, un étranger en contact avec les Cubains : à cette époque, celui qui arrivait ; à présent, celui qui partait. Il y avait certaines choses que nous ne partagions plus, certaines aspirations communes auxquelles de façon tacite ou explicite j'avais renoncé et qui sont pour tout homme ce qu'il y a de plus sacré : sa famille, son pays, son milieu. La lettre, qui avait soulevé tant de commentaires élogieux à Cuba et au-dehors, m'a séparé des combattants.

Ces considérations psychologiques dans l'analyse d'un combat à l'échelle presque continentale peuvent sembler insolites. Je reste fidèle à mon concept de noyau ; j'étais le chef d'un groupe de Cubains, pas plus d'une compagnie ; et ma fonction était d'être leur chef réel, celui qui les conduirait à la victoire qui entraînerait le développement d'une véritable armée populaire, mais ma situation particulière me transformait en même temps en soldat, représentant d'un pouvoir étranger, instructeur de Cubains et de Congolais, stratège, politique de haut vol sur une scène inconnue, et Caton

censeur, rabat-joie et rabâcheur, dans mes rapports avec les chefs de la Révolution. À force de tirer sur tous ces fils, un nœud gordien s'est formé que je n'ai pas osé dénouer. Si j'avais été davantage un authentique soldat, j'aurais pu peser plus efficacement sur les autres aspects de mes relations complexes. J'ai raconté comment au bout du compte j'en suis arrivé à prendre soin du cadre (ma précieuse personne) dans les étapes du désastre où je me trouvais entraîné, et comment je n'ai pas pu surmonter des considérations subjectives au moment final.

J'ai appris au Congo. Il y a des erreurs que je ne referai plus, d'autres qui se répéteront peut-être et j'en commettrai sans doute de nouvelles. J'en suis reparti avec une foi plus grande que jamais en la guérilla, mais nous avons échoué. Ma responsabilité est grande ; je n'oublierai pas la défaite ni ses précieuses leçons. Que nous réserve l'avenir du Congo ? La victoire bien sûr, mais elle est lointaine.

La lutte de libération contre les pouvoirs coloniaux d'un type nouveau présente des difficultés extrêmes en Afrique. De fait, il n'y a aucun exemple de lutte ayant complètement débouché sur la victoire : la Guinée dite portugaise est la démonstration non terminée d'une guerre du peuple bien conduite, mais contre le colonialisme ; l'Algérie ne doit pas être considérée comme un exemple utile pour nos expériences car la France avait développé des formes néocoloniales que l'on peut qualifier de particulières à l'intérieur de son oppression coloniale.

Le Congo abrite la lutte de libération la plus acharnée et la plus cruelle, et c'est pour cela que l'étude de

cette expérience nous fournira des idées utiles pour l'avenir.

À la différence de l'Amérique latine, où le processus de néocolonisation s'est accompagné d'une violente lutte des classes et où la bourgeoisie autochtone a participé à la lutte anti-impérialiste avant sa capitulation finale, l'Afrique offre l'image d'un processus planifié par l'impérialisme ; très peu nombreux sont les pays qui ont obtenu leur indépendance par la lutte armée, tout s'est déroulé sans accrocs par un mécanisme d'ensemble bien huilé. En pratique, seul le cône sud de l'Afrique reste officiellement colonisé et la protestation contre le maintien de ce secteur est si généralisée qu'elle provoquera sa rapide extinction, au moins dans les colonies portugaises. L'Union sud-africaine présente des problèmes différents.

Dans la lutte de libération africaine, les étapes avancées du processus seront semblables aux modèles actuels de la lutte du peuple. Le problème est comment l'implanter solidement, et c'est là que se posent des questions que je ne suis pas en mesure d'éclaircir. Je voudrais seulement exposer ici plusieurs points de vue, à partir de ma petite expérience fragmentaire. Si la lutte de libération peut avoir du succès dans les conditions actuelles de l'Afrique, il faut préciser certains schémas de l'analyse marxiste.

Quelle est la contradiction principale de l'époque ? Si c'était celle entre pays socialistes et pays impérialistes, ou entre ces derniers et leurs classes ouvrières, le rôle de ce que l'on appelle le tiers-monde serait très réduit ; cependant il y a de plus en plus de raisons sérieuses de considérer que la contradiction principale est entre

nations exploiteuses et peuples exploités. Je ne suis pas en mesure de commencer à le démontrer ici, ni à montrer comment ce fait ne s'oppose pas à la caractérisation de l'époque comme transition vers le socialisme. Cela nous entraînerait sur de délicats chemins parallèles et exigerait une abondance de faits et de démonstrations. Je pose cela comme une hypothèse suggérée par la pratique.

Si cela est vrai, l'Afrique occuperait un rôle actif dominant dans la contradiction principale. Cependant, si nous considérons le tiers-monde dans son ensemble comme un acteur de cette contradiction, en ce moment historique, il existe des niveaux entre pays et continents. Nous pouvons dire, en faisant une analyse sommaire, que l'Amérique latine dans son ensemble est arrivée à un point où la lutte des classes s'intensifie et où la bourgeoisie nationale a totalement capitulé face au pouvoir impérialiste de telle sorte que son avenir, à court terme historique, est celui d'une lutte de libération couronnée par une Révolution de type socialiste.

On assiste en Asie au même processus même si le tableau est beaucoup plus compliqué ; il y a des pays impérialistes colonisés, comme le Japon ; des pays socialistes aussi importants que la Chine et des marionnettes de l'impérialisme, aussi vastes et dangereux, en raison de certains traits de prestige antérieur, que l'Inde ; mais dans les pays que l'on pourrait qualifier de pays types, où la guerre de libération peut survenir, les bourgeoisies nationales n'ont pas épuisé leur rôle d'opposants à l'impérialisme, même s'il faut préciser que l'on avance rapidement dans cette direction. Ce sont des pays qui viennent d'obtenir leur libération, ou n'ont pas cette

liberté fictive dont jouit l'Amérique latine depuis plus de cent ans et où le caractère inéluctable de la Révolution prendra du temps avant d'apparaître.

En Afrique, et surtout dans sa partie appelée Afrique noire, à cause de la couleur de la peau de ses habitants, on peut remonter une longue chaîne des situations qui vont du communisme primitif, jusqu'à l'existence du prolétariat en certains points isolés de la carte, et de bourgeoisies en développement. Selon le nouveau schéma d'action de l'impérialisme il n'existe aucune sorte d'opposition entre les bourgeoisies nationales et les pouvoirs néocoloniaux. Chaque pays isolé, en établissant son plan de lutte de libération, doit commencer par considérer comme ses ennemis l'impérialisme et les couches sur lesquelles il appuie sa force (comme les armées coloniales qu'il a laissées et, plus dangereuse encore, la mentalité coloniale des officiers) et tous les nouveaux riches, les importateurs et industriels qui commencent à naître, intimement liés au capital monopoliste en forme de capitalisme bureaucratique.

Dans ces conditions, la classe qui mène la lutte contre les pouvoirs étrangers est la petite bourgeoisie. Mais qu'est-ce que la petite bourgeoisie des pays africains? C'est une couche qui, après avoir servi l'impérialisme ou le néocolonialisme, s'est rendu compte de certaines limites imposées à son développement ou à sa dignité humaine. Cette classe envoie ses enfants étudier dans les pays coloniaux les plus intelligents, qui sont ceux qui offrent le plus de facilités et, depuis peu, dans les pays socialistes. Évidemment, comme couche dirigeante d'une lutte populaire, elle est extrêmement faible. Il y a aussi les paysans divisés au Congo, comme je

l'ai déjà dit, en une infinie variété de groupes tribaux, de plus ou moins grande importance, dont les liens sont d'autant plus forts que l'échelle territoriale diminue ; c'est-à-dire qu'il y a de grandes entités, le Katanga et le Kivu font partie de celles que j'ai connues, avec des liens de « nationalité » et, à l'intérieur, des groupes sur des territoires plus réduits et de petites formations tribales regroupées en communautés.

La solidarité entre communautés du même groupe est très importante, la solidarité entre membres de la communauté plus forte encore, mais dans le cadre restreint, du moins dans notre zone, de la vie naturelle que j'ai décrite. Dans d'autres régions ils sont obligés de ramasser certains produits de la merveilleuse nature congolaise pour servir les capitalistes, comme le copal, les défenses d'éléphants, à une époque récente la noix pour l'huile de palme, etc., et cela conditionne des relations d'un autre type que je n'ai pas examinées de près. Il existe d'autre part des noyaux de prolétariat développé dans les endroits où l'Union minière a eu besoin de réaliser une partie de la transformation de son produit au Congo. Au début, ces ouvriers étaient amenés de force, car leur milieu primitif, naturel, ne les poussait pas du tout à modifier leur façon de vivre ; il semble que malgré les salaires de famine (d'après les critères européens) ce prolétariat ne soit pas jusqu'à présent un facteur de rébellion. Il regrette peut-être sa vie en liberté, mais il a déjà été gagné par ces petites commodités qu'apporte la civilisation. Je dois une fois encore m'excuser d'une analyse aussi superficielle, réalisée à partir d'expériences pratiques fragmentaires, ainsi que de la pauvreté et de la

généralité de mes connaissances sur la question sociale au Congo.

En tout état de cause, quelle stratégie adopter ? Il existe évidemment des points de conflit dans les villes ; une inflation forte, une recolonisation avec une discrimination marquée, à présent pas seulement entre noirs et blancs mais aussi entre noirs riches et noirs pauvres et il se produit un certain retour vers les communautés de la part de nombreuses personnes qui s'étaient rapprochées des lumières de la ville. Ces mécontentements peuvent générer des soulèvements isolés mais la seule force décisive est l'armée coloniale qui reçoit toutes les prébendes et qui n'intervient que pour assurer ou accroître ce revenu.

Dans la paysannerie, la misère était absolue ; mais c'est une misère qui n'est historiquement pas pire aujourd'hui qu'il y a dix ans ; sauf dans les zones de guerre, le paysan ne ressent pas le besoin vital de prendre les armes à cause d'un déclin objectif de ses conditions de vie. Et il faut dire ici que pour l'évaluation réelle des conditions objectives, le niveau de vie comparé d'un peuple avec un autre importe beaucoup moins que la comparaison de ce peuple avec lui-même. La misère de notre paysan, en Amérique du Sud est authentique par rapport à elle-même ; l'exploitation augmente, la faim et la pauvreté augmentent ; au Congo, du moins sans doute dans de nombreuses régions, il n'en va pas de même. Tout cela donne une idée de la difficulté à soulever le pays en utilisant des mots d'ordre à caractère économique fortement marqué ; j'ai déjà fait référence à la première revendication de la guerre du peuple, la plus évidente : la terre. Le levier largement utilisé est

celui des relations tribales, mais on ne peut pas aller très loin avec cela dans une guerre de libération. Je ne puis affirmer s'il est utile ou nécessaire de s'appuyer là-dessus dans une première étape, il est évident que si l'on ne va pas vers la destruction du concept tribal, on ne peut pas avancer. Tant que ce concept existera, le groupe tribal en évolution, qui essaiera d'avancer, devra se battre non plus contre l'armée d'oppression, mais contre la tribu voisine. Dans le développement de la lutte, il faudra réaliser des unions de tribus autour d'un objectif commun, et c'est pour cela que cet objectif est si important à trouver, ainsi que le parti ou l'homme qui le symbolise.

Un facteur très important du développement de la lutte est l'universalité que sont en train d'acquérir les concepts qui s'affrontent; il est évident que l'impérialisme remporte un triomphe dans tout endroit du monde où il obtient une régression des luttes populaires, et il est tout aussi évident qu'il essuie des défaites dans tout endroit du monde où un gouvernement authentiquement progressiste parvient au pouvoir. Sous couvert d'analyses sociales, nous ne pouvons pas considérer les pays comme des champs clos; de même qu'aujourd'hui nous pouvons dire que l'Amérique latine dans son ensemble est un continent néocolonisé, où les rapports capitalistes de production sont dominants même si l'on y trouve une infinie quantité d'exemples de rapports féodaux et où la lutte qui a pris clairement la voie populaire anti-impérialiste, c'est-à-dire anticapitaliste, est, au final, socialiste, de même nous devons admettre au Congo, ou dans tout autre pays d'Afrique, la possibilité du développement des nouvelles idées du monde qui permettraient d'entrevoir quelque chose d'entièrement

nouveau, quelque chose au-delà du petit territoire de chasse, ou de la région où l'on cultive les produits de consommation directe. L'impact des idées socialistes doit atteindre les grandes masses des pays africains, non comme une greffe, sinon comme une adaptation aux nouvelles conditions pour offrir une image complète des améliorations substantielles qui peuvent être sinon touchées du doigt, au moins clairement imaginées par les habitants.

Pour tout cela, l'idéal serait l'organisation d'un parti sur des bases réellement nationales, avec du prestige aux yeux des masses, un parti avec des cadres solides et éduqués; ce parti n'existe pas au Congo. Tous les mouvements lumumbistes sont des structures verticales, avec à leur tête des chefs qui ont un certain développement intellectuel, et totalement accaparées par des cadres de la petite bourgeoisie, hésitants et portés sur le compromis.

Dans les conditions du Congo, un parti nouveau, basé sur les enseignements du marxisme et adapté à ces nouvelles conditions, doit s'appuyer, dans un premier temps au moins, sur des figures de prestige, qui soient reconnues pour leur honnêteté, leur capacité à représenter réellement la nouvelle nationalité congolaise, leur esprit de sacrifice, leur aptitude à commander et à rassembler; ces hommes imaginaires surgiront du combat.

Aujourd'hui le camarade Mulele persiste, faisant un travail souterrain et inconnu de nous, mais il est également possible de travailler dans la zone orientale où est née cette base fondamentale de l'armée de guérilla que constitue la révolte de l'homme contre la répression, l'expérience les armes à la main, la conviction intime

des possibilités que cela apporte ; mais c'est un peuple sans foi en ses dirigeants et sans parti pour le diriger. D'où la tâche fondamentale de cette période, le développement d'un parti dirigeant de la Révolution, de taille nationale, avec des mots d'ordre intimement liés au peuple, des cadres respectés ; et pour cela il faut une équipe dirigeante compétente, héroïque et visionnaire. La liaison avec les ouvriers s'effectuerait à des étapes ultérieures ; cela ne veut pas dire que nous rejetons ce que l'on appelle l'alliance ouvriers-paysans ; dans un premier temps cela se réalisera par l'alliance d'une paysannerie très attardée avec l'idéologie du prolétariat. Ensuite cet ouvrier industriel, exploité mais privilégié dans le contexte actuel du Congo, rejoindra les rangs de la guérilla grâce au rôle catalytique des armes en action ; la propagande armée au sens vietnamien du terme doit constituer la tâche fondamentale dans le développement de tout le processus.

Il faut le souligner une fois encore : la guerre de guérilla, la guerre du peuple, est une lutte de masses ; nous ne pouvons admettre la soi-disant contradiction entre lutte de masses et guérilla (c'est-à-dire un noyau choisi de combattants en armes) ; cette idée est fausse, tant si on la considère du point de vue des partisans dogmatiques d'une stratégie générale basée sur la prédominance de la classe ouvrière, que si on la considère, comme c'est le cas de certains guérilleros, comme un simple instrument de combat des groupes les plus déterminés pour enlever le pouvoir aux exploiters. La principale fonction de la guerre de guérilla est l'éducation des masses pour leur montrer les possibilités de succès et en même temps celles d'un nouveau futur et la nécessité d'effectuer des

changements pour atteindre ce futur par le processus de la lutte armée de tout le peuple.

Ce sera nécessairement une guerre prolongée, mais ce qui nous intéresse n'est pas le processus qu'elle suivra après s'être fermement implantée dans les zones rurales et s'être étendue à de nouvelles zones, infligeant de nouvelles défaites à l'ennemi ; il nous intéresse de savoir comment elle peut se développer maintenant. Car nous sommes à un moment de régression et de défaite mais, dans cette zone du Congo existent les conditions fondamentales pour la lutte armée ; une paysannerie qui connaît la révolte ; qui a été vaincue, maltraitée et humiliée mais qui connaît la révolte ; elle a fait l'expérience de la lutte armée, elle a des armes ; elle a vécu la guerre.

Elle est aujourd'hui divisée en groupes autonomes avec des chefs locaux, sans vision d'un Congo unifié, sans même la vision d'un Congo comme nation ; pour eux, leur nation comprend les tribus qui les entourent. C'est pourquoi il est si important d'organiser un noyau (même s'il n'y en a qu'un seul, mais d'acier) avec les meilleurs combattants, en considérant que l'on ne doit pas incorporer une seule recrue à la guérilla si elle n'apporte pas une dimension qualitative. Sur cette base, avec les dirigeants de la guerre sur le territoire que va occuper la guérilla, elle doit se développer en éduquant un peuple qui doit passer tel un tourbillon par les étapes historiques, à travers l'exercice de la lutte révolutionnaire. Des conditions primitives actuelles, proches, dans certains cas, du communisme primitif, de l'esclavagisme ou du féodalisme, il doit passer à des conceptions plus avancées. Ce peuple doit s'armer petit à petit en comptant fondamentalement sur ses

ressources propres. C'est cet effort même qui permet de l'éduquer. Que chaque arme soit un prix pour le combattant et qu'il réalise tous les labeurs nécessaires à l'entretien de l'armée du peuple, doivent être des exigences incontournables ; que l'arme soit la confirmation de son état de grâce de combattant du peuple. Bien sûr, pour toute cette tâche patiente et gigantesque nous devons commencer par balayer les cadres actuels ; tout simplement ne pas en tenir compte et commencer avec le noyau, aussi réduit qu'il sera nécessaire, aussi grand qu'il sera possible. Ainsi surgiront les nouveaux cadres dirigeants, qui s'affineront au travers du sacrifice, du combat et de la rigoureuse sélection de la mort sur le champ de bataille.

Vu les conditions, il est indispensable que surgisse le dirigeant qui voit plus loin, le dirigeant dévoué et prestigieux qui, à l'intérieur du pays, est acteur du développement impétueux des conditions révolutionnaires. Ce grand processus de lutte doit permettre de créer simultanément le soldat, le cadre et le dirigeant ; car au sens strict du mot, nous n'avons rien de tout cela aujourd'hui. Le combat doit se propager de la campagne aux villages puis aux villes, d'abord par des petits groupes qui n'exercent pas une défense rigide du territoire, en améliorant les techniques de regroupement et de dispersion rapides et avec un apprentissage méthodique de la technique militaire révolutionnaire, en semant des exemples. C'est le chemin du triomphe. Plus vite surgiront les dirigeants dévoués et compétents, capables de diriger à leur tour des cadres dirigeants moyens, dévoués et compétents, orientant le développement de l'armée

du peuple sur la base d'une paysannerie par essence rebelle, plus vite arrivera la victoire.

Les problèmes posés sont d'une ampleur exceptionnelle ; il nous faut recourir à la pratique et à la théorie révolutionnaires, étudier avec sérieux les méthodes à employer, trouver les plus compétents pour fondre les paysans dans l'armée du peuple et former une seule force de tout cet ensemble. Commencera une étape longue mais qualitativement irréversible de guerre prolongée, au cours de laquelle on gagnera d'autres couches dans des régions éloignées et où le prolétariat des zones industrielles du Congo s'incorporera. On ne peut pas dire le temps que cela prendra, on peut le faire, c'est tout. Nous avons des auxiliaires de poids ; les conditions actuelles de l'humanité, le développement des idées socialistes, la cruauté d'un ennemi qui offre toujours le contrepoint négatif aux espoirs mis dans l'armée du peuple ; les années passeront, et la victoire viendra.

Je crois que l'Afrique est importante pour l'impérialisme américain surtout comme réserve. Quand la guerre du peuple se développera à grande échelle dans les régions d'Amérique latine, il sera difficile pour lui de continuer à utiliser dans la même mesure les grandes richesses naturelles et les marchés sur lesquels repose sa force mais, s'il existe une Afrique qui développe tranquillement son néocolonialisme, sans grandes secousses, il pourra y transférer ses investissements – comme il le fait déjà – pour survivre, car ce continent immense et richissime est pratiquement inexploité par l'impérialisme.

Quelle sera notre participation à tout cela ? Peut-être envoyer un noyau de cadres choisis parmi quelques-uns

de ceux qui ont déjà l'expérience congolaise et n'ont pas vécu le processus d'effondrement que j'ai décrit ; fournir une aide en armes, si les alliés le permettent ; peut-être financière, en plus de l'entraînement de cadres. Mais nous devons modifier l'un des concepts qui a guidé notre stratégie révolutionnaire jusqu'à aujourd'hui ; on parle d'aide inconditionnelle et c'est une erreur ; quand on aide, on adopte une position et cette position est adoptée à partir d'analyses déterminées de la loyauté et de l'efficacité d'un mouvement révolutionnaire en lutte contre l'impérialisme, en lutte pour la libération d'un pays ; pour être sûrs de cette analyse, nous devons connaître et pour ce, intervenir plus à l'intérieur des mouvements. L'aide doit être conditionnelle, faute de quoi nous courons le risque qu'elle se transforme en l'opposé de ce que nous souhaitons ; en argent pour les vacances princières des messieurs de la Révolution, des *freedom fighters* qui sacrifient et vendent leurs peuples et sont des freins au développement révolutionnaire. C'est-à-dire que nous nous transformerons aussi en alliés de l'impérialisme. Car (et je suis sûr que si l'impérialisme ne le pratique pas encore, il le fera à l'avenir) il n'y a rien de plus économique pour lui que de lancer quelques milliers de dollars sur le tapis d'une table de conférences des mouvements de libération africains ; la distribution provoquera plus de désordres, de divisions et de défaites qu'une armée sur le champ de bataille.

Nous devons tirer les conséquences des faits objectifs, palpables et conditionner l'aide à la ligne de conduite révolutionnaire des mouvements et de leurs dirigeants. Remplacer le colonialisme par le néocolonialisme et les

néocolonialistes par d'autres, apparemment moins mauvais, n'est pas une stratégie révolutionnaire correcte.

Enfin, si on me demandait s'il existe une seule figure au Congo que je considérerais susceptible d'être un dirigeant national, je ne pourrais pas répondre par l'affirmative, en laissant de côté le cas Mulele, que je ne connais pas. Le seul homme qui a d'authentiques qualités de dirigeant de masses me semble être Kabila. Selon moi, un révolutionnaire d'une pureté exemplaire, s'il n'a pas certaines qualités de dirigeant, ne peut prendre la tête d'une Révolution, mais un homme qui a des qualités de dirigeant ne peut, par ce seul mérite, mener à bien une Révolution. Il est nécessaire d'avoir un sérieux révolutionnaire, une idéologie qui guide l'action, un esprit de sacrifice qui accompagne ses actes. Jusqu'à maintenant Kabila a démontré ne rien posséder de cela. Il est jeune et il est possible qu'il change mais, j'ose laisser par écrit, alors que ces pages seront rendues publiques dans très longtemps, mes plus grands doutes quant à sa capacité à surmonter ses défauts dans le milieu où il évolue. Les autres dirigeants connus seront presque tous balayés par les faits. Les nouveaux, il est probable qu'ils sont à l'intérieur, et qu'ils commencent à écrire la véritable histoire de la libération du Congo.

Janvier 1966.

ANNEXES

Index complémentaire

Achali : sergent cubain, volontaire pour la recherche des disparus.

Adoula (Cyrille) : homme politique congolais, fondateur en 1958 du Mouvement national congolais avec Patrice Lumumba ; Premier ministre [1961-1964].

Aga : combattant cubain.

Ajili : combattant cubain.

Aly : Santiago Terry Rodríguez, le Bastin. Combattant de la Sierra Maestra, sur le second front, capitaine des troupes d'assaut. Né le 28 mars 1930 à Sagua la Grande. Pendant la guérilla congolaise il était à la tête de l'un des fronts. Mort plus tard à Cuba dans un accident.

Alau : combattant cubain.

Almari : combattant cubain.

Amba : combattant cubain.

Anga : combattant cubain (personnel sanitaire), il avait été radio dans l'Escambray.

Angalia : combattant cubain, le Laitier.

Ansurune : capitaine Crisógenes Vinajera. Mort pendant le combat de Force.

Anzali : combattant cubain.

Azi : lieutenant Israel Reyes. Plus tard surnommé « Braulio » en Bolivie, où il meurt au combat.

Azima : lieutenant Cardenas, membre de la colonne de Camilo pendant la révolution cubaine, surnommé à cause de cela Camilito.

Bahasa : Orlando Puentes Mayeta, soldat. Dans une lettre à Fidel le Che l'identifie comme Rafael Pérez Castillo.

Chamaleso : Antoine Godefroi. Congolais, connu aussi comme Tremendo Punto, contact du MLN à l'arrivée du premier groupe, délégué de la direction congolaise en remplacement de Masengo à la fin.

Changa : Roberto Sánchez Bartelemí, le capitaine Lawton, « l'amiral du lac », pendant la révolution cubaine, combattant de la colonne de Camilo. Mort quelques années plus tard dans un accident à La Havane.

Hindi : docteur Hector Vera Acosta, capitaine ou major du ministère de l'Intérieur.

Ilunga (Ernest) : Freddy Ilunga, Congolais. Né le 7 novembre 1948, entre dans la guérilla en 1963. Traducteur du Che. Actuellement médecin à Cuba.

Inne (le « 4 ») : lieutenant Norberto Pio Pichardo. Pendant la révolution cubaine combattant de la troisième colonne sous les ordres de Almeida. Mort au cours du combat de Force.

Ishirini : Martín Chivás González de las Villas. Actuellement général à Cuba.

Kabila (Laurent) : principal dirigeant du MLN congolais dans la zone Nord-Est.

Kahama : connu aussi comme Suleiman, combattant cubain, auteur du deuxième journal cité.

- Karim : Antonio Palacio Ferrer, lieutenant. Politique.
- Kasulu : Adrián Sansaricq Laforet, surnommé Sansari, médecin haïtien. Il meurt à Haïti à la fin de 1965.
- Kawawa : caporal Warner Moro Pérez, machetero des FAR. Alias Caguaguas, mort au cours du combat de Force.
- Kisua : Erasmo Videaux Robles, lieutenant des FAR, second de Aly, dans la clandestinité. Né en 1936 à Sagua de Tanamo. Il appartenait à la direction des troupes de la LCB dans la Sierra de Cristal. Il a participé à des opérations à Yateras et Guantanamo. Il combattra ensuite en Guinée-Bissau.
- Kumi (le « 10 ») : docteur Rafael Zerquera Palacio, né le 1^{er} mai 1932 à Trinidad. Epidémiologiste, militaire.
- Maffu : lieutenant Catalino Olachea y de la Torre, chargé du groupe des Rwandais.
- Marengo Mariano : l'homme qui est devenu fou
- Masengo : Ildephonse. Congolais, chef de l'état-major sur le front oriental.
- Maurino : Julio Cabrera Jimenez, combattant cubain.
- Mbili (en swahili « deux » ou « deux fois »). José María Martínez Tamayo, plus tard « Papi » en Bolivie où il meurt au combat.
- Mitoudidi : Leonard, étudiant congolais, chef de l'état-major du front oriental au cours de la première étape. Il meurt dans un accident sur le lac le 7 juin 1965.
- Moja : Víctor Dreke, deuxième chef de la colonne cubaine, pendant la révolution il a fait partie du directoire révolutionnaire dans l'Escambray. À cette

époque il avait le grade de capitaine. Il combattit par la suite en Guinée-Bissau.

Morogoro ou Moro Goro : Octavio de la Concepción de la Pedraza, alias Tavito, médecin, il mourut au combat en Bolivie.

Nane : sergent Eduardo Torres, pendant la révolution combattant de la colonne 19, deuxième front. Il fait partie du ministère de l'Intérieur. Instructeur au camp de l'Amazone.

Paulu : combattant cubain.

Pombo : Harry Villegas, assistant du Che, il porte le même nom en Bolivie. Il est l'un des rares survivants de l'expédition bolivienne.

Rebokate : lieutenant, frère de Azima, il arrive avec le quatrième groupe.

Saba (« 6 ») : combattant cubain, un des jumeaux.

Siki : (Vinaigre) Oscar Fernández Mell, commandant, membre du Comité Central, chef de l'état-major au Congo. Pendant la révolution il avait combattu avec le Che lors de l'offensive finale de Las Villas.

Sita (« 7 ») : combattant cubain, un des jumeaux.

Sitaini : Le Chinois, l'assistant du Che qui a déserté.

Tatu : Ernesto Guevara, le Che.

Tembo : Emillo Aragonés (L'Éléphant), secrétaire à l'organisation du Parti communiste cubain.

Tom : Rafael Bustamante, de Oriente, politique, mort plus tard dans un accident à La Havane.

Tremendo Punto : voir Chamaleso.

Tumaini : Carlos Coello, assistant du Che. Mort en Bolivie.

Liste des combattants cubains au Congo

1. ABDALA : soldat Luciano Paul González. 2. ABDALLAH : sergent Alipio del Sol Leal. 3. ACHALI : Alcibiades Calderón Rodríguez. 4. ADABU : soldat Dioscórides Romero Rodríguez. 5. AFENDI : soldat Roberto Rodríguez Moniel. 6. AGA : soldat Eduardo Castillo Lora. 7. AGANO : sergent Arquímedes Matínez Sauquet. 8. AGUIR : soldat Esmérido Parada Zamora. 9. AHILI : soldat Dioscórides Mariño Castillo. 10. AHIRI : soldat José Antonio Aguiar García. 11. AJA : soldat Andrés A. Arteaga Martínez. 12. AJILI : sergent Sandalio Lemus Báez. 13. AKIKA : sergent Herminio Betancourt Rodríguez. 14. AKIKI : soldat Roger Pimentel Ríos. 15. ALAKRE : soldat Sinecio Prado Ferrera. 16. ALAU : soldat Lorenzo Espinosa García. 17. ALMARI : sergent Argelio Zamora Torriente. 18. ALY : capitaine Santiago Terry Rodríguez. 19. AMBA : soldat Luis Díaz Primero. 20. AMI : soldat Ezequiel Jiménez Delgado. 21. AMIA : soldat José L. Torres Salazar. 22. ANANANE : soldat Mario Thompson Vega. 23. ANASA : Gonzalo Sanabria Cárdenas. 24. ANAZA : Víctor Manuel Salas Semanat. 25. ANDIKA : soldat Vicente Yant Celestien. 26. ANGA : soldat Juan F. Aguilera Madrigal. 27. ANGALIA : soldat Luis Monteagudo Arteaga. 28. ANSA : soldat Moisés Delisle Mayet. 29. ANSAMA : capitaine Arnaldo Domínguez Reyes. 30. ANSURUNE : capitaine Crisógenes Vinajera Hernández (mort à Front-de-Force le 29 juin 1965). 31. ANZALI : caporal Octavio Rojas Garniel. 32. ARASIL : Virgilio Jiménez Rojas. 33. AROBAINI : soldat Salvador J. Escudero Pérez. 34. AROBO : soldat Mariano García Rodríguez. 35. AU : soldat Andrés J. Jardines Jardines. 36. AWIRINO : soldat Francisco Semanat Carrión (disparu au Congo). 37. AZI : lieutenant Ramón Armas Fonseca.

38. AZIMA : 1^{er} lieutenant Ramón Armas Fonseca. 39. BADALA : caporal Bernardo Amelo Planas. 40. BAHASA : soldat Orlando Puente Mayeta (mort au Congo le 26 octobre 1965). 41. BAHATI : soldat Melanio Miranda López. 42. BARAFU : soldat Ismael Monteagudo Rojas. 43. CHANGA : capitaine Roberto Sánchez Barthelémí. 44. CHANGA : soldat Domingo Pérez Mejías. 45. CHAPUA : soldat Roberto Pérez Calzado (un des combattants perdus pendant la retraite et retrouvé par la suite). 46. CHEGUE : soldat Tomás Rodríguez Fernández. 47. CHEMBEU : soldat Eddy Espinosa Duarte. 48. CHEN (ou CHEI ou CHAIL) : soldat Virgilio Montoya Muñoz. 49. CHIBA : Félix Hernández Elías. 50. CHUMI : docteur Raúl Candevat Candevat. 51. CHUNGU : soldat Luis Hechevarría Cintra. 52. DANHUSI : soldat Nicolás Savón Sayús. 53. DOMA : sergent Arcadio Hernández Betancourt. 54. DUALA : caporal Dionisio Madera Romero. 55. DUFU : sergent Armado A. Martínez Ferrer. 56. DUKUDUKU : soldat Santos Duquesne García. 57. FAADA : soldat Antonio Pérez Sánchez. 58. FALKA : soldat Fernando Aldama Asmaris. 59. FARA : docteur Gregorio Herrera Guerra. 60. FIZI : docteur Diego Lagomosino Comesaña. 61. HAMSINI : soldat Constantino Pérez Méndez. 62. HANESA : soldat Osvaldo Izquierdo Estrinio. 63. HATARI : caporal Adalberto Fernández González. 64. HINDI : docteur Héctor Vera Acosta. 65. HUKUMU : soldat Rodovaldo Gundín Rodríguez. 66. ISHIRINI : soldat Martín Chivás González. 67. ISILAY : soldat Elio H. Portuondo Turca. 68. ISRAEL : sergent Carlos Caña Wilson. 69. KAHAMA : sergent Alberto Man Sullivan. 70. KARATASI : soldat Arsenio Puentes González. 71. KARIM : lieutenant José Antonio Palacio Ferrer. 72. KASAMBALA : caporal Roberto Chaveco Núñez. 73. KASULU : Adrián Sansaricq Laforet (médecin haïtien, mort en son pays en 1966). 74. KAWAWA : caporal Wagner Moro Pérez (mort à Front-de-Force le 29 juin 1965). 75. KIGULO : soldat Noelio Revé Robles. 76. KIMBI : anesthésiste Domingo Oliva. 77. KISUA : lieutenant Erasmo Videaux Robles. 78. KUKULA : soldat Augusta Ramírez Fortesa. 79. KUMI : docteur Rafael Zerquera Palacio. 80. MAFFU : lieutenant Catalino Olachea de la Torre. 81. MAGANGA : sergent Ramón Muñoz Caballero. 82. MAONGESO : soldat Germán Ramírez Carrión. 83. MAREMBO : soldat Isidro Peralta Sano. 84. MASIVIZANO : soldat Casiano Pons González. 85. MBILI : Oficial José María Martínez Tamayo (Papi pendant la guérilla de Bolivie). 86. MILTON : soldat Jesús Álvarez Morejón. 87. MOJA : commandant Víctor Emilio Dreke Cruz.

88. MOROGORO : docteur Octavio de la Concepción de la Predaja. 89. MUSTAFA : soldat Conrado Morejón Ferrán. 90. NAFIRNI : Rogelio de la Cruz Lafargues. 91. NANE : sergent Eduardo Torres Ferrer. 92. NGENJE : sergent Marcos A. Herrera Garrido. 93. NNE : 1^{er} lieutenant Norberto Pío Pichardo (mort à Front-de-Force le 29 juin 1965). 94. NYENYEA : soldat Luis Calzado Hernández (un des combattants perdus pendant la retraite et retrouvés par la suite). 95. OTTU : caporal Santiago Parada Faurez. 96. PAULU : soldat Emilio Mena Díaz. 97. PILAU : soldat Daniel Cruz Hernández. 98. POMBO : 1^{er} lieutenant Harry Villegas Tamayo. 99. RABANINI : soldat Lucio Sánchez Rivero. 100. RAUL : soldat Florentino Nogas Lescaille. 101. REBO-KATE : lieutenant Mario Armas Fonseca. 102. SABA : soldat Pedro O. Ortiz Montalvo. 103. SAFI : soldat Vladimir Rubio Barreto. 104. SAKUMU : soldat Florentino Limendú Zulueta. 105. SAMANI : soldat Wilfredo de Armas Álvarez. 106. SAMUEL : soldat Fidencio Semanat Romero. 107. SHELLK : soldat Raumide Despaigne Isaac. 108. SIKI : commandant Oscar Fernández Mell. 109. SINGIDA : sergent Manuel Savigne Medina. 110. SITA : soldat Pablo B. Ortiz Montalvo. 111. SITAINI : soldat Ángel Hernández Angulo (écarté pour cause de maladie). 112. SITINI-NATATO : sergent Giraldo Padilla Kindelán. 113. SIWA : lieutenant Víctor Schueg Colás. 114. SULEMAN : soldat Cecilio Francisco Acea Torriente (un des combattants perdus pendant la retraite et retrouvés par la suite). 115. SULTAN : soldat Rafael Vaillant Osmil. 116. TAMUSINI : soldat Domingo Pie Fiz. 117. TANO : soldat Aldo García González. 118. TATU : commandant Ernesto Che Guevara de la Serna. 119. TEMBO : capitaine Emilio Aragonés Navarro. 120. THELATHINI : sergent Víctor M. Valle Ballester (mort à Front-de-Force le 29 juin 1965). 121. TISA : sergent Julián Morejón Gilbert. 122. TOM : soldat Rafael Hernández Bustamante (commissaire politique jusqu'à l'arrivée de Karim). 123. TULIO : soldat Tomás A. Escandón Carvajal. 124. TUMAINI : sergent Carlos Coello (mort en Bolivie en 1967). 125. TUMBA (MAURO) : lieutenant Justo Rumbaut Hidalgo. 126. UTA : capitaine Aldo Margolles Dueñas. 127. VÍCTOR : sergent Víctor Cañas William. 128. WAZIRI : soldat Golván Marín Valdivia. 129. YOLIVOS : Francisco Castillas Martínez.

Au sujet du Congo belge dans les années soixante

En 1960, le Congo belge proclame son indépendance et dès l'installation du nouveau pouvoir représenté par Joseph Kasa-Vubu, président de la République et son Premier ministre Patrice Lumumba, une mutinerie éclate dans la Force publique, troupe d'élite formée par l'ancien colonisateur belge, entraînant le départ précipité de dizaines de milliers de colons.

Dans les jours qui suivent, la province du Katanga (actuel Shaba) fait sécession sous la conduite de Moïse Tshombe, suivi par le Kasai sous la direction d'Albert Kalondji.

Patrice Lumumba internationalise la crise en faisant appel à l'ONU et Kasa-Vubu le destitue. Un jeune colonel intervient : Joseph-Désiré Mobutu.

Antoine Gizenga, ami de Lumumba, prend le pouvoir à Stanleyville (actuelle Kisangani) et son gouvernement est reconnu par une quinzaine de pays dont l'Egypte du colonel Nasser.

En janvier 1961, Patrice Lumumba, toujours placé sous la protection de l'ONU, est assassiné alors qu'il tente de rejoindre Stanleyville.

En janvier 1962, l'armée gouvernementale et les forces de l'ONU reprennent le pouvoir sur Gizenga, puis en janvier 1963 sur les séparatistes katangais.

Une nouvelle constitution établissant un régime présidentiel et des structures fédérales est adoptée en janvier 1964.

À l'Ouest, dans la province de Kwilu, éclate la rébellion de Pierre Mulele, ancien ministre de Lumumba.

Au même moment, le Kivu et une partie du Katanga entrent en dissidence. Les maquisards Simba s'emparent de Stanleyville.

L'armée fait appel à des mercenaires et place Moïse Tshombe au pouvoir.

En novembre 1964, Tshombe reprend Stanleyville avec l'aide des para-commandos belges. En conflit avec Kasa-Vubu il est remplacé par Évariste Kimba.

Devant la permanence des désordres, le colonel Mobutu intervient et prend le pouvoir le 25 novembre 1965. Il l'occupera jusqu'en mai 1997, époque à laquelle Laurent-Désiré Kabila le remplace.

Après s'être appelé successivement Congo belge, jusqu'en 1971, et Zaïre jusqu'en 1997, le pays a pris le nom de République démocratique du Congo (RDC).

Notice biographique

14 juin 1928. Date de la naissance à Rosario da Fe, en Argentine, d'Ernesto Guevara, portée sur l'acte de la déclaration.

1935. Fortement asthmatique, Ernesto ne peut suivre une scolarité normale. Sa mère se charge de son instruction. Très vite, il se passionne pour les sports.

1937. Le père d'Ernesto fonde un comité de soutien à la République espagnole. L'adolescence d'Ernesto coïncide avec le régime autoritaire de Perón.

1945-1951. Ernesto s'inscrit en médecine. Il travaille comme infirmier sur un bateau pétrolier, puis comme praticien dans un centre d'hygiène municipal.

Décembre 1951. Début du voyage à moto avec Alberto Granado : ils traversent l'Argentine, le Chili, le Pérou, la Colombie, et atteignent le Venezuela en juillet 1952.

Novembre 1952. De retour à Buenos Aires, Ernesto Guevara obtient son diplôme de médecin.

Juillet 1953. Il repart pour un second voyage en Amérique latine avec son ami Carlos Ferrer. Traversée de la Bolivie où le gouvernement de Paz Estenssoro met en œuvre d'importantes réformes sociales. Guevara séjourne en Équateur et arrive au Guatemala, où le gouvernement démocratique du colonel Arbenz tente de résister aux grandes compa-

gnies américaines. Il y rencontre Hilda Gadea, une exilée péruvienne qui va devenir sa première femme. Il entre en relation avec un groupe de réfugiés cubains qui viennent d'arriver au Guatemala après l'assaut de la caserne Moncada. Il écrit à sa mère : « Au Guatemala, je pourrais devenir très riche en me consacrant à l'allergologie. Mais ce serait trahir de la manière la plus horrible ces deux "moi" que je porte, mon "moi" socialiste et mon "moi" voyageur. »

Septembre 1954. Installé à Mexico, Guevara trouve du travail dans divers hôpitaux.

Juillet-août 1955. Il est présenté à Fidel Castro. Après une nuit de conversation intense, celui-ci l'enrôle comme médecin de l'expédition révolutionnaire qu'il prépare contre la dictature cubaine de Batista.

Mars 1956. Naissance de sa fille Hildita.

Juin 1956. Il est emprisonné pour plus d'un mois avec ses amis exilés cubains.

Novembre 1956. Le navire *Granma* quitte le Mexique pour Cuba. Ses 82 passagers ont pour but de renverser le régime de Batista et d'organiser la révolution dans l'île. Ils débarquent le 2 décembre, déjà repérés par l'ennemi. Le 21 décembre, le groupe de guérilla se reforme dans la montagne. Le 17 janvier, assaut d'une caserne et première victoire.

Mai-juin 1957. Le groupe s'étoffe et trouve des armes. Che Guevara opère dans la Sierra Maestra, avec sa « quatrième colonne ». Batista lance une opération massive contre la Sierra.

Août 1958. La « colonne » du Che compte 148 hommes. Dans le but de couper l'île en deux, elle accomplit une marche de 46 jours.

30 décembre 1958. Le commandant Che Guevara remporte la bataille décisive de Santa Clara. Il est touché au bras gauche. Batista s'enfuit.

2 janvier 1959. Le Che et Camilo Cienfuegos entrent à

La Havane, tandis que Castro entre à Santiago de Cuba.

2 juin 1959. Il épouse Aleida March, une compagne de guérilla. Il part en ambassade auprès de pays africains et asiatiques pour stabiliser les relations économiques de Cuba avec ces pays. À son retour, il est nommé responsable de l'industrialisation puis président de la Banque nationale.

Octobre 1960. Il voyage en URSS et en Chine.

Février 1961. Ministre de l'Industrie, le Che écrit : « Si le communisme ne devait pas conduire à la création d'un homme nouveau, il n'aurait aucun sens. »

Avril 1961. Débarquement dans la baie des Cochons de mille cinq cents partisans de Batista, rapidement capturés.

Août 1961. Le Che prononce un discours anti-impérialiste à Punta del Este (Uruguay), lors d'une conférence latino-américaine.

Juillet 1963. Il visite l'Algérie de Ben Bella.

9 décembre 1964. Discours pour la libération de l'Amérique latine à l'assemblée des Nations unies, à New York.

Janvier 1965. Voyage en Afrique. Plusieurs mois de « disparition ».

3 octobre 1965. Castro lit publiquement le message d'adieu du Che : « D'autres terres du monde réclament la contribution de mes modestes efforts. » Ce sera d'abord le Congo.

3 novembre 1966. Le Che part en Bolivie, pour y conduire la guérilla révolutionnaire.

7 novembre 1966. Il rejoint la base de la guérilla bolivienne à Ñacahuazú. Le gouvernement bolivien, appuyé par les États-Unis, déploie contre le Che d'importantes forces militaires.

8 octobre 1967. Le Che et son groupe sont capturés. Interrogé, Che Guevara ne répond à aucune question.

9 octobre 1967. Sur ordre du président bolivien Barrientos, le Che est exécuté d'une rafale de mitrailleuse.

Cet ouvrage a été imprimé en France par
CPI Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en mai 2009

49-42-2754-7/01

ISBN 978-2-7555-0014-1

Dépôt légal : mai 2009.
N° d'impression : 091551/1.

« Ceci est l'histoire d'un échec. [...] Pour être plus précis, ceci est l'histoire d'une décomposition. Lorsque nous sommes arrivés sur le territoire congolais, la Révolution était dans une période de récession ; ensuite sont survenus des épisodes qui allaient entraîner sa régression définitive ; pour le moment, du moins, et sur cette scène de l'immense terrain de lutte qu'est le Congo. Le plus intéressant ici n'est pas l'histoire de la décomposition de la Révolution congolaise [...], mais le processus de décomposition de notre moral de combattants, car l'expérience dont nous avons été les pionniers ne doit pas être perdue pour les autres et l'initiative de l'Armée prolétaire internationale ne doit pas succomber au premier échec »

À l'aube du 4 avril 1965, Ernesto "Che" Guevara traverse le lac Tanganyika avec une dizaine de révolutionnaires cubains et accoste sur la rive congolaise. Dans la clandestinité, "Tatu" – c'est son surnom au Congo – vient soutenir le Mouvement de libération, au nom de Lumumba, mené notamment par Laurent-Désiré Kabila. Désorganisation, indiscipline et désertions au sein de l'Armée de libération, zizanie entre les chefs, barrière des langues, tout cela aboutit à une défaite cuisante. Guevara renoncera à l'Afrique pour mener sa dernière guérilla, en 1966, en Amérique du Sud, au Pérou.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par René Solis.

Prologue d'Aleida Guevara March.

ISBN 978-2-75550-014-1



9 782755 500141



49.2754.7. 20 euros TTC France